

Bibliothèque numérique

medic@

**Buchan, Guillaume. Médecine
domestique ou traité complet des
moyens de se conserver en santé**

Edimbourg, Paris : chez G. Desprez, 1778.
Cote : 33637



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : <http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?33637x04>

MÉDECINE
DOMESTIQUE,
OU
TRAITÉ COMPLET

Des moyens de se conserver en santé, de prévenir, ou de guérir les Maladies, par le régime & les remèdes simples.

OUVRAGE utile aux personnes de tout état, & mis à la portée de tout le monde.

Par GUILLAUME BUCHAN, M. D. du Collège-Royal des Médecins d'Edimbourg.

Valetudo sustentatur notitiâ sui corporis ; & observatione, quæ res aut prodeſſe ſoleant, aut obeffe ; & continentia in viâtu omne atque cultu corporis tuendi cauâ ; & prætermittendis voluptatibus, &c. Cicer. de Offic.

Optimum verò medicamentum est oportunè cibus datus. Cels. de Medic.

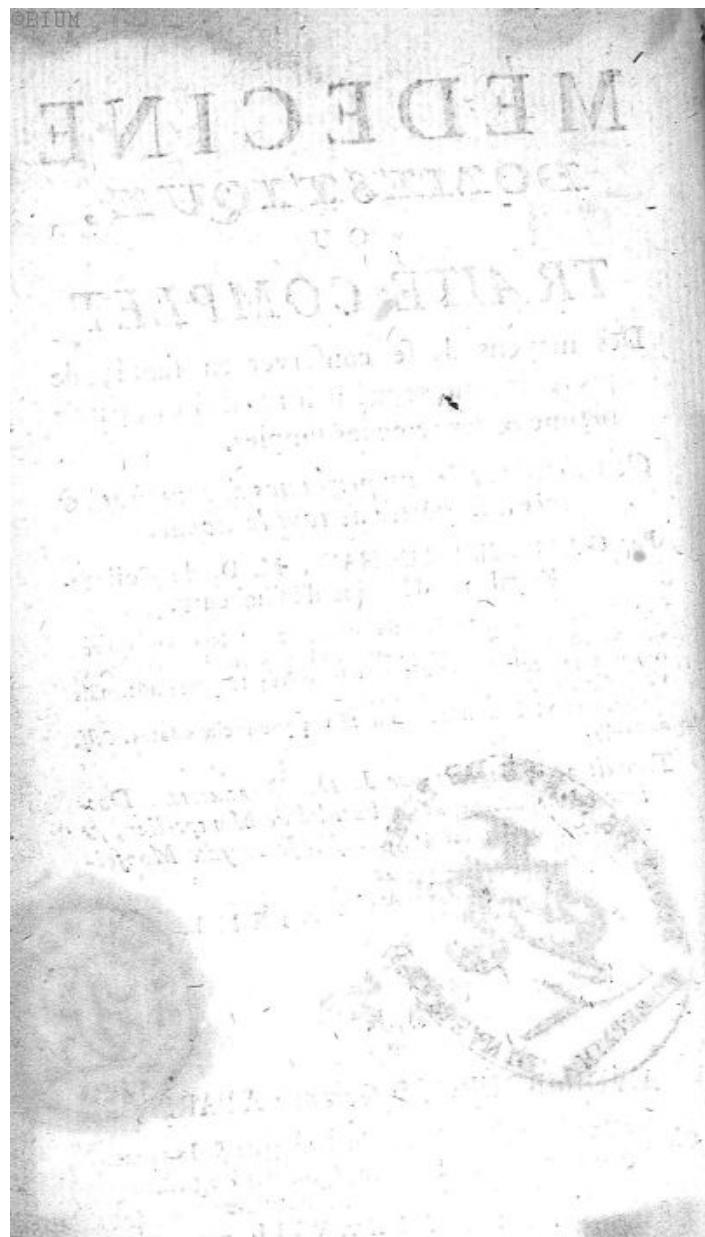
Traduit des Anglais par J. D. DUPLANIL, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin ordinaire de Son Altesse Royale Monſieur le Comte d'Artois.



A QUATRIÈME.

A EDIMBOURG, & ſetrouve A PARIS,
Chez DESPREZ, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques.
DIDOT, Jeune, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXVIII.





T A B L E DES CHAPITRES

Contenus dans ce quatrième Volume.

C HAPITRE XXXVI. <i>De la Maladie vénérienne,</i>	page 1
§. I. <i>De la Gonorrhée virulente,</i>	5
§. II. <i>De la Gonorrhée simple, ou de l'Ecoulement non virulent,</i>	29
§. III. <i>Du Gonflement & de l'Inflammation des Testicules,</i>	35
§. IV. <i>Des Bubons vénériens, appellés vulgairement Poulains,</i>	39
§. V. <i>Des Chancres,</i>	43
§. VI. <i>Dé plusieurs autres Symptômes vénériens,</i>	46
ART. I. <i>De la Strangurie,</i>	47
ART. II. <i>Du Phimosis & du Paraphimosis, ou de l'Inflammation du Prépuce,</i>	50
§. VII. <i>De la Vérole confirmée,</i>	52

a 2

iv	T A B L E
§. VIII. Observations générales sur les Maladies vénériennes, page 62	
CHAP. XXXVII. Des Maladies des Femmes , 75	
§. I. Du Flux menstruel , ou des Regles , 77	
ART. I.	<i>De la venue des Regles ,</i> 80
ART. II.	<i>Du temps des Regles ,</i> 86
ART. III.	<i>De la suppression des Regles ,</i> 87
ART. IV.	<i>Des Regles trop abondantes ,</i> 94
ART. V.	<i>Des Fleurs blanches ,</i> 97
ART. VI.	<i>De la cessation des Regles ,</i> 103
§. II.	<i>De la Grossesse ,</i> 105
§. III.	<i>De l'Avortement , ou de la fausse couche ,</i> 110
§. IV.	<i>De l'Accouchement ,</i> 116
ART. I.	<i>De ce qu'il faut faire lorsque la femme est en travail ,</i> 118
ART. II.	<i>De ce qu'il faut faire lorsque la femme est accouchée ,</i> 134
ART. III.	<i>De l'Inflammation de la Matrice ,</i> 137
ART. IV.	<i>De la Suppression des Lochies & de la Fievre de lait ,</i> 139
ART. V.	<i>De l'Inflammation des Mamelles ,</i> 143
ART. VI.	<i>De la Fievre miliaire ,</i> 144

DES CHAPITRES. v

ART. VII. <i>De la Fievre pourprée,</i>	page 146
ART. VIII. <i>De la Fievre de lait,</i>	151
§. V. <i>De la Stérilité,</i>	154
CHAP. XXXVIII. <i>Des Maladies des Enfants,</i>	157
§. I. <i>Du Méconium,</i>	162
§. II. <i>Des Aphthes,</i>	163
§. III. <i>Des Acidités,</i>	166
§. IV. <i>Des Ecorchures & des Ec- coriations,</i>	169
§. V. <i>Des Narines bouchées,</i>	171
§. VI. <i>Du Vomissement,</i>	172
§. VII. <i>Du Cours de ventre, ou du Dévoiement,</i>	174
§. VIII. <i>Des Eruptions, ou Ma- ladies de la Peau,</i>	177
ART. I. <i>De la Teigne,</i>	179
ART. II. <i>Des Engelures,</i>	181
§. IX. <i>D'une espece d'Asthme, appelé, en Anglois, Croup,</i>	182
§. X. <i>De la Dentition,</i>	186
§. XI. <i>Du Rachitis, ou de la Noueure, ou de la Chartre,</i>	191
§. XII. <i>Des Convulsions,</i>	197
§. XIII. <i>De l'Hydrocéphale, ou de l'Hydropsie de la Tête,</i>	201
§. XIV. <i>De la Tension du ventre, appelée vulgairement carreau,</i>	204
CHAP. XXXIX. <i>De la Chirurgie,</i>	207

vj	T A B L E	216
	§. I. <i>De la Saignée</i> ,	page 209
	§. II. <i>Des Inflammations, ou des Tumeurs inflammatoires exter- nes, & des Abcès</i> ,	219
	ART. I. <i>Des Abcès</i> ,	221
	§. III. <i>Des Blessures & des Plaies</i> ,	227
	§. IV. <i>Des Brûlures</i> ,	236
	§. V. <i>Des Contusions, ou des Meurtrissures</i> ,	240
	§. VI. <i>Des Ulcères</i> ,	243
	CHAP. XL. <i>Des Luxations</i> ,	248
	§. I. <i>De la Luxation de la Mâ- choire</i> ,	251
	§. II. <i>Des Luxations du Cou</i> ,	252
	§. III. <i>De la Luxation des Côtes</i> ,	254
	§. IV. <i>De la Luxation de l'Epaule</i> ,	255
	§. V. <i>De la Luxation du Coude, du Poignet & des Doigts</i> ,	257
	ART. I. <i>De la Luxation du Coude</i> , ibid.	
	ART. II. <i>De la Luxation du Poi- gnet & des Doigts</i> ,	258
	§. VI. <i>Des Luxations de la Cuisse, du Genou, de la Cheville & des Orteils</i> ,	ibid.
	ART. I. <i>De la Luxation de la Cuisse</i> , ibid.	
	ART. II. <i>Des Luxations du Genou, de la Cheville & des Orteils</i> ,	259
	CHAP. XLI. <i>Des Fractures</i> ,	260
	§. I. <i>Des Entorses, ou Foulures</i> ,	266
	§. II. <i>Des Descentes, ou Hernies</i> ,	

DES CHAPITRES. viij

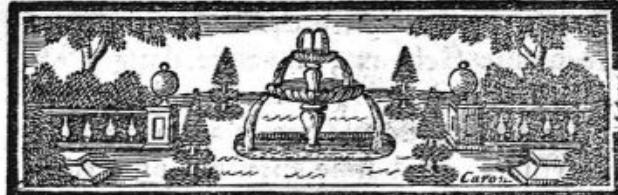
<i>ou Ruptures,</i>	page 269
CHAP. XLII. <i>Des Accidents,</i>	277
§. I. <i>Des Corps arrêtés dans l'œsophage, ou entre la bouche & l'estomac,</i>	281
§. II. <i>Des Personnes noyées,</i>	293
§. III. <i>Des Vapeurs nuisibles & suffoquantes,</i>	309
§. IV. <i>Des Effets du très-grand Froid,</i>	315
CHAP. XLIII. <i>Des Evanouissements & des autres cas qui demandent de prompts secours,</i>	323
§. I. <i>Des Evanouissements,</i>	ibid.
ART. I. <i>De l'Evanouissement causé par trop de sang,</i>	ibid.
ART. II. <i>De l'Evanouissement causé par Anémie, ou le trop peu de sang,</i>	325
ART. III. <i>De l'Evanouissement causé par l'embarras de l'Estomac,</i>	327
ART. IV. <i>De l'Evanouissement causé par les Odeurs,</i>	328
ART. V. <i>Des Evanouissements qui arrivent dans les Maladies,</i>	329
ART. VI. <i>De l'Evanouissement qui succède à l'Accouchement,</i>	330
§. II. <i>De l'Ivresse,</i>	333
§. III. <i>De la Suffocation, de l'E-</i>	

viii TABLE, &c.

<i>touffement & de l'Etranglement,</i>	338
ART. I. De la Suffocation & de l'Etouffement,	ibid.
ART. II. De l'Etranglement ,	341
§. IV. Des Personnes qui expirent dans les Convulsions. Des Morts subites, &c.	343
ART. I. Des Personnes qui expi- rent dans les Convulsions ,	ibid.
ART. II. Des Morts subites ,	348
De la Courbature ,	363
§. I. De la Courbature , occasionnée par les veilles , l'exercice immo- détré , le travail excessif , &c.	372
§. II. De la Courbature , occasion- née par l'abus des aliments échauf- fants , du vin , &c.	377
§. III. De la Courbature , occasion- née par les passions , les pei- nes d'esprit , &c.	380
§. IV. De la Courbature , occasion- née par l'excès des plaisirs de l'a- mour , le libertinage , la Mastur- bation , &c.	383
Des Coups-de-Soleil ,	396
De la Goutte-Rose , ou Couperose ,	409
Des Cors aux pieds ,	417
Des Remedes de précaution ,	426

Fin de la Table du Tome quatrième.

MÉDECINE



MÉDECINE DOMESTIQUE.

SUITE DE LA II^e PARTIE.

CHAPITRE XXXVI.

De la Maladie vénérienne.

DANS une édition précédente de cet Ouvrage, j'avois omis de traiter de cette espece de maladie ; j'ai cru devoir réparer cette omission dans celle-ci. En effet, y ayant réfléchi plus attentivement, les raisons qui m'avoient empêché d'en parler, se sont évanouies. Il est bien vrai que des ignorants, se mêlant d'administrer des remèdes dans cette ma-

Tome IV.

A

2 MÉDECINE DOMESTIQUE.

ladie , peuvent être cause de plusieurs accidents fâcheux ; mais ce danger est plus que balancé par les grands & solides avantages que retirera un malade d'avoir , de bonne heure , une connoissance de son état & de l'attention qu'il doit au *régime* que cette maladie exige : car si ce *régime* ne guérit pas sa maladie , il la rendra au moins plus *benigne* , & moins funeste à son *tempérament* (1).

Un malheur , particulièrement attaché à cette maladie , c'est qu'il y a une espece de honte à déclarer qu'on en est attaqué. Cette opinion rend le déguisement nécessaire & force le malade , soit à cacher sa maladie , soit à s'adresser à ceux qui lui promettent une guérison prompte & secrete ; mais qui , dans la

(1) Nous sommes dispensés de justifier ce que M. BUCHAN avance ici. Le Gouvernement , qui s'occupe journellement de tout ce qui peut contribuer au soulagement & à la conservation des citoyens , a jeté un regard paternel sur cette foule de malheureux , qui , quoique victimes , pour la plupart , du libertinage le plus honteux , ne méritent pas moins notre pitié , puisqu'ils sont hommes. Par ses ordres , on fait des cours publics , dont l'objet est de donner l'histoire , la connoissance & le traitement des maladies vénériennes ; & il vient de fonder des maisons publiques , où les indigents reçoivent des secours gratuits.

De la Maladie vénérienne. 3

réalité, ne font qu'éloigner les *symptomes* pour un temps, & par ce moyen, fixent le *virus* plus profondément dans le sang. C'est ainsi qu'une maladie légere, qu'on auroit pu facilement guérir, se trouve souvent convertie en une maladie opiniâtre & quelquefois incurable.

Un autre malheur, également attaché à cette maladie, c'est qu'elle prend mille formes diverses; de sorte qu'elle pourroit plutôt être appellée un assemblage de maladies, qu'une maladie unique. Deux maladies différentes ne demandent pas une méthode de traitement plus variée, que la *vérole* dans ses différentes périodes. De-là on voit combien il y a de folie & de danger de se confier, pour sa guérison, à aucun secret en particulier. On voit tous les jours cependant ces secrets ordonnés & administrés, exactement de la même maniere, à tous ceux qui veulent en faire usage, sans avoir la moindre attention à l'état de la maladie, à la *constitution* du sujet, à l'intensité des *symptomes*, & à mille autres circonstances, qui sont de la plus grande importance.

Quoique la *vérole* soit, en général, le fruit du libertinage, cependant au-

A 2

4 MÉDECINE DOMESTIQUE.

jourd'hui les innocents y sont exposés comme les coupables : les enfants, les nourrices, les sages-femmes, les femmes mariées, dont les époux ont été débauchés, en sont souvent attaqués, & en meurent quelquefois, parce qu'on ne s'est pas mis en devoir de prévenir le danger assez tôt.

Les malheurs, auxquels ces personnes sont exposées, nous serviront d'excuse, si toutefois nous en avons besoin, en entreprenant de décrire les *symptomes* & le traitement de cette maladie, malheureusement trop commune. (V. note précédente.)

Si nous faisions l'énumération de tous les *symptomes* différents de la vérole ; si nous peignions cette maladie sous toutes ses faces, nous nous étendrions beaucoup au-delà de l'espace que nous avons destiné à cette partie de notre Ouvrage. Nous bornerons donc nos observations aux circonstances les plus importantes, sans faire mention de celles qui sont légères, ou qui ne se rencontrent que rarement. De même, nous ne traiterons pas de l'histoire de cette maladie, non plus que des différentes méthodes qu'on a employées pour la guérir, depuis qu'elle a été transportée en Europe, &

De la Maladie vénérienne. 5

de plusieurs autres objets de cette nature, bien propres, sans doute, à amuser le lecteur, mais fort peu à lui donner aucune connoissance utile.

§. I.

De la Gonorrhée virulente.

La gonorrhée virulente, que le vulgaire appelle *chaude-pisse*, est un écoulement involontaire de matière purulente par les parties de la génération dans l'un ou dans l'autre sexe (1). Les premiers *symptômes* de cette maladie paraissent ordinairement huit ou neuf jours après qu'on s'est exposé à l'infection. Cependant c'est quelquefois le deux ou le troisième jour, d'autres fois

(1) M. BUCHAN avance un peu trop, quand il dit que la matière de la gonorrhée est *purulente*. Tous les bons Médecins croient que ce n'est autre chose que l'humeur des glandes qui sont dans la dupliciture du *canal de l'uretre*. Et en effet, si c'étoit du *pus*, ou une matière *purulente*, qui forme l'écoulement dans la *chaude-pisse*, à l'abondance avec laquelle elle sort, il devroit y avoir, en peu de temps, une déperdition considérable de substance, dans les parties qui en sont le siège. D'ailleurs cette matière coule quelquefois pendant plusieurs mois, sans douleur, ne venant alors que de relâchement.

MÉDECINE DOMESTIQUE.

aussi on ne s'en apperçoit qu'à la fin de la quatrième & même de la cinquième semaine.

Avant que l'écoulement se soit établi, le malade ressent un chatouillement, accompagné d'une douleur légère dans les parties de la génération; ensuite une humeur claire, glaireuse, commence à couler par le *canal de l'uretre*; elle teint le linge & occasionne un petit chatouillement, sur-tout dans le temps qu'on urine. Ce chatouillement allant en augmentant, produit à la fin une véritable douleur accompagnée de chaleur sur-tout vers l'extrémité du *canal de l'uretre*, où on commence bientôt à appercevoir aussi une légère rougeur & de l'*inflammation*.

Si la maladie fait des progrès, la douleur, la chaleur de l'urine & l'écoulement augmentent, & de nouveaux *symptomes* se manifestent de jour en jour. Les hommes éprouvent une érection douloureuse & involontaire, plus fréquente & de plus longue durée que dans l'état de santé; *symptome* qui incommode le plus le malade quand il est chaudement dans son lit. La douleur qu'on ne ressentoit d'abord que vers les extrémités du *canal de l'uretre*,

De la Gonorrhée virulente.

gagne alors toute l'étendue de ce *canal*, & est la plus vive au moment où le malade vient d'uriner. L'écoulement s'éloigne de plus en plus de la couleur de la *semence* qu'il avoit d'abord, devient jaune & prend enfin tous les caractères du *pus*. (V. note 1, p. 5 de ce vol.)

Lorsque la maladie est parvenue à ce degré, tous les *symptomes* augmentent d'intensité. La chaleur de l'urine devient si grande, que le malade appréhende d'uriner, quoiqu'il en ait perpétuellement envie ; enfin il ne rend ses urines qu'avec la plus grande difficulté, & souvent même que goutte à goutte. L'érection involontaire devient de plus en plus fréquente & douloureuse. Le malade éprouve en outre de la douleur, de la chaleur, & un sentiment de pensanteur vers le *fondement*. La matière de l'écoulement est acré & abondante ; elle est brune, verte, & quelquefois d'une couleur de sang. Un traitement convenable diminue peu-à-peu la violence de ces *symptomes* ; la chaleur des urines s'éteint insensiblement ; les érections douloureuses & involontaires, la chaleur, la douleur au *fondement* deviennent plus supportables ; l'écoulement cesse par degré, & la matière de-

A 4

3 MÉDECINE DOMESTIQUE.

vient plus blanche, plus épaisse, jusqu'à ce qu'enfin elle disparaîsse entièrement.

Une juste attention à la nature de ces *symptomes*, mettra facilement à portée de distinguer la *gonorrhée virulente* de toute autre maladie. Il y en a cependant quelques-unes avec lesquelles on peut la confondre : telles sont les *ulcères des reins ou de la vessie*, les *fleurs blanches chez les femmes*, &c.; mais dans les deux premières de ces maladies, le *pus* ne sort qu'avec les urines, & seulement quand le *sphinctere de la vessie* est ouvert ; au lieu que dans la *gonorrhée* l'écoulement est continu. Il est beaucoup plus difficile de la distinguer de la dernière ou des *fleurs blanches*. Il faut alors s'attacher à la reconnoître principalement par ses effets, comme la douleur qu'elle cause, la *contagion* qu'elle communique, &c.

RÉGIME. Dès qu'une personne a lieu de soupçonner qu'elle est attaquée de cette maladie, elle doit observer, aussitôt & très-exactement, un *régime rafraîchissant*, pour éviter toutes les choses qui sont d'une nature échauffante, comme le *vin*, les *liqueurs spiritueuses*, les *saucisses au jus*, les *aliments épicés*, salés, de

De la Gonorrhée virulente. 9

haut gout, fumés, séchés, &c. ainsi que tous les végétaux aromatiques & acrés, comme les oignons, l'ail, les échalottes, la muscade, la moutarde, la cannelle, le macis, le gingembre, &c. Elle ne vivra que de végétaux adoucissants, de lait, de bouillons, de potages légers, de panade, de gruau, &c. Elle boira de l'eau d'orge, du lait coupé, des décoctions de racines de guimauve & de réglisse; des infusions de graines de lin, ou du petit lait clarifié. Il faut que le malade use de ces boissons en grande abondance. Tout exercice violent, de quelque espèce qu'il soit, sur-tout l'exercice du cheval & les plaisirs de l'amour, doivent être interdits. Il faut qu'il se garantisse du froid, &, pour peu que l'inflammation soit violente, il doit garder le lit.

REMEDES. Il est rare qu'on puisse guérir tout à la fois, & promptement, & radicalement une gonorrhée virulente : il ne faut donc pas que le malade compte sur une guérison rapide, & le Médecin ne peut pas la promettre. Cette maladie dure souvent deux, trois mois, quelquefois même cinq & six, quoiqu'on ait employé le traitement convenable. A la vérité, on peut arrêter une gonorrhée

A 5

20 MÉDECINE DOMESTIQUE.

légere en peu de jours, en baignant les parties génitales dans de l'eau & du lait chauds, & en injectant, souvent dans la journée, un peu d'huile d'amandes douces, ou une infusion de graine de lin, chauffés au dégré du lait qui vient d'être trait; & lorsque ces moyens ne suffisent pas pour emporter la maladie, ils en diminuent toujours la violence. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on ne doit employer les *injections astringentes* qu'avec la plus grande précaution, & uniquement lorsque la maladie est très-légère & absolument récente; mais lorsqu'elle est violente ou ancienne, de sorte que le *virus* a eu le temps de passer dans la masse des humeurs, ces *remedes* ne font que rendre la guérison plus longue & la maladie plus dangereuse.

C'est aujourd'hui une pratique commune d'arrêter les *gonorrhées* par le moyen des *injections astringentes*. Il n'est pas douteux que cette pratique ne soit bonne, toutes les fois qu'on peut en user en sûreté; mais elle ne peut être employée que par les personnes instruites & expérimentées dans le traitement de cette maladie. L'*injection astringente*, dont il est question, se prépare de la manière suivante:

De la Gonorrhée virulente. 11

Prenez de sucre de plomb, demi-gros,
d'eau rose, 6 ou 7 onces.
Méllez.

Lorsque les circonstances permettent de l'employer, on la fait un peu chauffer ; on en emplit une petite seringue qu'on introduit dans le *canal de l'uretre* ; on en injecte cinq ou six fois par jour, & on continue jusqu'à ce que l'écoulement soit arrêté.

Qu'on emploie les *injections*, ou non, les *purgatifs rafraîchissants* (a) con-

(a) Si le malade peut prendre une *dissolution* de *sel de glauber* & de *manne*, on lui donnera six gros de ce *sel*, & une demi-once de *manne* ; où, si sa constitution l'exige, on peut aller jusqu'à une once du même *sel* avec la même quantité de *manne*. On dissout ces deux substances dans une chopine d'eau bouillante, ou de *petit lait*, ou d'eau légère de *grauau*, & le malade prend le tout dans la matinée.

Si une *infusion* de *séné* & de *tamarins* lui paraît moins désagréable, on la préparera de la manière suivante :

Prenez de *séné*, 2 gros,
de *tamarins*, 1 once.
Laissez *infuser* toute la nuit, dans une chopine d'eau bouillante : on passe le lendemain matin, & on ajoute une demi-once de *sel de glauber*. On en donne une tasse toutes les demi-heures, jusqu'à ce qu'elle opere.

Si le malade préfère de se purger avec un *électuaire*, le suivant est très-convenable.

Prenez d'*électuaire lénitif*, 4 onces,
de *crème de tartre*, 2 onces,

A 6

32 MÉDECINE DOMESTIQUE.

viennent toujours dans la *gonorrhée*. Il ne faut cependant pas qu'ils soient forts, encore moins qu'ils soient pris dans la classe des *draſtiques*. Tout *remede* capable de secouer fortement la machine augmenteroit le danger, & donneroit à la maladie de plus profondes racines. Procurer deux ou trois *selles* tous les deux ou trois jours, dans la premiere quinzaine; autant tous les quatre ou cinquième jours dans la deuxième, suffit en général pour diminuer l'*inflammation*, ralentir l'*écoulement*, changer la couleur & la consistance de la matière, qui devient plus blanche & plus épaisse, à mesure que le *virus* se dissipe.

Lorsque les *symptomes inflammatoires* sont violents, il faut toujours commencer par saigner. Cette opération, ainsi que dans les autres *inflammations* loca-

de *jalap en poudre*, 2 gros,
de *rhubarbe en poudre*, 1 gros,
de *sirrop de roses pâles*, quantité suffisante.
Mélez le tout; faites un *électuaire* mollet. On en donne deux ou trois cuillers à café, les soirs & les matins, des jours où le malade veut se purger. On peut augmenter ou diminuer les doses de ces *remedes*, selon les circonstances. Nous avons prescrit de dissoudre le *sel de glauber* dans une grande quantité de liquide, afin d'en rendre l'opération plus douce.

De la Gonorrhée virulente. 13

les, doit être répétée selon la force & le tempérament du malade, selon l'urgence & la violence des *symptômes* (1).

Les remèdes propres à exciter la *secrétion* des urines, conviennent encore dans cette période de la maladie. En conséquence on donnera le suivant :

Prenez de *sel de nitre*, 1 once,

(1) On observera que M. BUCHAN ne prescrit la *saignée* que dans le cas où les *symptômes d'inflammation* sont violents ; car dans les *inflammations* légères, comme elles le sont ordinairement dans la *gonorrhée virulente*, qui n'est pas tombée dans les *bourses*, (V. §. III de ce Chap.) en privant le malade d'une partie de ses forces, la *saignée* conduiroit au relâchement, & par-là tendroit à prolonger l'*écoulement*, qui n'est déjà que trop difficile à arrêter. C'est ce que paroissent ignorer la plupart de ceux qui se regardent comme seuls en possession de traiter cette maladie. Au moindre *symptôme* ils saignent, & leur routine, à cet égard, est si aveugle, qu'ils n'entreprendront jamais ce qu'ils appellent un traitement, qu'ils n'aient commencé par la *saignée*, même dans les cas où la maladie n'existe que dans leur imagination, ou dans leur mauvaise foi. (V. T. III, note 1, p. 251.) Cependant ces maladies n'ont aucun privilège sur toutes les autres : la *saignée* n'y est nécessaire & même utile que quand elles sont accompagnées des *symptômes* que nous avons spécifiés l'indiquer ; (V. T. II, note 1, p. 31 & 32,) & l'employer comme on fait à tout indistinctement, décele, de la manière la moins équivoque, ou la témérité, ou l'ignorance la plus complète.

34 MÉDECINE DOMESTIQUE.

de gomme arabique, 2 onces.

Broyez le tout ensemble, divisez en 24 prises égales. Le malade prendra une de ces doses, trois ou quatre fois par jour, dans un verre de sa boisson. Si ce remède forçoit le malade à uriner assez souvent pour le fatiguer, il faudroit, ou qu'il le prît moins fréquemment, ou qu'on lui donnât, au lieu de *nitre*, la même quantité de *magnésie blanche* (1).

Lorsque la douleur & l'inflammation ont leur siège aux environs du col de la vessie, il faut donner souvent des lavements émollients, qui, outre l'avantage de procurer des selles, ont encore celui de servir de fomentation interne aux parties enflammées.

Les cataplasmes adoucissants sont d'un grand avantage, toutes les fois qu'on peut les appliquer commodément sur les parties. On les fait de farine de lin,

(1) Cette dose de *nitre* fatiguera le malade, non-seulement parce qu'elle le forcera d'uriner souvent, mais encore parce qu'elle irrite l'estomac & les intestins. Tout le monde sait que le *nitre*, pour qu'il rafraîchisse & qu'il excite l'écoulement des urines, doit être donné à petite dose. Celle que prescrit M. BUCHAN est donc trop forte, à tous égards : 2 ou 3 grains de ce sel par verre de tisane, est tout ce qu'il faut pour remplir cette double indication.

De la Gonorrhée virulente. 15

ou de mie de pain de *froment*, avec du lait adouci avec du beurre frais, ou de bonne huile. Si l'on ne peut faire usage de ces *cataplasmes*, il faut appliquer des linges trempés dans l'eau chaude, ou des vessies pleines de lait chaud & d'eau. J'ai vu souvent les douleurs les plus atroces, durant la période inflammatoire de la gonorrhée, être apaisées par l'un ou l'autre de ces remèdes externes (1).

Un *suspensor*, pour soutenir le *scrotum*, est un des moyens les plus propres à calmer l'inflammation des *vaisseaux spermatiques*. Il faut qu'il soit fait de manière à soutenir les *testicules*, & le malade doit le porter dès le commencement de la maladie, & plusieurs semaines encore après la guérison.

Le traitement que nous venons d'exposer, guérit quelquefois la gonorrhée si promptement, que le malade reste fort

(1) Un *remède*, qui n'a jamais manqué de me réussir dans les cas où les *cataplasmes*, dont l'Auteur vient de parler, ne calmoient pas assez promptement les douleurs, c'est le *cataplasme* avec la mie de pain & l'eau végéto-minérale de *Goulard*, qu'on renouvelle toutes les deux ou trois heures ; en moins de douze heures, ils procurent un soulagement marqué, & souvent en un jour l'inflammation & les douleurs sont dissipées. Ce *cataplasme* se fait comme les autres. (Voyez à la Table le mot *cataplasme*.)

16 MÉDECINE DOMESTIQUE.
 incertain s'il en éroit attaqué ou non.
 Cependant on ne doit compter que rarement sur une tournure aussi favorable.
 Il arrive beaucoup plus souvent qu'il ne fait qu'abattre ou suspendre les *symptômes inflammatoires*, de maniere à avoir recours, sans danger, au grand *spécifique*, c'est-à-dire, au *mercure* qui paroît absolument nécessaire dans toutes les *madies vénériennes* obstinées, pour en compléter la guérison.

Lorsque les *saignées*, les *purgations*, les *fomentations*, tous les autres moyens que nous venons de proposer, ont calmé les douleurs, rétabli l'état naturel du *pouls*, éteint la chaleur des urines, diminué la fréquence des érections involontaires, le malade doit commencer l'usage du *mercure*, sous la forme qui lui paroîtra la moins désagréable.

S'il se détermine pour les *pilules mercurielles communes*, il suffira qu'il en prenne d'abord deux le soir & une le matin ; dose qu'on diminuera si le *mercure* porte trop à la bouche, & que, s'il n'y porte pas, on augmentera graduellement jusqu'à cinq & six par jour. Si le malade préfere le *calomélas*, il en prendra tous les soirs, étant dans le lit, deux ou trois grains, dont on fera un

De la Gonorrhée virulente. 17

bol avec un peu de *conserve de roses*; il augmentera cette dose peu-à-peu jusqu'à huit ou dix grains. Une des préparations mercurielles des plus communes & actuellement des plus en usage, est le *sublimé corrosif*. On le donnera de la maniere que nous le recommanderons dans la *vérole confirmée*. (V. §. VII de ce Ch.) Ce remede administré, avec les précautions qu'il exige, m'a toujours paru être l'un des plus sûrs & des plus efficaces de tous les *remedes* dans ces maladies.

Le malade prendra celui de ces *remedes* qu'il aura choisi, ou tous les jours, comme nous venons de le dire, ou seulement de deux jours l'un, selon que son *estomac* pourra le supporter. La dose ne doit jamais être assez forte pour exciter la *salivation*, à moins qu'elle ne soit très-légere. Car cette maladie peut être guérie plus efficacement & avec autant de certitude sans *salivation*, qu'en l'excitant. Lorsque le *mercure* sort avec abondance par les *glandes* de la bouche, il ne guérit pas la maladie avec autant de succès, que lorsqu'il reste long-temps dans le corps, & qu'il n'en est évacué que peu-à-peu (1).

(1) Le sentiment de M. BUCHAN, relativement

18 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Quand le *mercure* purge, ou donne des *coliques* au malade pendant la nuit, il

à la *salivation*, est celui de tous les bons praticiens. Une longue expérience prouve évidemment, dit M. LIEUTAUD, que le *ptyalisme* (ou la *salivation*) qu'on croyoit autrefois nécessaire, est non-seulement inutile, mais encore dangereux. Voici comme M. DE HORNE, Médecin ordinaire de Madame la COMTESSE D'ARTOIS & de Monseigneur le Duc d'ORLÉANS, s'explique sur la *salivation*, dans un bon Ouvrage qu'il vient de publier, sous le titre de : *Exposition raisonnée des différentes méthodes d'administrer le mercure dans les maladies vénériennes, &c.* p. 62 & suivantes. "On crut, (dans le temps des premiers essais du traitement de la *vérole*) & de grands hommes, dans la médecine, ont même été de ce sentiment, que la *salivation* étoit indispensable, pour la guérison de la *vérole*, & c'est sur cette *excrétion* qu'on fendoit ses espérances & qu'on régloit l'administration du *mercure*. Cette erreur éreit d'autant plus dangereuse, qu'elle sembloit plus accréditée par la virulence & l'horreur même de cette *excrétion*. Il a fallu, pour la détruire, que des observateurs attentifs & conséquents joignissent aux expériences les plus répétées, qui constatoient l'*insuffisance* & le danger de la *salivation*, le raisonnement le plus convaincant pour ramener les incrédules. En effet, le *mercure* étant le remede *spécifique* du *virus vénérien*, il étoit indispensable que ce remede parcourût toutes les parties du corps qui en étoient infectées : aucune portion de ce *virus* ne pouvoit échapper à son action, sans reproduire bientôt, par une communication que la *circulation* rendoit nécessaire & indispensable, de nouveaux désordres pires que les premiers. On comprit donc que la *salivation*, en atti-

De la Gonorrhée virulente. 19

faut qu'il prenne une *infusion* de *séné* ou quelqu'autre *purgatif*, & qu'il boive de grandes quantités de *tisane* de *gruan* pour prévenir les *déjections sanguinolentes*, assez ordinaires à ceux qui amassent du froid, ou qui prennent du *mercure* qui n'est pas préparé convenablement. Lorsque les *intestins* sont irritables, & que le *mercure* tend à donner des *coliques* ou à purger, on prévient ces effets dangereux, en ajoutant aux *pilules* ou au *bol*, ci-dessus prescrits, trente ou quarante grains de *diascordium* ou de *confection japonaise*. Après qu'on aura répété ces *pilules* ou ces *bols*, on donnera une *potion purgative*, pour empêter le *mercure* & prévenir la *salivation*.

La maniere d'empêcher le *mercure* de porter trop à la bouche, ou d'exciter la *salivation*, c'est de le combiner avec les

„ riant toutes les *parties mercurielles* aux
 „ *glandes* de la bouche & du palais, en privoit les
 „ autres parties du corps ; que les *purgatifs* qui
 „ calmoient & arrêtoient la *salivation*, avoient
 „ le même inconvenient qu'elle : ce qui, joint
 „ aux rechutes, qu'éprouvoient beaucoup de
 „ malades, traités par cette méthode d'ailleurs,
 „ dangereuse & cruelle, l'a enfin décriée ; &
 „ s'il lui reste encore quelques lectateurs, elle
 „ les doit à l'opiniâtreté, à l'ignorance & à
 „ la routine, défauts vraiment insurmontables,
 „ quand ils sont réunis. „

20 MÉDECINE DOMESTIQUE.

purgatifs. C'est dans cette intention qu'on a imaginé les *pilules mercurielles laxatives*. La dose ordinaire est de trente-six grains, ou de trois *pilules*, soir & matin, qu'on répète tous les deux jours; mais il est plus prudent de commencer par deux ou même par une de ces *pilules*, & de n'aller jusqu'à trois que graduellement (1).

Quant aux personnes qui ne peuvent avaler, ni *bols*, ni *pilules*, on leur donnera le *mercure* sous forme liquide. Pour cet effet, on le suspend dans un véhicule aqueux, par le moyen de la *gomme arabique*. Cette *préparation* a l'avantage d'empêcher que le *mercure* n'affecte la bouche, ce qui le rend, à plusieurs égards, un excellent *remede* (a).

(1) Il faut bien faire attention de ne donner de ces *pilules laxatives* qu'autant qu'il sera nécessaire pour arrêter l'affluence du *mercure* vers les *glandes salivaires*; car, comme nous venons de le voir, note précédente, les *purgatifs*, continués trop long-temps, auroient le même inconveniēnt que la *salivation*, d'attirer vers les *intestins* toutes les *parties mercurielles*, & d'en priver les autres parties du corps. Il faut donc, dès que les *symptomes* de la *salivation* sont calmés, revenir au *mercure*, non combiné avec les *purgatifs*, qu'on donnera à plus petite dose, ou sous une forme différente.

(a) Voici la maniere de faire cette dissolution. Prenez de *mercure*, révivifié du *cinabre*, 1 gros,

De la Gonorrhée virulente. 21

Heureusement pour ceux qui ne peuvent prendre le mercure intérieurement,

*de gomme arabique réduite en mucilage,
2 gros.*

Broyez le *mercure* & le *mucilage* dans un mortier de marbre, jusqu'à ce que les globules du *mercure* soient entièrement disparus. Alors, peu-à-peu, en remuant toujours,

Ajoutez de *syrop balsamique*, demi-once, *d'eau de cannelle simple*, 8 onces. On donne soir & matin une cuillerée de cette *dissolution*. Il y en a qui regardent cette *préparation de mercure* comme la meilleure qu'on puisse administrer dans la *gonorrhée* (1).

(1) Cette *préparation mercurielle* est connue ici sous le nom de *mercure gommeux* : nous en devons l'invention à M. PLENCK, *Chirurgien accoucheur*, qui l'a publié dans un Ouvrage intitulé : *Methodus nova & facilis argentum vivum agris venereâ labe infectis exhibendi, &c. Vindobona, 1766.* Mais au lieu d'*eau de cannelle simple*, M. PLENCK prescrit *l'eau de fumeterre* à la même dose. Cependant, dit M. DE HORNE, (Ouvrage cité, note 1, p. 17) malgré les magnifiques promesses de l'Auteur, cette *préparation* n'est point encore parvenue à anéantir toutes les autres ; c'est que, loin d'avoir été toujours confirmées (ces promesses) elles ont été au contraire quelquefois contredites par les observations les moins équivoques & les plus définitives. M. DE HORNE en trouve la raison dans la difficulté qu'a le *mercure* à rester uni à la *gomme*, lorsqu'on y a ajouté le *sirop* & l'*eau de fumeterre*. Il faut lire dans son Ouvrage, p. 253 & suivantes, les expériences qu'il a répétées, & qui le conduisent à donner la préférence à la forme, sous laquelle l'a préparé le premier M. COSTEL, Apothicaire de Paris, & qu'il appelle *mercure gommeux sous forme sèche*.

22 MÉDECINE DOMESTIQUE.
 ou dont les *intestins* sont trop délicats pour en supporter les effets : cette substance réussit également & même mieux, à certains égards, appliquée extérieurement. Il faut avouer que le *mercure*, pris intérieurement, pendant un certain temps, affoiblit & nuit singulièrement aux *intestins*. On doit en conséquence, lorsqu'il est nécessaire d'en user longtemps, on doit, dis-je, préférer la méthode des *frictions* à toute autre. L'*onguent* ou *pommade mercuriel*, ou *l'onguent gris*, est la *préparation* la plus commune pour l'*usage externe*. Cet *onguent* se fait en broyant ensemble parties égales de *mercure* & de *sain doux*. On en emploie un gros, pour chaque *friction*. Le temps le plus propre pour les *frictions*, est le foir ; & la partie la plus avantageuse est l'*intérieur* des cuisses. Le malade doit être placé devant le feu, tandis qu'on le frotte, & on couvre la par-

En effet, sous cette forme, il peut être donné dans la plupart des *maladies vénériennes*, surtout dans celles de l'*espece* la plus *benigne*, & on doit le regarder comme un moyen de plus pour combattre le *virus*, quand il accompagne, ou qu'il occasionne l'*hémoptisie*, la *phthisie*, ou d'autres maladies à-peu près du même genre, qui ne permettent que des *remedes doux*.

De la Gonorrhée virulente. 23

tie frottée avec une flanelle, que le malade doit porter pendant tout le temps des *frictions*. On trouve des *onguents* qui contiennent plus de *mercure*, d'autres qui en contiennent moins; on peut donc augmenter ou diminuer la dose proportionnellement aux circonstances.

Si, pendant l'usage des *frictions*, les parties génitales viennent à s'enflammer; si la chaleur & la *fievre* repairoisent; si la bouche vient à s'*ulcérer*; si les gencives s'attendrissent; si la *poitrine* paroît s'affecter, il faut donner une dose ou deux de *sel de glauber*, ou de quelqu'autre *purgatif rafraîchissant*, (V. note a, p. 11 de ce Vol.) & interrompre les *frictions* pendant quelques jours. Cependant aussi-tôt que la *salivation* & les autres *symptomes* sont tombés, si la maladie n'est pas parfaitement guérie, il faut recommencer les *frictions*; mais il faut employer moins d'*onguent* & mettre plus d'intervalle entre chaque frottement. De quelque maniere que le *mercure* soit administré, il faut en continuer l'usage tant qu'on a lieu de soupçonner qu'il reste du *virus* (1).

(1) Les *frictions* ont été très-long-temps la seule méthode, regardée comme sûre & infaill-

24 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Pendant l'usage du *mercure*, temps
qu'on peut appeler la seconde période

lible de guérir les *maladies vénériennes*; & elles jouissent encore aujourd'hui de cette réputation, parmi ceux qui croient que la *salivation* est indispensable, parce que c'est la méthode qui l'excite avec le plus de force & de promptitude. (V. note 1, p. 17 de ce vol.) Cependant les ravages qu'elles ont occasionnés entre les mains des Médecins, même les plus sages & les plus expérimentés; les préparations qu'elles exigent; l'appareil qu'elles demandent; la lenteur, le dégoût, la mal-propreté dans lesquels elles entraînent; les *excrétions* sales & sordides, qui portent à tous nos sens les impressions les plus désagréables, ont peu-à-peu éloigné les praticiens de cette méthode, d'ailleurs infidele & d'une estimation impossible. Car, dit M. DE HORNE, (ibid. p. 77 & suivantes) la même dose d'*onguent mercuriel* produisant, dans différents sujets, des effets absolument & même quelquefois contradictoires, on se trouve par-là hors de tout calcul. En effet, il existe des malades qui ont la peau si lâche, d'un tissu si flexible, si rare, & dont les *pores* sont si naturellement ouverts, qu'elle absorbe, pour ainsi dire, avec avidité, tous les corps qui lui sont présentés ou appliqués: il en est d'autres, au contraire, dont le tissu de la peau, extrêmement dense & compacte, n'admet & ne reçoit presque rien. Dans le premier cas le *mercure* introduit avec trop de facilité & en trop grande quantité relative, exerce une action trop vive, trop prompte & trop visiblement dangereuse, si elle est soutenue. Dans le deuxième cas, les malades ne sont que peu ou point affectés de l'effet du *mercure*; à peine en ont-ils reçu quelques parties. De sorte que s'il étoit déterminé, par des expériences réitérées, quelle est la dose de *mercure*, nécessaire

de

De la Gonorrhée virulente. 25

de la maladie , il ne faut pas que le régime soit aussi sévere que dans la première période , ou dans le temps de l'inflammation : cependant le malade doit éviter les excès de quelque genre qu'ils soient. Les aliments doivent être sim-

faire à la guérison de la vérole par cette méthode , on pourroit en conclure qu'elle ne seroit jamais assurée , puisque cette dose seroit toujours dépendante de la résorption , qu'on ne peut raisonnablement déterminer , & dont l'estimation est , pour ainsi dire , impossible.

Ces inconvénients ne sont pas les seuls que produise la méthode des frictions. Les frictions entraînent souvent après elles une infinité de maux presqu'aussi fâcheux que la maladie primitive : les douleurs de tête habituelles , celles des articulations , le tremblement d'un ou de plusieurs membres , la perte des dents , quelquefois même la consomption ou le marasme , sont des suites malheureuses de l'administration peu réfléchie du mercure par cette méthode. De plus elle est pernicieuse dans la phthisie , l'hémoptysie , l'hydropisie , le scorbut , &c. & dangereuse dans la grossesse , parce qu'elle peut occasionner l'avortement.

Il n'y a donc que ceux qui ne peuvent absolument prendre le mercure intérieurement par délicatesse ou par trop de sensibilité de l'estomac ou des intestins , comme l'observe ici M. BUCHAN , qui doivent recourir à cette méthode. Au reste , on n'en fera jamais usage , qu'on n'ait préparé le malade pendant long-temps , au moyen des bains & des adoucissants , pour rendre les vaisseaux souples & diminuer , autant qu'il est possible , les résistances. On observera d'ailleurs , pendant l'usage des frictions , les préceptes que prescrit l'Auteur.

Tome IV.

B

26 MÉDECINE DOMESTIQUE.

ples, légers & de facile *digestion*, & on ne peut permettre que très-peu de vin, mêlé avec une suffisante quantité d'eau. Quant aux *liqueurs spiritueuses*, il faut s'en priver absolument de quelque nature qu'elles soient. J'ai vu souvent les *symptômes inflammatoires* se remontrer sous une forme plus dangereuse & l'*écoulement* augmenter, enfin la maladie devenir très-difficile & très-longue à guérir, par une seule débauche de vin.

Lorsque le traitement, que nous venons d'exposer, a calmé l'ardeur des urines & tous les autres *symptômes* qui affectent les parties de la génération; lorsque l'*écoulement* est considérablement diminué, qu'il n'y a plus de douleur & de gonflement dans les *aines* ou dans les *testicules*, qu'on est même dans le cas de ne plus les craindre; lorsque le malade n'éprouve plus d'érections involontaires, que la matière de l'*écoulement* devient blanchâtre, épaisse, sans odeur & collante; lorsqu'on observe tous ces signes, ou la plupart d'entr'eux, alors la *gonorrhée* est arrivée à sa dernière *période*, & on peut procéder par degrés à l'usage des *astringents* doux ou des *remèdes agglutinatifs*: cependant il

De la Gonorrhée virulente. 27

ne faut encore les employer qu'avec précaution.

Quand le *virus* est anéanti, l'*écoulement* s'arrête ordinairement de lui-même; & lorsque le contraire arrive, on a tout lieu de craindre que le *virus* ne soit pas entièrement dissipé, ce dont on s'aperçoit bientôt : car lorsqu'on arrête l'*écoulement* & que la maladie n'est pas guérie, les *testicules* se gonflent, la gorge s'*ulcere*, & les *bubons* & plusieurs autres *symptômes* de la *yérole confirmée* se manifestent.

Dans ces cas, il faut rappeler l'*écoulement* par les *purgations*, & faire usage d'une plus grande quantité de *mercure*.

Afin donc de n'agir que prudemment & de ne pas arrêter trop subitement l'*écoulement*, il faut joindre les doux *aftringents* aux *purgatifs* de la maniere suivante :

Prenez d'*électuaire lénitif*, 2 onces,
de *crème de tartre*, } de chaque
de *rhubarbe en pou-* } demi-once,
dre, }
de *baume de capahu*, 1 once
& demie.
Mêlez ; faites un *électuaire* avec le *sirop de roses pâles*.

B 2

28 MÉDECINE DOMESTIQUE.

On en prend environ la grosseur d'une noix muscade, soir & matin.

Si ces remèdes ne sont suivis d'aucun inconvenient, on peut passer à des astringents plus forts, comme la térébenthine de Venise, le baume du Pérou, le baume de Giléad, &c. Si ces baumes occasionnent des nausées ou des soulèvements de cœur, le malade pourra prendre, à leur place, deux fois par jour, quinze ou vingt gouttes d'élixir de vitriol, dans un verre de vin rouge, ou une tasse d'infusion de quinquina.

Si l'écoulement persiste, malgré l'usage de tous ces remèdes, sans être cependant accompagné d'aucun symptôme de virus vénérien, on aura recours aux injections astringentes, qu'on prépare de la manière suivante :

Prenez de gomme arabique, 2 gros,
d'eau rose, 5 onces,
de sucre de saturne, 12 grains.
Faites dissoudre la gomme dans l'eau rose, ajoutez le sucre de saturne.

On en injecte deux ou trois gros à la fois, dans le canal de l'uretre, par le moyen d'une petite seringue. Il faut que cette injection soit un peu chaude, & on la fait, ou plus forte, ou plus foible, selon les cas.

De la Gonorrhée virulente. 29

Il faut encore avoir attention au régime pendant cette fin de traitement. Le malade doit prendre un exercice modéré en plein air, mais sans s'échauffer, ni se fatiguer. Ses aliments doivent être secs & consolidants, comme le biscuit, le riz, le millet, les gelées de corne de cerf & autres d'une nature fortifiante. Il prendra pour boisson les eaux de Bristol, (Voyez T. III, note 1, p. 25) du vin de Bordeaux ou de Porto, en y ajoutant un peu d'eau. Il évitera toute espèce d'excès, ainsi que tout ce qui peut tendre à relâcher ou à affoiblir la constitution.

Quand tous ces moyens sont infructueux & que l'écoulement persiste, quoique le virus soit parfaitement détruit, cette maladie n'est plus qu'une gonorrhée simple, dont nous allons donner le traitement.

§. II.

De la Gonorrhée simple, ou de l'Écoulement non virulent.

La gonorrhée, gagnée plusieurs fois, ou mal traitée, se termine souvent par un écoulement, provenant, ou d'un relâchement, ou d'ulcères cachés, dans quelques-unes des parties qu'occupoit la

B 3

30 MÉDECINE DOMESTIQUE.

gonorrhée virulente. Quoi qu'il en soit ; il est de la plus grande importance, pour la cure de cet *écoulement*, de bien reconnoître de laquelle de ces deux causes il procede. Lorsqu'il est très-opiniâtre, & qu'il ne cede que peu ou point aux *remedes astringents*, il y a lieu de soupçonner qu'il vient d'*ulceres* ; si, au contraire, cet *écoulement* n'est pas continu, s'il n'a lieu que lorsque le malade est excité par des idées lascives, ou par les efforts qu'il fait pour aller à la garde-robe, on a tout lieu de croire qu'il tient principalement à un relâchement (1).

(1) On voit que cette *gonorrhée* ou cet *écoulement* peut ne point dépendre du tout du commerce avec les femmes. En effet, il n'est accompagné d'aucune douleur ; la matière qu'il fournit est blanche & de pure *sémence*. Il vient souvent de plénitude à l'égard de ceux qui gardent le célibat & qui vivent dans l'abondance, sur-tout s'ils se plaisent aux lectures & aux pensées lassives ; il est alors peu à craindre : mais s'il a sa source dans le relâchement des organes, comme cela arrive quelquefois aux personnes foibles & d'un tempérament *phlegmatique* ; s'il dépend d'un vice dans la liqueur *séminale*, ce qui n'est pas rare, parmi les *cachétiques* & les *scorbutiques*, il est plus dangereux, parce qu'il peut jeter, par sa durée, dans l'épuisement & le *marasme*. Il n'est pas moins à craindre lorsqu'il est une suite des *pollutions nocturnes* ou *volontaires*, ou de la *gonorrhée virulente* qui a altéré ces organes, comme l'observe l'Auteur.

De la Gonorrhée simple. 31

Dans ce dernier cas , on doit avoir pour objet de fortifier & de donner aux vaisseaux foibles & relâchés un certain degré de tension. En conséquence , outre les remèdes conseillés , dans la troisième période de la gonorrhée virulente , il faut recourir à des *astringents* plus forts & plus actifs : tels sont le *quinquina* , (a) l'*alun* , le *vitriol* , la *noix de galle* , les racines de *tormentille* & de *bistorte* , les *balaustes* , &c. Il faut , pendant que le malade prend ces remèdes , faciliter sa guérison par les *injections astringentes* , telles que nous les avons recommandées dans le dernier état de la gonorrhée virulente. On peut y ajouter quelques grains d'*alun* , ou de *vitriol blanc* , selon les circonstances. Enfin , le dernier remède qu'on prendra , c'est le *bain froid* , qui est peut-être le plus puissant de tous ceux qu'on emploie pour fortifier & donner du *ton*. Il ne faut jamais manquer

(a) On peut combiner le *quinquina* avec les autres *astringents* de la manière suivante :

Prenez de *quinquina concassé* , 6 gros , de *noix de galle concassée* , 2 gros . Faites bouillir dans trois demi-seliers d'eau , jusqu'à réduction de chopine ; passez ; ajoutez de *teinture de quinquina simple* 3 onces. On prend une petite tasse de cette *décoction* trois fois par jour , ajoutant à chaque tasse 15 ou 20 gouttes d'*élisir de vitriol*.

B 4

32 MÉDECINE DOMESTIQUE.
de l'employer dans cette espece d'écoulement, occasionné par relâchement, à moins que quelques circonstances, dépendantes de la *constitution* du malade, ne s'y opposent. Les raisons les plus fortes contre le *bain froid*, c'est qu'il nuit dans le cas de *pléthora* ou d'un mauvais état des *viscères*. Mais, dans le premier cas, on a la *saignée* & les *purgations*, qui, si elles ne guérissent point entièrement la *pléthora*, la diminuent au moins considérablement. Quant au mauvais état des *viscères*, c'est un obstacle insurmontable, parce que le poids de l'eau & la contraction subite des *vaisseaux extérieurs*, en refoulant le sang avec trop de force vers les parties internes, peuvent occasionner des ruptures de vaisseaux ou un *flux d'humeurs* sur les *organes malades*. Mais lorsqu'on n'a rien à craindre de ce genre, il faut employer le *bain froid*. Le malade, en conséquence, se plongera dans l'eau froide en entier & jusques pardessus la tête tous les matins à jeun, pendant trois ou quatre semaines, sans interruption, mais sans y rester long-temps. Il aura grand soin ensuite de se faire essuyer, aussi-tôt qu'il en sera sorti.

Le régime convenable dans ce cas,

De la Gonorrhée simple. 33

est précisément le même que celui que nous avons conseillé dans la dernière période de la gonorrhée virulente. Les aliments seront de nature seche & astrigente ; le malade boira des *eaux de Spa*, de *Pyrmont* & de *Bristol*, auxquelles il ajoutera un peu de vin rouge (1).

Lorsque l'écoulement ne cede en aucune façon à ces *remedes*, il y a tout lieu de croire qu'il vient de quelqu'*ulcere*. Dans ce cas, il faut recourir au *mercure* & aux autres *remedes* qui peuvent combattre l'*acrimonie* qui domine & affecte les humeurs : telles sont les *décoctions de squine*, de *falsepareille*, de *sassafras*, &c.

M. FORDYCE avance qu'il a vu des écoulements opiniâtres, subsistant depuis deux, trois, ou quatre ans, être parfaitement guéris par des *frictions mercurielles*, après avoir tenté, en vain, presque tous les autres *remedes*. Mais le Docteur CHAPMAN, en convenant de leurs succès, ajoute que le *mercure* réussit beaucoup mieux, dans ce cas, lorsqu'il est joint à la *térébenthine* & aux autres *remedes agglutinatifs* : aussi re-

(1) Voyez T. II, note 1, p. 433, & T. III, note 1, p. 25, pour les *eaux minérales de France* qui peuvent être suppléées à celles-ci.

34 MÉDECINE DOMESTIQUE.

commande-t-il des pilules faites de calomélas & de térébenthine de Venise, & veut-il que leur usage soit accompagné de décoction de gayac & de falsepareille (a).

Le dernier remede que nous avons à recommander, contre les ulcères du canal de l'uretre, sont les bougies suppuratives. Comme il y en a de beaucoup d'espèces, & qu'on en trouve presque partout de toutes faites, nous ne nous occuperons pas à décrire les ingrédients

(a) Les pilules de calomélas & de térébenthine se préparent comme il suit :

Prenez de térébenthine de Venise, bouillie jusqu'à un degré suffisant de dureté, demi-once, de calomélas, demi-gros. Mélez; faites soixante pilules, avec quantité suffisante de sirop. On en prend cinq ou six, matin & soir. Si durant l'usage de ces pilules, la bouche vient à s'ulcérer, ou la poitrine à s'affaiblir, il faut les interrompre jusqu'à ce que ces symptomes soient disparus (1).

(1) On voit que le traitement que propose ici M. BUCHAN, ne regarde que l'écoulement simple, qui dépend du relâchement des organes, ou qui est la suite de la gonorrhée virulente. Mais lorsqu'il tient à un vice de la liqueur séminale, comme il arrive à quelques cachétiques ou à quelques scorbutiques, on sent qu'il faut employer les remedes qu'exige la maladie dont il est l'effet. Voilà pourquoi les vulnéraires, les antiscorbutiques & les analeptiques ont souvent guéri des écoulements, qui avoient résisté aux astringents les plus actifs & les mieux administrés.

De la Gonorrhée simple. 33

qui entrent dans leur composition , ni la maniere de les préparer. Nous ferons seulement observer , qu'avant d'introduire une bougie dans le *canal de l'uretre* , il faut la tremper dans de l'*huile d'amande douce* , pour l'empêcher de produire son effet trop subitement. On la laisse dans le *canal* sept ou huit heures , plus ou moins , selon que le malade peut la supporter. Je dois ajouter que ces *bougies* guérissent souvent , non-seulement les *ulcères opiniâtres* , mais encore les *tumeurs* , les *carnosités* qui se trouvent dans l'*uretre* , enfin tout ce qui peut faire obstacle au passage de l'*urine* (1).

§. III.

Du Gonflement & de l'Inflammation des Testicules.

Le gonflement des *testicules* , qu'on appelle vulgairement *chaude-pisse tombée dans les bourses* , peut avoir pour

(1) Les especes de *bougies* ne sont pas moins nombreuses en France qu'en Angleterre. Chaque Chirurgien a sa maniere de les composer , qu'il juge , comme on le pense bien , préférable à toutes les autres. Nous donnons à la Table la composition de celles dont on fait le plus d'usage. (Voyez le mot *Bougie*.)

36 MÉDECINE DOMESTIQUE.

cause le *virus vénérien* tout récent, ou ce même *virus* déjà passé dans le sang; mais ce dernier cas est très-rare. Quant au premier, il est assez fréquent; car on voit le *gonflement des testicules* arriver très-souvent dans le premier & dans le second état de la *gonorrhée virulente*, sur-tout quand l'*écoulement* a été arrêté trop tôt, soit pour avoir pris du froid, soit pour avoir bu des liqueurs fortes, pris des *purgatifs* trop forts ou *drastiques*, ou un exercice violent; soit enfin pour avoir fait usage trop tôt de *remedes astringents* (1).

Dans le *gonflement inflammatoire du testicule*, la *saignée* est nécessaire, & il faut la répéter selon l'urgence des *symptomes*. Les *aliments* doivent être légers & la *boisson délayante*. Le malade s'abs tiendra de viandes fortement assaisonnées, de vin, d'*épices*, de tout ce qui est de nature échauffante. Les *fomentations* sont ici singulièrement utiles, ainsi

(1) Cependant les *testicules* peuvent être gonflés & enflammés par toute autre cause que par le *virus vénérien*: les coups, les *contusions*, les efforts peuvent encore produire le même effet; mais lorsqu'ils reconnoissent ces causes, ils sont accompagnés de *vomissements*, de *convulsions* & d'autres accidents graves; ce qui les rend très-faciles à distinguer.

Du Gonflement des testicules. 37

que les *cataplasmes de mie de pain & de lait*, adoucis avec du *beurre frais*, ou de l'*huile douce*. Le malade doit en avoir constamment tant qu'il est au lit ; & lorsqu'il est debout, les *testicules* doivent être tenus chaudement & soutenus par un *suspensoir*, de maniere qu'il préviennent l'effet résultant de leur poids (1).

Si l'on ne peut réussir à diminuer le *gonflement* par le *régime rafraîchissant* que nous venons d'exposer, & qu'on doive varier, selon les circonstances, il faut alors faire subir au malade un traitement *mercuriel*, tel que sa guérison en soit entièrement assurée. En conséquence, on lui fera des *frictions mercurielles*, comme nous l'avons conseillé dans la *gonorrhée virulente*, mais sur les *testicules*, pourvu, toutefois, qu'il n'y ait pas de douleur ; car s'il y en avoit, il faudroit les faire sur les cuisses : en outre le malade gardera le lit pendant cinq ou six semaines, s'il est nécessaire, ayant

(1) Les *cataplasmes*, prescrits contre la *gonorrhée*, réussissent également dans ce cas. (V. note 1, p. 15 de ce Vol.) Il est important d'observer que le lit est ici de la plus grande utilité ; qu'en conséquence il ne faut permettre au malade de se lever que lorsque le *gonflement* & l'*inflammation* sont dissipés en grande partie, & qu'ils n'occasionnent plus de douleurs.

38 MÉDECINE DOMESTIQUE.
 pendant tout ce temps, les *testicules* soutenus par un *suspensoir*, & buvant abondamment d'une forte *décoction* de *falsepareille*. (Voyez ci-après §. VII de ce Chapitre.) Lorsque ces *remedes* sont insuffisants, & qu'il y a lieu de soupçonner un vice *scrophuleux* ou *cancereux* qui entretienne l'un ou l'autre, malgré la destruction du *virus vénérien*, une dureté dans le *testicule*, il faut alors *foumener* journellement les parties avec une *décoction* de *ciguë*, ajouter aux *cataplasmes* les feuilles de cette plante, & en faire prendre, en même-temps, l'*extrait* intérieurement. (a) Cette pratique est singulièrement recommandée par le Dr. STORCK dans les cas de *squirre* & de *cancer*; & M. FORDYCE assure qu'il a guéri, par cette méthode, des *testicules squirreux* depuis deux ou trois ans, même *ulcérés*, & où les douleurs *pungitives* & *lancinantes* avoient déjà commencé à se faire sentir (i).

(a) On peut donner l'*extrait de ciguë* sous forme de *pilules*, & l'administrer de la maniere que nous l'avons conseillé pour le *cancer*. (V. T. II^e, p. 472 & suiv.)

(i) Lorsque cette maladie dépend des causes exposées, (V. note 1, p. 36 de ce Vol.) outre la *saignée*, les *cataplasmes émollients*, le *suspensoir* & le repos du lit, qui sont ici également

§. IV.

Des Bubons vénériens, appellés vulgai-
rement Poulains.

Les Bubons vénériens sont des tumeurs dures, situées dans les aines & causées par le *virus vénérien*, qui séjourne dans ces parties. Il y en a de deux espèces:

importants, il faut encore employer les *lavements émollients & anodins*; il faut même recourir aux *cataplasmes maturatifs*, lorsque le gonflement ne cede pas à ces premiers remèdes. Enfin, on en viendra aux préparations de *cigüe*, telle que le conseille M. BUCHAN, si les parties prennent un caractère *suirreux ou cancreux*.

Quelle que soit la cause de l'*inflammation des testicules*, il arrive quelquefois que, malgré les secours les mieux administrés, elle donne lieu à des *abcès*, des *ulcères fistuleux*, à la *gangrene*, à l'*hydrocele* ou *hydropisie* du *scrotum*, &c. Ces cas, toujours embarrassants, exigent beaucoup de dextérité & de savoir: il faut donc, dès qu'ils se manifestent, appeler un Médecin expérimenté, & s'en rapporter à ses avis. On doit prévenir que la *gangrene*, lorsqu'elle a lieu, détruit facilement le *scrotum*; mais qu'il se régénere de la manière la plus surprenante. On voit tous les jours des *testicules nuds*, sans aucun reste de *téguments*, se recouvrir parfaitement dans assez peu de temps. On doit prévenir encore que le *gonflement des testicules* commence presque toujours par l'*épididyme*, & qu'il est le dernier guéri, qu'il reste même souvent gonflé long-temps après la guérison, mais sans aucune douleur.

40 MÉDECINE DOMESTIQUE.
les uns qui viennent d'un *virus* récent ;
les autres d'une *vérole confirmée* (1).

La guérison des *bubons* naissants ou récents, c'est-à-dire, qui se manifestent peu après un commerce intime, peut se tenter d'abord par la *résolution*; & au cas qu'on ne réussisse pas, par la *suppuration*. Pour opérer la *résolution* d'un *bubon*, il faut que le malade suive le

(1) Ces deux espèces de *bubons* sont dûs incontestablement à la *vérole*; mais, dit M. LIEUTAUD, il est très-important d'observer, à l'occasion du *bubon vénérien*, que la douleur vive de l'*uretre* dans la *gonorrhée*, ou la *strangurie* violente, peuvent exciter aux *glandes inguinales* un *gonflement* qui ne manque pas de se dissiper, lorsque la douleur cesse : on sait que les douleurs du bras & de la bouche produisent tous les jours le même effet sur les *glandes* du cou & des *aisselles*. Combien de fois n'a-t-on pas traité cet *engorgement* passager des *glandes inguinales* pour le *bubon*, dont nous parlons, & dont les ignorants ont regardé la guérison toujours prompte, comme un rare effet de leurs *remedes*?

On a encore pris quelquefois la *hernie* ou *descente crurale* pour un *bubon*; on a même eu la témérité d'en faire l'ouverture, au grand détriment des malades. Le premier aspect est souvent le même ; mais la *tumeur* que forme le déplacement du *boyan*, est toujours plus régulièrement sphérique & sa base est plus étroite ; elle cede d'ailleurs au tact, puisqu'on a la liberté de la faire rentrer ; circonstance qui ne laisse aucun doute sur son caractère. (Précis de la Méd. prat. T. II, p. 43 & 44.)

Des Bubons vénériens. 41

même régime que celui que nous avons conseillé dans le premier état de la gonorrhée virulente. (V. p. 8 de ce Vol.) On le saignera, & il prendra des purgatifs rafraîchissants, comme une décoction de tamarins & de séné, du sel de glauber, &c. (V. note a, p. 11 de ce Vol.) Si par ce traitement le gonflement & les autres symptômes inflammatoires sont dissipés, on peut, en toute sûreté, commencer l'usage du mercure, qu'on doit continuer jusqu'à ce que le virus vénérien soit entièrement dissipé.

Mais si le bubon est accompagné, dès le commencement, de douleur, de pulsation & d'une grande chaleur, il faut alors travailler à favoriser la suppuration. Dans ce cas on permettra au malade de suivre son régime ordinaire, & même de prendre de temps à autre un verre de vin. On appliquera sur la partie malade, des cataplasmes émollients, composés de mie de pain & de lait, adouci avec du beurre frais, ou de l'huile. Si le sujet est d'un tempérament phlegmatique, de sorte que la suppuration n'avance que très-lentement, on ajoutera aux cataplasmes des oignons de lis, bouillis, ou des tranches d'oignons ordinaires, crus, mêlés avec une quantité suf-

42 MÉDECINE DOMESTIQUE.
fisante de *basilicum jaune*. (V. note 13
p. 15 de ce Vol.)

Quand la *tumeur* est mure, ce qu'on reconnoît à la forme conique qu'elle prend, à la mollesse de la *peau* & à la *fluctuation* de la matière très-sensible sous le doigt, il faut l'ouvrir avec le *caustique*, ou avec la lancette, & ensuite la panser avec un *digestif* (1).

Il arrive cependant quelquefois que les *bubons* ne peuvent être amenés, ni à *résolution*, ni à *suppuration*, & restent durs & indolents. Dans ce cas, il faut, avec le *caustique*, détruire les *glandes* endurcies ; mais si ces *tumeurs* prennent le caractère du *squirre*, on travaille alors à les résoudre par le moyen de la *ciguë*, employée intérieurement & extérieurement, comme nous l'avons recommandé dans le paragraphe précédent. (Voyez p. 38 & note α de ce Vol.)

(1) Lorsqu'on a, par les moyens que propose l'Auteur, excité la *suppuration*, il est très-important de l'entretenir long-temps, c'est-à-dire, 30 ou 40 jours : c'est la plus sûre maniere de hâter la guérison de la *vérole*, en employant toutefois le *mercure*, comme on le prescrira si-après, §. VII de ce Chapitre.

§. V.

Des Chancres.

Les chancres sont des ulcères superficiels, calleux, rongeants, qui peuvent exister, & avec la gonorrhée virulente, & sans elle. Ils ont ordinairement leurs sièges sur le gland ou aux environs, & se manifestent de la manière suivante.

D'abord on voit paraître une petite *pustule* rouge, qui pointe bientôt, & qui ensuite distille une matière blanchâtre tirant sur le jaune. Cette *pustule*, accompagnée de chaleur, démange ordinairement avant de s'ouvrir, & dégénère ensuite en un *ulcere opiniâtre*, dont le fond est couvert d'un *mucus visqueux*, & dont les bords deviennent par dégrés durs & calleux. Quelquefois les premières apparences de ces *pustules* ressemblent à de simples *excoriations* de l'épiderme, qui cependant se transforment bientôt en *chancres*, lorsqu'elles ont pour cause le *virus vénérien* (1).

(1) Car les *chancres* n'ont pas toujours cette cause. Il est assez commun que les gens malpropres en soient infectés, &, dans ce dernier cas, de *simples lotions*, avec du vin, des *eaux thermales*, comme celles de *Balaruc*, &c., suffisent souvent pour les guérir.

44 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Un *chancré* forme quelquefois une maladie par lui-même, ou primitive; mais le plus souvent, il est *symptomatique*, & annonce une *vérole confirmée*. Les *chancres* primitifs se manifestent bientôt après une cohabitation impure, & sont ordinairement situés sur les parties qui ne sont recouvertes que d'un *épiderme très-mince*, comme sur les *levres*, & sur le bout des *mamelles* chez les femmes, sur le *gland* chez les hommes, &c. (a).

Lorsqu'un *chancré* paraît aussi-tôt après un commerce impur, le traitement est, à tous égards, le même que celui que nous avons conseillé pour la *gonorrhée virulente*. Le malade observera le *régime rafraîchissant*. On lui tirera un peu de *sang*, & il prendra quelques doses de *sel de glauber & de manne*. (Voyez p. 11

(a) Lorsque les *chancres* sont situés sur les *levres*, on peut communiquer la *vérole* par de simples baisers. J'ai vu aux levres des *ulcères vénériens* très-opiniâtres, que j'avois toutes les raisons du monde de croire qui venoient de baisers d'une personne attaquée de la maladie.

Les nourrices doivent bien prendre garde d'allaiter des enfants gâtés, ou de se laisser tetter par des personnes attaquées de la *vérole*. Cette précaution est sur-tout de conséquence pour les nourrices, qui demeurent dans le voisinage des grandes Villes.

Des Chancres.

49

& suiv. de ce Vol.) On baignera très-souvent la partie affectée, ou plutôt, on la trempera dans du *lait* chaud, coupé avec de l'eau ; & s'il y a beaucoup d'*inflammation*, on y appliquera un *cata-plasme émollient*. Ces *remedes* suffisent dans la plupart des circonstances pour calmer l'*inflammation* & préparer le malade à prendre du *mercure*.

Les *chancres symptomatiques* sont, pour l'ordinaire, accompagnés d'*ulceres* dans la gorge, de douleurs nocturnes, d'*éruption farineuse* à la racine des cheveux, & de plusieurs autres *symptomes* de la *vérole confirmée*. Quoiqu'ils puissent avoir les mêmes siéges que les *chancres primitifs*, on ne les trouve cependant ordinairement que sur les parties de la génération & dans l'intérieur des cuisses. Ils sont moins douloureux que ceux dont nous venons de parler ; mais très-souvent ils sont plus étendus & plus durs. Comme leur traitement est le même que celui de la *vérole confirmée*, dont ils ne sont qu'un *symptome*, nous n'en dirons rien ici, nous renvoyons entièrement à ce traitement. (Voyez §. VII de ce Chapitre.) (1)

(1) Les parties naturelles de l'un & l'autre sexe

§. V I.

De plusieurs autres Symptômes vénériens.

En parlant de la *gonorrhée virulente*, nous avons décrit la plupart des *symptômes* qui l'accompagnent ou qui la suivent, & nous avons donné, en peu de mots, une idée du traitement qui convient à chacun d'eux ; cependant il en est encore plusieurs autres, qui accom-

sont encore sujettes à des *verrues*, des *poireaux*, des *condylomes*, des *crêtes*, &c. Ce sont de petites *excroissances*, plus ou moins nombreuses, qui ne diffèrent entre elles que par la figure. Leur siège est particulièrement autour de l'*anus*, au *périné*, &c. Elles affectent encore le *gland* & le *prépuce*, & rendent quelquefois une *espèce de sanie*, sur-tout les *verrues* & les *poireaux*.

Ces *symptômes* tiennent le plus souvent à la *vérole* ; cependant ils peuvent exister indépendamment de ce *virus* : alors on les emporte avec les *caustiques* ou avec les *cathérétiques*, comme l'*eau phagédénique*, le *beurre d'antimoine*, la *pierre infernale*, &c., dont on ne doit cependant user qu'avec beaucoup de précaution. On emploie quelquefois les *ciseaux* ou la *ligature*, lorsque leur forme le permet ; d'autres fois on les détruit avec l'*alun calciné*, la *poudre de sabine*, le *précipité rouge*, &c. On en saupoudre la partie qu'on a mouillée avec de la *salive*, & on les enveloppe dans de l'*onguent basilicum*, &c. On sent que lorsque ces *symptômes* sont *véroliques*, comme il arrive le plus souvent, il faut en même-temps employer les *remedes internes* prescrits contre cette terrible maladie. (V. §. VII de ce Chapitre.)

De la Strangurie.

47

pagnent quelquefois cette maladie, comme la strangurie, le phimosis, le para-phimosis, &c. (1)

ARTICLE PREMIER.

De la Strangurie.

La strangurie reconnoît pour cause, ou une constriction spasmodique du canal de l'uretre, ou l'inflammation de cette partie & de celles qui avoisinent le col de la vessie. Dans le premier cas, le malade commence à uriner avec assez de facilité ; mais dès que l'urine a lavé la partie de l'uretre qui est ulcérée ou enflammée, il se fait un resserrement subit dans cet endroit, & l'on ne rend plus l'urine que par jets, & quelquefois par gouttes seulement. Dans le deuxième cas, le malade sent une chaleur & une douleur constantes dans ces parties ; il a des envies perpétuelles d'uriner ; mais il ne rend que quelques gouttes, & il est tourmenté par le tenème, ou par des envies continues d'aller à la garde-robe (2).

(1) On verra art. 1 & 2 qui suivent, la nature & l'explication de ces différents symptômes.

(2) Il y a une maladie, qui a beaucoup de ressemblance avec celle-ci, & que la plupart des Auteurs confondent avec elle, comme fait ici M. BUCHAN, sous le nom générique de

48 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Lorsque la *strangurie* est causée par le *spasme*, il faut prendre les *remedes* qui peuvent étendre & émousser les parties *salines* dont les urines sont composées. Ces *remedes*, outre les boissons *délayantes* ordinaires, sont les *émulsions adoucissantes* & *rafraîchissantes édulcorées* avec le *sirop de pavot*. Si ces *remedes* ne produisent pas l'effet désiré, on *saignera* & on appliquera des *fomentations émollientes* sur les parties naturelles.

Lorsque la *strangurie* vient évidemment de l'*inflammation* des parties voisines du *col de la vessie*, il faut faire une *saignée copieuse*, & la répéter selon l'urgence des cas. Si, après la *saignée*,

difficulté d'uriner avec plus ou moins d'ardeur. Cette maladie s'appelle *dysurie*. Dans cette dernière, l'urine coule avec beaucoup de peine; mais l'envie de pisser cesse, dès que la *vessie* est déchargée; au lieu que dans la *strangurie*, on a de continues envies d'uriner, & l'on ne peut rendre l'urine que goutte à goutte, avec de grandes douleurs. Quelquefois & même souvent, ces deux maladies se rencontrent ensemble ou se succèdent. Outre qu'elles sont l'effet ordinaire des *maladies vénériennes*, elles peuvent encore être dues à l'usage, tant interne qu'externe des *cantharides*, de la *bière nouvelle*, de la suppression des *regles* & des *lochies*: elles sont familières aux vieillards, qui n'en guérissent guères, aux *hypocondriaques* & aux *scorbutiques*, &c. Elles admettent l'une & l'autre le même traitement.

la

De la Strangurie.

49

la strangurie persiste encore, on donnera des lavements adoucissants, & on appliquera des fomentations émollientes sur la région de la vessie. En même-temps le malade prendra, toutes les quatre heures, une tasse de la boisson diurétique suivante.

Prenez d'eau d'orge, 1 chopine,
de sirop de guimauve, 6 onces,
d'huile d'amandes douces, 4
ounces,
du sel de nitre, demi-once.
(V. note 1, p. 14 de ce
Vol.)

Mélez.

Si ces remèdes ne soulagent pas, & que la suppression d'urine devienne totale, il faudra saigner de nouveau, & plonger le malade dans un bain chaud, jusqu'à la poitrine; mais alors il faudra interrompre la boisson diurétique, que nous venons de prescrire.

Il est quelquefois nécessaire, dans ce cas, de donner issue à l'urine par le moyen du cathétér ou de la sonde; mais comme le malade en peut rarement souffrir l'introduction, nous préférerons l'usage des bougies adoucissantes. Elles lubrifient le passage, & facilitent singulièrement l'évacuation de l'urine. Dès

Tome IV.

C

30 MÉDECINE DOMESTIQUE.
qu'elles commencent à irriter , ou à causer quelques douleurs , il faut les retirer.

ARTICLE II.

Du Phimosis & du Paraphimosis , ou de l'Inflammation du Prépuce.

Le *phimosis* est un resserrement si considérable du *prépuce* , qu'il ne peut se renverser pour découvrir le *gland*: le *paraphimosis* est la maladie contraire , c'est-à-dire , un étranglement du *prépuce* au-dessous du *gland*, de maniere qu'il ne peut recouvrir cette partie , qui reste à nud.

Le traitement de ces deux *symptomes* approche de si près de celui de la *gonorrhée virulente* , qu'il est inutile d'en parler en détail. En général , les *saignées* , les *purgatifs rafraîchissants* , les *cataplasmes* , les *fomentations* suffisent. Que si cependant ces *remedes* ne parviennent pas à diminuer ce resserrement , & qu'on ait lieu de craindre que ces parties ne tombent en *gangrene* , il faudra alors faire vomir avec vingt ou trente grains d'*ipécacuanha* , ou un grain de *tartre émétique* , dont on aidera l'effet avec de l'eau chaude , où une légère eau de *gruau*.

De l'inflammation du Prépuce. §1

Il arrive cependant quelquefois que , malgré tous nos efforts , l'*inflammation* va toujours en augmentant , & que la *gangrene* donne déjà les premiers signes de son existence. Dans ce cas , il faut *scarifier* le *prépuce* avec une lancette , & , s'il est nécessaire , le fendre dans toute sa longueur , pour empêcher le retour de l'étranglement ; & dans le *phymosis* il faut mettre le *gland* absolument à découvert. Nous ne décrirons pas la manière de faire cette opération , parce qu'elle doit toujours être faite par un Chirurgien. Lorsque la *gangrene* existe déjà , il faut , outre l'opération dont nous venons de parler , *fomenter* très-souvent les parties avec des linges , trempés dans une forte *décoction* de fleurs de *camomille* & de *quinquina* , & donner au malade , toutes les deux ou trois heures , un gros de *quinquina* en poudre.

Quant au *priapisme* , (1) à la chaude-

(1) Le *priapisme* n'est pas toujours un *symptome* de *vérole*. Il est assez communément l'effet d'une tension des parties génitales , accompagnée d'un désir insatiable de l'*acte vénérien* : or ce désir , qui va quelquefois jusqu'à troubler le jugement & à faire perdre toute pudeur , affecte également les deux sexes. On l'appelle chez les femmes , *fureur utérine*. Cette maladie n'attaque

§ 2 MÉDECINE DOMESTIQUE.
pisse cordée, &c., le traitement est absolument le même que celui de la gonorrhée virulente. Lorsqu'ils procurent des douleurs violentes, il faut que le malade prenne, le soir, quelques gouttes de *laudanum liquide*, sur-tout quand il aura pris dans la journée un purgatif,

§. VII.

De la Vérole confirmée.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des maladies vénériennes, dans lesquelles le *virus* est supposé arrêté dans la partie qui l'a reçu : nous allons actuellement envisager la *vérole*, comme étant *confirmée*

guères que les personnes qui sont encore dans la jeunesse, & celles qui ont le tempérament très-échauffé. Elle n'est pas toujours de longue durée ; mais elle est quelquefois mortelle. Elle est peu à craindre pour les vieillards, qui en sont d'ailleurs beaucoup moins attaqués ; cependant elle est chez eux plus rebelle. Le libertinage outré, tant de l'esprit que du corps, les aliments, les remèdes stimulants, & sur-tout les cantharides y donnent souvent lieu.

Le premier remède contre cette maladie, c'est d'éviter les causes qui l'ont fait naître ; ensuite viennent les tempérants, les rafraîchissants, comme la saignée, lorsqu'il y a lieu de craindre quelqu'inflammation ; le lait, le petit-lait, la limonade, l'orgeat, les émulsions, les boissons nitrées, les bains, les demi-bains, tant tempérés, que froids, &c.

De la Vérole confirmée. 53

mée ou invétérée, c'est-à-dire, comme ayant passé dans le sang, circulant dans toutes les parties du corps, se mêlant à toutes les *secrétions*, enfin empoisonnant toute la *constitution*.

SYMPTOMES. Les *symptômes* de la *vérole confirmée*, sont des *bubons* dans les *aines*, des douleurs de tête & des membres, sur-tout la nuit, ou lorsque le malade est chaudement dans son lit (1), des *gales*, des *éruptions d'artreuses* de couleur jaune, ressemblantes à des rayons de *miel*, sur différentes parties du corps, particulièrement à la tête; des *ulcères rongeants*, qui commencent à se manifester à la gorge, & qui gagnent peu-à-peu le *palais*, les *cartilages* du nez, qu'ils détruisent, &c.; des *excroissances*, des *exostoses* sur la partie moyenne des *os*, dont les extrémités spongieuses deviennent quelquefois fragiles, & se cas-

(1) Un des principaux caractères de ces douleurs est d'abord d'être plus sensible la nuit, comme M. BUCHAN l'observe très-bien, & ensuite d'être tellement profondes, que l'intérieur des *os* paroisse en être le siège. Elles sont encore fixes ou vagues; mais les deux caractères que nous venons de spécifier, doivent les faire distinguer de celles de la *goutte* & du *scorbut*, avec lesquelles on les confond souvent & fort mal à propos. (Voyez T. III, le Chapitre qui traite de la *goutte*, & la note 1, p. 221 de ce même volume.)

C 3

54 MÉDECINE DOMESTIQUE.
sent au moindre accident, tandis que d'autres fois ils sont mous & pliants comme de la cire. Les glandes *conglobées* deviennent dures & *calleuses*, & forment au cou, sous les *aisselles*, dans les *aines*, & dans le *mésentere* des *tumeurs* dures, mobiles, semblables à celles des *écroûelles*. Il se forme encore des *tumeurs* de différents caractères dans les *vaisseaux lymphatiques*, dans les *tendons*, dans les *ligaments* & dans les *nerfs*; comme des *ganglions*, des *nodus*, des *tophus* & celles qu'on appelle *gommes* ou *tumeurs gommeuses*. Les yeux sont affectés de *démangeaisons*, de douleurs, d'*ophthalmie*, quelquefois d'une *cécité* complète. Le malade a un tintement dans les oreilles : il y ressent de la douleur, il devient sourd, & l'*oreille interne* s'*ulcère* & se carie. Toutes les *fonctions animales*, *vitales* & *naturelles* sont viées : le visage devient pâle & livide ; le corps se dessèche. Enfin le malheureux affecté de cette maladie, devient incapable d'aucun mouvement, & tombe dans une *atrophie*, ou dans une *consumption* mortelle.

Les femmes ont des *symptômes* particuliers à leur sexe. Tels sont le *cancer au sein*, les *regles excessives*, ou leur

De la Vérole confirmée.

55

Suppression, les fleurs blanches, les affections hystériques; l'inflammation, l'abcès, le squirre, la gangrene, le cancer, ou l'ulcere de la matrice. Les femmes qui sont dans ce cas, sont, pour l'ordinaire, stériles, ou sujettes à avorter; ou si elles accouchent, leurs enfants sont, en naissant, à moitié corrompus, ou tout couverts d'ulcères, ou d'une éruption universelle.

Telle est la liste des affreux *symptômes* qui accompagnent cette terrible maladie, quand elle est une fois confirmée ou invétérée. A la vérité on les rencontre rarement dans la même personne, ou en même-temps. Cependant il y en a toujours, en général, un assez grand nombre, pour que le malade soit fondé à en prendre de justes alarmes. Or, dès qu'il y a lieu de soupçonner que le *virus* est passé dans le *sang*, il ne peut trop se presser de travailler à l'expulser; sans quoi il s'exposeroit aux conséquences les plus terribles (1).

(1) La vérole est plus ou moins à craindre, relativement à son ancienneté, au nombre des *symptômes* qui l'accompagnent, à la nature des parties lésées & aux différentes complications. On la garde quelquefois très-long-temps, & sans incommodité: rien de plus commun que de rencontrer des gens chez qui cette maladie n'

C 4

36 MÉDECINE DOMESTIQUE.

TRAITEMENT. Le seul *remède connu*, jusqu'à présent en Europe, pour guérir, avec certitude, cette maladie, est le *mercure*, qu'on emploie sous un grand nombre de formes, suivies presque toutes d'un égal succès. Autrefois on regardoit comme impossible de guérir la *vérole confirmée sans la salivation*. Cependant cette méthode est en général assez peu suivie aujourd'hui, & l'on trouve que le *mercure* est aussi efficace, qu'il l'est même davantage, pour déraciner le *virus*, quand il est administré de maniere à ne point sortir par les *glandes salivaires*. (Voyez note 1, p. 17, & n. 1, p. 23 de ce Vol.)

Chaque siècle, chaque Auteur a vanté ses préparations de *mercure* pour guérir la *vérole*; mais on a enfin reconnu que

se manifeste qu'après vingt ou trente ans : il est aisé de juger qu'elle est alors très-rebelle. On la guérit très-difficilement, lorsqu'elle se rencontre avec le *scorbut*, ou les *écrouelles*; lorsqu'elle est invétérée, ou que les désordres qui arrivent aux *viscères*, ont fait un certain progrès. Elle est plus à craindre, dans les enfants & les vieillards. Les femmes n'en sont guères incommodées tant qu'elles sont *régliées*; mais le temps où elles cessent de *voir*, est le commencement de leurs souffrances. La *vérole négligée* se termine souvent par l'*hydropisie* ou le *marrasme*. (M. LIEUTAUD, *Précis de la Méd. prat.* T. I, p. 181 & 182.)

De la Vérole confirmée. 57

les formes les plus simples sous lesquelles on l'introduit dans le corps , réussissent en général , tout aussi-bien que les préparations *chymiques* les plus recherchées. Ainsi les *pilules mercurielles*, ou un *onguent* préparé en triturant du *mercure pur* avec de la *graisse* , de la *résine* ou du *mucilage* , (V. n. 1 , p. 21 de ce Vol.) guérissent les *symptômes vénériens* les plus opiniâtres , si on en continue l'usage pendant un temps suffisant , à moins que la *constitution* ne soit tellement altérée , que la guérison en soit impossible.

On emploie ces *remedes* de la même manière que pour la *gonorrhée virulente* ; & dès les premières apparences de *salivation* , on interrompt & on donne une ou deux *purgations*. Il est impossible de fixer , ou la quantité exacte de ces *remedes* , ou le temps juste pendant lequel il faut les continuer , pour achever la cure. Ces circonstances varieront toujours selon la *constitution* du malade , la saison de l'année , l'intensité de la maladie , son ancienneté , &c. Mais , quoiqu'il soit difficile en effet , & comme le célèbre ASTRUC l'observe , de déterminer *à priori* la quantité précise de *mercure* qu'il faut donner pour opérer

C 5

58 MÉDECINE DOMESTIQUE.

la guérison complète de la vérole , cependant on peut le faire *à posteriori* , d'après la diminution & la cessation des *symptomes*. Le même Auteur ajoute que dans les cas ordinaires , il ne faut pas employer moins de 2 onces d'*onguent mercuriel* fort , & que , dans les autres cas , il ne faut jamais en employer plus de trois ou quatre onces.

De toutes les préparations *chymiques* de *mercure* , tant vantées pour la guérison de la vérole , nous ne parlerons que du *sublimé corrosif*. L'illustre Baron VAN-SWIETEN mit cette préparation en pratique en Allemagne il y a déjà nombre d'années , & bientôt le savant Dr. PRINGLES , qui étoit alors premier Médecin de l'armée Angloise , en introduisit l'usage en Angleterre. Pour prendre ce *remede* , on met

2 grains de *sublimé corrosif* dans
2 onces d'*eau-de-vie* de France , ou
d'eau-de-vie de grain. On le fait bien
dissoudre dans cette liqueur , & on donne
ensuite une cuillerée ordinaire de cette
dissolution , ou la quantité d'une demi-
once deux fois par jour , & on la con-
tinue jusqu'à ce que les *symptomes* soient
entièrement disparus. Quand l'estomac
ne peut pas la supporter , on donne

De la Vérole confirmée. 59

alors le sublimé corrossé sous la forme de pilules.

On a vanté plusieurs racines, plusieurs espèces de bois & d'écorces pour la cure de la vérole ; mais aucun d'eux n'a répondu, du moins selon les expériences qu'on en a faites, à la haute idée qu'on s'en étoit formée. Cependant, quoiqu'on ne puisse compter sur aucune de ces plantes, lorsqu'on les emploie seules, pour la guérison de cette maladie, on les a trouvées néanmoins très-propres à l'accélérer, quand on les donne conjointement avec le mercure : la meilleure de ces plantes que nous connoissions, est la *falsepareille*.

Prenez des racines de *falsepareille* secche & épeluchée, 3 onces. Faites bouillir dans deux pintes d'eau réduites à une ; ajoutez, vers la fin, un peu de racine de *régisse*, pour en rendre le gout moins désagréable.

On prend cette dose trois ou quatre fois dans les vingt-quatre heures.

Comme cette *décoction*, outre la vertu qu'elle a d'accélérer la guérison, a encore celle de fortifier l'estomac, & d'agir, en qualité de *restaurant*, elle est singulièrement utile dans les cas où les

C 6

60 MÉDECINE DOMESTIQUE.
malades sont très-foibles & presqu'épuisés par la maladie.

La racine du *méséreum*, ou l'*auréole* est encore très-capable d'aider l'action du *sublimé corrosif*, ou de toute autre *préparation mercurielle*. On l'emploie, ou feule, ou conjointement avec la *falsepareille*. Quand on les combine ensemble, la dose de l'écorce fraîche du *méséreum* est d'une once sur huit onces de *falsepareille* : on ajoute un peu de *régliſſe* comme ci-dessus. Si on emploie l'écorce de la racine du *méséreum* feule, on en prend alors une once de fraîche qu'on fait bouillir dans six pintes d'eau, réduites à quatre, & on ajoute sur la fin, une once de racine de *régliſſe* : cette *décoc̄tion* se prend à la même dose que la *falsepareille*.

On nous a dit que les Naturels de l'Amérique guérissaient la *vérole*, dans quelque état qu'elle fût, avec la *décoc̄tion* de la racine d'une plante appellée *lobélia*, qu'on emploie, ou fraîche, ou secue ; mais nous n'avons rien de certain sur sa dose. Quelquefois ils la mêlent à d'autres racines, comme au *ranonculus*, au *cénothus*, &c. : on ne fait pas davantage, si c'est pour en aider l'action, ou pour en déguiser le gout. Le malade

De la Vérole confirmée. 61

prend une forte dose de cette décoction le matin , & il continue à s'en servir comme de boisson ordinaire pendant le reste de la journée (a).

Nous pourrions faire mention de plusieurs autres racines & de plusieurs autres bois , vantés pour la guérison de cette maladie , comme la racine de *squinez* , celle de *saponaire* , celle de *bardane* , &c. ; les bois de *gaiac* , de *sassafras* , &c. ; mais , ni ces bois , ni ces plantes ne paroissent , en aucune façon , su-

(a) Quoique nous soyons très-peu instruits de la méthode que les Naturels de l'Amérique emploient pour se guérir de la vérole , cependant rien de plus certain qu'ils s'en guérissent promptement , sûrement & parfaitement , sans avoir la moindre connoissance du mercure. Il seroit donc très-important de connoître cette méthode. Nous ne pouvons y parvenir , qu'en faisant des essais avec les plantes qui nous viennent de cette partie du monde , & particulièrement avec celles que nous savons être employées à cet effet par les nations sauvages qui l'habitent. Ces nations tirent leurs principaux remèdes du *regne végétal* , & possèdent souvent des secrets très-puissants , relativement aux plantes , qu'ils ignorent parfaitement les nations éclairées. Il est vrai que l'on ne peut douter que plusieurs plantes de nos pays , si l'on vouloit prendre la peine de les éprouver , seroient aussi efficaces contre la vérole que celles de l'Amérique ; mais tant que les Médecins ne seront menés que par de grands noms , & que le reste des hommes n'osera pas tenter des expériences , ces plantes nous seront toujours parfaitement inconnues.

62 MÉDECINE DOMESTIQUE.

périeurs à ceux dont nous avons déjà parlé. Nous terminerons ces observations sur la vérole , par quelques remarques générales sur la maniere dont il faut traiter les malades attaqués de cette maladie , & sur la nature du virus qui la produit.

§. VIII.

Observations générales sur les Maladies vénériennes.

Il faut toujours faire attention à la constitution & à l'état du malade , avant de lui administrer le *mercure* , sous quelque forme que ce soit. Il est également dangereux & peu sûr de le donner à une personne attaquée d'une *maladie aiguë* , comme d'une *fievre putride* , d'une *pleurise* , d'une *péripneumonie* , &c. Le *mercure* nuirroit encore dans les *maladies chroniques* , comme dans l'*hydropisie* , le *squirre* , la *fievre lente hétique* , dans le dernier degré de la *consomption* , &c. Quelquefois cependant ces deux dernières maladies ont pour cause la *vérole confirmée*. Alors le *mercure* devient indispensable. Lorsque les *maladies chroniques* sont d'une nature moins dangereuse , comme , par exemple , l'*asthme* , la *grayelle* , &c. , on peut administrer le

De la Vérole confirmée. 63

mercure en toute sûreté. Si un homme, ayant la *vérole*, a été épuisé par la maladie, par le travail, l'abstinence, ou par quelque cause semblable, il faut différer de donner le *mercure* jusqu'à ce qu'au moyen du temps, du repos & d'une *diete* nourrissante, on l'ait mis en état d'en supporter les effets.

Il faut bien se garder de donner du *mercure* aux femmes dans le temps des *regles*, lorsqu'elles sont sur le point de les avoir, ou dans les derniers mois de leur *grossesse*. Mais lorsqu'une femme n'est grosse que de quelques mois, & que les circonstances lui rendent le *mercure* nécessaire, on peut le lui administrer, toutefois à très-petites doses, & à des intervalles plus longs que ceux dont on use ordinairement : avec ces précautions on a souvent guéri la mère & l'enfant tout à la fois. Si on n'y parvient pas, on empêchera au moins la maladie de faire de plus grands progrès, jusqu'à ce que la femme étant accouchée, & ses forces suffisamment recouvrées, on puisse employer une méthode plus sûre, qui, si elle nourrit son enfant, sera probablement suffisante pour les guérir l'un & l'autre.

Quant aux enfants, on ne peut leur

34 MÉDECINE DOMESTIQUE.

administrer le *mercure* avec trop de précautions : car leur *constitution* délicate , les rendant incapables de supporter la *salivation* , demande qu'on ne leur donne les préparations les plus douces de ce *remede* qu'avec les plus grandes réserves. Ce précepte est également applicable aux vieillards , qui ont le malheur d'avoir cette maladie. Il n'y a pas de doute que les infirmités de l'âge avancé , ne doivent rendre les effets de la *salivation* encore plus dangereux ; mais , comme nous l'avons déjà observé , elle est rarement nécessaire. D'ailleurs nous avons remarqué , en général , que le *mercure* a moins d'action sur les vieillards que sur les personnes moins avancées en âge. On doit encore l'administrer , avec beaucoup de précaution , aux *hytériques* , aux *hypocondriques* , à ceux qui sont sujets à une *diarrhée* , ou à une *dysenterie* habituelles ; qui ont de fréquentes & de violentes attaques d'*épilepsie* , enfin à ceux qui sont affligés d'*écrouelles* & du *scorbut*. Lorsqu'une de ces maladies domine chez un malade , il faut , s'il est possible , la guérir , ou au moins la pallier avant d'employer le *mercure*. Que si on ne peut y réussir , il ne faut le donner alors qu'à très-petites doses &

De la Vérole confirmée. 65
dans des intervalles plus longs que de coutume.

Les saisons les plus favorables à l'usage du *mercure*, sont le printemps & l'automne, lorsque l'air est modérément chaud. Cependant si les circonstances sont telles qu'elles n'admettent point de délai, on peut se dispenser d'attendre un temps convenable, & l'administrer toujours ; mais il faut avoir soin alors de tenir le malade dans une chambre, ou plus chaude, ou plus fraîche que l'air extérieur, selon que la saison le demande.

Quant à la préparation qu'exige le malade, avant de passer à l'usage du *mercure*, plusieurs la regardent comme essentielle. Ils observent que si l'on commence par relâcher les *vaisseaux*, par corriger le vice qui domine dans le sang, non-seulement le *mercure* agira avec plus d'activité, mais encore qu'on préviendra un grand nombre d'inconvénients.

Nous avons déjà recommandé les *saignées* & les *purgatifs doux*, avant d'administrer le *mercure*. (V. note 1, p. 13 de ce Vol.) Nous ajouterons seulement ici qu'il faut répéter ces *remedes*, plus ou moins, selon l'âge, les forces & le tempérament du malade : s'il en a la

66 MÉDECINE DOMESTIQUE.

commodité , il prendra ensuite une ou deux fois par jour , pendant quelque temps , un *bain d'eau tieude* ; il se mettra à un *régime léger , humectant & rafraîchissant* ; il s'abstiendra de vin , de liqueurs fortes échauffantes , de tout exercice violent & de toute application considérable de l'esprit.

Pendant l'usage du *mercure* , il y a aussi un *régime* à observer ; & cela est d'autant plus important , que l'inattention sur cet objet , non-seulement s'oppose souvent à la guérison du malade , mais encore peut mettre sa vie en danger. Il faut une quantité beaucoup moins de *mercure* pour une personne qui observe un *régime modéré* , qui fuit toute espèce d'excès , qui se tient chaudement , que pour celles qui ne peuvent , en aucune maniere , se contraindre dans leurs appétits. Il faut le dire , & on ne peut même trop le répéter , rarement ces dernières personnes guérissent-elles parfaitement de cette maladie.

Rien de plus important , pour prévenir , ou pour guérir les *maladies vénériennes* que la propreté. En y faisant attention de bonne heure , on prévient souvent le progrès du *virus* ; on empêche qu'il ne corrompe toute la *constitu-*

De la Vérole confirmée. 67

tion : & quand ce malheur est déjà arrivé, on peut beaucoup en pallier les effets, en s'y prenant dès l'instant qu'on a lieu de soupçonner qu'on est infecté. Il faut se laver les parties naturelles avec de l'eau & de l'eau-de-vie, ou avec de l'huile, ou avec de l'eau & du lait, & même, si on peut le faire facilement, s'injecter un peu d'eau & de lait dans le *canal de l'uretre*. Il est difficile de dire si cette maladie tire son origine de la mal-propreté ; mais ce qu'il y a de certain au moins, c'est que par-tout où cette mal-propreté regne, les *symptomes* & la virulence de cette maladie sont toujours au plus haut degré ; ce qui donne tout lieu de croire qu'avec une grande propreté, on parviendroit peut-être à l'anéantir entièrement (a).

(a) J'ai vu souvent non-seulement la vérole récente disparaître en peu de jours par le moyen de la propreté, c'est-à-dire, par les *bains*, par les *fomentations*, les *injections*, &c., mais encore cette méthode produire les effets les plus heureux sur une vérole beaucoup plus invétérée.

J'en ai eu dernièrement un exemple frappant dans un homme, dont la *verge* étoit presqu'entièrement rongée par des *ulcères vénériens*. On n'avoit pris aucun soin de les nettoyer, & ils étoient parvenus à cet état, malgré l'usage du *mercure* & des autres *remedes*. J'ordonnai qu'on injectât trois ou quatre fois par jour du *lait* & de l'*eau* dans tous les *ulcères* où il y avoit des

63 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Lorsque la vérole est négligée ou mal traitée, elle devient souvent comme une

sinus, afin d'en faire sortir le *pus*; ensuite de les bien remplir de *charpie* pour en absorber le *pus* à mesure qu'il se renouveleroit: le malade prenoit en même-temps, tous les jours, un demi-grain de *sublimé corrosif*, dissous dans une once d'*eau-de-vie*, & il buvoit une pinte de *décoction de salsepaille*. Par ce traitement il fut parfaitement guéri en six semaines; &, ce qui est très-remarquable, la partie de la *verge*, qui avoit été rongée, se régénéra.

Le Docteur GIECHRIST nous a donné l'histoire d'une espece de vérole, fort commune dans la partie occidentale de l'Ecosse, à laquelle les gens du pays donnent le nom de *sibbins* ou *siwins*. Il observe que cette maladie ne se propage, en général, que par le défaut de *propreté*, & il paraît penser qu'en y ayant une attention convenable, on pourroit entièrement anéantir cette maladie. Le traitement en est le même que celui de la vérole confirmée. On peut guérir aussi de la même maniere les *yaws*, maladie fort commune actuellement en Amérique & aux Isles (1).

(1) Il n'est point de praticien qui n'ait fait la même observation. Il m'est arrivé très-souvent de voir disparaître, en très-peu de temps, des *tuméfactions inflammatoires*, de petites *extorciations*, même de petits *chancres*, de petits *poreaux*, de petites *verrues*, &c. par les feules *lotions* sur les parties naturelles: j'emploie ordinairement à cette intention, l'*eau végéto-minérale de Goulard*, légère, & je trouve qu'elle répond parfaitement, dans ces cas, aux éloges que lui donne son Auteur. Des *cataplasmes* faits avec la mie de pain & cette eau, font également disparaître les *poulains*. Mais, ni M. BUCHAN, ni les Médecins, ne regardent la dis-

De la Vérole confirmée; 69
 maladie propre à la personne. Dans ce cas, il faut en tenter la cure par les reſ-

partition de ces *symptomes* comme une guérison de la *vérole*, &c, par conséquent, les *lotions*, ni la *propreté* comme de vrais *préservatifs* de la *contagion vénérienne*, & leur *confiance*, à cet égard, seroit d'autant plus téméraire, que l'*expérience* prouve tous les jours que si on suspend l'*usage* de ces *lotions*, de ces *cataplasmes*, sans administrer intérieurement le *spécifique*, on voit reparoître tous ces *symptomes*. Il en est de même, à plus forte raison, des autres prétendus *préservatifs*, dont le Public est inondé depuis quelque temps. Tels sont l'*eau alumineuse* de M. de MALON ; l'*huile & l'onguent mercuriel en lotion*; l'*alkali caustique, en injection* de M. WARREN, Médecin d'Edimbourg ; l'*eau fondante pré-servative* de M. GUILBERT DE PRÉVAL, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris ; l'*eau fondante nouvelle* de M. CÉZAN, aussi Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris ; l'*eau végéto-mercurielle* de M. PRESSATVIN, Membre du Collège de Chirurgie de Lyon, &c. Tous ces *remedes*, présentés sous l'*aspect* le plus imposant, sont d'autant plus incapables de répondre à l'*utilité* que leurs Auteurs leur supposent, que les *substances astringantes*, qui font la base de leur composition, les rendroient dangereux. (Voyez l'*Ouvrage* de M. DE HORNE cité note 1, p. 17 de ce Vol.) Qu'on nous présente donc, dit cet Auteur, des *remedes* plus conséquents, moins contraires à la foiblesse de nos organes ; que l'on invente des *préservatifs* plus honnêtes & moins dangereux pour les mœurs & pour la santé ; ou qu'on cesse de nous vanter, comme tels, des moyens aussi destructifs que peu sûrs, & sur la foi desquels on trouve souvent l'*amertume & la peine*, où l'on ne cherchoit que la *sûreté & le plaisir*.

70 MÉDECINE DOMESTIQUE.

taurants, comme le *lait*, les *décoctions* de *falsepareille*, &c., auxquels on peut ajouter le *mercure*, selon l'occasion. Dans le Nord de l'Angleterre, il est d'usage d'envoyer ces malades à la campagne prendre du *petit-lait de chevre*: cette méthode est très-sage, pourvu qu'on ait entièrement extirpé le *virus* auparavant. Car, sans cela, & lorsqu'on se fie à ce *remede*, pourachever la guérison, on est fort sujet à être trompé dans son attente. J'ai vu souvent cette maladie revenir avec toute sa violence, après avoir usé du *petit-lait de chevre* pendant un temps considérable; & même avoir imaginé que ce *régime* étoit absolument suffisant pour compléter la cure.

Une des circonstances les plus malheureuses pour ceux qui sont attaqués de cette maladie, c'est la nécessité où ils sont souvent d'être guéris promptement; car ils sont forcés par-là de prendre les *remedes* trop précipitamment, & de les quitter au bout de trop peu de temps. Souvent quelques grains de *mercure* de plus, ou quelques jours de plus dans la chambre, auroient suffi pour parfaire la cure; pendant qu'en négligeant l'un ou l'autre, on laisse une petite por-

De la Vérole confirmée. 71

tion du *virus* dans les humeurs, qui, quelque petite qu'elle soit, les corrompt par dégrés, & en empoisonne à la fin toute la masse. Pour parer entièrement à une méprise qui a des suites si funestes, nous conseillons, & de la maniere la plus sérieuse, de ne jamais abandonner les *remedes* à l'instant qu'on s'apperçoit que les *symptomes* sont disparus; mais de les continuer au contraire encore quelque temps, en diminuant par degré la quantité qu'on en prend, jusqu'à ce qu'on soit assuré que la maladie soit parfaitement guérie.

Comme il est difficile & même absolument impossible de fixer exactement le degré de *virulence*, dont cette maladie peut être accompagnée, il est toujours beaucoup plus sûr de continuer les *remedes* pendant trop long-temps, que de les quitter trop tôt. Un praticien moderne, renommé pour la guérison de cette maladie, paroît être entièrement guidé par cette maxime : car il fait toujours faire à ses malades une espece de quarantaine, pendant laquelle il leur fait prendre quarante bouteilles d'une forte *décoction* (selon ce que j'imagine) de *falsepareille* ou de quelqu'autre simple *antivénérien*. Quoi qu'il en soit, en

72 MÉDECINE DOMESTIQUE.

suivant cette méthode, & en prenant conjointement la quantité de *sublime corrosif*, ou de toute autre *préparation mercurielle*, on manquera rarement de guérir une *vérole confirmée*.

Il est encore un malheur attaché particulièrement au traitement de cette maladie, que, sur dix personnes qui la gagnent, à peine y en a-t-il une qui soit dans la position, ou qui ait la volonté de se soumettre au *régime nécessaire*. Le malade veut bien prendre les *remedes*; mais il est obligé de vaquer à ses affaires; & pour prévenir tout soupçon, il faut qu'il boive & mange comme tout le monde de la maison. Telle est la source des neuf dixièmes des malheurs que causent les *maladies vénériennes*. Je n'ai jamais vu que cette maladie fût difficile à guérir, ou qu'elle fût accompagnée de dangers, lorsque le malade suivoit strictement les avis du Médecin; mais un volume ne suffiroit pas pour décrire les suites affreuses qui résultent d'une conduite contraire. Les *squirres* des *testicules*, les *ulcères* de la gorge, la *consomption*, la *carie* des os; des enfants *infectés*, &c., sont un petit nombre des malheurs qui découlent de cette source.

Nous

De la Vérole confirmée. 73

Nous ne pouvons trop prévenir contre une espèce de faux raisonnement, qu'on fait souvent sur cette maladie, & qui la rend funeste à un grand nombre de personnes. Un homme d'une bonne *constitution* gagne une *vérole* légère ; il en guérira sans faire beaucoup de chose, ou sans prendre beaucoup de *remedes*. Aussitôt il en conclut qu'avec une *constitution* comme la sienne, il en sera toujours de même. Quelque temps après il gagne, de nouveau, la même maladie, & avec des *symptomes* dix fois plus violents ; mais, d'après son merveilleux raisonnement, il la traite aussi légèrement que la première, & ruine son *tempérament*. On voit par-là qu'on ne peut être trop en garde contre une pareille méprise. En effet, les variétés, dans cette maladie, sont toutes aussi grandes que dans la *petite vérole*, dont SYDENHAM disoit, que, dans des cas, le plus habile Médecin ne peut pas sauver le malade, tandis que dans d'autres la garde la plus ignorante ne peut pas le tuer. Quoiqu'une forte *constitution* soit toujours une chose favorable pour le malade, cependant elle peut devenir fort nuisible, si on y a trop de confiance. En effet, comme une foule d'observations

Tome IV.

D

74 MÉDECINE DOMESTIQUE.

ont prouvé que la *constitution* la plus robuste ne peut avoir, par elle-même, ou sans aucun secours étranger, la force de surmonter le *virus vénérien*, ou d'en triompher, quand une fois il a passé dans le *sang*, se fier à sa *constitution* en pareil cas, c'est un grand abus, puisqu'il faut toujours avoir recours aux *remedes*, & qu'ils sont d'une nécessité absolue.

Quoique par les différents degrés de *virulence*, observés dans cette maladie, il soit totalement impossible de fixer des règles certaines sur le traitement qu'elle exige, cependant on trouvera toujours que le plan général que nous allons exposer, sera le plus exempt de danger, & qu'il sera souvent accompagné de succès. Selon ce plan, on saignera, (V. note 1, p. 13 de ce Vol.) & on administrera quelques *purgatifs* doux pendant le temps de l'*inflammation*; ensuite & aussi-tôt que ces *symptomes* seront calmés, on donnera le *mercure* sous la forme la plus agréable au malade : ce dernier *remede*, aidé d'une *décoction* de *falsepareille* & d'un *régime* approprié, (V. p. 66 de ce Vol.) le préservera non-seulement des suites de la *vérole confirmée*, mais encore le conduira à la guérison. (V. à la Table, le mot *ichthyocole*.)

C H A P I T R E XXXVII.

Des Maladies des Femmes.

L'Usage aujourd'hui, chez toutes les nations civilisées, est de confier aux femmes le soin des affaires domestiques; &c'est avec beaucoup de raison, la nature les ayant rendues moins propres que les hommes aux occupations actives & laborieuses. Mais, en général, on a poussé l'indulgence trop loin sur ce sujet: car, au lieu de s'en trouver mieux, les femmes ont beaucoup souffert de cette coutume, faute d'exercice & de respirer un air libre. Pour s'en convaincre, il ne faut que comparer l'air de santé de nos paysannes avec le teint pâle des femmes qui vivent renfermées. La nature a, sans doute, établi une différence très-marquée entre les femmes & les hommes, relativement à la force du corps, & à la vigueur de la *constitution*; mais sûrement elle n'a jamais entendu que les unes gardassent toujours la maison, & que les autres fussent toujours dehors.

La vie renfermée des femmes, non-seulement nuit à leur figure & à leur complexion, mais encore relâche leurs

D 2

76 MÉDECINE DOMESTIQUE.

solides, affoiblit les facultés de leur esprit, & dérange toutes leurs fonctions corporelles. Delà les *indigestions*, les *flatuosités*, les *obstructions*, les *avortements* & la foule des *maladies de nerfs*; maladies qui, non-seulement rendent les femmes incapables d'être mères, & de nourrir, mais encore les rendent capricieuses & souvent ridicules. En effet, l'esprit dépend-tellement de la santé, que rarement trouve-t-on un esprit sain dans un corps malade.

J'ai toujours remarqué que les femmes qui étoient employées, hors de la maison, au jardinage, aux travaux de la campagne, & à d'autres occupations de ce genre, étoient presqu'aussi robustes que leurs maris, & que leurs enfants étoient forts & bien portants comme elles. Mais nous avons déjà décrit les inconvénients de la vie sédentaire & de l'inaction chez l'un & l'autre sexe. (V. Tome I, p. 130 & suiv.) Nous allons actuellement indiquer les différents états & fonctions des femmes, qui résultent de leur conformation, & des vues auxquelles la nature les a destinées, & qui les rendent sujettes à des maladies particulières, dont les principales sont, les *regles*, ou les *évacuations menstruelles*,

Des Maladies des Femmes. 77
la grossesse & l'accouchement. Il est vrai qu'à proprement parler, on ne peut appeler, ni les *regles*, ni la *grossesse*, &c. des maladies : cependant, d'après la délicatesse des femmes, & la mauvaise maniere dont elles se gouvernent, la plupart, dans ces occasions, elles deviennent souvent la source d'une infinité de maux.

§. I.

Du Flux menstruel ou des Regles.

Les femmes commencent, en général, à être réglées vers l'âge de 15 ans, & cessent de l'être à 50 (1); ce qui rend

(1) Il est important de prévenir que l'âge, spécifié par l'Auteur, pour la venue des *regles*, n'est point le même partout. Le climat que les femmes habitent, & le genre de vie qu'elles menent, influent considérablement sur les premières apparences de ce flux périodique. Dans les pays chauds, les filles sont réglées à neuf ans & souvent plus : on a l'histoire d'une fille qui, dans les Indes, fut réglée à trois ans, & accoucha à cinq. Dans les pays froids, au contraire, les femmes sont à peine réglées à vingt, vingt-cinq ans, & dans les pays très-froids, elles ne le sont point du tout, comme les Groenlandaises. Il y a même, dans le même pays, des variétés considérables à cet égard. Les femmes des villes sont, en général, réglées plus jeunes que celles des campagnes, & celles qui habitent sur les montagnes, que celles qui vivent dans les plaines. A Paris, l'âge des *regles* est,

78 MÉDECINE DOMESTIQUE.

ces deux périodes de leur vie les plus critiques. Vers le temps où les premie-

en général, depuis douze jusqu'à quatorze ans, & dans nos Provinces méridionales depuis dix jusqu'à douze.

Cette évacuation, une fois établie, revient tous les mois, c'est-à-dire, tous les vingt-sept ou vingt-huit jours; ce terme est au moins le plus commun. Car, d'ailleurs, il y a des femmes qui, sans être malades, sont naturellement réglées deux fois dans le mois, ou trois fois en deux mois, tandis que d'autres ne le sont qu'une fois en cinq semaines. La durée de cette évacuation est assez variable. Il est pourtant rare qu'elle ne soit point de trois jours, ou qu'elle aille au-delà de six.

Il est difficile d'évaluer la quantité de sang qui s'évacue chaque fois; car elle varie dans chaque sujet, souvent même à chaque retour, dans le même sujet. Communément ces variations s'étendent, dans ce pays, depuis 6 jusqu'à 16 onces, quoiqu'il y ait des femmes qui perdent moins, & qu'il y en ait d'autres qui perdent davantage, sans être malades.

Le fang, qui s'évacue dans les *regles*, est sain dans les femmes qui sont elles-mêmes saines & bien constituées. Ainsi tout ce qu'on dit de sa qualité vénéneuse, de sa propriété particulière de faire tourner les vins, les confitures, &c., est un préjugé ridicule qui ne mérite point d'être combattu.

L'évacuation des *regles* est précédée ou suivie, pendant plus ou moins de temps, d'un écoulement *lymphatique*, qui est plus ou moins abondant, relativement à l'état des femmes & à la *constitution de la matrice*. Il y a cependant beaucoup de femmes saines & bien constituées en qui on n'observe, ni avant, ni après aucun écoulement de cette espèce.

Les *regles* manquent dans la *grossesse*, sur-tout

res apparences des *regles* se manifestent, la *constitution* éprouve un changement, considérable à la vérité, & c'est, en général, en mieux; cependant quelquefois c'est tout le contraire. Cette période demande donc les soins les plus attentifs, puisque la santé & le bonheur futurs des femmes dépendent, en grande partie, de la maniere dont elles se comportent dans ce temps (*a*).

dans les derniers mois; car il arrive quelquefois qu'elles se maintiennent encore pendant les trois premiers mois. Elles manquent aussi dans la plupart des nourrices. Elles manquent enfin dans quelques paysannes, dans quelques femmes de travail, dans certaines danseuses, qui ne sont jamais réglées, sans en ressentir aucune incommodité, & qui sont très-propres à concevoir. Il est évident que, dans ces cas, la sueur & les autres pertes suppléent au *flux menstruel*.

Enfin les *regles* continuent de couler dans le même ordre, & en observant les mêmes périodes jusqu'à quarante, quarante-cinq, cinquante années, où elles cessent d'elles-mêmes. Il est vrai que comme le temps de leur venue est variable, celui de leur cessation l'est aussi, & elle arrive plutôt ou plus tard, suivant le tempérament & le genre de vie des femmes, suivant les maladies qu'elles ont effuyées, ou le climat qu'elles habitent.

(*a*) Il est du devoir des mères & des femmes qui sont chargées de l'éducation des jeunes personnes, de les instruire de bonne heure de la maniere dont elles doivent se conduire & se ménager dans cette période si critique de leur vie. Une pudeur mal-entendue, l'inattention & l'i-

D 4

80 MÉDECINE DOMESTIQUE.

ARTICLE PREMIER.

De la venue des Règles.

Si une fille de quatorze ou quinze ans, est contrainte de rester enfermée dans un appartement, toujours assise, sans pouvoir y jouer & courir de côté & d'autre, enfin sans y être employée à aucune occupation active qui puisse exercer toutes les parties du corps, elle deviendra foible, débile & chétive ; son sang mal élaboré, lui donnera un teint pâle & blême ; sa santé, son courage & ses forces diminueront, & elle deviendra valétudinaire pour le reste de sa vie. Tel est le sort d'une multitude de filles infortunées, qui, soit par trop d'indulgence de la part de leurs mères, ou par les circonstances difficiles dans lesquelles elles se trouvent, sont pri-

gnorance de ce qui est favorable ou nuisible à cette époque, sont la source d'une multitude de maux & de maladies qu'une femme sage & expérimentée auroit facilement prévenue par quelques instructions données à propos. Il n'est pas moins nécessaire d'avoir une grande attention aux retours suivants des *règles*. Des aliments malsains, ou contraires à la constitution, de violentes passions de l'ame, le froid pris par imprudence, suffisent souvent pour ruiner la santé, & pour mettre une femme entièrement hors d'état d'avoir des enfants dans la suite.

vées, vers ce moment critique de leur vie, des avantages de l'exercice & du bon air.

L'indolence & une inclination à la paresse, deviennent également nuisibles aux filles de cet âge. Parmi les femmes qui menent une vie active & laborieuse, à peine en trouve-t-on qui se plaignent d'*obstructions*, tandis que les femmes paresseuses & indolentes en sont rarement exemptes, & que presque toutes sont la proie des *pâles couleurs* ou d'autres maladies semblables. Nous recommandons en conséquence, à toutes celles qui voudront échapper à ces infirmités, de fuir l'indolence & l'inaction, comme leurs plus mortelles ennemis, & d'être en plein air autant qu'il leur sera possible.

Une autre cause des maladies des filles, dans cette période, c'est la nourriture mal-saine. En effet, passionnées pour tout ce qu'on appelle *drogues*, elles s'y livrent souvent sans mesure, & jusqu'à ce que leurs humeurs soient entièrement *viciées*. Delà les mauvaises *digestions*, le défaut d'appétit & d'autres incommodités sans nombre. Si les *fluides* ne sont pas bien préparés, il est absolument impossible que les *secrétions*

D 5

82 MÉDECINE DOMESTIQUE.

se fassent d'une maniere convenable. Aussi voyons-nous que les filles qui mènent une vie indolente, qui ne mangent que des *drogues*, font non-seulement fujettes à la *suppression des règles*, mais encore aux *engorgements des glandes*, aux *écroutelles*, &c.

Une disposition morne & triste, est encore nuisible aux filles de cet âge. Rarement voit-on une jeune fille vive & gaie, ne pas jouir de la meilleure santé; tandis que celles qui sont sérieuses, chagrines, *mélancoliques*, sont dévorées par les *vapeurs* & par les *affections hystériques*. La jeunesse est la saison des plaisirs & de la gaieté. Il faut donc que les jeunes filles s'y livrent; il faut leur en faire un devoir. Faire provision de santé dans le jeune âge, est un acte de prudence aussi nécessaire que de se précautionner contre les maux de la vieillesse. Ainsi, puisque la sage nature porte la jeunesse à la jouissance des amusements brillants, que les conseils sévères de l'âge glacé ne viennent pas s'opposer à cette utile impulsion, ni empêcher, par une sombre tristesse, cette belle saison de la vie, destinée à la gaieté & à tous les plaisirs innocents.

Mais ce qui nuit sur-tout aux femmes,

De la venue des Regles. 83

à cet âge , ce sont les corps trop ferrés. Elles veulent , à toute force , avoir une taille fine , & leur folle imagination les porte à croire qu'elles pourront y parvenir en se faisant bien serrer , lorsqu'on les lace. Cependant rien ne nuit plus à la *digestion* & ne cause un plus grand nombre de maladies incurables que la manie de se faire serrer l'*estomac* & les *intestins* de cette maniere. Il faut pourtant convenir que cette manie est moins générale aujourd'hui qu'elle n'étoit autrefois ; mais comme rien n'est aussi variable que les modes , & que celle-là , toute insensée qu'elle soit , pourroit revenir encore , il n'est pas hors de propos de la combattre ici , & d'en montrer toute la folie. Je connois plusieurs femmes qui se ressentent encore aujourd'hui des funestes effets de cette pitoyable coutume , tant en vogue autrefois , de serrer , avec violence , les filles vers le milieu du corps , en sorte qu'elles soient le plus menues qu'il est possible dans cet endroit. Jamais l'esprit humain n'a pu imaginer d'usage plus funeste à la santé. (Voyez T. I , p. 23 & suiv.)

Quand une fille est arrivée au terme où les *regles* doivent ordinairement pa-

D 6

84 MÉDECINE DOMESTIQUE.

roître, & que, loin de se manifester, on voit, au contraire, sa santé & ses forces diminuer, au lieu de la renfermer & de la bourrer d'acier, d'*assafætida* & d'autres drogues aussi désagréables, mon avis est qu'on l'envoie dans un endroit où elle puisse respirer un bon air & jouir d'une société agréable ; que là elle se nourrisse de bons aliments ; qu'elle fasse un exercice suffisant ; qu'elle cherche à se récréer & à s'amuser de la manière qui lui sera la plus agréable ; & nous aurons peu de sujet de craindre que la nature, ainsi secourue, n'acheve pas son ouvrage ; rarement y manque-t-elle, & ce n'est toujours que lorsque le tort est de notre côté (1).

(1) Il est toujours avantageux que les *regles* viennent aux filles à l'âge convenable, c'est-à-dire, vers la 12e, 13e, 14e, ou quinzième année ; (V. la note précédente.) qu'elles viennent facilement & sans accident, parce que l'*éruption*, qui réunit ces conditions, épargne aux filles beaucoup d'incommodités, annonce une bonne *constitution*, & promet les dispositions les plus heureuses pour la fécondité. C'est donc, par la loi des contraires, un malheur pour les filles que cette *éruption* manque de quelque une de ces conditions, c'est-à-dire, que les *regles* viennent, ou trop tôt, ou trop tard ; qu'elles s'établissent difficilement & avec peine, ou qu'elles attirent de fâcheux accidents. Outre que c'est une marque presque sûre de la mauvaise *constitution de la matrice*, l'expérience fait voir d'ail-

De la venue des Regles. 85

Les *regles* viennent rarement assez subitement pour surprendre les filles dans un moment où elles ne s'y attendent pas. Elles sont, pour l'ordinaire, précédées de *symptomes* qui les annoncent : ces *symptomes* sont des chaleurs, des pesanteurs, des douleurs sourdes dans les *reins*; une tension & une dureté dans le sein, des maux de tête, la perte de l'appétit, des lassitudes, une pâleur sur le visage & quelquefois même une petite *fievre*. Lorsqu'une fille est dans l'âge d'être *réglée*, & qu'elle s'apperçoit de ces *symptomes*, il faut qu'elle apporte la plus grande attention à ne rien faire qui soit dans le cas de retarder cette *évacuation* salutaire & nécessaire; il faut, au contraire, qu'elle emploie tous les moyens capables de la solliciter; qu'elle s'asseie souvent au-dessus de la vapeur de l'eau chaude; qu'elle boive des *tisanes délayantes* chaudes, &c.; qu'elle mette souvent les pieds & les jambes dans l'eau chaude, &c.

leurs, que les filles à qui cela arrive, sont souvent exposées à des infirmités opiniâtres; sont presque toujours sujettes à n'avoir jamais que des *regles* laborieuses, & sont, pour l'ordinaire, moins propres à faire des enfants, & sur-tout des enfants bien sains. (ASTRUC, *Malad. des femmes*, T. I, p. 109 & 110.)

86 MÉDECINE DOMESTIQUE.

ARTICLE II.

Du temps des Regles.

Dès qu'une fois les *regles* ont commencé à couler, il faut apporter le plus grand soin pour se garantir de tout ce qui pourroit les supprimer. Les femmes, dans le temps des *regles*, doivent donc être fort attentives sur ce qu'elles mangent & sur ce qu'elles boivent. Elles doivent éviter tout ce qui est froid, où sujet à s'aigrir dans l'*estomac*, comme les *fruits crus*, le *lait de beurre*, &c. Elles s'abstiendront aussi de poisson, & de tous les *aliments* qui peuvent être de difficile *digestion* : mais comme il est impossible de faire mention de tout ce qui peut nuire à chaque femme en particulier, qui se trouve dans ce cas, nous leur recommandons, à toutes en général, d'être particulièrement attentives à tout ce qui leur est contraire, & de ne jamais en faire usage dans ce temps-là.

Le froid est singulièrement nuisible aux femmes, dans le temps des *regles*. On voit plus de femmes dont les maladies datent plutôt du froid qu'elles ont gagné ayant leurs *regles*, que de toute autre cause. Elles doivent donc s'en garantir & être très-circonspectes dans leur

Du temps des Regles. 87

conduite à cette époque. Un degré de froid, incapable de leur nuire dans tout autre temps, suffit lorsqu'elles ont leurs *regles*, pour ruiner entièrement, & leur santé, & leur *constitution*.

Les femmes ne doivent pas moins d'attention à l'état de leur esprit, qu'elles doivent entretenir dans la plus grande tranquillité, dans la plus grande gaîté. Les passions ont la plus grande influence sur toutes les fonctions de l'*économie animale*; mais elles n'en ont sur aucune autant que sur les *regles*. La colère, la peur, le chagrin & les autres affections de l'âme occasionnent souvent des *suppressions* qui deviennent absolument incurables. (Voyez T. I., Chap. X, p. 322 & suiv.)

ARTICLE III.

De la suppression des Regles.

Quelle que soit la cause qui ait donné lieu à la *suppression* des *regles*, (la grossesse exceptée,) il faut travailler à les rétablir. En conséquence nous conseillons aux femmes, qui sont dans ce cas, de faire un exercice suffisant, de respirer un air libre, sec & un peu frais; de manger des *aliments* sains: &, si

88 MÉDECINE DOMESTIQUE.

le corps est foible & languissant ; de boire des liqueurs généreuses , de chercher les compagnies agréables ; & de se récréer de quelque maniere que ce soit. Si ces moyens ne réussissent pas , on aura recours à la Médecine.

Lorsque la suppression dépend d'un relâchement dans les solides , il faut faire usage des remedes qui sont capables de faciliter les digestions , de fortifier les solides , de mettre les organes en état de préparer un bon sang. (1) Les princi-

(1) Les principaux *symptomes* , auxquels on reconnoît que la suppression des regles dépend du relâchement des solides , sont des lassitudes , des foiblesse , des douleurs , des pesanteurs aux lombes ; des maux de tête ; l'insomnie ; une respiration gênée , des vents , des gonflements dans l'estomac ; des envies de vomir , des coliques , une pâleur universelle qui se répand sur toute la peau , très-remarquable au visage qui en devient quelquefois verdâtre : ce dernier *symptome* constitue la maladie , appellée pâles couleurs , qui , à mesure qu'elle fait des progrès , manifeste des bouffissures aux paupières & aux autres parties du visage , ainsi qu'aux jambes , aux pieds , &c. Les douleurs de tête augmentent : la malade a des inquiétudes dans les jambes ; elle éprouve des oppressions de poitrine , au moindre mouvement ; des palpitations de cœur , des anxiétés , des défaillances. Il survient une fièvre lente , plus sensible la nuit que le jour ; un gonflement dans les hypocondres , une élévation dans le ventre , quelquefois au point de faire naître des doutes sur la grossesse : cette méprise est ce-

De la suppression des Regles. 89
 paux remedes sont le fer , & le quinquina ,
 avec les autres amers astringents.

pendant de grande conséquence , parce qu'on peut flétrir la réputation de filles très-sages , ou laisser les femmes dans une sécurité qui leur devient quelquefois funeste. Cette *tumeur* du ventre qu'on doit plutôt rapporter à la rétention des *regles* , qu'à la *suppression* , se termine souvent par une *hémorragie* , que l'on a pris plusieurs fois pour une *fausse couche* . Dans le temps de ce gonflement du ventre , les *malleoles* s'enflent ; mais cette enflure est plus sensible le matin que le soir , & ne recoit point l'impression des doigts , comme dans l'*hydropisie*. (V. T. III , note 1 , p. 158 & suiv.)

Les femmes qui ont les *pâles couleurs* , ont souvent un appétit déréglé , qui les porte à manger les choses les plus extraordinaires , comme du *sel* & du *poivre* seuls & en quantité ; des fruits verds ; de la viande & du poisson crus , des léfards , des crapauds , des araignées , du plâtre , de la chaux vive , de la cendre , du charbon , de la neige , de la glace , du papier , du vieux cuir , même des excréments & une infinité d'autres matières très-nuisibles & incapables de nourrir. Il y en a qui prennent encore un plaisir singulier à sentir les odeurs les plus désagréables ; à manier , à briser sous leurs doigts certains corps dégouttants ; à plonger leurs mains dans certaines liqueurs , &c. Ce gout dépravé , qui est une véritable maladie , se nomme *pica* chez les filles & *malacia* chez les femmes grosses , qui en sont aussi attaquées quelquefois.

Quoique la *suppression des regles* soit la cause générale des *pâles couleurs* , il arrive cependant quelquefois que cette *suppression* n'est pas totale ; que les *regles* coulent de temps à autre ; & , dans ce cas , la maladie est d'autant plus dangereuse , qu'on a lieu de craindre qu'elle ne

90 MÉDECINE DOMESTIQUE.

La limaille de fer se prend infusée dans du vin ou de la biere douce , de la maniere suivante :

soit entretenu par l'obstruction des viscères du bas ventre.

Les pâles couleurs forment un obstacle à la conception. Elles peuvent durer long-temps ; mais ordinairement elles sont peu à craindre , à moins qu'elles ne reconnoissent la cause que nous venons d'assigner. Le retour des regles les dissipe pour l'ordinaire ; cependant si on les néglige , elles peuvent jeter dans la cachexie , l'hydropisie , &c.

Le traitement des pâles couleurs est absolument le même que celui que M. BUCHAN prescrit ici contre la suppression des regles , occasionnée par le relâchement des solides ; mais on doit observer que lorsque le gout dépravé a duré long-temps , où qu'ayant duré peu de temps , il a porté les filles ou les femmes à manger des substances pernicieuses , telles qu'une partie de celles que nous avons dénommées plus haut , on ne peut s'empêcher de commencer par donner les délayants , un vomif & un purgatif pour débarrasser l'estomac & les premières voies qui sont farcies de ces matières étrangères. Ensuite on en vient aux fortifiants , ordonnés par M. BUCHAN. On fait encore un grand usage des eaux ferrugineuses , telles que celles de Passy , de Forges , de Vals , de l'eau de boule , &c. BARBERAC regardoit les bains comme très-efficaces dans ces cas ; mais la plupart des praticiens , dit M. LIEUTAUD , se contentent de faire tenir pendant quelque temps , les jambes dans l'eau chaude , ou de les échauffer par des frictions. On éprouve enfin tous les jours , que le mariage est le plus sûr & le plus prompt remède qui puisse opérer la guérison.

¶ Quant aux femmes grosses qui ont cette maladie , comme elles en sont délivrées pour l'or-

De la suppression des Règles. 91

Prenez de *limaille de fer*, 2 ou 3 onces,
de *vin* ou de *biere douce*, 2
liv., ou 1 pinte.

Faites infuser, dans un lieu chaud,
pendant deux ou trois semaines; passez.

La malade en boira aux environs d'un
verre deux fois par jour; ou bien on
prend de la *limaille de fer* préparée, à
la dose de trente grains, qu'on mèle avec
un peu de *miel* ou de *thériaque*, & on
réitere cette dose trois ou quatre fois
par jour. Le *quinquina* & les autres *amers*
se prennent en *substance*, ou en *infusion*,
au goût de la malade.

Lorsque cette maladie a pour cause
un sang épais, *visqueux*, & que les
femmes qui en sont attaquées, sont reple-
tes & d'une *constitution pléthorique*, les
remedes qui conviennent sont les *éva-
cuants*, & tous ceux qui divisent & at-
ténuent les humeurs. Dans ce cas, il
faut saigner la malade, lui faire mettre
souvent les pieds dans l'eau chaude, lui
donner de temps en temps quelque *pur-*

dinaire vers le 4^e mois de leur *grossesse*, ou au
plus tard à leur *accouchement*, elles n'ont, en
général, besoin d'aucune espece de *remedes*,
sur-tout de *vomitifs*. Tout ce qu'on peut faire,
c'est de s'opposer, autant qu'il dépendra de soi,
à ce qu'elles n'abusent de l'indulgence qu'on a
ordinairement pour leurs fantaisies, dans ces cas.

92 MÉDECINE DOMESTIQUE.

gatif rafraîchissant, enfin ne lui prescrire que des *aliments légers & liquides*. Sa boisson ne doit être que du *petit-lait*, de l'eau, de la *petite biere*, & il faut qu'elle fasse de l'exercice. On lui donnera deux fois par jour une cuiller à café de *teinture d'ellébore blanc*, dans un verre d'eau chaude (1).

Lorsque la *suppression* est occasionnée par les affections de l'ame, par le chagrin, la peur, la colere, &c., il faut tout employer pour amuser & récréer la malade. Le moyen le plus sûr pour détruire la cause de cette maladie, c'est, autant qu'il est possible, d'éloigner la malade de l'endroit où elle en a reçu les premières impressions. Le changement de lieu, en présentant à l'ame de nouveaux objets, a souvent les plus heureux effets pour la délivrer du chagrin le plus profond. Des manieres affables, tendres & flatteuses avec les femmes dans cette occasion, sont encore de la plus grande importance (2).

(1) La *suppression des regles* occasionnée par la *pléthora*, est la plus susceptible de guérison. Il est rare qu'elle ne cede point à la *saignée* du pied, aux *pédiluves*, &c.

(2) Ces moyens, toujours excellents, ne sont cependant pas suffisants, lorsque la *suppression* est ancienne. Ces cas présentent souvent des

De la suppression des Regles. 93

Mais une observation importante à faire sur cette maladie, c'est qu'elle n'est souvent que l'effet d'une autre maladie. Dans ce cas, au lieu de donner les remèdes propres à rétablir les *regles*, ce qui pourroit être fort dangereux, il faut ne travailler qu'à guérir la maladie qui a causé la *suppression*, & à fortifier la malade; & quand sa santé sera rétablie, les *regles* reviendront ensuite d'elles-mêmes (1).

figues de *pléthora*; il faut alors en venir aux *saignées*: mais on a observé qu'il étoit en général avantageux de commencer par la *saignée* du bras, pour en venir ensuite à celle du pied. On a même souvent été obligé d'appliquer des *sang-fues* à la *vulve*, aux *vaisseaux hémorroïdaux*; des *ventouses* aux cuisses & aux *aines*, &c. : mais les moyens les plus employés, dans les cas qui ne sont pas graves, après ceux que prescrit M. BUCHAN, sont la *vapeur d'eau chaude*, sur laquelle on fait asseoir les malades, M. LE ROY, Professeur en Médecine de Montpellier, a fait, par cette vapeur, des cures très-heureuses. Les *bains chauds* & l'*immersion* des jambes dans l'*eau tiède*, les *fomentations* relâchantes, les *lavements laxatifs*, &c. font encore très-bien, & ces moyens conviennent également, soit que la *suppression* soit occasionnée par les passions violentes, soit qu'elle soit due au froid subit, ou à quelqu'autre accident.

(1) En général, avant que d'entreprendre de guérir la *suppression des regles*, de quelque cause qu'elle nous paroisse dépendre, il faut commencer par bien s'assurer si elle n'est pas l'effet de la *grossesse*; car on y est trompé tous les jours,

ARTICLE IV.

Des Règles trop abondantes.

Les règles peuvent venir en trop grande, comme en trop petite quantité. (1)

par des filles qui ont intérêt à cacher leur état, & sur la vertu desquelles on n'a quelquefois aucun soupçon. Il faut même, lorsque ce soupçon ne peut être éclairci, suspendre les remèdes jusqu'à ce qu'il y ait au moins cinq mois d'écoulés depuis la suppression, afin qu'on puisse décider alors, avec plus de connoissance de cause, de cette suppression; car cette époque est communément celle où les signes de la grossesse commencent à être plus certains & plus sensibles. La main froide, appliquée alors sur le ventre, peut exciter quelque mouvement sensible du côté de la matrice, sans parler des autres signes de la grossesse dont il sera question ci-après, §. II de ce Chapitre.

On observera, & c'est un point essentiel, que le temps le plus favorable aux remèdes dont il vient d'être parlé dans cet article, est celui de l'éruption des règles, ou plutôt où elle devroit se faire, en calculant ses périodes, d'après le temps où la maladie n'existoit pas encore, surtout si les malades ressentent alors les mêmes avant-coureurs qu'elles éprouvoient dans ce temps-là, comme la douleur gravative des lombes, la colique, la chaleur fébrile, &c.

(1) Par cette expression, M. BUCHAN entend la diminution des règles, soit que les intervalles, entre leur retour, soient plus longs, soit que l'écoulement reste au-dessous de la quantité ordinaire. Comme cet état ne diffère de la vraie suppression qu'en ce qu'il est moins marqué & moins instant, l'Auteur ne fait que l'indiquer,

Des Regles trop abondantes. 95

Dans le premier cas , la malade devient foible , pâle ; elle perd l'appétit ; les digestions sont mauvaises ; l'enflure œdémateuse des pieds , l'*hydropisie* , la *consomption* en sont souvent les suites. Les femmes sont ordinairement exposées à ces accidents , vers l'âge de quarante-cinq , cinquante ans , & il est très-difficile de les en guérir.

L'abondance des *regles* peut venir de la vie sédentaire ; d'une nourriture trop forte , composée d'*aliments* salés , de haut gout , ou *acres* ; de l'usage des *liqueurs spiritueuses* ; d'une fatigue excessive ; du relâchement des *vaisseaux* ; d'un état de *dissolution* dans le *sang* ; de violentes passions de l'ame ,

Le traitement de cette maladie doit en être varié comme la cause : quand elle vient d'une faute dans le *régime* , il faut y remédier en suivant un *régime* contraire , & en y joignant les *remedes* qui ont une tendance à arrêter ce flux trop abondant , & à s'opposer aux affections maladiques de la personne , qui y ont donné lieu.

& en effet , il exige le même traitement que la *suppression* , proportionné cependant aux circonstances & à l'intensité des accidents qu'il occasionne.

96 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Pour s'opposer à la trop grande abondance des *regles*, il faut tenir la malade absolument tranquille, & de corps, & d'esprit. Si cette abondance est excessive, elle se tiendra au lit la tête basse. On la mettra à une *diete* légère & *ra-fraîchissante*; on ne lui donnera que des bouillons de veau, de poulet & un peu de pain : elle boira une *tisane* de *racines d'orties* ou de *grande consoude*. Si ces moyens ne suffisent pas, il faut en venir à des *astringents* plus forts, comme au *cachou*, à l'*alun*, au *quinquina*, &c. (a)

(a) Voici la maniere de prescrire ces *remedes*.

Prenez d'*alun*, 2 gros,
de *cachou*, 1 gros.

Broyez le tout ensemble ; divisez en huit ou neuf prises égales.

La malade prendra une de ces doses trois fois par jour,

Les personnes, dont l'estomac ne pourra supporter l'*alun*, prendront, à sa place, trois ou quatre fois par jour, deux cuillers de teinture de *roses*, à chaque dose de laquelle on pourra ajouter dix gouttes de *laudanum liquide de Sydenham*. Si ces *remedes* ne réussissent pas, la malade prendra trente-six grains de *quinquina* en poudre, dans un verre de *vin rouge*, auquel on ajoutera dix gouttes d'*élixir de vitriol*. On répétera cette dose quatre fois par jour (1).

(1) La trop grande abondance des *regles*, ou les *regles* excessives ne different de l'hémorragie de la *matrice* ou des *pertes* qu'en ce que ces dernières ne sont fournies à aucune période, &

ARTICLE

ARTICLE V.

*Des Fleurs blanches.*Les *regles* peuvent également pécher

qu'elles peuvent arriver dans tous les temps de la vie. Il faut convenir cependant qu'elle est plus ordinaire à la suite de l'accouchement & de l'avortement. L'une & l'autre de ces maladies demandent le traitement des hémorragies. (Voyez T. III, p. 45 & suiv.)

Les *regles* sont sujettes à beaucoup de variations qu'il est important de faire connoître, parce que, comme ce ne sont pas de vraies maladies, si les femmes s'avisent de faire des *remedes*, ce qui n'arrive que trop souvent, ils leur sont d'autant plus contraires, qu'ils contredisent la nature, qui, lorsqu'elle a une marche constante, parvient toujours à son but, quoique par des routes opposées en apparence. C'est ainsi qu'il y a des femmes qui ont leurs *regles* plusieurs fois dans un même mois; d'autres qui les attendent deux & trois mois; d'autres qui ne rendent chaque mois que quelques gouttes de sang; d'autres enfin qui en rendent beaucoup pendant huit, dix & quinze jours, sans que, ni les unes, ni les autres, en éprouvent aucune incommodité, jouissant toutes au contraire d'une santé ferme & constante.

L'écoulement des *regles* ne se fait pas seulement par les parties de la génération. On voit encore des femmes les avoir par toutes les autres parties du corps. En effet, on a vu les unes les avoir par le nez, par les yeux, par les oreilles, ces femmes ayant des hémorragies tous les mois par ces parties. Dans d'autres, on a vu le sang sortir par la bouche, tant des organes de la salive, que par les gencives & les alvéoles. Celles-ci ont un crachement, ou un vomissement de

Tome IV.

E

98 MÉDECINE DOMESTIQUE.
par la qualité comme elles pechent par la quantité. La maladie , appellée ordinairement *fluor albus* ou *fleur's blanches*, est fort commune & a des suites quelquefois très-fâcheuses chez les femmes délicates. Cet écoulement cependant n'est pas toujours blanc; il est quelquefois pâle, jaune, verd, noirâtre, &c.; quelquefois il est clair & d'une acréte qui le rend *corroſif*; d'autres fois, il est sale, fétide, &c. Les femmes qui

sang périodique; celles-là un *flux de sang*, ou un *piffement de sang* régulier : enfin on a vu des femmes dont le sang sortoit même du sommet de la tête, des joues, des mamelles, du nombril, des aines, des mains, des pieds, des doigts, &c. Il s'eleve, dans ces cas, sur ces parties, une sorte de *tumeur inflammatoire*, dououreuse & rénitente, de laquelle le sang coule naturellement, & laisse une *plaie* qui se ferme bientôt; mais qui s'ouvre tous les mois. On peut, à la vérité, tenter de détourner les *regles* & de les rappeller à leur siège naturel, soit par les *saignées* du pied, & par les *ventouses* aux aines & aux extrémités inférieures, soit par des *demi-bains chauds*, par la vapeur de l'eau chaude ou des *décoctions émollientes*, &c. Mais si l'on a réussi quelquefois, ce n'a été que dans les commencements & chez les filles jeunes encore; car quand on voit que ces *évacuations*, par des parties par lesquelles elles ne doivent pas se faire, sont bien établies, & que la personne qui les éprouve se porte bien d'ailleurs, il faut rester tranquille, & laisser la nature remplir ses vues à sa maniere : elle est toujours plus sage que nous.

Des Fleurs blanches. 99

en sont attaquées sont pâles, ont des douleurs dans le dos, du dégout, & sont sujettes à avoir les pieds enflés, &c. Cette maladie vient, en général, d'un relâchement, d'une foiblesse des organes, de l'inaction, & de l'usage excessif du thé, du café, ou d'autres boissons aqueuses (1).

(1) Les *fleurs blanches*, maladie qu'on ne voit guère que dans les grandes villes, mais qu'on y voit très-communément, attaquent les filles, les femmes mariées & les veuves. Cet écoulement n'est pas commencé, pour l'ordinaire, qu'à l'âge de douze ou quatorze ans. Cependant on a vu des filles de huit ans & même de quatre éprouver les premières atteintes. On ne peut donc pas toujours dire que les *fleurs blanches* sont les *regles*, qui pechent par leurs qualités; car les très-jeunes filles, chez qui on les observe, bien loin d'être réglées, le sont ordinairement plus tard que les autres. D'ailleurs, la grossesse n'en exempte pas, comme elle exempte des *regles*. Cependant cet écoulement est en général suspendu pendant que les *regles* fluent : il est tantôt continu & tantôt périodique. Il précède, ou suit les *menstrues* : dans plusieurs, ses retours sont irréguliers & vont jusqu'à troubler les périodes *menstruelles*.

Outre les *symptomes* que M. BUCHAN vient de décrire, les femmes qui ont les *fleurs blanches*, éprouvent encore des *lassitudes*, des *pessanteurs* aux *lombes*, des inquiétudes aux jambes, du dégout, des douleurs dans l'estomac, que la plupart rapportent à la poitrine, & qui jointes aux douleurs de dos, les portent à se croire *pulmoniques*. J'ai même vu des Chirurgiens & quelquefois des Médecins inattentifs

E 2

100 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Pour combattre cet écoulement , il faut que la malade fasse autant d'exer-

les confirmer dans cette opinion dangereuse. Leurs urines déposent un *sediment pituiteux* , ou soutiennent des flocons , qui paroissent être de la même nature.

Il faut ajouter aux causes dont parle l'Auteur , la vie sédentaire ; cause principale à laquelle on doit attribuer le grand nombre de femmes attaquées de *fleurs blanches* dans les Villes : l'habitude de s'asseoir très-bas , habitude familière aux femmes , & qui , en faisant stagnuer les humeurs dans les vaisseaux de la *matrice* & du *vagin* , contribue à entretenir les *fleurs blanches* qui , d'après les observations du célèbre TRONCHIN , ont cessé par la seule attention d'avoir un siège haut. Elles peuvent aussi reconnoître un *vice scorbutique* ; elles peuvent encore être le produit de la *vérole* , sans pouvoir cependant porter le nom de *gonorrhée* , qui a un autre principe & un autre siège. C'est ce qu'ignorent certaines femmes , qui essaient tous les jours de faire passer leurs *chaudes-pissons* pour des *fleurs blanches*. Il est très-certain que l'histoire tronquée qu'elles font de leur état , & que l'ambiguité dont elles le couvrent , ne présente communément que des doutes & des incertitudes ; & si on ajoute à ces difficultés , que ces deux maladies se compliquent souvent l'une l'autre , on sentira combien il est difficile , dans ce cas , de savoir la vérité. Heureusement cependant qu'elles ont chacune leurs *symptômes* particuliers. Dans les *fleurs blanches* , la matière de l'écoulement ne devient acré , rongeante & fétide que lorsque la maladie est ancienne ; au lieu que dans la *gonorrhée* , on la voit en très-peu de temps , jaune , verte , purulente & corrosive ; mais très-rarement fétide. Les *fleurs blanches* souffrent communément une interruption

Des Fleurs blanches. 101

rice que ses forces peuvent le lui permettre, sans se fatiguer, & qu'elle ne reste pas trop au lit ; qu'elle prenne des écliments solides, nourrissants, mais de facile digestion ; qu'elle boive de bon vin, tel que celui de Porto, ou de Bordeaux, &c. coupé avec les eaux de Pyrmont ou de Bristol, (Voyez Tome III, note 1, p. 25) ou avec l'eau de chaux ; enfin qu'elle s'abstienne de thé & de café. J'ai souvent vu, dans cette maladie, d'excellents effets de bons consommés, ou de bouillons très-forts ; de même que j'ai vu quelquefois le lait pris pour toute nourriture, suffire seul pour la guérir. Lorsqu'il faut en venir aux remèdes, je n'en connois pas de meilleur que le quinquina, qui, dans ce cas, doit toujours être pris en substance, c'est-à-dire,

pendant le flux des menstrues, au lieu que la gonorrhée ne cesse point pendant le cours des règles ; la matière est seulement moins abondante. D'ailleurs, la gonorrhée est accompagnée d'ardeur d'urine, de strangurie, de démangeaison : son siège est principalement aux environs de l'uretre ; les fleurs blanches viennent du vagin & de la matrice. La gonorrhée qui s'annonce peu de temps après un commerce impur, se termine lorsqu'elle n'est pas négligée dans l'espace de quarante à cinquante jours, en diminuant vers la fin très-sensiblement ; les fleurs blanches sont toujours plus rebelles : elles durent des années. (Voyez ci-devant, p. 8 de ce Vol.)

E 3

102 MÉDECINE DOMESTIQUE.
en poudre. Dans le temps chaud, le
bain froid est d'un grand secours (1).

(1) Les *fleurs blanches*, qui ne coulent qu'en petite quantité, quelques jours avant ou après les *menstrues*, & qui ne sont accompagnées d'aucune sensation douloureuse, ne sont pas à craindre ; mais lorsque ce flux est plus abondant, sans intermission, invétéré, & qu'il cause des irritations, on doit en redouter les suites. Dans ce dernier cas, cette maladie passe pour une des plus rebelles, sur-tout dans les femmes qui ont beaucoup de tempérament, qu'elle rend le plus souvent stériles. Elle est encore plus difficile à guérir après la cessation des *regles* ; elle passe enfin pour incurable lorsqu'elle est héréditaire. Les *fleurs blanches* jettent souvent dans le *marasme*, ou produisent des *ulcères* dans la *matrice* qui peuvent donner lieu à des *hémorragies* très-alarmantes & même mortelles. Enfin, lorsque cet écoulement a duré très-long-temps, & qu'il est devenu comme habituel, il semble alors comme nécessaire à plusieurs femmes *cachectiques*, dont le *sang* & les humeurs se purgent par cette voie des matières viciées, dont la *matrice* devient l'égout, faisant alors fonction de *cautere*, & en ayant toutes les propriétés : cet écoulement, souvent très-abondant, peut garantir ces *victimes*, & c'est avec raison qu'on en redoute la cessation.

Ce fait doit donc rendre très-circonspect sur le traitement de cette maladie. Les femmes, qui sont dans ce dernier cas, ne doivent jamais entreprendre de se faire guérir des *fleurs blanches*, qu'elles n'aient consulté un Médecin très-instruit. Quant aux autres, elles suivront exactement les préceptes de M. BUCHAN ; & si elles ont de la constance, dans le traitement, elles manqueront rarement d'être guéries. J'ai guéri (le printemps de 1776) une jeune Demoiselle de

ARTICLE VI.

De la cessation des Regles.

Le temps de la vie où les *regles* cèdent, est *critique* pour les femmes, comme celui où elles commencent; & c'est une observation constante, que la cessation d'une *évacuation* accoutumée, en quelque petite quantité qu'elle soit, suffit pour altérer toute la *constitution*, & souvent même pour mettre la vie en danger. Aussi voit-on nombre de femmes tomber dans des maladies de langueur, ou mourir vers ce temps; mais aussi celles qui passent cette *période*, sans avoir contracté de *maladies chroniques*, acquièrent souvent une meilleure santé, plus forte que celle qu'elles avoient auparavant, & vivent, jusques dans un âge très-avancé, d'une force & d'une vigueur singulieres.

Vingt & un ans, en lui prescrivant l'exercice; l'eau de boule pour boisson, avec laquelle elle coupoit son vin à ses repas; les *lotions* froides & la poudre de *sel essentiel de quinquina* & de *rhubarbe*, dont elle prenoit tous les jours une prise dans sa première cuillerée de soupe. (V. Tome II, note 1, p. 386.) Elle a continué ce traitement pendant trois mois. J'en ai guéri d'autres avec les *eaux de Passy* & cette même poudre. Les *eaux de Vals*, de *Forges*, sont également avantageuses dans ce cas.

E 4

104 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Lorsque les *regles* cessent subitement chez une femme d'une constitution replete , il faut qu'elle diminue quelque chose de sa nourriture ordinaire , & qu'elle renonce sur-tout aux *aliments* nourrissants , comme la viande , les œufs , &c. Il faut qu'elle prenne un exercice suffisant , qu'elle se tienne le ventre libre , en prenant , une ou deux fois la semaine , un peu de *rhubarbe* , ou une infusion d'*hiera picra* dans du vin ou dans de l'*eau-de-vie*.

Il arrive souvent que les femmes grasses ont , vers ce temps , des especes d'*ulceres* aux chevilles des pieds , ou dans d'autres parties du corps. Il faut toujours regarder ces *ulceres* comme *critiques* , & les entretenir , ou y suppléer par un écoulement artificiel , par les *seizons* , les *cauteres* , &c. Les femmes qui veulent qu'on les dessèche , le paient cher dans la suite ; car , aussi-tôt qu'ils sont arrêtés , elles sont souvent attaquées de maladies *aiguës* ou *chroniques* , dont elles périssent (1).

(1) La plupart des maladies , suite si commune de la *cessation des regles* , dépendent beaucoup moins de causes naturelles , que du traitement , auquel les femmes se soumettent dans cette *période* de leur vie. Si une femme de quarante-

§. II.

*De la Grossesse.*Quoique la grossesse ne soit point une

cinq à cinquante-cinq ans ne se faisoit pas beaucoup *saigner*, beaucoup *purger*; si elle attendoit patiemment que la nature indiquât l'un ou l'autre de ces *remedes*, elle croiroit s'exposer à un déluge de maux, & ses amies ne manqueroint pas d'ajouter, à ses inquiétudes, les reproches les plus amers. Je pensai me brouiller, pour la vie, avec une femme qui, à cet âge, s'étoit fait un plan de se faire *saigner* & *purger* tous les mois. Après avoir suivi cette pratique, pendant quelque temps, sans en être autrement incommodée, il arriva que le lendemain d'une *purgation*, les *regles* s'annoncerent, mais en très-petite quantité, contre l'ordinaire, cette femme les ayant toujours eues très-abondantes. Cette *éruption* qui ne dura que quelques minutes, fut suivie d'une *fièvre* violente, de maux de tête excessifs, de douleur dans le *dos* & dans l'*estomac*, de *maux de cœur*, de *vomissement* & d'un écoulement abondant en blanc. Après avoir calmé tous les accidents, je voulus lui faire sentir l'inconséquence & le danger d'une pareille conduite; mais elle étoit tellement persuadée de son efficacité, qu'il ne fut pas possible, pour le moment, de la convaincre: je la quittai même, entièrement persuadé que je ne la reverrois jamais. Cependant les réflexions qu'elle fit probablement, lui firent suspendre ses *remedes*; & après avoir passé six mois en bonne santé, sans *saignée*, ni *purgation*, elle me rappella pour une de ses amies. Je conduis actuellement une autre femme, qui, étant arrivée à la même époque, étoit dans la même intention: cependant elle eut la prudence de ne vouloir rien

E 5

106 MÉDECINE DOMESTIQUE.

maladie , elle est cependant souvent accompagnée de différentes incommodités , même douloureuses , qui méritent attention , & qui , quelquefois , exi-

faire sans consulter , & depuis neuf mois que les *regles* sont cessées , elle n'a éprouvé , à deux reprises différentes , que deux *cours de ventre* légers , pour lesquels elle a pris deux *purgatifs stomachiques*.

Si c'est une loi puisée dans la nature , de ne jamais prescrire de *remedes* que d'après les *indications* qui en constatent la nécessité , pourquoi les femmes , lors de la *cessation des regles* , prétendroient-elles la transgresſer impunément ? Il est certain qu'il y a des femmes qui alors ont besoin de *saignée* , qu'il y en a d'autres qu'il faut *purger* , qu'il y en a enfin qu'il faut *saigner* & *purger* tour-à-tour ; mais que toutes indistinctement se persuadent être dans cette nécessité , voilà ce qui répugne à la marche variée de la nature , & , par conséquent , à la raison.

La *cessation des regles* n'est pas une maladie par elle-même ; c'est un effet aussi naturel que la chute des cheveux , des dents , &c. , causée par l'âge. Cette vérité se manifeste chez les femmes du peuple & les paysannes , parmi lesquelles on n'en voit guere de malades , que celles qui ont mené une vie très-irrégulière & qui ont le sang vicié , parce que la *cessation des regles* devient pour elles , la cessation d'un écoulement , par le moyen duquel les humeurs se purgent des principes quelconques qui les corrompent. C'est à ces femmes à qui il faut des *remedes* ; & , après le *régime* que prescrit ici M. BUCHAN , *régime* dont toutes les femmes doivent faire usage , le *cautere* est le premier & souvent le seul *remede* qu'il faille employér ; mais il faut que ces femmes le gardent toute leur vie.

gent des remedes. Il est vrai qu'il y a des femmes qui se portent mieux lorsqu'elles sont enceintes, que dans tout autre temps; mais ces femmes ne forment pas le plus grand nombre. La plupart engendrent dans la douleur, & sont incommodées presque tout le temps de leur grossesse. Elles ne sont pourtant exposées qu'à un très-petit nombre de maladies dangereuses pendant ce temps, si on en excepte l'avortement. Aussi donnerons-nous une attention particulière à cette maladie, puisque, pour l'ordinaire, elle est fatale à l'enfant, & quelquefois même à la mère. (Voyez le §. suivant.)

Les femmes enceintes (1) sont sou-

(1) Avant que de faire connoître les maladies auxquelles sont exposées les femmes grosses, nous allons donner les signes les moins équivoques auxquels se reconnoît la grossesse. Nous avons déjà fait voir (Tome III, note 1, page 159) qu'il y avoit des filles qui étoient intéressées à vouloir faire passer des grossesses pour l'ascite; d'autres, pour la suppression de leurs règles, &c., dans la vue d'obtenir des remedes qui les fassent avorter. Il y a même des femmes mariées, qui, n'ayant rien à dissimuler, sont elles-mêmes dans la plus grande incertitude sur leur état, & s'exposent souvent par pure ignorance. Il seroit donc important que l'on fût instruit à cet égard, & c'est certainement un malheur que les signes de la grossesse soient aussi incertains depuis l'instant de la conception, jusqu'au quatrième mois.

108 MÉDECINE DOMESTIQUE.

vent attaquées d'une chaleur brûlante dans l'estomac , ou de ce que nous avons appellé *cardialgie*, *soda*, ou *fer chaud*. (Voyez T. III , p. 308 , où nous avons exposé la maniere de guérir cette maladie.) Elles sont encore , pendant la *grossesse* , sur-tout dans les commence-

Il est , sans doute , ordinaire que chez les femmes qui ont conçu , les *regles* soient supprimées ; cependant on en rencontre plusieurs qui voient encore pendant les premiers mois , quoiqu'en plus petite quantité : il y en a même qui ne cessent point de voir pendant toute leur *grossesse*. Le dégout , l'appétit dépravé , les envies , les *nausées* , ou le *vomissement* , sont encore des *symptomes* familiers à la plupart des femmes *grosses* , dans les premiers mois. Cependant on en voit beaucoup à qui ils sont parfaitement étrangers , & qui passent toute leur *grossesse* sans être incommodées en aucune maniere. Il est donc sage de ne point prononcer avant le quatrième mois , temps où les signes de la *grossesse* deviennent plus certains. Il faut jusques-là , surtout avec les personnes suspectes , se contenter , dans le cas où elles demanderoient des *remedes* , de ne leur en prescrire que de doux , & qui soient incapables de faire tort à leur état.

Mais au quatrième mois , la *grossesse* n'est plus si difficile à distinguer : le ventre commence à être très-apparent ; la *tumeur* qu'il présente , differe des autres , tant par la saillie qu'il fait vers l'*umbilic* & la *ligne blanche* , que par les diverses formes qu'il prend par le mouvement de l'enfant , mouvement sensible à peu près vers ce temps ; les *mamelles* se gonflent & deviennent douloureuses ; le *mamelon* change de couleur & devient livide ; le *lait* donne des signes de sa présence , &c.

ments, incommodées de maux de cœur, & de vomissements. Nous avons également fait voir (Tome III, p. 17 & suiv.) comment il falloit combattre ces symptômes. Les maux de tête, les maux de dents, fatiguent beaucoup les femmes enceintes. Dans le premier cas, on les soulage pour l'ordinaire, en leur tenant le ventre libre; en leur faisant manger des pruneaux, des figues, des pommes cuites devant le feu, &c. Lorsque les douleurs sont très-violentes, il faut en venir à la saignée. Quant aux maux de dents, nous renvoyons, à ce que nous en avons dit (T. III, page 116) (1). Nous pourrions faire mention de plusieurs autres accidents qui accompagnent la grossesse, comme de la toux, de la difficulté de respirer, de la suppression ou de l'incontinence d'urine, &c.; mais comme nous en avons parlé dans les chapitres

(1) Nous ajouterons seulement que le célèbre HELVÉTIUS conseilloit, dans ce cas, aux femmes grosses de se faire saigner les gencives de temps en temps, soit avec les ongles, soit avec un cure-dent: c'est par ce moyen simple & facile qu'il a conservé les dents à la REINE, dont il étoit alors premier Médecin, & à nombre de Dames de la Cour. M. LE ROY, de l'Académie des Sciences, qui m'a communiqué ce fait, le tient de Madame HELVÉTIUS, veuve de l'illustre Auteur du Livre de l'Esprit.

110 MÉDECINE DOMESTIQUE.

précédents, nous sommes dispensés d'en parler ici. (Voyez T. II, page 372 & suivantes, & T. III, page 28 & suivantes) (1).

§. III.

De l'Avortement, ou de la fausse couche.

Toute femme enceinte est plus ou

(1) Les femmes *grosses*, qui n'ont aucune des incommodités, même des maladies dont vient de parler l'Auteur, doivent, quoique bien portantes d'ailleurs, user de grandes précautions pour prévenir l'*avortement*. Il y en a qui ont besoin de *saignées*, & le temps de leur tirer du sang est le troisième, le septième & le neuvième mois; mais il s'en faut de beaucoup qu'il faille saigner toutes les femmes *grosses*. Le plus grand nombre des *saignées* qu'on fait aux femmes, dans cet état, sont plutôt prescrites par l'habitude que par la nécessité. Si une femme *grossesse* n'éprouve, ni douleurs dans les *lombes* & dans les *reins*, ni *oppression* dans la poitrine, ni douleurs à la gorge, ni *maux de dents*, de *tête*, &c., elle n'a pas besoin d'être *saignée*, & le *sang* qu'on lui tire ainsi sans indication, ne contribue qu'à l'affoiblir. J'ai vu plusieurs femmes qui ont accouché plusieurs fois sans avoir jamais été saignées.

Ce que nous venons de dire des *saignées*, doit également s'entendre des *purgations*. HIPPOCRATE défendoit qu'on purgeât les femmes *grosses* pendant les trois ou quatre premiers mois de leur grossesse, ainsi que vers la fin de leur terme : on ne s'est que trop souvent repenti d'avoir violé ce précepte. Si donc le manque d'appétit, la langue chargée, les rapports, un cours

De l'Avortement. 111

moins en danger d'avorter. Elles doivent donc prendre toutes les précautions imaginables pour prévenir cet accident, parce que non-seulement il affoiblit la *constitution*, mais il rend encore les femmes sujettes au même malheur dans la suite. L'*avortement* peut avoir lieu dans tous les temps de la *grossesse*; mais il est plus ordinaire dans le deuxième ou troisième mois: quelquefois cependant des femmes avortent dans le quatrième, ou dans le cinquième. Lorsque l'*avortement* arrive dans le premier mois, on l'appelle communément *fausse conception*,

de ventre, &c., se manifestoient dans les premiers mois de la *grossesse*, il faudroit, par des boissons appropriées, ou par de légers *stomachiques*, tâcher de pallier ces *symptomes*, & attendre au cinquième ou sixième mois pour donner une *purgation douce*, dans le cas où elle seroit encore nécessaire.

Pendant toute la *grossesse*, les femmes doivent satisfaire leur appétit, mais avec des *aliments* de facile *digestion*, & elles doivent plutôt multiplier leur repas, que de manger trop à la fois; car les *indigestions*, auxquelles elles sont assez sujettes, peuvent entraîner les accidents les plus funestes. Il faut qu'elles fassent de l'exercice pendant toute leur *grossesse*, à compter sur-tout du quatrième mois. Il faut qu'elles soient gaies & qu'elles aient l'esprit tranquille. Il faut qu'elles fuient avec le plus grand soin les occasions de s'attrister; car elles n'ont rien de plus à redouter que le chagrin. En général, les passions vives leur sont funestes dans tous les temps.

112 MÉDECINE DOMESTIQUE:
ou, comme les femmes disent, *faux germe*; s'il arrive après le septième, l'enfant peut vivre, en y apportant les soins convenables.

Les causes les plus communes de l'*avortement*, sont la mort de l'enfant, la faiblesse de la mère, le relâchement des *fibres*, de grandes *évacuations*, un exercice violent, des efforts pour lever des fardeaux très-pesants, ou pour atteindre à des choses trop élevées, le *vomissement*, la *toux*, les *convulsions*, les coups reçus dans le *ventre*, les chutes, les *fievers*, les odeurs désagréables, une trop grande quantité de sang, l'inaction, une nourriture trop succulente, ainsi que celle qui est trop peu nourrissante, les passions violentes, les affections de l'âme, comme la peur, le chagrin, &c. (1).

(1) Ajoutons à toutes ces causes la *constipation* qui fait souffrir les femmes *grosses* à un point étonnant, & cependant à laquelle elles ont tant de peine à se déterminer à remédier. Je connois une femme qui a eu trois fausses couches de suite. Elle n'allait à la garde-robe que tous les six ou huit jours, & elle n'y allait jamais sans souffrir les douleurs les plus violentes : elle se détermina enfin, pendant la quatrième grossesse, à prendre des *lavements*, de deux jours l'un, & son enfant vint à terme. L'abus du *café*, du *yin*, des *liqueurs fortes*; certaines *envies* non

Les signes prochains de l'avortement sont, des douleurs dans les *reins* ou vers la partie inférieure du ventre, des douleurs sourdes & pesantes dans l'intérieur des cuisses, un sentiment de froid ou un frisson, des défaillances, des *palpitations* de cœur, l'affaiblissement des mamelles & leur mollesse, la chute du ventre, enfin un écoulement de sang ou d'humeurs aqueuses par les parties naturelles.

Pour prévenir l'avortement, je conseillerois volontiers aux femmes, d'un tempérament foible & relâché, de ne faire usage que d'aliments solides, de ne jamais se permettre de grandes quantités de *thé*, ou d'autres boissons faibles & aqueuses; de se lever & de se coucher de bonne heure; de fuir les maisons humides; de prendre très-souvent de l'exercice en plein air, sans se fatiguer, & de ne jamais sortir, autant qu'il leur sera possible, par un temps de brouillard ou de pluie.

Quant aux femmes qui sont grasses & repletas, elles mangeront peu, elles

satisfaites; des maladies *aiguës*; la mauvaise position de la *matrice*; le *virus vérolique*, *scorbutique*, &c. peuvent encore être des causes de l'avortement.

114 MÉDECINE DOMESTIQUE.

se priveront de *liqueurs fortes* & de tout ce qui est capable d'échauffer, ou d'augmenter la quantité du sang. Leurs *aliments* seront de nature relâchante, composés sur-tout de *végétaux*. Il faut qu'une femme grosse soit gaie & qu'elle ait l'esprit tranquille. Il faut la satisfaire dans ses envies, quelque dépravées qu'elles soient, autant que la prudence peut le permettre.

Lorsque les signes de l'avortement se manifestent, il faut étendre la femme sur un lit, ou sur un matelas, de manière qu'elle ait la tête fort basse. Il faut qu'elle s'y tienne tranquille, qu'on l'égaie & qu'on l'encourage. Il faut avoir grand soin qu'elle n'ait pas trop chaud & qu'elle ne prenne rien d'échauffant. Ses *aliments* doivent consister en bouillons ou *riz au lait*, en *gelées*, en *gruau d'avoine*, &c., & elle doit toujours les prendre froids.

Si elle est assez forte pour le soutenir, on lui tirera au moins six onces de sang du bras. Elle boira de l'*eau d'orge*, acidulée avec du jus de *limon*, ou quelques grains de *nitre* en poudre, dans un verre d'eau de *gruau*, toutes les cinq ou six heures. Si elle se trouve prise par un *dévoiement* considérable, on lui donnera

De l'Avortement. 115

une décoction de corne de cerf calcinée & préparée. Si elle vomit, on lui donnera, souvent dans la journée, deux cuillerées ordinaires de la *mixture saline*. (Voyez Tome III, page 20.) En général, les calmants peuvent être utiles ; mais on ne doit jamais les donner sans précaution (1).

Les femmes robustes, sanguines, qui sont sujettes à avorter à un certain temps de leur grossesse, doivent toujours être saignées quelques jours avant que ce

(1) Tous ces remèdes ne seront pas d'une grande utilité, parce que l'expérience apprend tous les jours que l'hémorragie ou la perte, ainsi que le vomissement, ne peuvent cesser que lorsque la matrice est délivrée du *fœtus*, du *placenta* & des caillots, ce qui est le pur ouvrage de la nature, qu'on doit laisser agir, à moins que la perte ne devienne excessive, & qu'elle ne soit accompagnée de convulsions ; circonstances qui annoncent, pour l'ordinaire, une mort prochaine. On doit alors avoir recours à un accoucheur, ou à une sage-femme expérimentée ; mais il faut que l'âge du *fœtus*, ou sa situation permettent d'opérer ; car s'il n'a pas cinq ou six mois, ou si, avant ce temps, il ne se présente pas à l'orifice de la matrice avec ses membranes, après s'être détaché naturellement du fond de ce *viscere*, la main de l'opérateur devient impuissante.

Après que le *fœtus* est sorti, il faut que la femme suive, à tous égards, le régime qu'on va prescrire, (Art. 2 du paragraphe suivant, qui traite de ce qu'il faut faire aux femmes en couches.)

116 MÉDECINE DOMESTIQUE.

temps arrive. En prenant cette précaution , & en suivant le *régime* que nous venons de prescrire , elles pourront échapper souvent au malheur de l'avortement.

Quoique nous recommandions des précautions pour prévenir l'avortement , nous n'entendons pas par-là empêcher les femmes enceintes de se livrer à leurs exercices ordinaires ; car de cette privation , on verroit arriver tout le contraire de ce qu'on veut empêcher. En effet , le défaut d'exercice , non-seulement relâche les *fibres* , mais encore produit la *pléthora* , ou une trop grande plénitude de *vaisseaux* , qui sont les deux causes principales de l'avortement. Cependant il y a des femmes d'une *constitution* si délicate , qu'elles sont forcées de ne faire presqu'aucun exercice pendant tout le temps de leur *grossesse*.

§. IV.

De l'Accouchement.

Les femmes ont un grand nombre de maladies , qui sont produites uniquement par le peu de précautions qu'on prend dans les *accouchements* , & les plus robustes sont , en général , celles qui les méprisent le plus ; défaut qui

est sur-tout celui des jeunes femmes. Elles s'imaginent que lorsque les douleurs du travail sont finies, tout le danger est passé; mais, dans le vrai, on peut dire qu'il ne fait que commencer. La nature, abandonnée à elle-même, viendra toujours à bout d'expulser le *fœtus*; (Voyez Tome I, note 1, p. 29) mais il est constant que la mère ne se rétablira pas sans un certain méngagement & des soins convenables. J'avoue qu'il peut y avoir de l'excès de ce côté-là, comme de l'autre. Car on observe que les femmes, qui ont le plus de monde autour d'elles, pendant leurs couches, sont, pour l'ordinaire, celles qui s'en trouvent le moins bien. Cependant il n'en est pas moins vrai que leur état demande une certaine attention. Au reste, cette observation, sur le danger des soins trop multipliés, n'est pas seulement applicable au traitement des femmes en couches; elle l'est encore à beaucoup d'autres maladies, où ces soins trompent presque toujours notre attention & nos vœux, & font, en général, plus de mal que si l'on n'en avoit point du tout (2).

(2) Quoique, depuis un temps immémorial, on ait érigé l'art de secourir les femmes en *tra*-

118 MÉDECINE DOMESTIQUE.

ARTICLE PREMIER.

De ce qu'il faut faire lorsque la femme est en travail.

Pendant qu'une femme est en tra-

vail, en une profession distincte ; cependant il faut convenir que cet Art est encore, dans la plupart des pays, sur un fort mauvais pied. Peu de femmes pensent à embrasser cet état, avant de se trouver réduites à ne pouvoir faire autre chose pour vivre ; ce qui fait que la plupart n'ont eu, ni l'éducation convenable, ni acquis les connaissances nécessaires à cette profession importante. Il est vrai que la nature, abandonnée à elle-même, délivre, pour l'ordinaire, une femme en travail de son enfant ; mais il est également vrai que la plupart des femmes, dans cet état, ont besoin d'être conduites & dirigées avec attention & avec habileté, & que souvent les *sages-femmes* ignorantes & officieuses, leur font beaucoup de mal par leurs préjugés superstitieux ou ridicules. Les malheurs qui en résultent, sont beaucoup plus considérables qu'on ne l'imagine communément, tandis qu'il seroit facile de les prévenir, en grande partie, si on ne permettoit à aucune *sage-femme* de pratiquer l'Art des accouchemens, sans avoir été reconnue pour être en état de le faire ; & en donnant une attention nécessaire à une loi si importante, non-seulement on sauveroit la vie à beaucoup d'individus ; mais encore on ôteroit aux hommes cette partie si désagréable de la Chirurgie, qui, par beaucoup de raisons, convient cent fois mieux aux femmes (1).

(1) Il paroît qu'en Angleterre, selon ce que dit M. BUCHAN, il pérît beaucoup d'enfants

vail, il ne faut lui rien donner d'échauffant. Elle peut prendre, de temps en

par l'impéritie des *sages-femmes*. Cependant il semble que cette mortalité n'est pas, à beaucoup près, aussi considérable qu'elle l'est dans nos campagnes : elle l'est à un tel point, que cela mérite la plus grande attention de la part du Gouvernement, & qu'il seroit important que le Roi rendît, au plutôt, une ordonnance qui empêchât absolument aucune femme, ni aucun Chirurgien de pratiquer l'Art des Accouchements dans les campagnes, sans avoir été au préalable examinés & reconnus capables par les gens de l'Art, & en avoir des attestations en bonne forme. Je tiens du savant M. Le Roy, de l'Académie-Royale des Sciences, qui a été à portée de s'en assurer, par des observations certaines, que, dans un canton fort étendu de la Champagne, il meurt près de la moitié des enfants par l'ignorance des *sages-femmes*, & que, pendant tout le temps où les femmes ont des enfants, qui est ordinairement à la campagne, depuis 20 jusqu'à 45 ans, cette ignorance fait qu'il en meurt beaucoup plus que des hommes, toutes choses d'ailleurs égales. Joignez à cela les accidents auxquels celles qui ne meurent pas, sont exposées par la mal-adresse & l'ignorance de ces prétendues *sages-femmes*, ou accoucheurs de campagne.

Quant à ce que l'Auteur dit que l'Art des Accouchements convient mieux aux femmes qu'aux hommes, il n'est pas douteux que la décence & la pudeur répugnent également à ce que les hommes le pratiquent ; mais qu'on nous donne des *sages-femmes* instruites, & les hommes ne se mêleront plus de cette partie de la Chirurgie, d'autant plus fastidieuse pour eux, que les occasions d'exercer leurs talents, sont heureusement très-rares : car il est de fait que

120 MÉDECINE DOMESTIQUE,
temps, un peu de *panade*, & boire de
l'eau *panée*, ou de l'eau de *grau*. Les

sur cent *accouchements*, il y en a quatre-vingt-dix qui sont uniquement l'ouvrage de la nature ; & que, sur les dix autres qui restent, il y en a huit qui ne demandent qu'une pratique commune : sur cent accouchements, il n'y en a donc pas deux qui exigent du savoir & de l'habileté. Nous n'entreprendrons pas de décrire ici les talents & le savoir d'un habile *Accoucheur*. Pour faire sentir combien celui qui excelle dans cette partie de la Chirurgie, est utile & précieux à l'humanité, il nous suffira de dire, que cette branche de l'Art rassemble les deux extrêmes, c'est-à-dire, que s'il n'y a rien d'aussi simple qu'un *accouchement naturel*, d'un autre côté, il n'y a rien d'aussi difficile qu'un *accouchement laborieux ou contre nature*, & que le genre humain doit une éternelle reconnaissance à des hommes tels que les MAURICEAU, les LAMOTTE, les LEVRET, &c., qui ont employé leurs talents supérieurs à porter l'*Art des Accouchements* au point où il l'est aujourd'hui. Qu'on nous cite une sage-femme qui se soit distinguée dans les *accouchements contre nature*? On en vante quelques-unes qui ont eu le secret de se faire une réputation par un mérite d'un genre tout différent ; mais on n'en peut nommer une seule qui ait contribué à l'avancement de l'Art. Leur ineptie, qu'on me pardonne ce terme, est telle, que la concurrence des *accoucheurs* n'a pas seulement été capable d'exciter chez elles aucune émulation ; & depuis qu'il y a des accoucheurs, & qu'à l'envi chacun cherche, par ses talents & son travail, à illustrer sa profession, on n'a pas vu les *sages-femmes* faire un pas de plus : enfin, soit faute de courage, ou d'émulation, ce qui est plus vraisemblable, il y a actuellement beaucoup moins de *sages-femmes* qui en méritent le
liqueurs

liqueurs spiritueuses, le vin, les eaux cordiales, toutes les autres drogues, qu'on lui donne ordinairement, dans la vue de la fortifier & d'avancer l'accouchement, ne tendent, la plupart du temps, qu'à augmenter la fievre, enflammer la matrice, & prolonger le travail. De plus, elles rendent les suites de l'accouchement dangereuses, parce que souvent elles occasionnent des hémorragies mortelles, & disposent l'accouchée à des fievres éruptives, ou d'un autre caractère (1).

nom, qu'autrefois. Qu'on ne se plaigne donc plus si les hommes font leur métier ; l'ignorance des *sages-femmes* en est la première cause. Ce sont elles qui ont appellé les hommes, dans les cas difficiles, & la femme qu'un accoucheur a débarrassée habilement de son fardeau, ou qu'il a sauvé des périls d'un *accouchement contre nature*, croira se tacher d'ingratitude, si elle ne lui donne pas sa confiance, au préjudice d'une femme qui l'auroit laissée périr, ou qui auroit prolongé ses souffrances.

(1) On sait que le terme de l'accouchement est à la fin du neuvième mois : cependant il est quelquefois prématuré, c'est-à-dire, qu'il arrive au huitième, au septième, & même au cinquième mois, comme plusieurs observations semblent l'assurer ; d'autres fois il est tardif, c'est-à-dire, qu'il arrive au dixième, douzième, &, comme quelques-uns l'ont avancé, même au seizeième mois, ce dont il est très-important d'être prévenu.

Nous allons décrire l'accouchement naturel. Cette description servira à prouver ce que nous avons avancé plus haut, que cette espèce d'ac-

Tome IV.

F

122. MÉDECINE DOMESTIQUE.

Lorsque le travail devient long & difficile, il faut saigner, afin de préve-

couchement, la plus commune de toutes, est absolument l'ouvrage de la nature, & que tous les secours qu'on s'empresse de donner aux femmes, dans ce cas, bien loin d'avancer, en la moindre chose, leur travail, ne servent, au contraire, qu'à le retarder, & quelquefois même à le rendre difficile & laborieux.

Une femme grosse, arrivée au terme que nous venons d'indiquer, commence par éprouver, un, deux & quelquefois trois jours, avant que le travail ne se déclare, un mal-aise extraordinaire; & lorsque le travail s'annonce réellement, elle sent des douleurs dans le dos, vers la région des reins: ces douleurs ne durent pas long-temps; mais après une demi-heure ou environ d'interruption, elles reviennent avec le double de violence. Les femmes, qui ont déjà eu des enfants, s'affectent si peu de ces premières douleurs, qu'elles leur ont donné le nom de *mouches*, & qu'elles continuent de vaquer à leurs affaires domestiques; mais les jeunes femmes, qui sont grosses, pour la première fois, croient être sur le point d'accoucher: elles appellent du secours; & les *sages-femmes*, soit par ignorance, soit pour se faire valoir, ne manquent pas de les tourmenter par le toucher, les lavements irritants, les dilatations, les onctions avec l'huile, le beurre, la pommade, &c.; cependant il n'y a rien à faire absolument. Il faut, au contraire, que ces femmes retiennent leurs efforts, parce qu'ils ne font que les affoiblir, & que, dans peu, elles auront besoin de toutes leurs forces pour faire valoir les véritables douleurs de l'enfantement. Dès les premières douleurs ou les *mouches*, même quelques jours auparavant, il sort du vagin & de la matrice un *mucus* épais qui devient successivement

mir l'inflammation ; il faut encore donner & répéter des lavements émollients,

de plus en plus abondant : ce *mucus* sert à lubrifier les parties, & à leur donner la souplesse nécessaire pour qu'elles se dilatent convenablement. Quelquefois il est un peu teint de sang, & alors on dit vulgairement que la femme *marque*.

A mesure que le *travail* avance, les douleurs, multipliées, deviennent plus fortes, & s'étendent, circulairement de chaque côté, pour se réunir au *nombbril*, & delà, à l'orifice de la *matrice* : c'est alors que la femme est forcée, même malgré elle, de les faire valoir & d'employer tous ses efforts pour pousser chaque douleur vers le lieu où elle tend, c'est-à-dire, vers le siège. Le *pouls*, dans cet état, est fort élevé ; le *visage* est rouge, & tout le corps est quelquefois saisi d'un tremblement. Dès ce moment, la malade ne peut plus se tenir debout ; elle est même mal dans un fauteuil, elle demande à être couchée. Quelquefois ce changement de position prolonge l'intervalle des douleurs ; mais bientôt elles reparoissent plus fortes, plus longues & plus précipitées. Après des retours plus ou moins réitérés de ces douleurs, les efforts se portent sur les *membranes*, dans lesquelles sont les *eaux* de l'enfant : ces *membranes* se jettent au dehors, par l'orifice dilaté de la *matrice*, & forment un sac *élastique*, rond & régulier ; c'est ce qu'on appelle la *formation des eaux*. De nouvelles douleurs rompent ce sac, donnent lieu à la sortie d'une partie de ces *eaux* & à l'avancement de la tête de l'enfant, vers les parties naturelles externes. Les douleurs qui sont toujours, & plus fortes, & plus longues, engagent insensiblement la tête, qui enfin est poussée fortement, & entraînée, avec elle, le *corps de l'enfant* & les *eaux*. Quelquefois le

F 2

124 MÉDECINE DOMESTIQUE.
faire asseoir la femme sur la vapeur
d'eau chaude, frotter légèrement le

délivre vient avec l'enfant, & il en reste une partie sur la tête en forme de calotte ; c'est ce qu'on appelle *nature coiffé* ; mais plus souvent il reste encore quelques minutes, un quart d'heure au plus dans la *matrice*, & n'en est expulsé que par de nouvelles douleurs, mais infiniment plus modérées que celles qui ont précédées, & auxquelles les femmes ne donnent que le nom de *tranchées*.

Telle est la marche de la nature dans cette grande opération, appelée *accouchement*. D'après la forme & la structure que doivent avoir les parties de la génération de la femme, pour recevoir le germe du *fœtus*, pour qu'il s'y anime, s'y développe, & y parvienne à un degré d'accroissement qui le mette en état de soutenir, sans risque, les impressions de l'air, auquel il est exposé, lorsqu'il vient au monde, il étoit impossible que l'orifice de ces parties eût une capacité telle que l'enfant pût sortir du sein de sa mère, sans lui faire éprouver les douleurs indispensables d'une *dilatation*, d'autant plus grande, que l'enfant a plus de volume. La femme ne peut donc enfantier sans douleur ; & telle est, à cet égard, la loi universelle, qu'un *accouchement* libit & sans douleurs, comme il en arrive quelquefois, par relâchement, est presque toujours suivi d'accidents funestes. HIPPOCRATE l'a dit, *Aphor.* 238, & cette vérité n'est que trop confirmée tous les jours. Que les femmes cessent donc de s'effrayer : le Créateur les a pourvues d'une somme de forces nécessaires à cette opération : aussi est-il infiniment rare de voir une femme mourir dans l'*enfantement* ; ce malheur n'a lieu que dans les accouchées qui ont été saisies de crainte pendant l'*accouchement*, ou dont le travail a été contrarié par des im-

vagin avec de la pommeade adoucissante, ou du beurre frais, & appliquer sur le

prudents ou par des ignorants, ou enfin dans les femmes dont la conformation viciee s'opposoit absolument a la sortie de l'enfant.

L'accoucheur , le plus expérimenté & le plus habile , ne peut donc garantir une femme des douleurs de l'euflantement. Il est même douteux qu'il puisse abréger le travail , quoiqué la plupart le prétendent ; & c'est d'après cette prétention que les sages-femmes & quelques jeunes Chirurgiens sont , sans cesse , à toucher les femmes en travail , à dilater , à tirailler les parties naturelles , &c. ; manœuvres imprudentes & douloureuses , qui occasionnent le dessèchement de ces parties , des inflammations , des meurtrissures , &c , par suite nécessaire , la prolongation du travail , souvent même des maladies très-graves : aussi l'accoucheur le plus sage se garde-t-il de rien faire dans les accouchemens simples : s'il y assiste , ce n'est que pour satisfaire la vanité de ceux qui l'appellent ; il n'y est que spectateur ouïsif ; & si quelquefois il paraît , mal-a-propos , agir beaucoup , c'est que la plupart des femmes sont dans le préjugé faux & absurde , que plus on les aide & plus on rend l'accouchement facile.

Ce n'est pas que nous voulions dire qu'il faille abandonner, à elle-même, une femme en travail; elle a certainement besoin que des personnes sensées l'encouragent dans ces instants orageux, flattent son esprit, égaient son imagination, & l'écourdisSENT sur les douleurs qu'elle ressent. Nous voudrions seulement qu'elle chasser, d'autour d'elle, toutes ces commères, aussi dangereuses par leurs craintes que par les conseils ridicules & souvent funestes, dont elles la fatiguent.

Mais si la nature se suffit à elle-même, dans

F 3

126 MÉDECINE DOMESTIQUE.

ventre des linges trempés dans l'eau chaude. Si la nature paroît s'affoiblir , si

L'accouchement *naturel*, la femme , qui vient d'accoucher, exige des soins que l'état de foiblese , de fatigue & souvent d'épuisement, dans lequel elle se trouve , en général, l'empêche de se donner à elle-même & à son enfant. Il est donc important qu'il y ait auprès d'une femme qui accouche , une ou deux personnes sages & intelligentes , ou une *sage-femme* , ou un accoucheur , pour lui prêter les secours, dont elle va avoir besoin. La première chose qu'elles ont à faire, c'est de préparer un fil en quatre , & des ciseaux pour lier & couper le *cordon ombilical* aussi-tôt que l'enfant sera sorti du sein de sa mère. Si le *délivre* sort avec l'enfant , comme il arrive quelquefois , il suffira de lier le *cordon* dans un seul endroit, c'est-à-dire , à deux ou trois pouces de l'*ombilic* de l'enfant , & de le couper à un pouce ou deux au-dessus du fil : on aura soin de lier ce fil très-serré, parce qu'il s'agit d'empêcher le sang de l'enfant de s'écouler par les *artères ombilicales*. On sent que s'il étoit lâche , on exposeroit l'enfant à perdre tout son sang. Lorsque le *délivre* reste dans la *matrice* , après que l'enfant en est sorti, il faut faire deux ligatures au *cordon* ; la première à l'endroit que nous venons d'indiquer , & la seconde à trois ou quatre pouces au-dessus de cette première , & on coupe le *cordon* entre les deux ligatures : ces deux ligatures sont nécessaires , 1^o. par la raison que nous venons de donner , 2^o. pour empêcher le sang de s'échapper par la *veine ombilicale*. Il faut que cette opération soit faite dans le temps que l'enfant est encore entre les cuisses de sa mère.

Il est cependant un cas où il ne faut , ni lier , ni couper le *cordon* , à moins que le *délivre* ne sorte de la *matrice* en même-temps que l'enfant : c'est celui où l'enfant ne présente aucun

les forces de la femme paroissent éprouvées par la fatigue , on peut alors ,

signe de vie. Ce cas , heureusement assez rare , puisqu'il ne se rencontre guère qu'après des accouchements difficiles , laborieux & contre nature , n'est toujours que trop fréquent , entraînant pour l'ordinaire après lui , & la perte de l'enfant , & la désolation des familles. Nous croyons donc devoir prescrire , à cet égard , des préceptes qui ont échappé à M. BUCHAN ; & nous espérons qu'on nous pardonnera d'autant plus volontiers cette digression , dans une note déjà longue , que les moyens qu'il faut employer , dans ces circonstances , sont aussi simples , qu'efficaces , & qu'en les mettant en usage , on échappera à l'horreur de faire enterrer des enfants vivants , & on se procurera le plaisir indicible de rendre à la patrie des citoyens , & à des familles des rejetons qui peuvent un jour les perpétuer & peut-être les illustrer.

Lors donc qu'un enfant , sorti du sein de sa mère , ne donne aucun signe de vie , & qu'on ne sent , ni le battement de son cœur , ni celui de ses artères , il faut laisser l'enfant , quelques instants , entre les cuisses de sa mère : on lui fera de légères friction , avec la main chaude sur le ventre & sur la poitrine ; souvent il n'en faut pas davantage : peu de temps après , le mouvement du cœur se ressuscite , & quelques légères contractions de cet organe , se font sentir à la main appliquée sur la poitrine. Si on continue ces petites friction , ces signes d'existence deviennent de plus en plus marqués ; les pulsations des artères se manifestent , & bientôt les membres font quelques petits mouvements. L'enfant est alors en possession de la vie , & on peut , en toute sûreté , lier & couper le cordon ombilical.

Si ces moyens ne suffisent pas , il faut intro-

F 4

228 MÉDECINE DOMESTIQUE.
mais jamais dans un autre cas , lui don-

duire de l'air dans les *poumons* de l'enfant , soit en appliquant la bouche sur la sienne , soit en introduisant dans sa bouche un tuyau de pipe , un chalumeau de paille , &c. , parce que dans ce cas , il ne paroît pas douteux que la cause qui tient l'enfant dans cet état d'inertie qui le fait paroître mort , dépend de la difficulté qu'il a à respirer . Que cette difficulté soit occasionnée par une humeur épaisse , visqueuse & tenace qui obstrue les voies de la *respiration* , ou au peu de ressort dont jouit l'air de la chambre où est l'accouchée ; qu'elle soit due à l'une & à l'autre de ces causes , l'air qu'on introduit dans la bouche avec une certaine force , & les *frictions* légères qu'on fait sur la *poitrine* , détruisent promptement l'obstacle . Cette *inspiration* artificielle force la *poitrine* à l'*expiration* , & l'introduction de l'air , réitérée trois ou quatre fois , plus ou moins , met en mouvement ce jeu des *poumons* qui constitue la *respiration* .

Quand le *délivre* est sorti du sein de la mère avec l'enfant , qu'on a par conséquent été forcée de lier & couper le *cordon* , il faut employer ces derniers moyens , qui réussissent également ; mais , par la raison que la *circulation* de la mère à l'enfant est interceptée , il faut être plus constant , & ne quitter que lorsque la *respiration* est parfaitement établie . On se comporte de la même maniere , envers les enfants qui paroissent expirer , quelques instants après leur naissance , ou que , faute d'attention , on regarde d'abord comme vivants , & qu'on trouve sans mouvements quelques instants après . On sent que ces derniers cas demandent encore plus d'attention & de soins : ils ne sont cependant pas désespérés . Voici un fait , dont j'ai été témoin , dans un cours d'accouchement .

Une femme , mal conformée , dont un *accouchement* très-laborieux , captivoit toute notre at-

ner un verre de bon *vin*, ou de toute autre boisson cordiale.

tention, nous fit négliger l'enfant, que nous crumes très-vivant, auquel on lia & coupa le *cordon*, & qu'on mit dans le tablier d'une jeune élève qui elle-même n'étoit occupée, comme nous, que de la mère. Après avoir donné à celle-ci tous les secours que son état exigeoit, & avoir paré aux accidents auxquels elle étoit exposée, nous vinmes à l'enfant, que nous trouvâmes sans mouvement, & qui paroissoit absolument mort. Notre Professeur fit, sur le champ, apporter de l'eau tiède, dans laquelle on jeta un peu de *vinaigre*, (peu nécessaire, mais qu'on peut employer quand on en a la facilité,) il le plongea dans cette eau, il lui fit des *frictions* légères sur la *poitrine* & sur le ventre, & lui souffla, à plusieurs reprises, dans la bouche; bientôt la *poitrine* entra en action, & peu de temps après il fit entendre des cris.

Avant que de finir cet article, nous croyons devoir recommander, avec la plus grande instance, de ne rien faire avaler aux enfants qui sont dans ce cas. Les liquides quelconques & à plus forte raison les liqueurs spiritueuses tueroient infailliblement. Il faut encore se garder de couvrir les enfants qui paroissent morts, avec un linge, une serviette, &c.; c'est vouloir le tuer en rendant encore plus impossible la faculté de respirer.

Mais revenons. Aussi-tôt qu'on a achevé de lier & couper le *cordon* à un enfant bien vivant, on le donne à un des assistants, qui le pose près du feu, sur des linge blancs, jusqu'à ce qu'on puisse s'en occuper; mais il faut qu'il soit placé sur le côté, pour qu'il puisse se débarrasser des *phlegmes* qui se détachent dans toutes les parties de sa bouche & de son gosier.

La sortie du délivre est ordinairement suivie

F S

130 MÉDECINE DOMESTIQUE.
Les secours que nous venons de pro-

d'un écoulement de sang plus ou moins abondant par le *vagin*. Il faut donc que l'accouchée garde le plus grand repos, & se tienne le plus tranquille qu'il est possible : elle restera sur le lit sur lequel elle est accouchée. On aura soin qu'elle ait les reins un peu élevés, les genoux rapprochés, & on appliquera, sans compression, entre ses cuisses, des linge sèches & chauds, pour recevoir le sang ou les *vuidanges*. On changera ces linge dès qu'ils seront salis : elle restera dans cette position, une demi-heure, une heure plus ou moins, ou jusqu'à ce que l'écoulement soit un peu modéré. Enfin on apportera le plus grand soin pour qu'elle ne soit point saisie par le *froid*.

On est dans l'habitude de serrer le ventre d'une femme qui vient d'accoucher, avec des ventrières, ou des linge préparés à cet effet. Cette pratique absurde est fondée sur deux opinions des plus fausses. La première que, plus on ferre le ventre, & plutôt il se rétablit dans son volume naturel. La deuxième, que c'est le moyen d'empêcher qu'il ne s'y forme des rides ; mais il en arrive tout le contraire. En serrant le ventre on comprime la *peau*, les *muscles* & tous les *viscères* dont ils sont l'enveloppe, & on empêche par-là les premiers de revenir graduellement dans leur état naturel, en vertu de l'*élasticité* de toutes les *fibres* & de la force qu'elles ont pour se rétablir dans leur premier état, quand elles ont été fort distendues. Enfin, par ces ligatures, on intercepte la *circulation* dans les parties, & on force chacune d'elles, à rester dans l'état où elles étoient lorsqu'on les a appliquées. Delà la grosseur du ventre de la plupart des femmes, qui vivent dans les Villes, pendant que les paysannes n'en ont point, même après avoir eu un grand nombre d'enfants ; delà les *tides*, parce que la *peau* est comme engourdie

De l'Accouchement. 131
 poser, suffisent dans les accouchements na-

par ces *compressions*, & qu'elle n'a plus de ressort pour revenir à son état naturel ; delà enfin, ce qui est infiniment plus important, le ralentissement des *lochies*, souvent la *suppression* de cette *évacuation* nécessaire, source de maladies sans nombre. Au lieu donc de ces bandages, de ces ventrières, de ces ligatures, on posera sur le ventre de l'accouchée une simple serviette douce, sèche & chaude qu'on attachera sur les reins, assez lâche pour qu'on puisse passer à l'aise les doigts entre elle & la peau. Ce que nous venons de dire des bandages du ventre, doit également s'entendre de ceux dont on garrotte le sein des nouvelles accouchées, comme on verra ci-après aux articles deux, quatre & cinq.

Quand la mère est garnie, comme nous venons de le dire, & qu'elle jouit de la tranquillité & du repos que nous avons recommandés, on vient à l'enfant, dont il faut examiner avec attention toutes les parties du corps. On en voit rarement, à la vérité, qui ne sont pas bien conformés : cependant, on en trouve dont l'*anus* & l'extrémité du *canal de l'uretre* ne sont point ouverts. Ces vices de conformation exposent la vie des enfants : il faut donc appeler, sur le champ, un Chirurgien expérimenté, pour faire les opérations nécessaires en pareils cas. On voit plus souvent des enfants avoir ce qu'on appelle le *filet* : c'est une trop grande brièveté du *ligament membraneux* qui concourt à attacher la *langue* à la mâchoire inférieure : cette brièveté est quelquefois si considérable, qu'elle empêcheroit l'enfant de titter & de parler dans un âge plus avancé. Il faut donc examiner attentivement la bouche de l'enfant ; & si on s'aperçoit de ce défaut, le mettre entre les mains d'un Chirurgien. On examinera encore s'il n'a, ni *mehrissure*, ni *fracture*, ni *luxation*, &

F 6

132 MÉDECINE DOMESTIQUE.
turels. Dans tous les cas contre nature, (1)

dans ces cas, on consultera les §. V, VII & VIII du Chap. XXXIX ci-après.

Après cet examen on enlève la croute *muqueuse*, qui se fait appercevoir dans certaines parties du corps de l'enfant, en le frottant légèrement avec de l'*huile*; ensuite on lui lave le corps avec de l'*eau tieude*, dans laquelle on aura mis un peu de *vin*; mais il faut que cette *lotion* soit faite délicatement pour ne pas froisser, excorier sa peau tendre. Il vaudroit mieux s'en abstenir absolument, que de la déchirer, comme il arrive souvent: ensuite on le mettra, toujours sur le côté, dans une corbeille garnie de linge blancs, doux & secs, & on le couvrira légèrement de maniere seulement à empêcher qu'il n'air froid: on le laissera dans cet état dix ou douze heures; après ce temps expiré, on le présentera au tetton de sa mère. (V. T. I, p. 41 & s.)

(1) On appelle *accouchement contre nature*, tous ceux dans lesquels l'enfant ne peut sortir à la maniere ordinaire, soit qu'il en soit empêché par un vice de conformation dans les *organes de la génération* de sa mère, soit que lui-même soit mal posé dans la *matrice*, ou mal proportionné relativement aux passages, soit enfin que l'*obstacle* dépende de la mère & de l'enfant; car il est possible que la mère étant mal conformée, l'enfant se présente mal, & on sent que ce cas est le plus dangereux.

Il y a encore des *accouchements* qui sont simplement *difficiles & laborieux*, sans être *contre nature*: ce sont ceux qui, la mère étant bien conformée, & l'enfant dans une bonne position, sont précédés de la perte de toutes les *eaux*, & accompagnés de grandes foiblesse, de maladies graves, &c.

Toutes ces espèces d'*accouchements*, sur-tout ceux *contre nature*, exigent une expérience & une habileté, dont le plus grand nombre des

Il faut appeler, le plutôt possible, un

sages-femmes font incapables. Dans ces circonsances on voit leur vanité faire mille efforts pour couvrir leur ignorance : elles devroient bien plutôt avouer leur incapacité, dès qu'elles s'aperçoivent que l'enfant est dans une position *contre nature*, ou qu'il y a quelqu'autre obstacle qui s'oppose à sa sortie. Par cet aveu, que leur conscience & l'humanité devroient leur dicter, elles préviendroient les accidents ordinaires des accouchements difficiles, & qui, le plus souvent, ne sont funestes, ou à la mère, ou à l'enfant, que par les délais.

Nous n'entrerons point dans le détail des signes qui caractérisent les accouchements *contre nature* & les accouchements difficiles. Cette importante matière ne peut être traitée que par un homme de l'art. Nous avons d'ailleurs un grand nombre d'Ouvrages sur cette espèce d'accouchements. Ceux des MAURICEAU, des LAMOTTE, des SMÉLIE, des LEVRET, des BURTON ne laissent rien à désirer à cet égard : mais comme ils ne sont faits que pour les accoucheurs, ils se trouvent au dessus de la portée du public, & peut-être d'un grand nombre de *sages-femmes*. Voilà ce qui a porté M. BAUDELOCQUE, jeune Accoucheur du premier mérite, à publier des principes sur l'Art d'accoucher, par demandes & par réponses. Il n'avoit entrepris ce petit Ouvrage que pour favoriser l'étude & les progrès d'une jeune *sage-femme*, destinée à exercer sa profession dans la campagne d'un grand Seigneur ; mais il a cru qu'il pourroit être utile aux autres aspirantes, & certainement elles ne peuvent trouver nulle part des instructions plus claires, plus précises & plus solides : même les personnes qui ne se destinent point à cette profession, & qui désirent seulement avoir des notions exactes sur les accouchements, ne peuvent mieux faire, que de se procurer cet Ouvrage. Il

334 MÉDECINE DOMESTIQUE.
accoucheur, ou une *sage-femme* expérimentée (a).

ARTICLE II.

De ce qu'il faut faire lorsque la femme est accouchée.

Lorsque la femme est délivrée, on doit lui éviter toute inquiétude, & la tenir le plus tranquille qu'il est possible. On ne lui donnera que des *aliments légers & liquides*, comme du *grauau*, de la *panade*, &c.; sa boisson sera légère & *délavante*: ce précepte,

se vend à Paris, chez DIDOT, jeune, Quai des Augustins; RUAULT, rue de la Harpe; & à Amiens, chez GODART.

Nous nous contenterons de prescrire avec M. BUCHAN, qu'il faut appeler un *accoucheur*, ou une *sage-femme* expérimentée, dès qu'on s'aperçoit que le *travail* languit, ou qu'il n'a pas la marche que nous avons décrite, note précédente, & à plus forte raison, si la femme est mal conformée, bossue, nouée, &c.

(a) Nous ne pouvons nous empêcher de blâmer l'usage ridicule, toujours en vogue dans la plupart de nos campagnes, de rassembler un grand nombre de femmes auprès de celle qui est en *travail*. Toutes ces comères, bien loin d'être utiles, ne servent qu'à embarrasser la chambre & qu'à nuire aux personnes nécessaires: en outre elles fatiguent la malade par le bruit qu'elles font, & souvent nuisent beaucoup par leurs conseils absurdes, ou donnés mal-à-propos.

cependant, a beaucoup d'exception. J'ai vu des femmes, dont il falloit soutenir les forces après l'accouchement, avec des aliments solides & des vins généreux. Dans ce cas, on peut leur donner du poulet & un verre de bon vin. (Voyez Tome II, note I, page 214.)

Il arrive quelquefois, qu'après être délivrée, une femme a une hémorragie ou des vuidanges trop abondantes : il faut alors que la malade ait la tête basse, qu'elle soit tenue fraîchement, & qu'elle soit traitée, à tous égards, comme dans les règles excessives. (Voyez Art. IV du §. I de ce Chapitre, p. 94 & suiv.) Si les vuidanges deviennent excessivement abondantes, on trempera des linges dans une mixture de parties égales d'eau & de vinaigre, ou de vin rouge, & on les lui appliquera sur le ventre, sur les reins & sur les cuisses. Il faut changer ces linges aussi-tôt qu'ils sont secs, & les renouveler jusqu'à ce que l'hémorragie ait commencé à se calmer (a).

(a) Dans un cas pareil, j'ai éprouvé d'excellents effets de la mixture suivante.

Prenez d'eau distillée de pouillot,
d'eau distillée simple de cannelle, } de chaque
de sirop diacode, } 2 onces,

336 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Si, après qu'une femme est délivrée, elle éprouve de grandes douleurs, il faut qu'elle boive abondamment d'une *tisane délayante chaude*, comme du *grau d'avoine*, ou du *thé*, avec un peu de *safran*: on lui donnera des bouillons légers, dans lesquels on mettra des *semences de carvi*, ou un peu d'*écorce d'orange*. On peut encore lui donner, souvent dans la journée, une once d'*huile d'amandes douces*, dans un verre des boissons précédentes. Et si la malade a des *insomnies*, on lui donnera de temps

d'*élixir de vitriol*, 1 gros.

Mélez.

On en donne deux cuillerées ordinaires toutes les deux heures, ou plus souvent, s'il est nécessaire (1).

(1) Il est important d'être averti que le *flux excessif des loches* est quelquefois entretenu, ainsi que l'*hémorragie de la matrice*, par une portion de l'*arrière-faix*, ou tout autre corps retenu dans la *matrice*, dont un habile *accoucheur* peut délivrer sur le champ. D'ailleurs, les *loches* peuvent être très-abondantes chez quelques femmes, sans qu'elles en éprouvent la moindre incommodité; de sorte que ce n'est pas toujours par l'abondance apparente de cette matière qu'on doit juger du *flux immodéré*, mais par les accidents qu'il entraîne à sa suite, comme la tension du ventre, l'*obscurcissement de la vue*, les *défaillances*, les *convulsions*, l'*enflure œdemateuse* des jambes, &c. Ce n'est donc que dans ces cas qu'il faut en venir aux *remèdes* que propose ici M. BUCHAN.

De l'Inflammation de la Matrice. 137
 en temps une cuillerée de sirop diacode dans un verre de ces mêmes boissons : si elle a de la chaleur, ou une disposition à la fièvre, elle prendra toutes les cinq ou six heures, dans un verre de sa boisson ordinaire, une dose de la poudre suivante. (a)

ARTICLE III.

De l'Inflammation de la Matrice.

L'inflammation de la matrice est une maladie dangereuse & assez fréquente, après l'accouchement : elle se manifeste par des douleurs dans la partie inférieure du ventre, qui sont ordinairement plus violentes au toucher ; par la tension ou la roideur des parties ; par une grande faiblesse ; par un changement subit dans toute la personne ; par une fièvre continue, accompagnée d'un

(a) Prenez de pattes d'écrevisses préparées, demi-once, de nitre purifié, 2 gros, (Voyez note 1, p. 14 de ce Vol.) de safran en poudre, 1 gros. Méllez le tout ensemble, divisez en huit ou neuf doses.

Lorsque la malade est affaissée ou tourmentée par des douleurs hystériques, on lui donnera, souvent dans la journée, douze ou quinze gouttes de teinture d'assafetida dans un verre d'infusion de pouillois.

138 MÉDECINÉ DOMESTIQUE.

pouls foible & dur ; par un léger délire ou un râvissement ; quelquefois par un vomissement continual , par le hoquet , par un écoulement d'eau rousse , fétide , acre par la matrice ; par des envies fréquentes d'aller à la garde-robe , par des ardeurs d'urine , & d'autres fois par leur suppression totale.

Cette maladie doit être traitée comme toutes les autres inflammations , par la saignée & les délayants. La malade boira de l'eau de gruau ou de l'eau d'orge légère , & elle en boira une tasse trois ou quatre fois par jour , dans laquelle elle fera dissoudre un gros de nitre. (Voyez ce mot à la Table) On lui donnera souvent des lavements d'eau & de lait ; on appliquera sur le ventre des linges trempés dans de l'eau chaude ou des vessies pleines de lait chaud coupé avec de l'eau (1).

(1) L'inflammation de la matrice est presque toujours mortelle , & ne va guere au-delà du septième jour , qui est le plus redoutable : elle se termine rarement par la résolution ; mais le plus souvent c'est par la suppuration & la gangrene. Les élancements les plus vifs & le redoublement de la violence de tous les accidents , annoncent la suppuration. Les frissons , les défaillances & la sueur froide annoncent la gangrene. On a vu l'inflammation de la matrice dégénérer encore en squirre , ou en cancer , &c.

ARTICLE IV.

De la Suppression des Lochies & de la Fievre de lait.

La suppression des lochies, après l'accouchement, & la fievre de lait, doivent être traitées, à peu près, de la même maniere, que l'inflammation de la matrice. Dans tous ces cas, les secours les plus sûrs sont les boissons abondantes, de légères évacuations, & des fomentations sur les parties malades. (1)

La suppression des lochies est la cause la plus commune de cette maladie ; cependant elle peut encore être la suite des copulations, des passions vives, des fausses couches, de la retention du placenta dans la matrice, & quelquefois de la suppression des règles chez les femmes qui ne sont, ni grosses, ni accouchées.

L'instant où l'on doit faire les saignées, est dans les trois premiers jours, & c'est un point des plus importants.

(1) Les lochies coulent ordinairement de huit à quinze jours : il arrive cependant quelquefois qu'elles se terminent en deux ou trois jours, ou qu'elles se prolongent, jusqu'à vingt, trente & même quarante jours, sans qu'il survienne le moindre accident. Leur quantité est aussi indéterminée que leur durée : on a vu des accouchées qui n'en rendoient point, & ce sont surtout celles qui n'ont jamais été réglées ; & d'autres qui les ont si abondantes, qu'on ne manquerait point de s'alarmer, si l'on n'étoit d'ailleurs rassuré par le bon état des malades. (Voyez note 1, p. 136 de ce Vol.) Cet écoulement est ex-

140 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Dans la fièvre de lait, il faut faire des onctions sur les mamelles avec de

trêmement chargé de sang, pendant un ou deux jours : il s'éclaircit ensuite & prend l'aspect d'une sérosité teinte, qui blanchit insensiblement & s'épaissit en matière de lait trouble, en diminuant à proportion. Quelle que soit la quantité de cet écoulement, toujours relatif au sujet, s'il vient à se supprimer, il donne lieu aux plus grands accidents. Nous avons déjà vu que cette suppression étoit la cause ordinaire de l'inflammation de la matrice & de tous les symptômes graves qui l'accompagnent : elle produit encore l'inflammation du sein, des douleurs aux lombes & aux aines, des coliques très-vives ; la passion iliaque ; la fièvre, tantôt inflammatoire, tantôt pourprée, tantôt militaire (Voyez ci-après) ; des accès hystériques les plus violents ; le délire, les convulsions, une affection comateuse & même l'apoplexie, l'hémoptysie & l'oppression, des sueurs froides, la syncope, &c. : elle occasionne des dépôts purulents qui deviennent funestes, si le pus ne se fait point une issue au dehors.

On doit juger, par cet exposé, que c'est de toutes les suppressions, la plus formidable : aussi enlève-t-elle les malades avant le quatorzième jour. Les autres évacuations, telle que la sueur abondante & la diarrhée, sont souvent la cause de cette suppression ; mais les plus ordinaires sont les fautes commises dans le régime, le froid, la colère, la terreur & les autres passions vives ; les accès hystériques, les odeurs, &c.

Voici une belle observation de M. CLERC, qui donnera une idée juste du traitement qu'exige cette maladie funeste. « Mad... accoucha doucement, lenteusement d'un premier enfant : pendant les trois premiers jours, tout alloit bien ; la nuit suivante les choses changèrent de face ; les loches se supprimèrent, la fièvre s'alluma, l'abdomen devint douloureux, le ventre

De la Suppression des Lochies, 141
l'huile de graines de lin chaude, ou y appliquer des feuilles de chou rouge. Il

„ se tendit, & la malade fut trayaillée de co-
 „ liquez d'estomac : la célérité & la grandeur des
 „ accidents annonçoient un danger prochain.
 „ Mon pere , qui soignoit la malade , proposa
 „ une consultation : M. BURET y fut appellé
 „ avec moi. Je revenois de Paris alors , & M.
 „ ASTRUC m'avoit appris que dès qu'une partie
 „ étoit engorgée , enflammée & spasmodiquement
 „ resserrée , il falloit bien se garder d'augmenter
 „ les accidents par la dérivation du sang
 „ vers elle. C'étoit le cas où se trouvoit Mad....
 „ Aidé du principe , per largiora vasea , j'osai pro-
 „ poser mon avis , qui étonna d'abord le Mé-
 „ decin consultant. La discussion fut courte : la
 „ Dame fut saignée du bras ; une demi-heure
 „ après , nous lui ordonnames de mettre les
 „ jambes dans l'eau tiede avec une ligature au-
 „ dessus de chaque malleole , nous fimes appli-
 „ quer sur le ventre des fomentations émollientes.
 „ Presque dans le même temps , la malade vo-
 „ mit , à différentes reprises , une quantité éton-
 „ naute de matière laiteuse très-fermentée : je
 „ lui aurois fait prendre , avec précaution , un
 „ grain ou deux d'émettique , dissout dans beau-
 „ coup d'eau , selon l'indication , si la nature
 „ agitante ne m'eût interdit tout autre secours.
 „ La malade se sentoit revivre , & les secours
 „ externes réussirent si bien , que trois ou qua-
 „ tre heures après la saignée , les lochies repa-
 „ rurent , & tous les accidents cessèrent.
 „ Quand , faute d'attention , on a laissé ag-
 „ graver les accidents , que le Médecin arrive
 „ trop tard , que le reflux du sang laiteux vers
 „ la tête , occasionne un assoupissement , un co-
 „ ma , un delire obscur , où que la malade croit
 „ voir des étincelles & ramasse des flocons , le
 „ péril est encore plus certain , dans cette cir-

142 MÉDECINE DOMESTIQUE.
faut présenter souvent l'enfant au tétton, ou faire tetter la malade par une autre personne.

Rien de plus propre à prévenir la *fievre de lait*, que de présenter l'enfant de bonne heure à la mamelle. L'habitude où l'on est de ne pas faire tetter l'enfant, dans les trois premiers jours, est contraire à la nature & à la raison : elle est également nuisible à la mère & à l'enfant. Toute femme qui a du *lait* dans les *mamelles*, doit se faire tetter, ou par son propre enfant, ou par d'autres personnes, au moins pendant le premier mois ; c'est le seul moyen de prévenir la plupart des maladies, si fatales aux femmes en couches. (Voyez Tome II, note 1, page 159 & suiv.)

„ constance, que dans toutes les maladies accompagnées de ces *symptomes*. Alors les saignées du bras & du pied sont inutiles ; la seule indiquée est celle de la *jugulaire*, qui rénsit quelquefois. De larges *emplâtres vésicatoires*, entre les épaules, de puissants *épipastiques* à la plante des pieds, & peut-être l'*émétique*, qui peut produire une secoussé générale, sont les seules ressources qui restent au Médecin. Il y a quelques exemples de leurs succès ; mais ils sont rares : d'ailleurs les *vésicatoires* exigent du temps pour agir, & la malade meurt avant leur effet. » (*Histoire naturelle de l'Homme malade*, T. I, p. 396 & suiv.)

ARTICLE V.

De l'Inflammation des Mamelles.

Lorsqu'il y a *inflammation* aux mamilles, & qu'elle est accompagnée de rougeur, de dureté & des autres *symptômes* d'une *suppuration* menaçante, le remède externe le plus sûr, est un *cataplasme* de mie de pain & de *lait*, adouci avec de l'*huile* ou du *beurre frais*: on le renouvelle, trois fois par jour, & on continue jusqu'à ce que la *tumeur* soit résolue ou vienne à *suppuration*. Les *répercussifs*, dans ce cas, sont très-dangereux; souvent ils occasionnent la *fièvre*, & quelquefois ils menent au *cancer*; au lieu que la *suppuration* est rarement accompagnée d'aucun danger, & qu'elle a souvent des effets très-salutaires (1).

(1) Il ne s'agit ici que de l'*inflammation* du *sein*, occasionnée par la stagnation ou le séjour du *lait* dans les *mamelles*. Le froid subit, les passions vives, les *contusions*, les coups, &c., donnent le plus souvent lieu à cet engorgement *inflammatoire*, qui est toujours accompagné de *fièvre* & souvent de soif, de *mal de tête*, de difficulté de respirer, &c.

L'*inflammation* du *sein*, dans tout autre temps qu'après l'accouchement, se résout assez facilement, lorsqu'on ne laisse pas le mal faire des progrès: mais celle qui provient de *lait gru-*

144 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Lorsque les bouts des mamelles, ou les *mamelons*, sont gercés, écorchés, fendus, il faut les lubréfier avec une *mixture d'huile & de cire vierge*, ou avec une *dissolution de gomme arabique*. J'ai vu l'eau de la *Reine de Hongrie* produire de bons effets dans ce cas. Lorsque ces accidents deviennent opiniâtres, on donne à la malade un *purgatif rafraîchissant*, auquel rarement ils résistent.

ARTICLE VI.

De la Fievre miliaire.

La *fievre miliaire* est une maladie très-ordinaire aux femmes en couche; mais, comme nous en avons déjà traité, nous ne nous en occuperons pas da-

*mélé dans le sein, ainsi qu'on le suppose, ne se termine guère que par l'abcès, & on ne saurroit l'éviter lorsque la phlogose dure au-delà de quatre ou cinq jours. On a même à redouter une fistule très-rebelle, si on y laisse croupir le pus trop long-temps. (M. LIEUTAUD, *Précis de la Médecine pratique*, Tome II, page 491.)*

Outre les *cataplasmes de mie de pain & de lait*, qui sont, sans contredit, de bons remèdes, il faut quelquefois en venir à la *saignée* du bras ou du pied pour empêcher les progrès de l'*inflammation*, & souvent elles favorisent la *révolution*. Il faut, en outre, avoir soin d'entretenir la liberté du ventre par des *lavements émollients & adoucissants*.

vantage.

vantage. (Voyez T. II, p. 203.) Le célèbre HOFFMANN observe, qu'on vient, en général, à bout de prévenir cette fièvre chez les femmes en couche, si, durant la grossesse, on leur fait observer un régime exact ; si elles font un exercice modéré ; si elles prennent, de temps en temps, un laxatif composé de manne & de rhubarbe, ou de crème de tartre ; si elles n'oublient pas de se faire saigner dans les premiers mois ; si enfin elles se garantissent des impressions d'un air trop vif. Une circonstance, non moins nécessaire à observer, c'est de ne pas précipiter le travail par des remèdes qui peuvent enflammer le sang & les humeurs, ou leur procurer un mouvement & une agitation contre nature. Il faut veiller, lorsqu'elles sont accouchées, à ce que les lochies aient leur cours ordinaire ; & si le pouls est vif, leur ordonner un peu de nitre, &c. (1).

(1) Le temps, dans lequel la fièvre miliaire se manifeste le plus souvent, chez les femmes en couches, est celui de la fièvre de lait dont elle est une complication : comme elle est peu différente de celle qui vient dans d'autres circonstances, M. BUCHAN renvoie au T. II, page 203 & suivantes, pour connoître sa nature & son traitement. Nous observerons seulement, avec M. LIEUTAUD, que la pesanteur de tête,

146 MÉDECINE DOMESTIQUE.

ARTICLE VII.

De la Fievre pourprée.

La maladie la plus dangereuse pour les femmes en couches , est le *pourpre* ou la *fievre pourprée* : elle se manifeste , pour l'ordinaire , le deux ou le troisième jour après l'accouchement . Quelquefois cependant elle arrive plutôt ; mais d'autres fois , quoique plus rarement , elle ne paroît pas avant le cinq ou sixième jour.

Elle commence , comme la plupart des autres fevers , par le *frisson* , auquel succède l'*insomnie* , des douleurs à la tête , des *maux de cœur* violents & des *vomissements bilieux* . La malade sent ordinairement une grande douleur dans le dos , dans les hanches & dans la *région de la matrice* . Il se fait un changement subit dans la quantité & dans la qualité des *lochies* . La malade est

avec tintement d'oreilles , l'*oppression de poitrine* , le *pouls foible & inégal* , font , dans la *fievre miliaire des femmes en couche* , d'un très-mauvais présage : il en est de même du *cours de ventre* , qui peut troubler l'écoulement des *vuidanges* & déranger l'*éruption* . Le *délire* , s'il n'est pas mortel , peut dégénérer , dans ces circonstances , en *manie* qui dure long-temps , & même toute la vie.

De la Fievre pourprée. 147

tourmentée du *teneisme* ou de fréquentes envies d'aller à la garde-robe. L'*urine* qui est fort haute en couleur, ne sort qu'en petite quantité & ordinairement avec douleur. Le ventre devient quelquefois d'un volume considérable & fort douloureux, au plus léger touchet. Lorsque la *fievre* a continué, pendant quelques jours, la violence des *symptomes inflammatoires* diminue, pour l'ordinaire, & la maladie prend alors un caractère plus marqué de *putridité*. Un *cours de ventre bilieux* ou *putride* se manifeste souvent, à cette époque, & même plutôt; & ce *cours de ventre* opiniâtre & dangereux accompagne ensuite la maladie dans tous ses états postérieurs. Il n'est pas de maladies qui demandent à être traitées avec plus d'intelligence & d'attention que celle-ci. En conséquence, il faut appeler du secours le plutôt possible. La *saignée* convient, en général, aux femmes *pléthoriques* dans les commencements; cependant on ne peut en user qu'avec précaution, & on ne doit jamais la répéter, à moins qu'il n'y ait des signes très-graves d'*inflammation*, auquel cas il faut encore y joindre un *emplâtre vésicatoire* sur la *région de la matrice*.

G 2

148 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Pendant le *frisson*, il faut mettre tout en usage pour en diminuer la violence & la durée : c'est pourquoi on donnera de grandes quantités de boissons *delayantes* chaudes ; &, si la malade est affaissée, on y joindra, de temps en temps, un verre de *petit-lait au vin*. On appliquera, sur les extrémités, des corps chauds, comme des briques chauffées, des bouteilles ou des vessies, remplies d'eau chaude, &c.

Il faut, pendant tout le cours de cette maladie, donner & répéter souvent des *lavements émollients*, composés d'eau & de *lait* ou *d'eau de veau*. Ils sont utiles en ce qu'ils débarrassent les *intestins*, & qu'ils servent comme de *fomentations internes* à la *matrice* & aux parties adjacentes : cependant ces *lavements* demandent de l'adresse pour être administrés à cause de la sensibilité, dont toutes les parties, qui sont renfermées dans le *petit bassin*, sont affectées dans ce temps.

Pour débarrasser l'*estomac* de la *bile*, dont il est surchargé, on donne, en général, un *vomitif*; mais comme les *vomitifs* sont fort sujets, dans cette occasion, à augmenter l'irritation de l'*estomac* déjà trop grande, il est plus sûr de s'en passer, & de donner à la place

quelque doux *laxatif*, qui aura le double avantage de rafraîchir les *entraillles*, & d'évacuer la *bile*.

Les *remedes* que j'ai toujours employés avec le plus de succès dans cette maladie, sont les *remedes salins*. Si on les répète convenablement, ils arrêtent le *vomissement*, & calment, en même-temps, la violence de la *fievre*. S'ils procurent un *dévoiement*, ou si la malade est tourmentée par l'*insomnie*, on lui donnera, selon les circonstances, quelques gouttes de *laudanum liquide*, ou un peu de *sirop diacode*.

Lorsque le *cours de ventre* est assez considérable pour épuiser la malade, on lui donnera un *lavement* composé d'*empois*, dans lequel on mettra trente ou quarante gouttes de *laudanum*: on lui donnera pour boisson de l'eau de *riz*, dans chaque pinte de laquelle on disfoudra une once de *gomme arabique*. Si ces *lavements* ne réussissent pas, on aura recours à la racine de *colombo*, ou à quelqu'autre *astringent* fort. (V. T. III, note 1, page 105.)

Il faut, en général, que les *aliments* soient légers, & que la boisson soit *délayante*: cependant lorsque la maladie traîne en longueur, il est nécessaire de

G 3

150 MÉDECINE DOMESTIQUE.
soutenir la malade avec des *aliments*
nourrissants & des *cordiaux* puissants.

Nous avons déjà fait observer que cette maladie, après avoir duré quelque temps, prend souvent le caractère de *fievre putride*. Dans ce cas, il faut donner le *quinquina*, soit seul, soit joint à des *cordiaux*, selon que les circonstances le demandent. Comme le *quinquina* en substance est susceptible de purger, il faut le donner en *infusion* ou en *décoction*, mêlé à la *teinture de rose*, ou à quelqu'autre *astringent doux*, ou de la maniere suivante :

Prenez d'*extract de quinquina*, 20
grains,
d'*eau de cannelle spiritueuse*,
demi-once,
d'*eau de cannelle simple*, 2
onces,
de *laudanum liquide*, 10
gouttes.

Méllez pour une dose, qu'on peut répéter toutes les deux, trois ou quatre heures, ou autant qu'il est nécessaire.

Lorsque l'*estomac* n'est pas en état de supporter ce régime, il faut soutenir la malade avec des *lavements* d'*eau de bœuf* ou d'*eau de poulet*.

Pour prévenir cette maladie, il faut

qu'une femme en couche soit parfaitement tranquille ; qu'elle ne se nourrisse que d'aliments légers & simples ; que sa chambre soit tenue fraîchement , & qu'on y fasse circuler un air nouveau. Rien de plus dangereux , pour une femme , dans cet état , que d'être tenue trop chauvement. Il ne faut point qu'elle soit trop couverte ; qu'elle se leve trop promptement : il faut qu'elle ait une attention particulière à la propreté , & cet article est des plus importants. (Voyez T. II , page 178 & suiv. jusqu'à la page 214 , & la note qui l'accompagne.)

ARTICLE VIII.

De la Fievre de lait.

Pour prévenir la *fievre* qui accompagne l'arrivée du *lait* dans les *mamelles* , il faut que la femme en couche se fasse tetter fréquemment : il faut même qu'elle emploie ce moyen dès les premières apparences du *lait* dans son sein , quand même il n'y auroit encore aucun signe précurseur de la *fievre* , afin d'empêcher que le *lait* ne s'aigrisse & ne soit , dans cet état , repompé dans la *masse du sang*. Il faut encore qu'elle évite la *constipation* ; & elle ne peut

G 4

152 MÉDECINE DOMESTIQUE.

rien faire de mieux, pour la prévenir, que de prendre tous les jours des *lavements adoucissants*, & de se mettre à un régime relâchant (1).

(1) C'est vers le trois ou quatrième jour de l'accouchement que le *lait* excite une *fievre légère*, qui se termine ordinairement en deux ou trois jours par une petite moiteur ou par toute autre évacuation. Il est rare qu'elle exige des remèdes, lorsque les *vuidanges* ont leur cours ordinaire : le régime & la succion que M. BUCHAN recommande suffisent : mais si l'écoulement des *lochies* se dérange, la *fievre de lait* peut durer plus long-temps, même dégénérer & donner lieu à l'un ou l'autre des accidents dont on vient de traiter dans les articles précédents.

Les femmes qui ont beaucoup de *lait*, & qui ne sont pas assez tétées par leurs enfants, sont sujettes à des *engorgements aux mamelles*, dont elles souffrent beaucoup, & qui peut se changer en vraie *phlogose* & conduire à l'*inflammation* de ces parties ; c'est ce que les femmes appellent le *poil*. La *fievre* précédée du *frisson*, se met de la partie ; mais elle ne dure pas long-temps.

Le régime sévere, pendant les sept ou huit premiers jours, est ici très-nécessaire. On couvre le sein de linge chauds, qu'on renouvelle lorsque le *lait* les mouille ; mais il faut bien prendre garde que la malade n'amasse de froid : car la chaleur, dans ce cas, est au-dessus de tous les *topiques* qu'on est dans l'usage d'appliquer. On donne intérieurement des *diurétiques* pour entraîner vers les *reins* la matière dont on veut délivrer les *mamelles*. La *térébenthine* de Chio, avec la poudre de *cloportes*, est le remède dont on voit les meilleurs effets, lorsque l'état du *pouls* permet d'en user ; & ce remède, dit

Nous terminerons nos observations, sur les *femmes en couches*, en leur recommandant sur toute chose de se garantir du froid. Les femmes pauvres, que la nécessité force de quitter leur lit trop tôt, amassent souvent du froid, qui les jette dans des maladies dont elles ne guérissent jamais par la suite : c'est en vérité un grand malheur qu'on ne prenne pas plus de soin des pauvres dans ces circonstances.

Mais les femmes riches courent encore de plus grands risques en se tenant trop chaudement : elles sont, pour la plupart, dans une espece de bain, les huit ou dix premiers jours de leur couche, & bientôt on les voit toutes parées pour recevoir des visites. Il n'est personne qui ne sente le danger d'une pareille conduite.

La coutume superstitieuse qui oblige les femmes de garder la chambre, jus-

M. LIEUTAUD, mérite d'être plus connu. Il faut faire tetter par un ou plusieurs enfants, même par une personne adulte, ou avoir recours à de petits chiens ; mais lorsque les *mamelles*, engorgées à un certain point, sont douloureuses, on est quelquefois forcé d'en venir à la *saignée*, & même aux *purgatifs*. D'ailleurs on se comporte comme dans l'*inflammation des mamelles*. (Voyez page 143 de ce Volume.)

G 5

154 MÉDECINE DOMESTIQUE.
 qu'à ce qu'elles aient été à l'Eglise, est encore une cause très-commune pour elles d'amasser du froid. Toutes les Eglises sont humides, & la plupart sont froides ; elles sont, en conséquence, le lieu le plus dangereux qu'elles puissent choisir pour faire leur première visite, après avoir été enfermées dans une chambre chaude pendant un mois. (V. Tome I, page 367, & note 1, ainsi que les pages 377 & suiv.)

§. V.

De la Stérilité.

On doit mettre la stérilité au rang des maladies des femmes, parce que la plupart de celles qui, étant mariées, n'ont pas d'enfants, ne jouissent guères d'une bonne santé. Cette maladie peut reconnaître plusieurs causes : une nourriture trop forte & trop substantielle, le chagrin, le relâchement, &c. ; mais elle est particulièrement occasionnée par la suppression des règles, ou le cours irrégulier de cette évacuation (1).

(1) Ajoutons aux causes que vient d'exposer M. BUCHAN, plusieurs autres, malheureusement trop communes dans les grandes Villes ; telles que le libertinage, la crapule, & la vérole qui en est la suite ; l'excès du vin, des liqueurs spiritueuses, du café ; la pléthora, l'embonpoint excessif, les fleurs blanches, le scorbut, &c.

Il est très-certain que les *aliments* trop succulents vicien les humeurs, & s'opposent à la fécondité. On voit rarement des femmes *stériles* parmi les pauvres artisans, tandis que rien n'est plus commun parmi les gens riches & fort opulents. On voit la fécondité, dans tous les pays, être proportionnée à la pauvreté, & il ne seroit pas difficile de rapporter plusieurs exemples de femmes, qui, réduites au *lait* & aux *végétaux* pour toute nourriture, ont conçu & enfanté, quoiqu'elles n'aient jamais mis d'enfants au monde auparavant. Si les riches se nourrissoient comme le plus grand nombre des paysans ; s'ils faisoient autant d'exercice qu'eux, ils seroient rarement dans le cas d'envier à leurs pauvres vaillants & domestiques, de nombreuses familles, tandis qu'eux-mêmes meurent de chagrin de n'avoir pas un seul héritier, à qui ils puissent laisser leurs vastes fortunes.

L'opulence engendre l'inaction, qui non-seulement viciie les humeurs, mais encore conduit les *solides* à un relâchement universel, étant absolument contraire à la génération.

Pour prévenir ces accidents, nous conseillons, 1^o. un exercice suffisant

G 6

156 MÉDECINE DOMESTIQUE.

en plein air ; 2°. un régime composé de végétaux & sur-tout de lait (a).

3°. L'usage de quelques remèdes astringents, comme l'alun, le fer, le sanguine, l'élixir de vitriol, les eaux de Spa ou de Tunbridge, (ou de Forges,) le quinquina, &c. enfin, & de préférence à tout autre, le bain froid.

La stérilité est souvent la suite du chagrin, d'une peur subite, de la douleur, de toutes les passions qui sont capables de supprimer les règles. Lorsqu'on a lieu de soupçonner que cette maladie dépend des affections de l'âme, il faut que la malade s'égaie & se récrée le plus possible : il faut qu'elle fuie tous les objets qui lui sont désagréables, & qu'elle mette tout en usage pour s'amuser & pour satisfaire ses fantaisies (1).

(a) Le Docteur CHEYNE atteste, que la privation des enfants est plus souvent la faute du mari que de la femme : aussi recommande-t-il plus expressément les végétaux & le lait au premier qu'à la dernière. Il ajoute que son ami le Docteur TAYLOR, qu'il appelle *the milk Doctor of Croydon*, le Docteur au lait de Croydon a mis plusieurs personnes opulentes, de ses environs, qui étoient mariées, depuis plusieurs années, sans avoir eu d'enfants, en état d'en avoir de beaux & de bien portants, en les réduisant au lait & aux végétaux pendant un temps considérable.

(1) M. BUCHAN ne parle pas de la stérilité qui

C H A P I T R E XXXVIII.

Des Maladies des Enfants.

Q Ue le sort de l'homme est à plaindre dans l'enfance ! Il naît plus foible qu'aucun autre animal ; il a plus long-temps besoin des secours & des soins de ses pere & mere ; & encore ces soins , ces secours ne lui sont-ils pas toujours accordés : & quand on veut bien lui en faire part , il souffre souvent davantage par la maniere dont ils sont administrés , que s'il étoit absolument abandonné. Aussi les soins , mal entendus des pere & mere , des nourrices , des sages-femmes , deviennent-ils les sources les plus fécondes de maladies pour les enfants. (Voyez Tome I , page 15 , noté a & note 1.) (a)

dépend des vices de conformation & du mauvais état des organes : telles sont l'étranglement du *vagin* par des *cicatrices* qui sont les suites des *accouchemens laborieux* , de la *petite vérole* , de la *brûlure* , des *maladies vénériennes* , &c. , du *dessèchement* , ou du *relâchement* de l'entrée du *vagin* , ou de la *cavité de la matrice* , &c. , parce que ces vices ne demandent que la main du Chirurgien , s'ils ne sont pas absolument incurables.

(a) Nous ne rapporterons qu'un fait des soins

158 MéDECINE DOMESTIQUE.

Il n'y a personne , pour peu qu'il soit attentif , qui n'ait observé que les premières maladies des enfants ont leur siège dans les *intestins*. Cela ne doit point paraître étonnant , puisque la plupart sont , en quelque sorte , empoisonnés par les *aliments* & les *drogues indigestes* , dont on les gorge aussi-tôt qu'ils voient le jour. Tout ce que l'estomac ne peut digérer , doit être regardé comme *poison* ; & , à moins qu'il ne soit rejetté par le *vomissement* ou par les *selles* , il occasionne des *maux de cœur* , des *coliques* , des *spasmes* dans les *intestins* , ou , comme les bonnes femmes disent , des

officiels & de l'admirable intelligence des *sages-femmes* : c'est l'habitude presque universelle dans laquelle elles sont de frôfîler , de comprimer les mamelles des enfants , pour en faire sortir , à ce qu'elles disent , le *lait*. Quoique l'on trouve effectivement une petite quantité de liquide dans le sein des enfants nouveau-nés , cependant , comme ils ne sont pas certainement faits pour être têtés , on ne doit jamais se livrer à cette pratique. J'ai vu cette opération cruelle occa-
sionner une *dureté* , une *inflammation* , une *sup-
puration* dans ces parties , & je n'ai jamais vu qu'il fût résulté d'inconvénient de l'avoir omise. Quand le sein d'un enfant est dur , il suffit d'y appliquer un *cataplasme adoucissant* , ou un peu de l'emplâtre *diachylon* , étendu sur un morceau de peau douce de la largeur d'un écu ; on réi-
tere ces applications jusqu'à ce que la dureté soit dissipée.

Comme il est évident que tous ces symptomes n'ont point d'autres causes, que des substances qui irritent les intestins, il n'est pas douteux que la méthode de les guérir ne consiste à chasser, le plutôt possible, ces substances : or le remede le plus sûr & le plus efficace, dans ces cas, est un doux vomitif. En conséquence :

Prenez d'*ipécacuanha* en poudre, 5 ou 6 grains. Mettez dans deux cuillerées d'eau ; ajoutez un peu de sucre : on en donne une cuillerée à café tous les quarts d'heure, jusqu'à ce qu'il opere ; ou bien, & ce moyen répond encore mieux à l'indication :

Prenez de *tartre flibié*, 1 grain, d'*eau commune*, 3 onces. Faites dissoudre l'*émétique* dans cette quantité d'eau ; ajoutez un peu de sirop. On le donne également par cuillerée à café, tous les quarts d'heure, jusqu'à ce qu'il opere.

Ceux qui craignent d'employer le *tartre émétique*, peuvent donner à la place six ou sept gouttes de *vin d'anisimoine*, (Voyez ce mot à la Table)

160 MéDECINE DOMESTIQUE.
dans une cuillerée à café d'eau ou de
gruau léger.

Ces *remedes* ont l'avantage de nettoyer l'*estomac* & de lâcher le *ventre*. Si cependant ils ne produisent point ce dernier effet, & si l'enfant est constipé, il faut lui donner un petit *purgatif* doux. On fait fondre, en conséquence, un peu de *manne* & de *pulpe de cassé*, dans de l'eau bouillante, & on en donne de petites quantités à la fois, jusqu'à ce que cette *purgation* opere ; ou, ce qui vaut encore mieux, on mèle quelques grains de *magnésie blanche* dans quelqu'un des *aliments* de l'enfant, & on en continue l'usage, jusqu'à ce qu'elle ait fait effet. Si ces *remedes* sont administrés avec soin ; si l'on a l'attention de frotter le ventre & les membres de l'enfant avec la main chauffée devant le feu, plusieurs fois par jour, on réussira presque toujours à les guérir des maladies de l'*estomac* & des *intestins*, si cruelles à cet âge.

La méthode générale que nous venons d'exposer, est la base de toutes celles dont on doit faire usage pour guérir les maladies internes des enfants : elle concourra encore à la guérison des maladies externes : telles sont les *gerçures*.

res, les rougeurs, les engorgements des glandes, &c.; maladies qui, comme nous l'avons déjà fait observer, sont principalement dues à un régime trop échauffant, & doivent, par conséquent, être attaquées par de douces évacuations: car les évacuations, de quelque nature qu'elles soient, constituent presque toute la médecine des enfants, & elles réussiront presque toujours à les soulager, dans la plupart de leurs maladies, quand elles seront administrées avec prudence (1).

(1) Il est très-certain que la plupart des maladies des enfants dépendent du mauvais régime qu'on leur fait observer; qu'elles ont leur siège dans l'estomac & dans les intestins; & qu'en conséquence, les vomitifs doux, dosés proportionnément à leur âge, & à la force de leur constitution, sont presque les seuls remèdes qu'on doive leur prescrire: mais il ne faut jamais perdre de vue, qu'en général il faut très-peu de remèdes aux enfants, & que la nature, aidée d'une réforme dans le régime, qui a occasionné leurs maladies, peut en surmonter elle seule le plus grand nombre. Il est donc de la plus grande importance de lire, avec attention, le premier Chapitre du Tome premier de cet Ouvrage, où l'on traite des moyens de conserver les enfants en santé, & de prévenir leurs maladies. Nous pouvons assurer avoir vu des enfants, sur-tout de ceux qui ont été allaités par leur propre mère, & conduits d'après les préceptes, exposés dans ce premier Chapitre, jouir de la santé la plus constante, & passer le temps de la dentition.

162 MÉDECINE DOMESTIQUE.

§. I.

Du Méconium.

L'estomac & les intestins des enfants qui viennent de naître, sont remplis d'une matière noirâtre, de la consistance d'un sirop, à laquelle on a donné le nom de *méconium*. L'évacuation s'en fait, pour l'ordinaire, aussi-tôt après la naissance, par les seules forces de la nature : dans ce cas, l'enfant n'a besoin d'aucune espèce de remèdes ; mais si quelques jours se passent avant que le *méconium* s'évacue, ou qu'il ne sorte qu'en trop petite quantité, il faut alors donner à l'enfant un peu de *manne* ou de *magnésie blanche*, comme nous l'avons conseillé plus haut ; ou, si l'on n'est pas à portée de se procurer ces drogues, on lui donnera une cuiller ordinaire de *petit-lait*, dans lequel on aura fait fondre un peu de *miel*. Mais le remède le meilleur, pour faire évacuer le *méconium*, est le *lait de la mère*, qui, dans les premiers jours de sa couche, a tou-

sans autre accident qu'une *salivation* plus abondante que dans l'état naturel ; effet nécessaire de la pression que font, sur les *gencives*, les *dents* qui poussent.

jours une vertu purgative ; & si on donnoit le tetton aux enfans dès qu'ils montrent une disposition à tetter, on auroit rarement besoin de remedes pour faire évacuer le méconium : ce qu'il y a de sûr au moins, c'est que quand on ne leur donne point le tetton de la mère, on ne doit jamais les empâter de sirops, d'huiles & d'autres drogues aussi indigestes, & qui ne font que surcharger leur estomac. (V. Tome I, page 43 & suiv.)

§. 11.

Des Aphthes.

Les *aphthes* sont de petits *ulcères* blancs, qui tapissent l'intérieur de la *bouche*, la *langue*, le *gosier* & l'*estomac* des enfans : quelquefois ils s'étendent dans tout le *canal intestinal* ; dans ce cas, ils sont très-dangereux, & produisent souvent la mort de l'enfant.

Lorsque les *aphthes* sont pâles, luisants, peu nombreux, mous, superficiels, tombant aisément, ils ne sont pas à craindre ; mais s'ils sont ternes, jaunes, bruns, noirs, épais ; s'ils *suppurent*, ils sont dangereux.

Les *aphthes* sont ordinairement occasionnés par des humeurs *acides* : ce-

164 MÉDECINE DOMESTIQUE.

pendant il y a tout lieu de croire que le régime échauffant , soit de la mère , soit de l'enfant , en est encore plus souvent la cause. Il est rare de trouver un enfant à qui l'on n'ait pas donné du *vin* , du *punch* , des *eaux de cannelle* , ou toute autre liqueur échauffante & incendiaire , aussi-tôt qu'il voit le jour. On fait que toutes ces *drogues* peuvent occasionner des maladies inflammatoires , même dans les adultes ; ainsi on ne doit pas être étonné qu'elles échauffent & enflamment le sang des enfants & mettent toute leur *constitution* en feu.

Les *remedes* qui conviennent le mieux , dans cette maladie , sont les *vomitifs* , de l'espece de ceux que nous avons recommandés au commencement de ce Chapitre , & les doux *laxatifs* , tels que le suivant.

Prenez de *rhubarbe* , 5 grains , de *magnésie blanche* , 30 grains. Broyez & méllez le tout ensemble ; divisez en six prises égales. On donnera une de ces prises à l'enfant , toutes les quatre ou cinq heures , jusqu'à ce qu'elles operent. On donne ces poudres , ou dans les *aliments* de l'enfant , ou dans un peu de *sirop de roses pâles* , & on répète ce *remede* , aussi souvent

qu'il est nécessaire de lui tenir le ventre libre. On est dans l'usage d'ordonner, dans ce cas, le *calomélas*; mais comme ce remede occasionne souvent des *tranchées*, & quelquefois même des *convulsions*, on ne peut le prescrire aux enfants qu'avec les plus grandes précautions.

On recommande beaucoup de *drogues* pour *gargariser* la bouche & la gorge dans cette maladie : mais il est très-difficile que les enfants, dans ces premiers temps de leur existence, puissent en faire usage, dans l'impossibilité où ils sont de se *gargariser*. C'est donc aux nourrices à qui il faut recommander de laver souvent l'intérieur de la bouche des enfants, avec un peu de *borax* & de *miel*, ou avec la *mixture* suivante.

Prenez de *miel de Narbonne*, 1 once,
de *borax*, 60 grains,
d'alun calciné, 30 grains,
d'eau rose, 2 gros.

Mêlez.

Un remede très-approprié, dans ce cas, est une *dissolution* de dix ou douze grains de *vitriol blanc*, dans huit onces d'*eau d'orge*. On applique ces remedes avec le doigt ou avec un peu de *cotton*, attaché au bout d'un petit bâton.

166 MÉDECINE DOMESTIQUE.

(Il faut avoir la plus grande attention à ce que les enfants n'ayalent point de cette drogue.) (1)

§. III.

Des Acidités.

Les aliments des enfants étant, pour la plupart, de nature *acescente*, ou disposés à devenir *acides*, ils s'aigrissent souvent dans l'estomac, sur-tout de ceux

(1) Il faut savoir que si les *aphthes* sont très-souvent une maladie *essentielle* chez les enfants, ils sont aussi quelquefois *symptomatiques*; qu'ils peuvent dépendre de la *verole*, du *scorbut*, &c., & que, dans ces cas, ils ne peuvent céder qu'aux *remèdes* indiqués par ces *maladies*. On doit soupçonner que les *aphthes* ne sont pas *essentiels*, lorsqu'ils sont noirs, étendus & profonds; & s'ils pénètrent jusqu'à l'os, on ne peut gueres alors douter qu'ils ne dépendent de quelque *vice vénérien*, ce dont ensuite on peut s'assurer par la connoissance qu'on a de la nourrice, de la mère ou du père de l'enfant; &, dans ce cas, il faut se hâter d'administrer le *mercure*, soit à la nourrice, soit à l'enfant, parce que ces *aphthes* se termineroient par la *gangrene*. Mais nous prévenons que, dans ces occasions, on ne doit confier ces petits malades qu'à des Médecins très-prudents & très-expérimentés; leur délicatesse exigeant les plus grandes précautions, relativement à cette espèce de *remèdes*. Au reste, il faut consulter les Chapitres qui traitent du *scorbut*, (Tome III, page 212 & suiv.) & des *maladies vénériennes* (page 1 & suiv. de ce Vol.).

dont la santé est dérangée. Aussi presque toutes les maladies des enfants sont-elles accompagnées de signes évidents d'acidité : ces signes sont des *déjections vertes*, des *coliques*, &c. On a été porté à croire, d'après ces *symptômes*, que toutes les maladies des enfants tenoient à une surabondance d'*acide* dans leur *estomac* & dans leurs *intestins*. Mais qui-conque les observera, avec attention, verra que les *symptômes d'acidité* sont plus souvent l'effet que la cause des maladies, chez les enfants.

La nature a voulu évidemment que leurs *aliments* fussent de qualité *aceſcente*; &, à moins que l'enfant ne soit malade, & que ses *digestions* ne soient troublées par quelqu'autre cause, nous ne craindrons pas de dire que la qualité *aceſcente* de leurs *aliments* est rarement capable de leur nuire. Cependant, comme les *acidités* sont aussi & même souvent des *symptômes* de maladies chez les enfants, & comme ils en sont quelquefois incommodés, nous allons exposer les moyens de les en délivrer.

Lorsque des *déjections vertes*, des *coliques*, des *cours de ventre* & une odeur *acide*, &c. annoncent que les *intestins* d'un

168 MÉDECINE DOMESTIQUE.

enfant sont farcis d'humeurs *acides*, on lui donnera, au lieu de *lait*, un peu de bouillon foible, avec du pain léger, & on lui fera faire un exercice suffisant pour faciliter la *digestion*. On est dans l'usage de leur donner, dans ces circonstances, des *juleps* où entrent des *perles*, de la *craie*, des yeux d'*écrevisse* & d'autres poudres *testacées*. Ces *drogues* peuvent, il est vrai, par leurs qualités *absorbantes*, détruire les *acides*; mais elles ne sont pas sans inconvenients: un des principaux, c'est de s'arrêter dans les *intestins*, d'y occasionner la *constipation*, toujours dangereuse pour les enfants, (& des *obstructions* dans le ventre, sur-tout lorsqu'ils sont donnés en grande quantité:) c'est pourquoi on ne doit jamais s'en servir, à moins qu'on ne les joigne à des *purgatifs*, comme à la *rhubarbe*, à la *manne*, &c.

Le meilleur *remede* que nous connissions, toutes les fois qu'il est question d'*acidité*, est la poudre *insipide*, appellée *magnésie blanche*: elle *purge* en même-temps qu'elle *absorbe* les *acides*; par ces effets, non-seulement elle chasse la maladie, mais encore elle en détruit la cause: on peut la donner dans toute espèce d'*aliments*, ou sous forme de *mixture*,

mixture, telle que nous l'avons recommandé à la Table. (Voyez *mixture laxative absorbante*.)

Lorsqu'un enfant est tourmenté par la *colique*, bien loin de commencer par lui donner de l'*eau-de-vie*, de la *cannelle* & autres *drogues échauffantes*, il faut au contraire lui tenir le ventre libre par des *lavements émollients* & la *mixture* dont nous venons de parler : en même-temps, ayant échauffé sa main, on lui frottera le ventre avec un peu d'*eau-de-vie*, & devant le feu. Ces moyens m'ont presque toujours réussi dans les *coliques* des enfants. Si cependant il arrivoit qu'ils ne fussent pas suffisants, on mêlera un peu d'*eau-de-vie* ou d'une autre *liqueur spiritueuse* dans deux fois autant d'eau, qu'on édulcorera avec un peu de *sucré*, & on en donnera à l'enfant la dose d'une cuillerée ordinaire, jusqu'à ce que les *coliques* soient appaissées. On a vu, dans ces occasions, un peu d'*eau de menthe poivrée* réussir très-bien.

§. IV.

Des Ecorchures & des Excoriations.

Les *écorchures* & les *excoriations* incommodent beaucoup les enfants, & on

Tome IV.

H

170 MÉDECINE DOMESTIQUE.

dit, dans ce cas, qu'ils se coupent : elles sont ordinairement situées dans les aines, dans les plis du cou, sous les bras, derrière les oreilles & dans toutes les parties humectées par la sueur & par les urines.

Comme ces accidents sont, pour la plupart, occasionnés par le défaut de propreté, le moyen le plus efficace de les prévenir, est de laver souvent toutes les parties malades avec de l'eau fraîche, de changer les enfants souvent de linge, en un mot de les tenir parfaitement propres. Dans les cas où ces moyens ne suffissoient pas, on saupoudre les parties échauffées avec des poudres desséchantes & absorbantes ; telles que la corne de cerf brûlée, la tuthie, la craie, les pattes d'écrevisse préparées, &c. (1)

(1) La poussière de bois vermoulu, la cendre de papier ou de chiffons brûlés, &c., sont employées tous les jours avec un égal succès. Il y a des personnes qui se servent, dans les mêmes vues, de la poudre à poudrer : si elle étoit pure, & qu'il n'y entrât que de bon amidon, nous la trouverions également bonne ; mais quel que soit l'ingrédient avec lequel on la mélange depuis qu'elle est augmentée de prix, ce qu'il y a de certain, c'est que, comme je l'ai vu il y a quelque temps, elle a causé de l'inflammation, & conduit à suppuration des écorchures, qui se seroient peut-être passées d'elles-mêmes, sans aucun secours.

Des Ecorchures, &c. 171

Lorsque les parties affectées sont fort enflammées, & tendent à une véritable *ulcération*, il faut ajouter un peu de *sucré de plomb* à ces poudres, & frotter les parties avec l'*onguent camphré*: un moyen très-propre à fermer & à guérir ces parties, c'est de les laver avec une eau dans laquelle on aura fait dissoudre un peu de *vitriol blanc*; mais un des meilleurs *remedes*, dans cette occasion, est de la *terre à dégraiffer*, dissoute dans une quantité suffisante d'eau chaude: on laisse le tout reposer, jusqu'à ce qu'il soit refroidi, & on en frotte doucement les parties, une ou deux fois le jour.

§. V.

Des Narines bouchées.

Les narines des enfants sont souvent bouchées par un *mucus épais* qui les empêche de respirer librement par le nez, & qui, en même-temps, leur ôte la faculté de tetter & d'avaler.

Il y en a qui, dans ce cas, conseillent, après une *purgation convenable*, de fourrer de temps en temps, dans le nez, des linges trempés dans une once d'*eau de marjolaine*, dans laquelle on a

H 2

172 MÉDECINE DOMESTIQUE.
 fait dissoudre deux ou trois grains de *vitriol blanc*, & qu'on a fait filtrer. WÉDELIUS dit, que deux grains de *vitriol blanc* & autant d'*élatérium*, dissous dans une demie-once d'*eau de marjolaine* & appliqués, comme nous venons de le dire, emporte le *mucus*, sans faire éternuer.

Dans les cas opiniâtres, on peut essayer ces *remedes*; mais nous n'avons jamais été dans la nécessité d'en employer d'autres que de la graisse, de l'*huile d'amandes douces*, ou du beurre frais, dont on frotte le nez de l'enfant dans le temps qu'il est au lit; par ce moyen on dissout le *mucus*, & on rend la *respiration* plus libre.

§. VI.

Du Vomissement.

La délicatesse des enfants & la sensibilité de leurs organes les rendent sujets à vomir ou à avoir le *cours de ventre*, pour peu qu'ils prennent des substances qui irritent les *nerfs de l'estomac* ou des *intestins*. Aussi ces indispositions sont-elles plus communes dans les premières années de la vie, que dans un âge plus avancé. Quoi qu'il en soit, elles sont rarement dangereuses, & ne doivent ja-

Du Vomissement. 173

mais être regardées comme de véritables maladies , à moins qu'elles ne soient très-violentes , & qu'elles ne continuent assez long-temps pour épuiser les forces de l'enfant.

Le *vomissement* peut venir , ou d'avoir trop mangé , ou d'*aliments* d'une nature propre à irriter trop vivement les *nerfs* de l'*estomac* , ou enfin de la sensibilité de ces *nerfs* , devenue si grande , qu'elle les met hors d'état de supporter la petite irritation des *aliments* , même les plus doux.

Dans le premier cas , il faut exciter le *vomissement* , parce que ce n'est qu'en nettoyant l'*estomac* qu'on peut faire cesser la maladie. On donne alors aux enfants quelques grains d'*ipécacuanha* , ou une grande quantité d'eau tiède , ou une *infusion* légère de fleurs de *camomille*.

Lorsque les *vomissements* viennent d'*aliments* de nature *âcre* & *irritante* , il faut changer le *régime* des enfants , & les mettre à une nourriture plus adoucissante.

Quand le *vomissement* procede d'une sensibilité extrême , ou d'une trop grande *irritabilité* des *nerfs* de l'*estomac* , il faut employer des *remedes* capables de fortifier cet *organe* , & de diminuer , par

H 3

174 MÉDECINE DOMESTIQUE.

là, sa sensibilité. On remplit la première de ces *indications*, en faisant prendre une légère *infusion de quinquina*, auquel on ajoute un peu de *rhubarbe & d'écorce d'orange*. On remplit la seconde avec les *sels purgatifs*, remède auquel on ajoute quelques gouttes de *laudanum liquide*, selon les occasions.

Dans les *vomissements opiniâtres*, outre les *remedes internes* dont nous venons de parler, on applique sur le *creux de l'estomac* des *fomentations aromatiques chaudes*, faites au vin : elles servent à aider l'effet de ces mêmes *remedes*; ou l'on applique, dans le même endroit, l'*emplâtre stomachique*, auquel on ajoute un peu de *rhériaque*. (Voyez Tome III, page 14 & suivantes.)

§. VII.

Du Cours de ventre, ou du Dévoiement.

Le *cours de ventre* doit être regardé comme saluaire chez les enfants, toutes les fois que les *selles* sont aigres, glaireuses, vertes ou caillées. Ce n'est point parce qu'un enfant a un *cours de ventre* qu'il faut le traiter, mais parce que les *selles* sont de telle ou telle nature ; même les *selles* claires & aqueuses

Du Cours de Ventre. 175

ne demandent point à être arrêtées trop promptement , parce que souvent elles sont *critiques* , sur-tout lorsqu'elles succèdent à la rentrée de quelque *éruption* , ou après que l'enfant a pris du froid. On voit quelquefois de ces *cours de ventre* venir après des temps humides : dans ces cas , ils ne peuvent être qu'avantageux en ce qu'ils entraînent avec eux une quantité d'humeurs aqueuses qui , autrement , auroient contribué à relâcher la *constitution*.

Comme la principale *indication* , dans le traitement des *cours de ventre* , est d'évacuer la matière morbifique , on a pour habitude de donner au petit malade un doux *vomitif* d'*ipécacuanha* , & ensuite de petites doses , répétées souvent , de *rhubarbe* ; plaçant , dans l'intervalle , quelques remèdes *absorbants* , pour mitiger l'*acrimonie* des humeurs. Mais le meilleur *purgatif* , dans ce cas , est la *magnésie blanche* : elle est en même-temps *absorbante* & *laxative* , & elle opère sans causer de *coliques*.

Le *vin d'antimoine* (Voyez ce mot à la Table) qui agit , & comme *émétique* , & comme *purgatif* , est encore alors un excellent *remede*. Pour le proportionner à la foiblesse de la *constitution* , on en

H 4

176 MÉDECINE DOMESTIQUE.

délaie une certaine quantité dans de l'eau ; & comme il n'a pas de gout désagréable, on le répète aussi souvent que l'occasion le demande. Une seule dose de ce *remede* a très-souvent calmé la violence de cette maladie, & préparé le corps à l'usage des *absorbants*. Si cependant les forces du malade le permettent, on répétera ce *remede* toutes les six ou huit heures, jusqu'à ce que les *selles* prennent un caractère plus naturel ; ensuite on le donne à de plus grands intervalles. Lorsque les circonstances exigent qu'on répète ce *remede* fort souvent, il faut toujours que les doses aillent un peu en augmentant, parce qu'en général l'habitude lui fait perdre de son efficacité.

On voit des personnes, qui, sur les premières apparences de *cours de ventre*, courent aux *remedes absorbants* & *astrigents* ; mais lorsqu'on donne ces *remedes*, ayant d'avoir corrigé l'*acrimonie* des humeurs, quoique la maladie paroisse appaisée pendant quelque temps, elle reparoît bientôt avec plus de violence, & devient souvent fatale : au lieu que lorsqu'on aura fait précéder les *évacuations* convenables, on pourra, sans crainte, donner ces *remedes* qui réussissent

†

toujours très-bien. (Voyez Tome III,
page 8 & suivantes.)

Lorsqu'après avoir purgé l'estomac &
les intestins, il reste des coliques ou des
insomnies, on donne une cuillerée à café
de sirop de pavot, dans un peu d'eau de
cannelle simple : on réitere ce calmant,
trois ou quatre fois par jour, jusqu'à
ce que les symptômes soient calmés. (V.
Tome I, p. 99 & suivantes.)

§. VIII.

Des Éruptions ou Maladies de la Peau.

Les enfants à la mamelle, sont rare-
ment exempts d'éruptions d'une espece,
ou d'une autre. Cependant elles sont,
pour l'ordinaire, peu dangereuses ; mais
elles ne doivent néanmoins être jamais
desséchées sans les plus grandes précau-
tions, parce qu'elles tendent à délivrer
les enfants d'humeurs acres & brûlan-
tes, qui, retenues dans le corps, pro-
duiroient des maladies fatales.

Les maladies éruptives, chez les en-
fants, sont sur-tout occasionnées par les
aliments mal-sains & par la mal-propre-
té. Si un enfant est gorgé, à toutes les
heures du jour, d'aliments que son
estomac ne peut pas digérer, ces ali-

H 5

178 MÉDECINE DOMESTIQUE.

ments , ne pouvant être élaborés convenablement , au lieu de le nourrir , le surchargeant d'humeurs grossières : ces humeurs , une fois produites , ou sortent sous forme d'éruption à la peau , ou restent dans le corps , & y occasionnent des fièvres & d'autres maladies internes ; enfin la mal-propreté est une cause si générale de maladies éruptives , qu'il n'y a personne qui puisse en douter . Les enfants des pauvres & de tous ceux qui négligent la propreté , ne sont pas seulement presque toujours couverts de vermine , mais pour l'ordinaire , ils ont même la gale , la teigne & d'autres maladies de peau .

Lorsque les éruptions viennent , ou d'aliments mal-sains , ou de mal-propreté , une attention convenable à ces deux objets , suffit ordinairement pour les guérir . Dans les autres cas , il faut employer les remèdes desséchants ; mais il ne faut jamais les employer sans la plus grande précaution . Pendant qu'on fait usage de ces remèdes , il est important de tenir le ventre libre , & de prendre garde que l'enfant n'amasse du froid . Nous ne connaissons pas de remède plus sûr pour guérir les éruptions cutanées , que le soufre , pourvu qu'on l'emploie

avec ménagement. On mêle un peu de fleurs de soufre avec du beurre frais, de l'huile ou du sain doux, & on en étend souvent, dans la journée, sur la partie affectée. (V. T. I , p. 98 & suiv. & 286 & suiv.)

Les éruptions les plus opiniâtres, auxquelles sont sujets les enfants, sont la teigne ou la gale de la tête, & les engelures.

ARTICLE PREMIER.

De la Teigne.

La teigne est souvent très-difficile à guérir, & quelquefois la guérison est plus dangereuse que le mal. J'ai vu très-souvent des enfants, attaqués de maladies internes, dont ils sont morts, parce qu'on les avoit guéris de la teigne, par l'application de remèdes desséchants. (a) On ne doit jamais commen-

(a) Il y a quelque temps que dans l'Hôpital des enfants trouvés d'Ackworth, où les enfants étoient viollement attaqués de la teigne & d'autres maladies éruptives, je vis un exemple frappant du danger d'employer des remèdes desséchans, au lieu de la propreté & des aliments sains: car ayant trouvé, par les informations qu'on fit à ce sujet, qu'on négligeoit totalement la propreté dans ces enfants, & qu'on s'occupoit fort peu de la salubrité & de la nature des ali-

180 MÉDECINE DOMESTIQUE.
 cer la cure de cette maladie , qu'on n'ait nettoyé la tête , en coupant les cheveux , en peignant & en brossant les galons , &c. Si ces moyens ne suffisent pas , il faut raser la tête une fois par semaine , ou plus souvent , & la laver , tous les jours , avec une eau de savon , ou de chaux. Si l'on ne réussit pas encore , il faut appliquer , sur la tête , un *emplâtre de poix noire* pour arracher la racine des cheveux. Lorsque les chairs sont baveuses , on les touche avec un peu de *vitriol bleu* , ou on les saupoudre avec de l'*alun calciné*. Pendant l'usage de ces *remèdes* , il faut que l'enfant observe un *régime régulier & léger* ; il faut lui tenir le *ventre libre* , & le garantir , le plus qu'il est possible , du froid. Pour prévenir les suites dans lesquelles pourroit

ments qu'on leur administroit , on donna des ordres pour y remédier ; mais ces ordres ayant été négligés , comme trop fatigants pour les domestiques , les directeurs , &c. , on décida qu'il falloit guérir ces enfants avec des *remèdes* : en conséquence on leur en donna ; mais ils penserent devenir funestes à tous ces malheureux enfants : car on vit bientôt paroître des fièvres & d'autres maladies internes , & ensuite une *dysenterie putride* , si contagieuse , qu'elle en fit périr le plus grand nombre , & causa les mêmes ravages , dans une partie considérable des environs.

Des Engelures. 181

entrainer la guérison de cette *éruption*, il faut, sur-tout aux enfants gros & gras, leur faire un *cautere* au cou ou au bras, & le tenir ouvert, jusqu'à ce que l'enfant soit devenu plus fort, & que sa *constitution* soit un peu améliorée.

ARTICLE II.

Des Engelures.

Les enfants sont sujets aux *engelures*, dans les temps froids. Une cause générale de cette maladie, c'est qu'après avoir eu les pieds, les mains froids ou mouillés, ils vont aussi-tôt les chauffer. Quand ils ont froid, on les fait mettre bien soigneusement auprès du feu, lorsqu'on devroit leur faire faire de l'exercice, pour qu'ils s'échauffassent graduellement; car la chaleur du feu cause une *rarefaction* subite des humeurs, & une *distention* des *vaisseaux*; &, si on répète souvent la même chose, cette *distention* devient à la fin excessive, & les *vaisseaux* se trouvent forcés de se rompre & de s'ouvrir.

Pour prévenir les *engelures*, il faut se garantir, avec le même soin, & du froid violent, & de la chaleur subite; mais lorsque les parties affectées com-

182 MÉDECINE DOMESTIQUE.

mencent à être rouges & gonflées ; il faut évacuer le malade, & frotter souvent, dans la journée, ces parties avec de la moutarde & de l'eau-de-vie, ou quelqu'autre substance de nature échauffante ; il faut les couvrir avec de la flanelle & les entretenir chaudes & sèches. Il y en a qui appliquent sur les engelures des cendres chaudes, renfermées dans des linges ; ce qui contribue souvent à leur guérison. Lorsqu'elles suppurent, il faut les panser avec le cérat de Turner, l'onguent de tuthie, l'emplâtre de céruse, ou quelqu'autre onguent dessicatif. Ces petits ulcères sont très-incommodes, mais rarement dangereux : ils se guérissent ordinairement aussi-tôt que la belle saison reparoît. (Quant à la gale, à laquelle les enfants sont fort sujets, voyez Tome III., p. 245 & suiv.)

§. IX.

D'une espece d'Asthme, appellé, en Angleterre, Croup.

Les enfants sont souvent attaqués, & très-subitement, de cette maladie, qui, si on n'y remédié pas promptement, devient mortelle : elle est connue sous différents noms, dans différentes parties

D'une espece d'Asthme. 183
 de la Grande-Bretagne : on l'appelle *croup*, dans l'Est de l'Ecosse, & dans l'Ouest, *stuffing*, ou *étoffement*. Dans quelques cantons de l'Angleterre, où je l'ai observée, les bonnes femmes lui donnent encore d'autres noms ; mais elle ne paroît être autre chose qu'une espece d'asthme accompagné de *symptomes très-aigus* & très-violents.

Cette maladie regne ordinairement dans les saisons froides & humides : elle est plus commune dans les lieux bas. Les enfants gras & qui ont la fibre lâche, y sont les plus sujets. J'ai observé quelquefois qu'elle étoit héréditaire : elle prend, en général, la nuit, après avoir été exposé dans le jour à des vents d'Est froids & humides : l'humidité des maisons, des habits, des pieds, causée par des souliers trop minces, enfin tout ce qui peut supprimer la *transpiration*, est capable d'occasionner cette maladie.

Les *symptomes* sont un *pouls fréquent*, une *respiration prompte & laborieuse*, accompagnée d'une espece de *râlement*, qui se fait entendre à une distance considérable ; la voix est claire & glapissante ; les joues sont d'un rouge fouetté ; quelquefois cependant le teint est d'une couleur livide.

184 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Dès qu'on apperçoit ces *symptomes* dans un enfant , il faut aussi-tôt lui mettre les pieds dans l'eau chaude ; il faut encore le *saigner* & lui donner un *lavement émollient* le plutôt possible. On lui fera respirer la vapeur de l'eau chaude & du *vinaigre* , ou on appliquera des *cataplasmes* , ou l'on fera des *fomentations* autour du cou avec des *décoctions émollientes*. Si les *symptomes* ne se calment pas , on appliquera sur la même partie , ou entre les deux épaules , un *emplâtre vésicatoire* , & on donnera fréquemment à l'enfant , une cuillerée du *julep suivant* :

Prenez d'*eau de pouillot* , 3 onces ,
de *sirop de guimauve* , 2 de chapeau ,
de *sirop balsamique* , 1 once .

Mélez .

On a éprouvé de bons effets de l'*affafætida* dans cette maladie ; on la donne en *lavement* , & par la bouche de la manière suivante :

Prenez d'*affafætida* , 2 gros ,
d'*esprit de Mendérerus* , 1 once ,
d'*eau de pouillot* , 3 onces .
Dissolvez l'*affafætida* dans ces deux liqueurs ; on en donne une cuillerée toutes les heures , ou plus souvent , si l'*estomac* de l'enfant peut le supporter ; mais

D'une espece d'Asthme. 185

s'il ne peut prendre cette *mixture*, on fera dissoudre les deux gros d'*affafætida* dans un *lavement commun*, qu'on répétera toutes les six ou huit heures, jusqu'à ce que la violence des *symptomes* soit appaissée.

Pour prévenir le retour de cette maladie, il faut que les enfants évitent soigneusement les causes qui la donnent; comme d'avoir les pieds humides, & d'être exposés aux vents froids & humides de l'Est, (&, en France, les vents d'Ouest, Nord-Ouest.) Les enfants qui sont sujets aux retours fréquents de cette maladie, ou dont la *constitution* y paraît disposée, doivent être très-réglés dans leur *régime*. On ne doit jamais leur donner d'*aliments visqueux*, où de difficile *digestion*, jamais de fruits cruds, verds, ou de mauvaise qualité. Il faut entretenir, dans quelque partie du corps, un écoulement continual, par le moyen d'un *seton* ou d'un *cautere*. J'ai vu quelquefois l'*emplâtre de poix de Bourgogne*, avoir les plus heureux effets, & prévenir le retour de cette maladie cruelle. On le place entre les deux épaules; mais il faut l'y laisser pendant plusieurs années.

§. X.

De la Dentition.

Le Docteur ARBUTHNOT observe que plus de la dixième partie des enfants meurent dans la *dentition*, ou dans la *poufse des dents*, parce que les *symptomes* qui l'accompagnent, procédant de l'*irritation des parties tendres & nerveuses des gencives*, occasionnent des *inflammations*, des *fievres*, des *convulsions*, la *gangrene*, &c. Ces *symptomes* viennent, pour la plupart, de la grande délicatesse & de l'extrême sensibilité du *système nerveux* dans les enfants ; sensibilité qui n'est que trop souvent augmentée par une éducation efféminée. Aussi tout le monde convient-il que les enfants qui sont élevés trop délicatement, souffrent toujours plus de la *dentition*, & succombent souvent à la violence des *convulsions*.

Les *dents* commencent à paroître chez les enfants, pour l'ordinaire, vers le sixième ou septième mois ; d'abord les *incisives*, ou les *dents de devant* : se montrent ensuite les *canines*, ainsi appellées parce qu'elles ressemblent aux dents des chiens ; enfin les *molaires, machelieres*.

oules grosses dents. Toutes ces dents tombent à sept ans ou à peu près, pour faire place à d'autres, & à vingt ans, environ, paroissent les deux dernières dents, appelées dents de sagesse.

Les enfants salivent beaucoup dans les temps où les dents veulent pousser, & ils ont, pour l'ordinaire, le dévoiement. Lorsque la dentition est difficile, & particulièrement quand les dents canines commencent à se montrer, on voit les enfants tressaillir pendant le sommeil ; leurs gencives se tuméfient ; ils ont des inquiétudes, des insomnies, des tranches ; leurs déjections sont vertes ; ils ont des aphthes, la fièvre ; ils respirent difficilement, & ont des convulsions.

La dentition laborieuse demande, à peu de chose près, le même traitement qu'une maladie inflammatoire. Si l'enfant est resserré, il faut lui lâcher le ventre, ou avec des lavements émollients, ou par de doux purgatifs, tels que la manne, la magnésie blanche, la rhubarbe, le séné, &c. Les aliments doivent être légers & en petite quantité, & la boisson abondante, mais légère & délayante ; telle qu'une infusion de menthe ou de fleurs de tilleul, à laquelle on peut ajouter le tiers ou un quart de lait.

188 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Lorsque la *fievre* est forte , il faut *saigner* ; mais chez les petits enfants , il faut toujours que la *saignée* soit très-petite ; car c'est l'espèce d'évacuation qu'ils supportent le moins bien. Les *purgatifs* , les *vomitifs* , les *sueurs* leur conviennent davantage , & leur sont , en général , plus avantageux. HARRIS cependant observe que dès qu'il y a quelque apparence d'*inflammation* , le Médecin travaillera en vain , s'il ne commence pas le traitement en appliquant des *sang-sues* au-dessous de chaque oreille. Lorsque l'enfant éprouve des *convulsions* , il faut lui appliquer un *vésicatoire* entre les deux épaules , ou derrière chaque oreille.

SYDENHAM rapporte que dans les *fievers* occasionnées par la *dentition* , il n'a jamais trouvé de *remede* aussi efficace , que deux , trois ou quatre gouttes d'*esprit de corne de cerf* , données toutes les quatre heures , dans une cuillerée d'eau simple , ou dans toute autre liquide convenable. On peut répéter cette dose jusqu'à quatre , cinq ou six fois. J'ai souvent employé ce *remede* avec succès ; mais j'ai toujours trouvé qu'il en falloit une dose plus forte que celle que SYDENHAM prescrit. On peut le

donner depuis cinq gouttes jusqu'à quinze, & même vingt, selon l'âge & la force de l'enfant ; & lorsqu'il n'est pas constipé, on peut ajouter, à chaque dose, trois ou quatre gouttes de *laudanum liquide* (1).

En Ecosse, il est très-ordinaire d'appliquer, dans la *dentition*, un *emplâtre de poix de Bourgogne*, entre les deux épaules de l'enfant : cet *emplâtre* calme singulièrement la *toux* qui accompagne cette crise de la nature, & n'est pas un *remede* à négliger. Lorsque les *dents* sortent avec difficulté, il faut que l'enfant garde cet *emplâtre* tout le temps de la *dentition*. On le fait plus ou moins large, selon que les circonstances l'exigent, & on le renouvelle au moins une fois en quinze jours. (Voyez Tome II, p. 383, 384 & note a.)

On recommande beaucoup de *drogues* pour frotter les *gencives* des enfants, comme les *huiles*, les *mucilages*, &c. ; mais il ne faut pas beaucoup y compter. Le seul *remede*, de cette

(1) *L'esprit de corne de cerf* étoit également le *remede* de BOERRHAAVE, qui dit aussi l'avoir employé utilement. On en a fait des essais dans nos pays ; mais, dit M. LIEUTAUD, il ne m'a pas paru qu'il eût le même succès dans nos climats.

190 MÉDECINE DOMESTIQUE.

classe, que nous puissions recommander; c'est de très-bon *miel*, dont on frotte les *gencives* avec le doigt, trois ou quatre fois par jour. Les enfants ont, pour l'ordinaire, à cet âge, une grande propension à mâcher tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains; il faut, en conséquence, qu'ils aient toujours dans la bouche quelque chose qu'ils puissent comprimer avec leurs *gencives*, comme une croute de pain, une *bougie*, un morceau de racine de *régisse*, &c.

Quant aux *scarifications* sur les *gencives*, nous les avons trouvées rarement d'une grande utilité; on peut cependant les tenter dans les cas difficiles: on les fait avec les ongles des doigts, avec une pièce de dix-huit deniers, ou avec tout autre corps tranchant qui puisse être introduit dans la bouche sans danger. (Voyez Tome II, page 388, & note 1.)

Les moyens de rendre la *dentition* moins difficile, c'est de ne donner aux enfants que des *aliments légers & sains*; de fortifier leurs *nerfs*, en leur faisant faire un exercice suffisant en plein air, en leur faisant faire usage du *bain froid*, &c. Si les pères & mères apportoient une attention convenable à tous ces objets, on verrait la *dentition* être infini-

ment moins funeste aux enfants. (Voyez note 1, page 161 de ce Vol.)

§. XI.

Du Rachitis, ou de la Noueure, ou de la Chartre.

Le *rachitis* attaque ordinairement les enfants depuis neuf mois jusqu'à deux ans. Cette maladie parut en Angleterre à peu près vers le temps où les manufactures commencerent à prendre vigueur ; jusqu'alors elle y avoit été inconnue, (Voyez Tome I, note 1, p. 62.) & elle continue toujours à être plus commune dans les Villes, où les habitants occupés de travaux sédentaires, négligent absolument, & de prendre de l'exercice, & d'en faire faire à leurs enfants.

CAUSES. Une des causes du *rachitis* est la mauvaise santé des peres & mères. Les mères d'une *constitution* faible & relâchée, qui ne font pas d'exercice, qui vivent d'*aliments* aqueux & trop peu nourrissants, ne peuvent espérer d'avoir des enfants forts & bien portants, & de pouvoir les nourrir, après les avoir mis au monde. Aussi voyons-nous que les enfants de pareilles mères meurent, en général, du *rachitis*, des *scrophules*,

192 MÉDECINE DOMESTIQUE.

de la *consomption*, &c. Les enfants, dont les peres sont avancés en âge, sujets à la *goutte*, à la *gravelle*, à d'autres *madies chroniques*, ou qui ont été plusieurs fois infectés de *maladies vénériennes*, dans leur jeunesse, sont également très-sujets à cette maladie.

Toute maladie qui affoiblit la *constitution*, qui relâche le *tempérament* des enfants, comme la *petite vérole*, la *rougeole*, la *dentition*, la *coqueluche*, &c., les dispose à cette maladie : elle peut encore être occasionnée par un *régime* mal dirigé, par des *aliments* trop peu substantiels, trop aqueux, ou qui sont *visqueux*, que l'*estomac* ne peut pas les digérer.

Mais le mauvais *nourrissage* est, en général, la cause principale de cette maladie. Lorsque la nourrice est malade, ou qu'elle n'a pas assez de *lait* pour sustenter l'enfant, il ne peut profiter. Cependant on ne peut trop le dire ; les enfants souffrent plus souvent encore du manque de soin des nourrices, que du manque de nourriture. Laisser un enfant trop long-temps couché, ou trop long-temps assis ; ne pas le tenir parfaitement propre dans ses vêtements, c'est l'exposer aux suites les plus funestes.

Le

Du Rachitis. 193

Le défaut d'un air pur est encore très-nuisible aux enfants, à cet égard. Quand une nourrice vit trop renfermée dans une maison très-petite, dont l'air est humide & stagnant, & qu'elle est si indolente, qu'elle ne porte pas son enfant en plein air, rarement échappe-t-il au *rachitis*. On doit toujours agiter ou tenir en mouvement un enfant bien portant, à moins qu'il ne dorme : si on le force à rester couché ou assis, au lieu de le promener, de le dandinier, &c. il ne prospérera jamais. (Voyez T. I, depuis la page 61 jusqu'à la page 87.)

SYMPTOMES. Au commencement de cette maladie, les chairs de l'enfant deviennent molles & flasques ; ses forces diminuent ; il perd sa gaieté ordinaire ; il paraît plus grave & plus composé que ne le comporte son âge ; le mouvement lui répugne bientôt ; la tête & le ventre acquièrent un volume considérable relativement aux autres parties du corps ; le visage paraît plein, & le teint semble fleuri ; les os commencent ensuite à s'affecter, sur-tout dans leurs parties les plus molles & les plus spongieuses. Delà les poignets & les chevilles des pieds deviennent plus gros que dans leur état naturel ; l'épine du dos prend

Tome IV.

1

194 MÉDECINE DOMESTIQUE.

une forme contre nature : la *poitrine* est souvent déformée, & les *os* des bras (1) & des jambes se courbent : mais tous ces *symptômes* varient considérablement selon la violence de la maladie : le *pouls* est ordinairement *vite*, mais *soible* ; l'*appétit* & les *digestions*, sont, la plupart du temps, mauvais : les *dents* sortent avec *lenteur* & *difficulté* ; souvent elles se pourrissent & tombent après. Une chose remarquable, c'est que les enfants *rachitiques* ont, pour l'*ordinaire*, une grande pénétration d'*esprit*, & sont, en général, au-dessus de leur âge, pour l'*intelligence*. Or que cela vienne de ce que ces enfants vivent plus avec les adultes que les autres, ou de l'*agrandissement contre nature* de leur *cerveau*, c'est ce que nous n'entreprendrons pas d'*expliquer*.

RÉGIME. Comme cette maladie est toujours accompagnée de signes évidents de *foiblesse* & de *relâchement*, nous devons avoir pour but principal, dans son traitement, de *resserrer* & de *fortifier* les *solides*, de faciliter les *digestions* & la *préparation* des liqueurs. Or

(1) Nous sommes obligés de dire cependant que ce n'est que lorsque cette maladie est très-violente, que les *os* des bras se déforment,

nous ne pouvons remplir ces *indications* importantes que par des *aliments* fains & nourrissants, appropriés à l'âge & aux forces de l'enfant; par la jouissance d'un air libre & sec, & par un exercice suffisant. Si l'enfant est entre les mains d'une mauvaise nourrice, qui néglige ses devoirs, ou qui ne les connoisse pas, il faut en changer. Dans les saisons chaudes, il faut chercher à le rafraîchir, parce que les *sueurs* l'affoiblissent; & dans les temps froids, il faut le tenir chaleureusement; un grand froid lui étant aussi contraire qu'un grand chaud. On frottera souvent les membres de l'enfant avec la main chaude, & on le tiendra le plus gai qu'il sera possible.

Les *aliments* doivent être secs & nourrissants; tels sont le bon pain, la viande rôtie, &c. Le *biscuit de mer*, dans ce cas, est regardé, en général, comme meilleur que le pain; les *pigeons*, les *poulets*, le *veau*, le *lapin*, ou le *mouton rôti & hachés*, sont les viandes qui conviennent le mieux. Si l'enfant est trop jeune pour manger de la viande, on lui donnera du *riz*, du *millet*, ou de l'*orge perlé*, bonilli avec des *raisins*, auxquels on peut ajouter un peu de vin & d'épices. On lui donnera du vin de

196 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Bordeaux, mêlé avec une égale quantité d'eau ; & ceux qui n'en ont pas le moyen, lui donneront de temps en temps un verre d'ailé, ou de bonne biere douce.

REMEDES. Les *remedes* sont ici de peu d'utilité. La nourrice peut souvent guérir cette maladie ; mais rarement le Médecin. Chez les enfants pleins on peut employer quelques doses de rhubarbe, & les répéter ; mais rarement emporteront-elles la maladie. Le traitement essentiel consiste à fortifier : c'est pourquoi, outre le *régime* dont nous venons de parler, nous recommandons encore le *bain froid*, sur-tout dans les temps chauds. Il ne faut cependant les employer qu'avec prudence, parce qu'il y a des enfants *rachitiques* qui ne peuvent le supporter. Le matin est le meilleur temps pour le prendre ; & immédiatement après que l'enfant en sera sorti, on le frottera avec un linge bien sec : il est comme inutile de dire que si par hasard le *bain froid* affoiblissait, il faudroit le discontinue.

On a plusieurs fois tiré de grands avantages du *cautere* dans cette maladie. Il est sur-tout nécessaire aux enfants qui abondent en humeurs. Une *infu-*

fion de quinquina dans du vin ou de la biere , convient encore ; mais il est rarement possible de porter les enfants à en boire. Nous pourrions parler ici de beaucoup d'autres *remedes* qui ont été vantés pour cette maladie ; mais comme on court plus de risque à les employer qu'à s'en passer , nous n'en parlerons pas : nous nous en tiendrons à recommander le *régime* comme le seul moyen capable de guérir le *rachitis*.

§. XIII.

Des Convulsions.

Quoique l'on dise qu'il meure plus d'enfants de *convulsions* que de toute autre maladie , cependant il est sûr qu'elles ne sont , pour la plupart du temps , que des *symptomes* d'autres maladies. En général , tout ce qui peut fortement irriter ou agacer les *nerfs* , peut causer des *convulsions*. Delà les enfants , dont les *nerfs* sont si *irritables* , éprouvent souvent des *convulsions* , soit par des choses qui irritent le *canal alimentaire* , soit par la *dentition* , les vêtements trop serrés , ou les approches de la *petite vérole* , de la *rougeole* , & d'autres maladies *éruptives*.

I 3

398 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Lorsque les *convulsions* viennent d'une irritation de l'estomac & des intestins, on les guérit, pour l'ordinaire, avec les remèdes qui peuvent nettoyer ces organes des matières acres qu'ils renferment, ou qui peuvent rendre ces matières plus douces & incapables de nuire. C'est pourquoi, lorsque l'enfant est constipé, le meilleur moyen est de lui donner d'abord un *lavement*, ensuite un doux *vomitif*, que l'on doit répéter, selon l'occasion : on doit en même-temps tenir le ventre lâche par des doses modérées de *magnésie blanche*, ou de petites quantités de *rhubarbe*, mêlée à la poudre de *pattes d'écrevisses* préparée.

Les *convulsions*, qui précédent l'éruption de la petite vérole ou de la *rougeole*, cessent, pour l'ordinaire, dès que cette éruption a lieu. Le plus grand danger, dans ce cas, naît de la peur & de la crainte de ceux qui soignent l'enfant. Comme les *convulsions* sont très-alarmantes, il faut, pour complaire aux peres, mères & nourrices effrayés, & les tranquilliser, employer quelques moyens pour dissiper ces *convulsions*. En conséquence, dès qu'un enfant en a, on le *saigne*, on lui applique des *vésicatoires*, & on emploie plusieurs au-

Des Convulsions.

199

tres remèdes, qui mettent la vie de l'enfant en grand danger, tandis qu'un bain de pieds & un pavement émollient auraient, en peu de temps, fermé toutes les choses dans leur état ordinaire.

Lorsque les convulsions sont occasionnées par la poussée des dents, outre les douces purgations, nous conseillons encore les vésicatoires & l'usage des antispasmodiques; tels sont les teintures de suie, d'assafœtida, de castoreum, &c. On met quelques gouttes de l'une ou l'autre de ces teintures dans un peu de petit-lait au vin, dont on donne une cuillerée lorsque l'occasion le demande.

Les convulsions qui procèdent de causes externes, comme de la pression occasionnée par des vêtements trop serrés, par des bandes, &c., demandent qu'on débarrasse, sur le champ, l'enfant de ses liens. (Voyez Tome I, p. 23 & suiv.) Quoique, dans ce cas, en étant la cause, on n'ôte pas toujours l'effet, cependant il ne faut jamais manquer de le déshabiller, parce qu'on tenteroit en vain de calmer les convulsions, si la cause, à laquelle elles sont dues, continuoit d'agir.

Lorsqu'un enfant en est attaqué sans douleurs dans le ventre, sans aucun des

I 4

200 MÉDECINE DOMESTIQUE.

symptomes de la dentition, sans aucune *éruption*, ou sans qu'aucune *évacuation* ait été arrêtée subitement, on est dans le cas de conclure alors qu'elles forment une maladie primitive, & qu'elles dépendent immédiatement du *cerveau*. Ce cas ne se rencontre que très-rarement, heureusement pour l'humanité, parce qu'alors il y a bien peu de choses à faire pour soulager un malheureux enfant. Lorsque les *convulsions* dépendent d'un vice originaire dans la structure ou conformation du *cerveau*, on ne peut se flatter de les guérir par la Médecine. Mais comme les *convulsions* qui procèdent même immédiatement du *cerveau*, ne tiennent pas toujours à ces causes, il faut donc tenter de donner quelques *remedes*. L'objet principal qu'on doive alors se proposer, est d'occasionner une *dérivation* des humeurs du *cerveau*. Il faut, en conséquence, employer les *vésicatoires*, les *purgatifs*, &c.; & lorsque ces *remedes* ne réussissent pas, faire un *cautere* ou un *seton* au cou, ou entre les deux épaules. (1)

(1) Les enfants sont encore sujets à l'*épilepsie* & au *cochemare* ou *incube*. Il faut consulter les paragraphes qui traitent de ces deux maladies. (Voyez Tome III, page 346 & suivantes, & page 371 & suivantes.)

§. XIII.

*De l'Hydrocéphale, ou de l'Hydropisie
de la Tête.*

Quoique l'eau dans la tête, ou l'*hydropisie du cerveau* soit une maladie qui peut attaquer les adultes comme les enfants, cependant ces derniers y étant généralement plus sujets, nous croyons devoir placer cette maladie au rang de celles des enfants. (1)

CAUSES. L'*hydrocéphale* peut être occasionnée par tout ce qui peut blesser le *cerveau*, comme des chutes, des coups, des blessures, &c. : elle peut encore venir d'un relâchement & d'une foibleesse naturelle du *cerveau*, ou de *tumeurs squirreuses*, ou d'*excroissances* dans la substance du *crâne*; d'un sang dissous & aqueux ; de la *suppression*, ou de la

(1) M. BUCHAN confond ici l'*hydropisie du cerveau*, avec l'*hydropisie de la tête*, ou cette tumeur aqueuse des téguments de toute la tête, qui la rend quelquefois monstrueuse, plus pesante que le reste du corps & à demi transparente. Cependant, dans ce dernier cas, il n'y a pas toujours de l'eau dans le *cerveau*, & l'*hydropisie du cerveau* n'augmente pas le volume de la tête. Les enfants sont plus sujets à l'*hydropisie des téguments de la tête*, & les adultes, à l'*hydropisie du cerveau*.

202 MÉDECINE DOMESTIQUE.

diminution des *urines*, enfin de maladies lentes & opiniâtres, qui minent & consument le malade. (1)

SYMPTOMES. Cette maladie a, dans les commencements, les apparences d'une *fievre lente*. Le malade se plaint d'une douleur au sommet de la tête, ou sur les yeux. Il fuit la lumière ; il a des *maux de cœur*, & vomit quelquefois ; son *pouls* est *irrégulier*, & pour l'ordinaire *lent* ; & quoiqu'il paroisse lourd & accablé, cependant il ne peut dormir : il a quelquefois du *délire* ; il voit presque toujours les objets doubles. Vers la fin de cette maladie, communément mortelle, le *pouls* devient plus *fréquent* ; la *pupille* se dilate ; les joues sont d'un rouge foible ; le malade devient *comateux*, & les *convulsions* & la mort terminent la maladie.

REMEDES. On ne connaît pas encore malheureusement de *remedes capables de guérir l'hydropisie du cerveau*. L'humanité exige cependant qu'on fasse quelques tentatives, parce que le temps

(1) La *contusion*, occasionnée par l'*accouchemen laborieux*, par la mauvaise manœuvre de la *sage-femme*, ou par toute autre cause, est la source la plus ordinaire de l'*hydropisie de la tête*, quoiqu'elle puisse encore être due à la *dentition*, aux *vers*, aux *convulsions*, &c.

De l'Hydrocéphale. 203

ou le hazard peuvent nous faire découvrir ce dont, quant à présent, nous n'avons pas d'idée. Les *remedes* qu'on emploie ordinairement, sont les *purgatifs* de *rhubarbe* ou de *jalap*, avec le *calomélas*; les *vésicatoires*, appliqués au cou ou à la partie inférieure de la tête. A ces *remedes* nous conseillons de joindre les *diurétiques*, ou les *remedes* qui facilitent la *secréction* des urines, tels que nous les avons recommandés dans l'*hydropise* ordinaire. (Voyez T. III, p. 153 & suiv.) Il faut encore tenter d'exciter les *secréctions* du nez, ce à quoi l'on parvient en faisant prendre au malade de la poudre d'*asarum*, d'*ellebore blanc*, &c. (1)

(1) Les enfants attaqués d'*hydrocéphale*, dans le ventre de leur mère, périssent ordinairement au passage. Il est presque impossible, comme l'observe M. BUCHAN, de remédier à cette maladie, lorsque le *cerveau* est inondé; mais on doit espérer, lorsque toute l'eau est ramassée sous la peau de la tête & absolument hors du *crâne*. La maladie peut durer, il est vrai, très-long-temps; mais aussi on a le temps nécessaire pour l'attaquer. Un moyen bien simple seroit, conjointement avec les *remedes* propres à corriger le vice du *sang* & des humeurs, & à fortifier les *solides*, de faire la *ponction* ou des *scarifications* sur les *téguments de la tête*; mais malheureusement les épreuves qu'on a faites de l'une & des autres, n'ont pas été heureuses; on a vu, au contraire, de bons effets des *vésicas-*

§. XIV.

*De la Tension du ventre, appellée vul-
gairement carreau.*

Les enfants sont très-sujets au gonflement du ventre & à sa dureté. Le premier qui vient des vents renfermés dans les intestins, n'est pas bien à craindre ; il peut cependant donner quelquefois lieu à des descentes, tant dans les aines, qu'au nombril. Mais l'élevation du ventre avec dureté, que les femmes appellent carreau, causée par l'engorgement du mèfenterre & des autres viscères, est toujours une maladie très-grave, à laquelle

toires, du cautere & du seton, après avoir fait précéder les remèdes dont nous venons de parler.

Indépendamment des maladies que M. BUCHAN vient de décrire, les enfants sont encore sujets à la plupart de celles auxquelles sont exposés les adultes, & il y en a même parmi elles qui leur sont très-familieress : telles sont la petite vérole, la rougeole, l'épilepsie, les écroûelles, les fièvres continues & intermittentes, l'hypodropisie, la jaunisse, la vérole, le scorbut, la toux, la suffocation, la constipation, les vers, les descentes, la pierre, &c. sur lesquelles il faut consulter les Chapitres, Paragraphes & Articles de cet Ouvrage, dans lesquels elles sont exposées. Mais nous en décrirons une qui leur est absolument particulière, & dont M. BUCHAN ne parle pas ; c'est le carreau, appellé par les Médecins, tension ou dureté du ventre. M. LIEUTAUD fera notre guide.

on a remarqué que les filles étoient plus sujettes que les garçons ; c'est le produit ordinaire des mauvais aliments, des vers, de la rentrée des éruptions, des écroutelles, &c. Le dévoiement, dans ce cas, est un accident des plus alarmants. Les enfants, dans cet état, ont le visage pâle & le corps œdémateux : la tristesse, le dégoût, la peine à mâcher, l'insomnie, la fièvre lente qui redouble tous les soirs, les douleurs au nombril, &c., sont encore des symptômes familiers au carreau. Enfin quelques enfants deviennent rachitiques, ou se nouent.

Comme le nourrissage est la cause la plus ordinaire de cette maladie, il importe de s'informer comment l'enfant a été nourri ; quelle est la constitution de la nourrice ; quelle est même celle du pere & de la mère, parce qu'il est évident que le carreau peut dépendre du virus vénérien, scrophuleux, ou scorbutique, autant que de toute autre cause, & que, dans ces derniers cas, on ne peut guérir le carreau, qu'en employant les remèdes propres aux maladies dont il est l'effet. Quand on s'est assuré qu'il ne tient qu'aux mauvais aliments, il faut commencer par faire chan-

206 MÉDECINE DOMESTIQUE.

ger le régime, mettre l'enfant au bon lait pour toute nourriture, lui interdire les bouillons gras, les soupes & la viande; lui appliquer des fomentations émollientes sur le ventre; lui donner des lavements émollients: on lui fera prendre pour boisson du *petit-lait*, coupé avec une infusion de feuilles de *cresson*, d'*oseille*, &c.; on lui fera faire le plus d'exercice qu'il sera possible: on purgera de temps en temps avec la *rhubarbe*, qui paroît le mieux convenir dans cette maladie. La dose est depuis six jusqu'à douze grains en poudre, enveloppée dans des confitures. Lorsque la maladie avance vers la guérison, on met le petit malade à l'usage des *eaux martiales*, & on lui donne des aliments fortifiants; lorsque la dureté du ventre est considérable, on applique sur le ventre, pendant le traitement, l'*emplâtre dia-botanum*, l'*emplâtre de ciguë*, ou l'*emplâtre de Vigo*, &c.



CHAPITRE XXXIX.

De la Chirurgie.

SI nous entreprenions de décrire toutes les *opérations* de *Chirurgie*, & toutes les maladies dans lesquelles ces *opérations* sont nécessaires, nous nous étendrions bien au-delà des limites que nous nous sommes prescrites : nous devons, en conséquence, nous renfermer dans les cas les plus généraux, dans lesquels on peut se passer de l'assistance du Chirurgien, ou dans lesquels on ne peut pas l'obtenir, enfin dans lesquels on ne peut toujours l'obtenir.

Quoique la connoissance du corps humain soit indispensableness nécessaire pour former un habile Chirurgien, cependant on peut, dans des cas pressants, faire encore beaucoup de choses pour sauver la vie à ses semblables, sans être fort versé dans l'*Anatomie*. Rien n'est plus surprenant que de voir les opérations que font journalement les paysans sur des animaux ; opérations qui réussissent souvent très-bien, & qui ne sont cependant pas moins difficiles que celles que l'on fait sur le corps humain.

208 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Il faut en convenir, tout homme est en quelque façon Chirurgien, dans certaines occasions, soit qu'il le veuille, ou ne le veuille pas. En effet, nous sommes tous portés à secourir nos semblables dans le malheur, & il arrive, à chaque instant, des accidents qui nous mettent dans le cas d'exercer cette sensibilité. Cependant, si elle n'est pas dirigée convenablement, elle peut nous faire tomber dans des erreurs bien funestes. Ainsi tel qui désire sauver la vie à son ami, peut lui causer la mort par une tentative téméraire; & tel autre, dans la crainte d'agir inconsidérément, reste tranquille & le laisse périr, sans tenter de le secourir, lors même que les secours sont sous sa main. Comme tout homme sensible souhaite certainement d'éviter ces deux écueils, je ne puis m'empêcher de croire que ce ne soit lui faire plaisir, de lui indiquer ce qu'il doit faire dans les occasions, où le besoin de secours devient très-présent (1).

(1) La Chirurgie & la Médecine sont deux sœurs qui ont l'humanité pour mère : toutes deux ont le même motif, & tendent au même but, la conservation de la santé & la guérison des maladies. L'une s'est emparée des maladies

§. I.

De la Saignée.

Il n'y a pas d'opération de *Chirurgie*

externes & des opérations que rendent nécessaires les accidents sans nombre auxquels nous sommes sans cesse exposés ; l'autre s'est réservé les maladies internes & les moyens d'y remédier ; & toutes deux se réunissent & agissent de concert, lorsqu'une maladie de l'une ou l'autre espèce, exige, à la fois, le concours de la main & des *médicaments* internes.

Quand on réfléchit sur cette unanimité nécessaire, sur cette réunion indispensable, dans le traitement du plus grand nombre des maladies, on est fâché de voir les disputes & la médiselligence qui regnent entre deux corps qui ne doivent avoir qu'une même ame, qu'un même esprit, que les mêmes vues & les mêmes désirs, le soulagement des hommes.

Il seroit bien à désirer, dit un Médecin Philosophe, (J. Z. PLATNER, *Institutiones Chirurgicae rationalis*, &c., p. 3, n. XX) que les querelles odieuses, nées de la haine que se portent les Médecins & les Chirurgiens en France, fussent anéanties. Que chacun d'eux, continue-t-il, exerce modestement la profession à laquelle il s'est destiné ; que le Médecin mette son application à s'instruire des principes de la *Chirurgie* & de la pratique de cette science, sans lesquels il ne peut juger du travail du Chirurgien, lorsqu'il est appellé pour en être témoin ; ni le guider, lorsque les circonstances l'exigent ; ni même connoître les causes d'un grand nombre de maladies internes. Que le Chirurgien, de son côté, se désiste de cette prétention folle & orgueilleuse qui le porte à entreprendre imprudemment le traitement des maladies les plus dange-

210 MÉDECINE DOMESTIQUE.

plus souvent nécessaire que la *saignée* : c'est pourquoi il n'y en a point qu'ont devroit mieux connoître & mieux entendre. Cependant quoique les *sages-femmes*, les Jardiniers, les Forgetons, (& en France, les Fraters, les Religieuses Hospitalières, les Sœurs-Grises, &c.) la pratiquent tous les jours : nous avons tout lieu de croire qu'il y en a peu, parmi eux, qui sachent bien décider, quand elle est nécessaire, où quand elle ne l'est pas. Les Médecins, eux-mêmes, ont été tellement les dupes de la mode,

reuses, même de celles qui sont purement internes. Sans ce dévouement de part & d'autre, les travaux du Chirurgien & du Médecin ne peuvent être que nuisibles & pernicieux aux malades. Un Médecin sage & expérimenté, un Chirurgien modeste & instruit seront toujours d'intelligence entre eux, soit relativement aux conseils, soit relativement à l'exécution : mais un Médecin, ami de l'humanité, ne peut voir, sans indignation, la témérité indiscrete de certains Chirurgiens, & toujours les plus ignorants ; la folle vanité avec laquelle ils parlent de leur Art, enfin leur affectation intolérable à vouloir pratiquer la médecine interne, dont ils ne sont pas instruits, & qu'ils n'ont pas pu apprendre, puisqu'ils ont dû consacrer tout leur temps & toutes leurs études à la Chirurgie ou à la Médecine externe : de même un Chirurgien habile ne pourra qu'être offensé toutes les fois qu'il se trouvera avec certains Médecins, prévenus & peu honnêtes, qui le refuseront à écouter ses observations.

à cet égard , qu'ils ont par-là beaucoup prêté au ridicule & à la plaisanterie. Cependant c'est une opération souvent de la plus grande importance , & qui doit , lorsqu'elle est faite à propos & convenablement , être de la plus grande utilité dans les maladies.

La saignée convient dans le commencement de toutes les maladies *inflammatoires* , comme la *pleurésie* , la *péripneumonie* , &c. : elle convient également dans les *inflammations locales* , dans celle des *intestins* , de la *matrice* , de la *vesicule* , de l'*estomac* , des *reins* , de la *gorge* , des *yeux* , &c. ; dans l'*asthme* , les *douleurs sciatiques* , les *toux* , les *maux de tête* , les *rhumatismes* , l'*apoplexie sanguine* , l'*épilepsie* , le *flux de sang* , &c. Après des *chutes* , des *contusions* , des *meurtrissures* , ou d'autres coups violents reçus , soit extérieurement , soit intérieurement , la *saignée* est nécessaire : elle l'est encore lorsque les personnes ont eu le malheur d'être étranglées , noyées , (V. ci-après , Chapitre XLII.) ou suffoquées par un mauvais air , ou *méphitique* , par les vapeurs des *métaux* , &c. En un mot , il faut ouvrir la veine toutes les fois que le mouvement vital a été arrêté subitement , par

212 MÉDECINE DOMESTIQUE.

une cause quelconque , excepté par la *syncope* , occasionnée par la faiblesse , ou par les *affections hystériques*. Mais la *saignée* est dangereuse dans toutes les maladies causées par le relâchement des fibres ou des solides , par un sang dissous , appauvri , corrompu , comme dans l'*hydropisie* , la *cacochimie* , &c.

Dans les *inflammations locales* , la *saignée* doit être faite , le plus près qu'il est possible , de la partie affectée. Quand on peut la faire avec la lancette , il faut la préférer à tout autre moyen ; mais lorsque la chose n'est pas possible , il faut avoir recours aux *sang-sues* , ou aux *ventouses*. (V. ces mots à la Table.)

La quantité de *sang* , que l'on tire par la *saignée* , doit toujours être réglée sur les forces , l'âge , la *constitution* , la maniere de vivre , &c. du malade. Il seroit ridicule de vouloir tirer autant de sang à un enfant qu'à un *adulte* , & à une femme délicate qu'à un homme fort & robuste. Dans quelque partie du corps qu'on fasse la *saignée* , il faut appliquer une ligature entre la partie qu'on saigne & le *œur*. (Voyez T. I , n. 1 , p. 31.) Comme il est souvent nécessaire , pour faire saillir la *veine* , de serrer la ligature un peu fortement , il faut , dans

ce cas , aussi-tôt que le sang commence à couler , desserrer un peu la bande : cette bande doit être appliquée au moins à un pouce , un pouce & demi de l'endroit de la *veine* qu'on a intention d'ouvrir. Les personnes , qui ne sont pas versées dans l'*anatomie* , ne doivent jamais piquer une *veine* qui passe sur une *artère* , ou sur un *tendon* , quand elles peuvent en choisir une autre. On reconnoît facilement qu'une *veine* est placée sur une *artère* , aux *pulsations* & aux *battements* qu'elle fait ressentir ; & on reconnoît les *tendons* à un sentiment de *dureté* & de *roideur* , semblable à celui d'une corde de fouet , qu'on toucheroit avec le doigt.

C'étoit une loi , autrefois , même parmi ceux qui avoient la réputation de faire la Médecine avec le plus de méthode ; c'étoit , dis-je , une loi , dans certaines maladies , de faire saigner les malades jusqu'à *défaillance*. Mais certes on ne pouvoit proposer rien de plus ridicule ; car une personne tombera en *syncope* à la simple ouverture de la *veine* , tandis qu'une autre perdra tout son *sang* avant qu'elle éprouve la moindre faiblesse. En effet , la *syncope* dépend de l'état de l'ame plus que de celui du

214 MÉDECINE DOMESTIQUE.

corps, & on la produit, ou on la prévient souvent par la seule maniere dont se fait la saignée (1).

Les saignées des enfants se font, en général, avec les *sang-sues*: ces saignées, quoique nécessaires dans plusieurs circonstances, sont très-critiques, & d'un succès très-incertain. Il est impossible de déterminer la quantité de sang qui peut être tiré par les *sang-sues*. Le sang est très-difficile à arrêter, & les plaies que font ces animaux, ne sont pas faciles à guérir. Il faudroit que ceux qui s'adonnent à saigner, prissent un peu plus de peine, & qu'ils s'accoutumassent à saigner les enfants; ils ne trouveroient pas cette opération aussi difficile qu'ils se l'imparent (2).

(1) Ce n'est pas qu'il n'y ait certaines maladies où les saignées jusqu'à *defaillance* ne soient très-importantes: par exemple, le *délire phrénetique*, causé par une *constriction* des vaisseaux du cerveau, *constriction* qui est telle, qu'il faut que le relâchement soit porté jusqu'à la *syncope*, pour que la détende se fasse, &c.; mais nous nous garderons bien de conseiller, à qui que ce soit, d'employer ces saignées: si nous faisons cette mention, c'est pour que, par ignorance, on ne traverse point les vues d'un Médecin éclairé qui les prescrit parce qu'elles lui paroissent nécessaires.

(2) Nous devons cette justice à nos Chirurgiens, qu'ils ont porté la dextérité au point qu'il n'y en a que très-peu, parmi ceux qui sont

Il regne encore , parmi les gens de la campagne , plusieurs préjugés fâcheux sur la *saignée*. Par exemple , vous les entendez parler de *veine de tête* , de *veine de cœur* , de *veine de poitrine* , & vous dire que la *saignée* de ces *veines* doit guérir certainement toutes les maladies des parties dont ils supposent que ces *veines* tirent leur origine , ne faisant pas attention que tous les *vaissaux sanguins* partent du *cœur* & retournent au *cœur*. (V. T. I , n , 1 , p. 68.) Or il suit de cette disposition du corps humain , qu'à moins que l'*inflammation* ne soit locale , peu importe de quelle partie on tire du *sang*. Mais quelqu'absurde que soit ce préjugé , il n'est pas encore aussi nuisible que cette autre opinion , malheureusement trop générale ; c'est qu'une première *saignée* doit faire des miracles. Cette croyance fait souvent différer cette opération , lorsqu'elle est nécessaire , afin de la réserver pour une occasion qu'on croit plus importante ; & lorsque les malades sont dans un dan-

avoués pour tels , qui ne réussissent à faire les *saignées* les plus difficiles , même chez les enfants : aussi les *sang-sues* ne sont-elles guère employées que lorsqu'il faut saigner aux *tempes* ; ce qui rend leur usage assez rare. Cependant voyez à la Table le mot *sang-sue*.

216 MÉDECINE DOMESTIQUE.

ger extrême , on les voit demander , avec empressement , la *saignée* , soit qu'elle convienne ou qu'elle ne convienne pas ; de plus , la *saignée* dans certaine période d'une maladie , ainsi que dans certaine saison , a encore des effets très-nuisibles. On croit encore communément que la *saignée du pied* attire les humeurs en en-bas , & qu'en conséquence , elle guérit les maladies de la tête & des autres parties supérieures. Mais nous avons déjà observé , que , dans les maladies locales , il falloit saigner , le plus près qu'il éroit possible , de la partie affectée. Quoi qu'il en soit , lorsqu'il est nécessaire de *saigner* , ou du pied , ou de la main , comme les *veines* de ces parties sont situées profondément , & que le *sang* est disposé à s'arrêter promptement , il faut faire plonger ces parties dans l'eau chaude , & les y maintenir jusqu'à ce qu'on ait tiré la quantité de *sang* nécessaire (1).

(1) Il est quelquefois nécessaire de tenir le pied ou la main très-long-temps plongés dans l'eau chaude , avant que de saigner a ces parties , parce que souvent on a abandonné des *saignées* de cette espece qui auroient été faciles , si on eût eu cette précaution. Il est des personnes chez lesquelles les *veines* du bras sont également petites & profondes ; il faut alors employer le
Nous

De la Saignée. 217

Nous ne nous occuperons pas à décrire la maniere de faire l'opération de la *saignée* : il est plus facile de s'en instruire par l'exemple , que par les préceptes ; une description de douze pages , ne donneroit pas une idée aussi juste de la *saignée* , que l'inspection d'une *saignée* faite par une main habile. Il est également inutile de décrire les différentes parties du corps auxquelles on peut *saigner* , comme les bras , les pieds , le front , les tempes , &c. Ces parties sont connues de tout le monde ; & d'après les réflexions précédentes , les personnes intelligentes pour-

même moyen , ou simplement une éponge , ou des compresses imbibées d'eau chaude , qu'on tient sur la *veine* qu'on veut ouvrir , pendant plus ou moins de temps , ou jusqu'à ce qu'elle soit assez dilatée. Il est presque inutile , à ceux pour qui nous écrivons , de dire que la *veine* du bras , qu'on pique le plus souvent , s'appelle la *médiane* , & que les deux autres se nomment *basilique* & *céphalique* ; que celle de la main est nommée *salvatelle* , & celle du pied *saphene* , parce que les personnes qui ne font point de l'Art & qui s'adonnent à saigner , soit par gout , soit par humaïté , n'ont besoin de les connoître que par les caractères qu'elles présentent extérieurement ; & , comme va le dire très-bien M. BUCHAN , l'inspection du bras & du pied , guidée par un Chirurgien de bonne volonté , instruira plus en un instant , que les descriptions les plus étendues qu'on pourroit en faire.

Tome IV.

K

218 MÉDECINE DOMESTIQUE.

ront, dans quelques occasions, déterminer celle de ces différentes parties où il est le plus à propos de faire la *saignée*. Au reste, toutes les fois qu'on ne saigne que pour diminuer la quantité du sang, le bras est la partie la plus commode pour faire cette opération (1).

(1) Quoique la *saignée* ne soit point une opération indifférente, & que quelquefois elle soit suivie d'accidents, cependant que la crainte n'arrête point les personnes bienfaisantes. Je n'ai jamais ouï dire que les Religieuses Hospitalières, les Sœurs-Grises, &c., dont la plupart ignorent entièrement l'*Anatomie*, aient piqué un *tendon*, un *nerf*, ou une *artère*, & il est de fait qu'elles saignent la plus grande partie des pauvres. On m'a rapporté qu'une Dame de Paroisse, guidée par le seul amour de l'humanité, s'étoit apprise à saigner toute seule, & qu'elle faisoit cette opération avec tant de succès & de dextérité, que, non-seulement les habitants de son village, mais encore ceux de tous les environs, même les gens aisés, ne vouloient qu'elle, & ne se faisoient saigner que par elle. Tout ce que nous devons conseiller à ces personnes charitables, c'est de ne jamais saigner sur la seule demande des gens qui se présentent à elles, ou qui les envoient chercher ; mais uniquement par l'*indication* que présentent les *symptômes* de la maladie, dont ils sont attaqués ; car il est nombre de personnes qui se font saigner par pure fantaisie, & il est rare qu'alors la *saignée* ne soit nuisible : il n'y a que la maladie & les *symptômes* qui l'accompagnent, qui puissent & doivent faire décider quand il faut saigner, où il faut saigner, & combien de fois il faut saigner. Ce n'est donc point d'a-

§. II.

Des Inflammations, ou des Tumeurs inflammatoires externes, & des Abcès.

De quelque cause que procede une *inflammation*, ou une *tumeur inflammatoire externe*, elle se termine, ou par la *résolution*, ou par la *suppuration*, ou par la *gangrene*, (ou par le *squurre*.) Quoiqu'il soit impossible de prédire, avec certitude, laquelle de ces voies prendra une *inflammation*, cependant, d'après la connoissance de l'âge & de la *constitution* du malade, on peut conjecturer, avec quelque probabilité, quel en sera l'événement. Les *inflammations* qui ne sont que légères, ou le produit du froid qu'on aura éprouvé, & sans qu'aucune maladie ait précédé, font espérer qu'elles se termineront pas la *résolution*: celles qui succèdent immédiatement à une *fievre*, ou qui se manifestent chez des personnes grasses & repletas, *suppurent* pour l'ordinaire : celles enfin qui attaquent les vieillards, ou les personnes qui sont menacées d'*hydropiste*, doi-

près la lecture de ce Paragraphe qu'on se déterminera à faire cette opération ; ce n'est que d'après la lecture du Chapitre où il est parlé de la maladie qu'on a à traiter. (V. T. II, n. p. 32.)

K 2

MÉDECINE DOMESTIQUE.

vent faire craindre qu'elles ne se terminent par la *gangrene*, (ou que, s'endurcissant, elles ne se convertissent en *suirre*) (1).

Lorsque l'*inflammation* est légère, & que la *constitution* du sujet est bonne, il faut toujours tenter la *résolution*. Les meilleurs moyens de la favoriser, c'est de mettre le malade à une *diete* légère & *délayante*; de le *saigner* copieusement, & de le purger à plusieurs reprises. On doit encore faire des *fomentations* sur la partie affectée; si la peau est très-tendue, on y fera des *embrocactions* avec trois parties d'*huile d'amandes douces*, sur une de *vinaigre*, & on

(1) Une *tumeur inflammatoire externe* se reconnoît à l'élévation, la tension luisante & la rougeur, dans une partie d'une certaine étendue, accompagnées de douleur, souvent *pulsative* & de chaleur manifeste. Ainsi les *clous*, qui peuvent venir sur toutes les parties du corps, & souvent en assez grand nombre à la fois; les *bubons*, dont le siège est sur-tout dans les *aines*, & assez souvent sous les *aisselles*; les *maux d'aventure* qui ne viennent qu'aux doigts, &c., sont des *tumeurs inflammatoires externes*, que les Médecins appellent du nom générique de *phlegmon*: chacune de ces *tumeurs* peut se guérir par la *résolution*, c'est-à-dire, sans s'ouvrir naturellement, ou sans exiger qu'on l'ouvre avec le fer ou avec le *caustique*; mais dès l'instant qu'elle s'ouvre, ou qu'on est forcé de l'ouvrir, alors elle prend le nom d'*abcès*.

Des Abcès.

221

couvrira la partie enflammée avec un *emplâtre de cire*. (Voyez ce mot à la Table.) (1)

ARTICLE PREMIER.

Des Abcès.

Si, malgré ces *remèdes*, la *fievre d'inflammation* augmente, si la *tumeur* s'agrandit, si elle est accompagnée de douleur violente & de *pulsations*, il faut travailler à en faciliter la *suppuration*. Le meilleur moyen, dans ces cas, est un *cataplasme adoucissant*, qu'il faut renouveler deux fois par jour. Si la *suppuration* n'avance que lentement, on prendra un *oignon crud*, on le coupera

(1) On sent que ce traitement ne peut être celui de toutes les espèces de *tumeurs inflammatoires*. Les *clous*, par exemple, demandent rarement de *remèdes*; & souvent ils se guérisent sans qu'on s'en apperceive; cependant lorsqu'ils sont volumineux & multipliés, alors la *dîete*, la *saignée* & les *purgatifs*, comme le prescrit M. BUCHAN, deviennent nécessaires. Mais, dans ces cas, ils se convertissent ordinairement en *abcès* qui s'ouvrent d'eux-mêmes, ou qu'on est obligé d'ouvrir. (Voyez l'Article suivant.) C'est dans les *tumeurs inflammatoires* considérables, telles que celles qui viennent aux cuisses, aux fesses & autres parties charnues, que la *saignée*, & répétée selon les occasions, devient indispensable, ainsi que les *fomentations*, les *embrocations*, &c.

K 3

222 MÉDECINE DOMESTIQUE.

en petits morceaux, on l'écrasera, & on l'étendra sur le *cataplasme*. Lorsque la tumeur est mure ou prête à s'ouvrir, ce qu'on reconnoît facilement à la minceur de la peau, dans la partie la plus élevée de la tumeur, à la *fluctuation* de la matière qu'on peut sentir sous le doigt, & pour l'ordinaire à la cessation des douleurs, il faut l'ouvrir, ou avec la lancette, ou avec le *caustique* (1).

(1) On doit s'attendre qu'il surviendra un *abcès*, suite, au reste, la plus ordinaire des tumeurs *inflammatoires externes*, lorsque la douleur, la chaleur & le battement augmentent jusqu'au quatrième jour. Dans les cas où l'*abcès* est superficiel, la peau se relâche, le centre de la tumeur blanchit, & l'on sent une *fluctuation* assez manifeste ; mais lorsqu'il est situé profondément, la peau ne change point de couleur, & on a de la peine à sentir cette *fluctuation* ; la *suppuration* est alors plus tardive : cependant la maturité du *pus* peut être annoncée par la cessation des douleurs, de l'*inflammation*, des autres accidents & de la *fievre*, dont il faut toujours un certain degré pour la formation du *pus* ; car lorsqu'il n'y en a plus, ou qu'elle est trop foible, la *suppuration* est imparfaite, & il est à craindre que la tumeur ne prenne le caractère du *squirre* : si, au contraire, elle est trop forte, elle retarde la *suppuration*, & excite quelquefois la *gangrene*.

Les conseils, quelque simples qu'ils soient, que donne ici M. BUCHAN pour favoriser la *suppuration*, équivalent à tous ceux qu'on est dans l'usage d'employer dans ces cas. Tout ce qu'on peut faire de plus, lorsque la tumeur est

La gangrene, qui est la troisième manière dont se termine une inflammation,

très-considérable, c'est de renouveler les *cataplasmes* toutes les quatre heures; &, lorsque les douleurs sont très-violentes, d'y joindre trente ou quarante gouttes de *laudanum* liquide, ou six à huit grains d'*opium*; mais il ne faut employer ces derniers *remedes* qu'avec beaucoup de circonspection, dans la crainte d'attirer la *gangrene*.

Ceux qui prêtent l'oreille aux commères & aux ignorants, toujours fournis de *cataplasmes*, d'*onguents*, d'*emplâtres* sans nombre, tous merveilleux, à ce qu'ils disent, pour causer la *suppuration*, trouveront fort extraordinaire qu'on s'en tienne à des moyens aussi peu compliqués. Mais s'ils veulent faire attention que la *suppuration*, ainsi que la guérison des *abcès*, est uniquement l'ouvrage de la nature & de ses propres forces, & que tout ce qu'il y a à faire, dans ces cas, pour l'aider, c'est, ou d'entretenir dans une douce chaleur la partie qui se dispose à *suppurer*, ou de relâcher les *vaisseaux*, lorsqu'il y a trop de tension, ou de communiquer une espèce de mouvement salutaire aux parties, lorsqu'elles sont languissantes & sans action, ou enfin de calmer les douleurs, lorsqu'elles sont trop violentes: ils seront persuadés que par le moyen des *fomentations* & du *cataplasme adoucissant*, on satisfait aux premières & secondes indications; que par l'addition de l'oignon au *cataplasme*, on satisfait à la troisième, & que les *calmants* conseillés ci-dessus, satisfont à la quatrième.

Lorsque l'*abcès* perce de lui-même, ce qui arrive assez fréquemment aux *cloûs*, aux *bubons* des *aines* & des *aisselles*, aux *maux d'aventure*, &c., il suffit d'ajouter au *cataplasme*, dont on s'est servi jusques-là, un peu d'*onguent de*

K 4

224 MÉDECINE DOMESTIQUE.
se manifeste par les *symptômes suivants.*
La peau de la partie *enflammée*, perd sa

la mère, ou de *diachylon*, ce qu'on continue de faire jusqu'à ce que l'ouverture, qui est toujours très-petite, soit fermée, & alors l'*abcès* est entièrement guéri. Lorsque l'*abcès* ne perce pas de lui-même, & qu'il est en maturité, ce qu'on connoît aux lignes que nous avons énoncées, il faut l'ouvrir, soit avec un instrument tranchant, soit avec le *caustique*: la préférence de l'un de ces moyens doit être tiré de la connoissance des parties, qui appartient absolument au Chirurgien, qu'il faut appeler, & auquel il faut s'en rapporter: il doit aussi diriger l'*incision* relativement aux circonstances. Il est important d'être très-attentif à l'instant de maturité de l'*abcès*; car si on l'ouvre trop tôt, on en retarde la guérison: si, au contraire, on laisse trop croupir le *pus*, on expose les parties voisines. Cette attention, toujours nécessaire, l'est surtout pour les *abcès* de la *gorge*, de l'*aine* & de tous ceux qui sont situés sur les *ligaments*, le *périooste*, les *sutures*, &c., sur la *poitrine*, le *bas-ventre*, parce que, dans tous ces cas, le *pus* pourroit attaquer les parties voisines, ou se répandre dans les cavités qui sont à sa portée.

Lorsque l'*abcès* est ouvert, on le panse avec le *cataplasme* prescrit, auquel on ajoute l'*onguent basilicum*, ou celui de *la mère*, de *diachylon*, &c. qu'on entretient jusqu'à ce que la *tumeur* soit fondue, & que ses bords soient dégorgés: on doit peu s'inquiéter de dessécher & de cicatriser, parce que, comme nous l'avons déjà dit, cette opération est plutôt celle de la nature, que de l'art.

Les *abcès*, comme il est facile de le penser, ne doivent pas tous se guérir avec la même facilité: ils sont très-rebelles chez les sujets *catétiques*, *scorbutiques*, *scrophuleux* & *vérolés*: or

rougeur ; elle devient d'une couleur obscure & livide, molle & flasque : elle se couvre de petites vessies, pleines d'une humeur *icoreuse* de différentes couleurs. La tumeur s'affaisse, & d'obscuré qu'elle étoit devient noire. Le pouls est vîte, foible & enfoncé. Le malade a des sueurs froides, qui sont les avant-coureurs de la mort.

Aux premières apparences de ces *symptomes*, il faut panser la tumeur avec de la thériaque, ou la couvrir avec un *cataplasme* fait avec une *lessive* & du *son* : si les *symptomes* augmentent d'intensité, il faut scarifier la tumeur, & la panser avec l'onguent *basilicum*, adouci avec l'huile de térébenthine. (1) Tous ces *remedes* doivent être appliqués chauds. Quant aux *remedes* internes, ils doivent être pris dans la classe des *cordiaux*, & il

dans ces cas, on ne parvient jamais à les guérir, qu'on n'ait auparavant guéri la maladie dont ils dépendent, ou qui les entretiennent.

(1) Un *cataplasme* excellent, dans ce cas, est le *marc* d'une forte *décoction* de *quinquina*, qu'on huile fréquemment avec cette même *décoction* chaude : ce *cataplasme* se fait de la manière suivante.

Prenez du meilleur *quinquina* en poudre, quatre onces ; faites bouillir dans une chopine d'eau, jusqu'à réduction de moitié ; tirez la *décoction* à clair, & appliquez le *marc* en guise de *cataplasme*.

K §

226 MÉDECINE DOMESTIQUE.

faut donner le *quinquina* à aussi grande dose que l'estomac du malade peut le supporter : que si la partie *gangrénée* se sépare des parties saines, la *plaie* devient un *ulcere* ordinaire, & il faut le traiter, comme nous le dirons ci-après, §. VI. (1)

Le traitement que nous venons d'exposer, renferme celui de toutes ces maladies, que, dans les différents cantons de la campagne, on appelle *furoncles*, *clous*, *maux d'aventure*, &c. : ce sont autant d'*abcès*, qui sont les suites d'une *inflammation externe*, & que, s'il est possible, il faut amener à *résolution*; &, lorsqu'on ne peut y réussir, il faut en faciliter la *suppuration*, & les ouvrir, s'il est nécessaire. Ensuite on panse avec le *basilicum jaune*, ou tout autre *onguent digestif* (2).

(1) Quant à la quatrième maniere dont se termine l'*inflammation externe*, c'est-à-dire, en *squirre*, auquel sont sur-tout exposés les *plegmatiques*, les *scrophuleux*, les *scorbutiques*, les *cachétiques* ou *cacochimiques*, &c., on consultera, T. III, p. 453 & suiv., jusqu'à la page 465.

(2) Le *mal d'aventure*, appelé, par les Chirurgiens, *panaris* de la première espece, se guérit facilement lorsqu'il est superficiel & qu'il n'attaque que les *tégumentis*; mais il n'en est pas de même de celui qui est profond, qui pénètre jusqu'aux *tendons*, aux *ligaments*, au *périooste*, à l'*os*. Ce dernier est accompagné d'une

§. III.

Des Blessures & des Plaies.

Il n'est pas de traitement dans la Médecine, sur lequel on se soit plus trompé que sur celui des *blessures* & des *plaies*. On croit universellement que certaines *plantes*, que certains *onguents*, que certains *émplâtres* possèdent des vertus merveilleuses, pour guérir & fermer les *plaies*. On s'Imagine qu'il n'est pas possible de guérir de *blessures* sans leur

grande chaleur, de *pulsion*, & d'une douleur rongeante des plus vives, qui se communique quelquefois à tout le bras. Il excite de plus la *fièvre*, des *défaillances*, des *convulsions* & le *délire*; & souvent il est suivi de *carie* & de *gangrene*. Cette dernière espèce de *panaris* mérite la plus grande attention, & le soin des gens les plus sages & les plus expérimentés. Nous conseillons donc d'appeler un Chirurgien habile, & de s'en rapporter à ses avis. Mais comme cette maladie est sujette à des retours, qu'il est rare que ceux qui l'ont éprouvée une fois, n'en soient attaqués de nouveau, & que quelquefois elle parcourt successivement tous les doigts de la main; il est bon qu'ils sachent que si, dès les premiers *symptomes*, ils ont soin de plonger le doigt dans l'eau bouillante, ils en arrêteront les progrès; mais il faut employer ce moyen dès les premiers instants de l'attaque; car si la *suppuration* a commencé à s'établir, il n'est plus temps. On renouvelera ces *lotions* jusqu'à ce que la douleur soit disparue.

K 6

228. MÉDECINE DOMESTIQUE.

application. Il est cependant de fait qu'aucune application externe , telle qu'elle soit , ne contribue à la guérison d'une *plaie* , autrement qu'en entretenant les parties proprement , & en les défendant de l'air extérieur ; ce à quoi on parvient aussi-bien par l'interposition de *charpe* sèche , que par les applications les plus pompeuses ; ce qui d'ailleurs est exempt de la plupart des mauvaises conséquences auxquelles exposent ordinairement les *remedes*. (Tous les éloges prodigués à un grand nombre d'*onguents* , font donc une pure charlatanerie.)

Cette réflexion est également applicable aux *remedes internes*. Ils ne sont utiles dans la cure des *plaies* , qu'autant qu'ils tendent à prévenir la *fievre* , & à éloigner toutes les causes qui peuvent retarder ou s'opposer à l'ouvrage de la nature : car c'est elle , elle seule , qui guérit les *plaies*. Tout ce que l'Art peut faire , c'est d'éloigner les obstacles qui pourroient s'opposer à la guérison , & mettre les parties dans la situation la plus favorable , aux efforts de la nature.

Après ces courtes réflexions , nous allons entrer dans le détail du traitement des *plaies* , & nous tâcherons d'indiquer

Des Blessures & des Plaies. 229
le vrai chemin qu'il faut suivre pour en faciliter la guérison.

La première chose qu'on doit faire, quand une personne vient d'être blessée, c'est d'examiner s'il n'y a pas, dans la *plaie*, quelque corps étranger, comme des fragments de bois, de pierre, du *plomb*, du verre, de la boue, des morceaux d'étoffes, &c. Il faut, s'il est possible, les retirer, & laver la *plaie*, avant que de la panser. Lorsque la faiblesse du malade, l'*hémorragie*, &c. s'opposent à ce qu'on retire ces corps avec sûreté, il faut les laisser dans la *plaie*, & attendre, pour en faire l'extraction, qu'il soit en état de la supporter.

Lorsque la *blessure* pénètre dans une des cavités du corps, comme dans la *poitrine*, dans le *ventre*, &c., ou lorsqu'un gros *vaisseau sanguin* a été déchiré, il faut, sur le champ, appeler un Chirurgien expérimenté; autrement le malade est en danger de perdre la vie. Cependant quelquefois l'*hémorragie* est si considérable, que si on ne l'arrête pas, le malade peut mourir, même avant l'arrivée du Chirurgien, quelque peu éloigné qu'il soit. Dans ce cas, les assistants peuvent être utiles. Si la *bles-*

230 MÉDECINE DOMESTIQUE.

sure est au bras , à la jambe , ou à la cuisse , on peut arrêter le sang , en appliquant une forte ligature un peu au-dessus de la *plaie*. La meilleure maniere est de prendre une jarretiere fort large , & de la rouler autour de la partie , mais assez peu serrée pour pouvoir passer ensuite , entre cette partie & la jarretiere , un petit rouleau de bois qu'on dispose à peu près comme ceux qui assujettissent des marchandises sur des voitures : alors on le tourne jusqu'à ce que le sang soit arrêté : cependant il faut prendre garde de ne pas tenir trop long-temps la partie serrée , dans la crainte qu'une trop forte pression n'y occasionne une *inflammation* qui dégénérereroit en *gangrene*.

Lorsque la partie blessée est telle qu'on ne peut y appliquer la ligature dont nous venons de parler , il faut tenter d'autres méthodes pour arrêter le sang , comme l'application des *styptiques* , des *astringents* , &c. On trempe des linges dans une *dissolution de vitriol bleu* , dans l'*eau styptique du codex*. Au défaut de ces substances , on peut employer de l'*esprit de vin très-fort*. Il y en a qui recommandent l'*agaric de chêne* (a) comme

(a) M. TISSOT , dans son *Avis au peuple* ,

Des Blessures & des Flaies. 231

préférable à tous les autres *styptiques* ; &, à la vérité , il mérite de très-grands éloges. On le trouve facilement ; & dans chaque maison , on devroit en conserver , en cas d'accident. On en met un morceau sur la *plaie* , on le couvre d'une grande quantité de *charpie* , & on applique par-dessus un bandage , de maniere à tenir le tout en respect.

Quoique les liqueurs spiritueuses , les

conseille de cueillir , préparer & appliquer l'agaric de la maniere suivante.

“ Cueillez l'*agaric de chêne* en automne , lors-
que la belle saison est sur sa fin : c'est une
espèce de *champignon* ou d'*excroissance* atta-
chée à l'*écorce* du *chêne* ; il est composé de
quatre parties qui se présentent successivement.
” 1°. L'*écorce* ou la *peau* , qu'on voit à l'*œil* :
” 2°. la partie qui suit immédiatement l'*écor-
ce* , laquelle est la meilleure de toutes : on la
bat fortement avec un *marteau* jusqu'à ce
qu'elle devienne douce & souple. Voilà tou-
tes les préparations qu'il demande. On en
prend un morceau d'une grandeur appropriée ,
on l'applique exactement sur l'*ouverture* qui
donne le *sang* : il resserre les *vaisseaux* en
même-temps qu'il les bouche ; il arrête le
sang , & tombe , pour l'*ordinaire* , au bout
de deux jours. La troisième partie qui est ad-
hérente à la deuxième , peut encore servir à
arrêter le *sang* des petits *vaisseaux*. Pour la
quatrième , on la réduit en poudre , & s'em-
ploie au même usage. ”

Si l'on ne peut avoir de l'*agaric* , on peut y
substituer de l'*éponge* : elle s'applique de la mê-
me maniere , & a presque les mêmes effets.

232 MÉDECINE DOMESTIQUE.

teintures, les *baumes échauffants*, peuvent être employés pour arrêter les *hémorragies*, lorsqu'elles sont excessives; cependant ces substances ne conviennent nullement dans un autre temps; car, loin de faciliter la guérison, elles la retardent, & convertissent souvent une *plaie* simple en un *ulcere*. On s'imagine, parce que les *baumes coagulent le sang*, & paroissent par-là *cicatriser les plaies*, qu'ils doivent les guérir; c'est une erreur. Ils arrêtent, il est vrai, le *sang* qui coule, en resserrant les ouvertures des *vaisseaux*; mais, en même-temps, ils retardent la guérison, en rendant les parties *calleuses* (1).

Le meilleur *remède* contre les *pressions légères*, qui ne pénètrent pas au-delà de la *peau*, est l'*emplâtre noir agglutinatif commun*. En tenant les deux levres de la *plaie* rapprochées, il empêche l'*air* d'y pénétrer; c'est tout ce qu'il faut. Lorsque la *plaie* est profonde, il ne ferroit pas avantageux de tenir les levres de la *plaie* absolument rapprochées, parce qu'en retenant le *sang* dans l'inté-

(1) Un autre défaut des *baumes* & des autres *vulnéraires* si vantés, c'est que leur usage intérieur donne la *fièvre*, qu'il est si important d'abattre dans les *plaies* d'une certaine étendue.

Des Blessures & des Plaies. 233

rieut, cela dispose la *plaie* à la *suppuration*. Dans ce dernier cas, le parti le plus sage, est de faire entrer dans la *plaie* un peu de *charpie douce*; mais il ne faut point qu'elle soit en trop grande quantité, ni qu'elle forme une masse dure; car alors elle deviendroit nuisible. On couvre la *charpie* avec des compresses trempées dans de l'*huile*, ou couverte de l'*emplâtre de cire commune*, & on assujettit le tout avec des bandes.

Nous ne nous occuperons point à décrire les différents *bandages* propres aux *plaies*, de toutes les différentes parties du corps. Le bon sens suffit, pour faire imaginer celui qui convient le mieux, dans telle ou telle occasion. De plus, des descriptions de cette espece ne sont, ni faciles à entendre, ni faciles à retenir.

On laisse le premier *appareil* au moins deux jours. Alors on le change, & on remet de la *charpie*, comme la premiere fois. Si une partie du premier *appareil* tient tellement qu'on ne puisse l'ôter sans fatiguer, ou sans nuire au malade, il faut le laisser, & remettre par-dessus de la nouvelle *charpie*, trempée dans de l'*huile d'amandes douces*: cette *huile* imbibera la portion de la *charpie*,

234 MÉDECINE DOMESTIQUE.

qui est restée , & la rendra facile à être tirée dans le pansement suivant. On panse ensuite la *plaie* deux fois par jour de la même maniere , jusqu'à ce qu'elle soit guérie (1).

Ceux qui ont la manie des *onguents* , des *emplâtres* , pourront , lorsque la *plaie* est devenue superficielle , la panser avec le *basilicum jaune*. Quand elle est fongueuse , c'est-à-dire , quand il y croît des chairs irrégulieres , on les détruit avec de l'*alun calciné* , ou du *précipité rouge* , qu'on mêle à l'*onguent*.

Lorsque la *plaie* est très-enflammée , le meilleur remede est un *cataplasme de mie de pain & de lait* , adouci avec de l'*huile d'olive douce* , ou du *beurre frais* : on l'applique à la place de l'*emplâtre* ,

(1) Ces pansements ne sont-ils pas trop fréquents ? Il faut peu toucher aux *plaies* récentes , dit M. LIEUTAUD , & l'usage n'a que trop appris que les pansements fréquents , ainsi que les *tentes* & les *bourdonnets* , dont quelques Chirurgiens se servent encore , ne peuvent que retarder leur guérison. (*Précis de Médecine pratique* , Tome II , page 111.) On laisse cet appareil vingt-quatre heures , dit M. TISSOT ; les *plaies* étant d'autant plutôt guéries , qu'on les panse moins souvent. (*Avis au peuple* , T. II , page 128.) Les préceptes de ces deux Maîtres sont scrupuleusement suivis par les meilleurs Chirurgiens.

Des Blessures & des Plaies. 235
 & on le change deux ou trois fois par jour (1).

Lorsque la *plaie* est considérable, & qu'on a lieu de craindre une *inflammation*, il faut que le malade soit mis à une *diete* sévère, & qu'on ne lui permette, ni viandes, ni *liqueurs*, enfin, rien de tout ce qui est capable d'échauffer. S'il est d'un *tempérament sanguin*, & qu'il n'ait perdu que très-peu de *sang* par la *plaie*, il faut le *saigner*, & lorsque les *symptomes* sont urgents, répéter la *saignée*; mais dans le cas où le malade est très-affoibli par la grande quantité de *sang* qu'il a perdu par la *blessure*, il est dangereux de le *saigner*, quand même la *fievre* se mettoit de la partie. Cat il ne faut jamais trop épuiser la nature : il est toujours plus sûr de la laisser combattre la maladie à sa

(1) Il faut changer ces *cataplasmes*, sans toucher à la *plaie*. Souvent on trouve des malades qui ont la peau si délicate, que les *cataplasmes* où il y a un peu d'*huile*, ceux même au *lait*, leur procurent des *érysipelles*; il faut alors se borner aux seuls *cataplasmes* de *mie de pain* & d'*eau*. Il y a de très-grands Chirurgiens qui n'en emploient jamais d'autres; mais il faut, ou les renouveler plus souvent, ou, ce qui vaut encore mieux, les couvrir avec un *taffetas*, ou une toile très-fine cirée, qui sert à conserver très-long-temps l'humidité de ces *cataplasmes*. (M. TISSOT ibid.)

236 MÉDECINE DOMESTIQUE.

mâniere , que de lui ôter son énergie , en diminuant les forces du malade par des *évacuations excessives*.

Il faut que les blessés soient tenus parfaitement tranquilles & à leur aise : tout ce qui peut troubler l'esprit , émouvoir les passions , comme l'amour , la colere , la crainte , la joie excessive , &c. , leur est très-dangereux. Ils doivent , sur toutes choses , s'abstenir des plaisirs de l'amour. Il faut leur tenir le ventre libre par des *lavements laxatifs* , ou par des végétaux *rafraîchissants* , comme des pommes cuites , des prunaux , des *épinards* , &c.

§. I V.

Des Brûlures.

Les *brûlures légères* , qui ne sont que superficielles , ne demandent , pour l'ordinaire , que de tenir la partie malade devant le feu un temps suffisant , de la frotter de sel , ou d'y appliquer une compresse trempée dans de l'*esprit de vin* , ou de l'*eau-de-vie* ; mais lorsque les *brûlures* ont assez pénétré pour *cautériser* & entamer la *peau* , il faut les panier avec un *onguent émollient* & légèrement *déssicatif* , appellé communément *cérat de Turner*. On peut y mêler une égale

quantité d'*huile d'olive nouvelle* : on étend ce *cérat* sur un linge doux , & on l'applique sur la *brûlure*. Si l'on n'a pas de ce *cérat* sous la main , on se servira d'un œuf battu , avec une égale quantité d'*huile d'olive douce* ; il peut très-bien être employé jusqu'à ce qu'on se soit procuré le *cérat de Turner* (1). Quand la *brûlure* est très - profonde , après les deux ou trois premiers jours , on la pansera avec le *basilicum jaune* , & le *cérat de Turner* , mêlés ensemble , à parties égales.

Lorsque la *brûlure* est très-considerable , qu'elle est tellement enflammée , qu'on a lieu de craindre la *gangrene* , ou la *mortification* de la partie , il faut , pour prévenir ces accidents , employer les mêmes moyens que ceux que nous avons recommandés contre les autres *inflammations violentes*. (Voyez ci-devant §. II de ce Ch.) Le malade , dans

(1) Un blanc d'œuf battu avec deux cuillerées d'excellente *huile d'olive* , est un des meilleurs *remedes* qu'on puisse employer contre les *brûlures*. J'en ai vu de si bons effets , depuis plusieurs années , dit M. TISSOT , que c'est presque le seul que j'emploie actuellement. Il a l'avantage de se trouver par-tout , & d'être prêt sur le champ ; ce qui est très-important dans les *brûlures* , qui sont d'autant moins fâcheuses , qu'on applique le *remede* plus promptement.

238 MÉDECINE DOMESTIQUE.
 ce cas , doit observer une *diete sévere* ,
 & boire de grandes quantités de *tisanes légères & délayantes*. Il faut le saigner & lui tenir le ventre libre. Mais lorsque la partie brûlée devient livide , noire , & qu'elle présente tous les *symptômes de la gangrene* , il faut étuver très-souvent la partie avec de l'*esprit de vin camphré chaud* , de la *teinture de myrrhe* , ou d'autres *antiseptiques* , mêlés à une forte *décoction de quinquina*. Dans ce cas , on donne encore le *quinquina intérieurement* , & on fait prendre au malade des boissons fortifiantes.

Comme l'exemple instruit mieux que les préceptes , je vais rapporter le traitement d'une *brûlure* la plus dangereuse de toutes celles que j'âie jamais rencontrées dans ma pratique. Un homme , de moyen âge , d'une bonne *constitution* , tomba dans une grande cuve pleine d'eau bouillante , & s'échauda , d'une maniere terrible , la moitié du corps. Comme il étoit tout habillé , la *brûlure cautérisa* profondément quelques parties avant qu'on lui eût ôté ses habits. Les deux premiers jours , on étuva , & très-souvent , les parties brûlées , avec une *mixture d'eau de chaux & d'huile , liniment très-convenable contre les brûlures ré-*

Des Brûlures. 239

centes. Le troisième jour, jour auquel je fus appellé, il avoit beaucoup de fièvre, & il éroit constipé : je le fis saigner ; j'ordonnai un lavement émollient, & je fis appliquer, sur toutes les parties brûlées, un cataplasme de mie de pain & de lait, adouci avec du beurre frais, afin de diminuer la chaleur excessive & l'inflammation. Comme la fièvre persistoit dans sa violence, il fut saigné une seconde fois : je le mis à une diète sévère & rafraîchissante. J'ordonnai la mixture saline, de petites doses de sel de nitre, & il prit un lavement émollient tous les jours. Lorsque l'inflammation fut tombée, on pança les brûlures avec un digestif composé de cérat & de basilicum jaune : où l'on vit quelques plaques noires, j'ordonnai de légères scarifications ; on toucha ces parties avec la teinture de myrrhe, & pour empêcher qu'elles ne s'étendent, le malade prit le quinquina. Au moyen de ce traitement, cet homme se trouva si bien au bout de trois semaines, qu'il fut en état de vaquer à ses affaires.



240 MÉDECINE DOMESTIQUE

§. V.

Des Contusions ou des Meurtrissures.

Les *contusions* ont, pour l'ordinaire, des suites plus fâcheuses que les *blessures*; car leur danger ne se manifestant pas d'abord, il arrive souvent qu'on les néglige. Il seroit inutile de décrire un accident aussi commun; nous allons tout de suite passer à la maniere de le traiter.

Dans les *contusions* légères, il suffit d'étuver la partie *meurtrie* avec du *vin-aigre* chaud, auquel on peut ajouter un peu d'*eau-de-vie* ou de *rum*, selon l'occasion, & on tient constamment, sur la partie, des compresses trempées dans ce mélange. Ce moyen convient mieux que de frotter la *contusion* avec de l'*eau-de-vie*, de l'*esprit de vin*, ou d'autres *esprits ardents*, dont on fait ordinairement usage dans ce cas.

Les paysans, dans quelques cantons, font dans l'usage d'appliquer sur les *contusions* récentes, un *cataplasme de bouse de vache*. J'ai souvent vu faire usage de ce *cataplasme*, contre des *contusions* considérables produites par des coups, des chutes, des chocs, &c., & je l'ai toujours vu produire de bons effets.

Lorsque la *contusion* est violente, il faut

Des Contusions ou Meurtrissures. 241

faut saigner sur le champ le malade , & le mettre à un régime approprié : il ne prendra que des aliments légers & rafraîchissants. Sa boisson doit être légère & de nature apéritive , comme du petit-lait édulcoré avec du miel , une décoc-tion de tamarins ou d'orge ; du petit-lait à la crème de tartre , &c. On étuvera la partie meurtrie avec du vinaigre & de l'eau , comme nous venons de le dire. On y appliquera un cataplasme de mie de pain , de fleurs de sureau & de camomille , dans partie égale d'eau & de vinaigre. Ce cataplasme convient particulièremenr lorsque la contusion est accompagnée d'une plaie. On le renouvelle trois ou quatre fois par jour (1).

(1) Souvent après une contusion violente , causée par une chute , ou de toute autre maniere , le malade est très-oppressé & a perdu connoissance : mais il faut se garder de le secouer ou de l'agiter dans la vue de rappeller le sentiment. Comme , dans ce cas , il y a toujours à craindre un épanchement dans la tête , la poitrine ou le bas-ventre , cette agitation le tueroit en augmentant l'épanchement : ainsi donc , sans s'impatienter , s'il est sans connoissance & sans sentiment , il ne faut , ni le mouvoir , ni lui donner du vin , des liqueurs spiritueuses , ni rien de ce qui est capable de ranimer. Tous ces moyens lui seroient funestes. Les saignées répétées , selon l'urgence des cas , les fomentations , les cataplasmes & les boissons légères & apéritives , que prescrit ici M. BUCHAN , sont suffisants.

Tome IV.

L

242 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Comme la structure des *vaissieux* est totalement détruite dans les *contusions* violentes, il s'ensuit souvent une perte considérable de substances, qui produit un *ulcere* très-difficile à guérir. Lorsque l'*os* est attaqué, la *plaie* ne se guérit pas que l'*exfoliation* ne soit faite, c'est-à-dire, que la partie de l'*os* endommagée, ne se soit séparée & ne soit sortie par la *plaie*. Cette opération de la nature est souvent très-lente, & peut même demander plusieurs années avant qu'elle soit achevée. De-là il arrive qu'on prend souvent ces *ulceres* pour des *symptomes d'écrouelles*, & qu'on les traite en conséquence, quoique, dans le fait, ils n'aient point d'autre cause que le choc qu'a éprouvé l'*os* par le coup.

On voit les malades, dans cette situation, affaillis de toutes sortes d'avis ; chaque personne propose un *remède* nouveau, jusqu'à ce qu'enfin l'*ulcere*, empoisonné, pour ainsi dire, par une foule de *remèdes* opposés, devient quelquefois absolument incurable. Le seul parti qu'on doive prendre pour guérir ces sortes de maux, c'est d'empêcher que la *constitution* du malade ne souffre de la vie renfermée qu'il mène, ou par des *remèdes*

Des Contusions ou Meurtrissures. 243

contraires à sa guérison , & de ne rien appliquer sur l'*ulcere* , que des *onguents simples* , étendus sur des linge doux & recouverts de *cataplasmes de mie de pain & de lait* , dans lequel on aura fait bouillir des fleurs de *camomille* . Ce *cataplasme* nourrit la partie , l'adoucit & la tient chaudement . La nature aidée de cette maniere , opérera la guérison dans le temps , en faisant sortir la partie de l'*os* qui est *cariée* , après quoi la *plaie* se guérira promptement .

§. VI.
Des Ulceres.

Les *ulceres* peuvent , non-seulement venir de *blesures* , de *contusions* , d'*ab-ces mal traités* , mais encore du mauvais état des humeurs , ou de ce qu'on appelle une *constitution viciée* ; & dans ce dernier cas , il faut bien se garder de les guérir promptement : car cette guérison deviendroit fatale au malade .

Les vieillards sont les plus sujets aux *ulceres* , ainsi que les personnes qui ne font pas d'exercice , & qui se nourrissent d'*aliments grossiers* : on les préviendroit souvent , en se retranchant quelques *ali-ments* , ou en établissant un écoulement

L 2

244 MÉDECINE DOMESTIQUE.

artificiel , par le moyen d'un *cautere*,
d'un *seton* , &c.

L'*ulcere* differe de la *plaie* en ce qu'il rend une humeur claire , aqueuse , qui souvent est si *âcre* , qu'elle corrode & enflamme la peau. Ses bords sont durs & perpendiculaires au fond de la *plaie* ; on le distingue encore par le temps qu'il y a qu'il existe.

Il faut beaucoup de savoir & d'expérience pour décider quand un *ulcere* peut être guéri , & quand il faut le laisser subsister. En général , tout *ulcere* qui a pour cause une *constitution viciée* , doit être entretenu , au moins jusqu'à ce que cette *constitution* ait été améliorée par un *régime convenable* , ou par des *remedes* , & qu'il paroisse disposé à se guérir de lui-même. Les *ulceres* qui sont la suite des *fievres malignes* , ou d'autres *maladies aiguës* , peuvent être guéris avec sûreté , lorsqu'il y a quelque temps que le malade est rétabli : car il ne faut pas entreprendre cette guérison trop tôt , ni avant qu'on ait préparé le malade par des *purgatifs* , & un *régime approprié*. Les *ulceres* , qui sont occasionnés par des *blesseures* , des *contusions* mal traitées , peuvent , en général , être guéris , pourvu que la *constitution* soit bonne. Lorsque

les ulcères accompagnent des maladies chroniques, ou qu'ils surviennent pendant ces maladies, on ne peut les fermer ou les guérir avec trop de précaution. Si un ulcère entretient la santé du malade, quelle qu'en soit la cause, il ne faut point le guérir; mais si, au contraire, il l'assouplit & le consume par une fièvre lente, il faut travailler à l'en délivrer le plutôt possible.

Que toutes les personnes qui ont le malheur d'avoir des ulcères, sur-tout les vieillards, fassent de sérieuses réflexions sur les conseils que nous venons de leur donner. Car je n'ai vu malheureusement que trop de ces personnes qui, faute d'y faire attention, se sont fait périr elles-mêmes, tandis qu'elles vantoiént & récompensoient généreusement des gens qu'elles auroient dû regarder plutôt comme leurs assassins.

Le régime le plus convenable pour hâter la guérison des ulcères, c'est de se priver d'aliments épicés, salés, de haut gout, de liqueurs fortes, & de diminuer la quantité de viande que l'on mange. Il faut que le malade se tienne le ventre libre par des végétaux rafraîchissants & laxatifs, & par du petit-lait de beurre, édulcoré avec du miel, &c.:

L 3

246 MÉDECINE DOMESTIQUE.

il faut qu'il soit gai, & qu'il prenne autant d'exercice que ses forces pourront le lui permettre.

Lorsque le fond & les bords de l'*ulcere* paroissent durs & *calleux*, il faut les saupoudrer, deux fois par jour, avec un peu de *précipité rouge*, & les panser ensuite avec l'*onguent basilicum jaune*. Quelquefois on est encore obligé d'en *scarifier* les bords avec la lancette.

On a souvent éprouvé d'excellents effets de l'*eau de chaux* dans le traitement des *ulceres opiniâtres*. Il faut l'employer, comme nous l'avons conseillé contre la *pierre* & la *gravelle*. (Voyez Tome III, page 33.)

Le savant M. WHYTT, mon ami, recommande fortement la *dissolution de sublimé corrosif* dans de l'*eau-de-vie*, contre les *ulceres opiniâtres* & de mauvais caractère. J'en ai souvent éprouvé de bons effets, quand il est administré suivant la méthode de ce savant Médecin. La dose de ce *remède* est une cuillerée ordinaire soir & matin, & on en bassine la *plaie* deux ou trois fois par jour. Dans une lettre qu'il m'adressa quelque temps avant sa mort, il me marque, qu'il avoit observé, qu'en lavant les *ulceres* avec une *dissolution* trois

fois plus forte , ce remede n'en deve-
noit que plus efficace (1).

On peut rarement guérir un *ulcere fistuleux* , sans en venir à l'*opération* , qui consiste à détruire toutes les parties *calleuses* , par le moyen de quelque *caus-
tique* , ou en les emportant entièrement
avec le *bistouri* ; mais , comme cette
opération ne peut être faite que par un
Chirurgien expérimenté , il est inutile
de la décrire. Les *ulcères* à l'*anus* sont
ceux qui deviennent , le plus souvent ,
fistuleux , & ils sont très-difficiles à gué-
rir. Il y en a qui prétendent que la *pâte
de Ward* , contre la *fistule* , guérit cette

(1) Quand les *ulcères* sont aux jambes , ce qui
est fort ordinaire , il est très-important , dit M.
TISSOT , aussi-bien que pour les *plaies* des mê-
mes parties , de marcher peu , & de ne se te-
nir jamais debout sans marcher. C'est ici un de
ces cas dans lesquels je souhaite que les per-
sonnes qui ont quelque crédit sur l'esprit du peu-
ple , ne négligent rien pour le persuader de la
nécessité de prendre quelques jours d'un repos ab-
solu , & lui prouver que , bien loin que ce soit
un temps perdu , c'est le temps de sa vie le
mieux employé. La négligence , à cet égard ,
change les *plaies* les plus légères en *ulcères* ; les
ulcères les moins fâcheux en *ulcères* incurables.
J'ai vu des *ulcères* aux jambes , très-invétérés ,
se guérir en faisant garder le lit , en appliquant
simplement quelques brins de *charpie* , & en
couvrant l'*ulcere* & le voisinage d'un *cataplasme*
de mie de pain , de fleurs de *sureau* & d'eau.

248 MÉDECINE DOMESTIQUE.
 espece d'*ulcere*. Je sais que ce *remede* n'a rien de dangereux , & qu'étant facile à trouver & à préparer , on peut l'employer ; mais comme ces *ulceres* procèdent , en général , du vice de la *constitution* , on réussira rarement à les guérir , à moins qu'on ne mette le malade à un *régime* long-temps soutenu , aidé des *remedes* propres à corriger le vice dont la *constitution* est infectée , & à apporter un changement total , dans toute l'habitude du corps.

CHAPITRE XL.

Des Luxations.

QUAND UN OS EST DÉRANGÉ DE SA PLACE , ou de son *articulation* , de manière à ne pouvoir plus remplir ses fonctions , on dit que cet os est *luxé* ou déplacé. Comme cet accident arrive souvent à des personnes qui se trouvent éloignées de tout secours , & qu'alors elles sont dans le cas de perdre l'usage du membre disloqué , & quelquefois même la vie , nous allons exposer les moyens de réduire les *luxations* les plus communes , & qui demandent les secours les plus prompts.

Une personne de bon sens & courageuse , qui se trouve présente à l'instant où quelqu'un vient de se *luxer* un membre , peut souvent être plus utile au malade , que le Chirurgien le plus expert qui n'arrive qu'après que le *gonflement* & l'*inflammation* se sont déjà manifestés. Car lorsque les choses en sont à ce point , il est très-difficile de connoître l'état de l'*articulation* , & il est dangereux d'en tenter la *réduction* : & quand on attend que ces *symptomes* soient dissipés , les *muscles* sont tellement relâchés , la cavité est tellement remplie , que l'*os* ne peut plus être retenu en place.

Une *luxation* récente peut , en général , être réduite par l'*extension* seule , c'est-à-dire , en tirant le membre *luxé* , & cette *extension* doit être plus ou moins forte selon la force des *muscles* qui meuvent la partie , selon l'âge , la vigueur & autres circonstances dans lesquelles peut se trouver le malade. Lorsqu'il y a déjà du temps que l'*os* a quitté sa place , & qu'il y a *inflammation* & *gonflement* , il faut commencer par *saigner* le malade , ensuite *fomenter* la partie , & y appliquer des *cataplasmes* de pain & de *vi-naigre* , pendant quelque temps , avant que d'en entreprendre la *réduction*.

L 5

250 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Quand on est parvenu à la faire, tout ce qui est alors nécessaire, c'est d'appliquer, sur la partie réduite, des compresses trempées dans de l'esprit de vin ou de l'eau-de-vie camphrée, & de la tenir parfaitement libre ; car la négligence, à ce sujet, entraîne les conséquences les plus fâcheuses. Il y a rarement de luxation sans tension dans les ligaments, dans les tendons qui avoisinent l'articulation, & quelquefois sans déchirément de ces parties : si l'on tient ces parties à l'aise, jusqu'à ce qu'elles aient recouvré leur force & leur ton, tout va bien dans la suite ; mais lorsqu'on augmente le mal en leur faisant faire un exercice trop fréquent, il n'est pas étonnant qu'elles restent pour toujours foibles & sensibles (1).

(1) L'opération par laquelle on réduit les luxations, ou, pour parler plus clairement, par laquelle on fait rentrer dans sa cavité la tête des os qui ont été déplacés, appartient absolument à la Chirurgie ; & on ne pourroit pardonner à M. BUCHAN de l'avoir décrite, dans un livre populaire, si les Villes & les campagnes ne fourmillent d'ignorants, qui, non-seulement, entreprennent tous les jours cette opération, mais encore la supposent nécessaire, où il n'y a point de luxation, même où il y a à peine une entorse ou foulure. Il étoit donc utile d'instruire les personnes sensées & raisonnables, & de les mettre en état de n'être plus dupes de ces gens

De la Luxation de la Mâchoire. 251

§. I.

De la Luxation de la Mâchoire.

La mâchoire inférieure peut être luxée par le bâillement, par des coups, par des chutes, en mâchant des substances dures, &c. On reconnoît facilement cet accident à ce que le malade ne peut, ni fermer la bouche, ni manger, parce que les *dents* de la mâchoire supérieure ne correspondent plus à celles de la mâchoire inférieure ; de plus, le menton incline en en-bas, ou se trouve tourné de côté, & le malade ne peut parler distinctement, ni avaler sans les plus grandes difficultés.

La méthode ordinaire de réduire la mâchoire luxée, est de poser la personne à qui cet accident est arrivé, sur un siège bas, de sorte qu'un assistant puisse lui tenir la tête ferme en l'appuyant contre sa poitrine : ensuite celui qui fait la ré-

de mauvaise foi, qui trouvent ou veulent trouver des déplacements d'os où il n'y en a point, & qui, par la violence avec laquelle ils manient les parties, supposées luxées, ou par les *emplâtres* dont ils les couvrent, y attirent une inflammation dangereuse, & changent souvent en un mal très-grave, la crainte d'un mal très-léger.

L 6

252 MÉDECINE DOMESTIQUE.

duction, enfonce dans la bouche de cette personne & aussi ayant qu'il est possible, ses deux pouces couverts de linge fin, pour qu'ils ne puissent pas glisser, & il tient les autres doigts appliqués extérieurement sur la *mâchoire* : tenant la *mâchoire* ferme de cette maniere, il la presse fortement en en-bas & en arriere ; au moyen de quoi on peut facilement faire rentrer dans leurs cavités les *condyles* de cette *mâchoire*.

Les paysans, de quelques cantons de ce pays, font cette *réduction* d'une maniere particulière. Un d'eux fait une espece de mentonniere au malade, avec un mouchoir ; ensuite tournant le dos à celui du malade, il tire en haut de maniere à l'enlever de terre. Cette méthode réussit souvent ; mais comme nous la croyons dangereuse, nous conseillons de préférer la premiere.

§. II.

Des Luxations du Cou.

Le *cou* peut être *luxé*, soit par des chutes, soit par des coups violents, &c. Dans ce cas, si le malade n'est pas promptement secouru, il meurt en peu de temps ; ce qui fait que le peuple ima-

Des Luxations du Cou. 253

gine qu'il a eu le cou cassé : cependant le cou n'est, pour l'ordinaire, luxé qu'en partie, & alors il peut être réduit par la première personne qui se sent assez de résolution pour l'entreprendre. Quant à la luxation complète du cou, elle tue sur le champ.

Lorsque le cou est luxé, le malade est aussi-tôt privé de tout sentiment, de tout mouvement. Le cou s'enfle, toute la face paroît gonflée, le menton pend sur la poitrine, & le visage est, pour l'ordinaire, tourné d'un côté ou de l'autre.

Pour réduire cette luxation, on étendra aussi-tôt le malade à terre sur le dos. L'Opérateur se placera derrière lui de maniere à tenir la tête avec ses deux mains, en plaçant ses deux genoux contre les épaules du malade pour le tenir en respect. Dans cette position, il tierra la tête du malade de toutes ses forces en même-temps qu'il la tordera ou tournera légèrement, si le visage est tourné de l'un ou de l'autre côté, jusqu'à ce qu'il s'apperçoive que la réduction est faite ; ce qu'il reconnoîtra par un certain bruit que les os font ordinairement quand ils rentrent dans leurs cavités. On s'en apperçoit encore parce

254 MÉDECINE DOMESTIQUE.
que le malade recommence à respirer, &
que la tête reste dans sa position na-
turelle.

Cette opération est une de celles qu'il
est plus aisè d'exécuter que de décrire.
Je l'ai vu entreprendre heureusement,
même par des femmes, & souvent par
des hommes qui n'avoient aucune tein-
ture de médecine. Quand la réduction
est faite, il faut saigner le malade ; il
faut encore qu'il reste tranquille pendant
quelques jours, jusqu'à ce que les par-
ties aient recouvré leur ton naturel.

§. III.

De la Luxation des Côtes.

Comme l'articulation des côtes avec
l'épine du dos est très-forte, il est rare
qu'elles soient luxées. Cependant com-
me cet accident arrive encore quelque-
fois, c'est une raison pour que nous nous
en occupions. Lorsqu'une côte est luxée,
soit en dedans, soit en dehors, soit en
en haut, soit en en-bas, il faut, pour la
réduire, poser le malade à plat ventre sur
une table, & que l'Opérateur fasse tous
ses efforts pour faire rentrer la tête de
l'os dans sa cavité. Si cette méthode ne
réussit pas, il faut que le bras du côté

De la Luxation des Côtes. 255

malade soit suspendu à une porte ou à une échelle, & tandis que les côtes sont, par cette posture, écartées l'une de l'autre, on fait rentrer dans leurs cavités les têtes de celles qui en sont sorties.

Lorsque les têtes des côtes, par la luxation, sont portées en dedans, elles sont plus dangereuses & plus difficiles à réduire, parce qu'on ne peut se servir, ni de la main, ni d'aucun instrument pour diriger intérieurement la tête de la côte luxée. Le seul parti qu'il y ait à prendre, dans ce cas, c'est de placer le malade à plat ventre sur un tonneau, ou sur quelque corps qui fasse le dos, & de mouvoir la côte en devant, en arrière, en la secouant de temps en temps. Par ce moyen, les côtes luxées rentrent quelquefois dans leur place.

§. IV.

De la Luxation de l'Epaule.

L'humérus ou l'os du bras peut être luxé de plusieurs manières. Le plus communément cependant la luxation se fait en en-bas, & très-rarement en en-haut. Le bras, par la nature de son articulation, & parce qu'il est très-exposé aux impressions des corps étrangers, est la par-

256 MÉDECINE DOMESTIQUE.
tie du corps qui est la plus sujette à être luxée. On reconnoît la *luxation* de l'*humérus* par une dépression ou une cavité sur le sommet de l'épaule , & à l'impossibilité de remuer le bras.

Lorsque la *luxation* est en en-bas & en devant , le bras est allongé , & l'on sent une masse en forme de boule sous l'aiselle ; mais lorsque la *luxation* est en arrière , on sent la boule derrière l'épaule , & le bras est pendant le long de la poitrine.

La méthode ordinaire de *réduire* la *luxation* de l'épaule , est de placer le malade sur un siège bas. Un assistant lui tient le corps en respect , de manière qu'il ne puisse remuer , tandis qu'un autre tient le bras un peu au-dessus du coude , & l'étend graduellement. L'Opérateur passe une serviette sous le bras du malade , & se la noue derrière son cou ; ensuite il tire fortement le bras du malade , & souleve la tête de l'os qu'il dirige avec ses mains dans sa place. On a inventé bien des machines pour faciliter cette opération ; mais la main d'un Chirurgien expérimenté est toujours le plus sûr. Chez les sujets jeunes & délicats , j'ai toujours vu que la manière la plus facile de *réduire* cette *luxation* ,

De la Luxation du Coude. 257

étoit d'étendre le bras du malade avec une main , & de presser de l'autre la tête de l'os. Quand on fait l'*extension*, il faut toujours que le bras soit un peu plié.

§. V.

De la Luxation du Coude, du Poignet & des Doigts.

ARTICLE PREMIER.

De la Luxation du Coude.

Les os de l'avant-bras ne peuvent être luxés que d'une seule manière. Quand ces os sont luxés , on apperçoit une éminence au côté du bras , vers lequel l'os est poussé. Ce *symptome* & l'impossibilité qu'éprouve le malade à mouvoir l'avant-bras , font aisément reconnoître cette *luxation*.

Il faut , pour l'ordinaire , deux personnes pour réduire la *luxation* du coude. L'une qui tienne le bras au dessus du coude , l'autre qui le tienne au dessous , & le tire fortement , tandis que l'Opérateur tourne l'os & le fait entrer dans son *articulation* ; ensuite il faut plier le bras , & le soutenir pendant quelque temps dans une écharpe attachée par-derrière le cou.

ARTICLE II.

De la Luxation du Poignet & des Doigts.

Ces luxations se réduisent de la même maniere que celle du coude. On fait des extensions dans des directions différentes, & on pousse la tête des os dans leurs cavités.

§. VI.

Des Luxations de la Cuisse, du Genou, de la Cheville & des Orteilles.

ARTICLE PREMIER.

De la Luxation de la Cuisse.

Lorsque la cuisse est luxée en devant & en en-bas, le genou & le pied sont tournés en dehors, & la jambe de ce côté est plus longue que l'autre; mais quand elle est luxée en arrière, elle se trouve être naturellement remontée; alors la jambe est plus courte, & le pied est tourné en dedans.

Lorsque l'os de la cuisse est luxé de la premiere maniere, pour en faire la réduction, il faut que le malade soit couché sur le dos, qu'il soit lié ou tenu ferme par des assistants, tandis que d'autres, par le moyen d'un bandage, at-

tâché au bas de la cuisse, un peu au dessus du genou, la tirent fortement. Lorsque l'*extension* est faite, l'Opérateur pousse la tête de l'*os* jusqu'à ce qu'elle soit entrée dans son *articulation*. Mais lorsque la *luxation* est en arrière, on posera le malade sur le ventre, &, pendant l'*extension*, on poussera la tête de l'*os* en dedans.

ARTICLE II.

Des Luxations du Genou, de la Cheville & des Orteilles.

Ces *luxations* se réduisent de la même manière que celles des extrémités supérieures, c'est-à-dire, en faisant une *extension* dans la direction opposée, tandis que l'Opérateur replace l'*os*. Cependant, dans la plupart des cas, l'*extension* seule suffit, & l'*os* se remet de lui-même en sa place, en le poussant avec une certaine force.

On voit donc que la force seule ne suffit pas pour faire la *réduction* des *os luxés*. L'expérience & l'adresse réussiront souvent plus que la force. J'ai vu une seule personne *réduire* une *luxation* de la cuisse, après que six personnes avoient en vain épuisé toutes leurs forces pour y parvenir.

CHAPITRE XLI.

Des Fractures.

IL n'est presque pas de villages dans lesquels on ne trouve des gens qui prétendent à l'Art de remettre les fractures. Quoiqu'en général ces gens soient très-ignorants, cependant on en voit quelques-uns réussir très-souvent; ce qui prouve évidemment qu'une légère connoissance, aidée d'un peu de sens commun, & d'une tête un peu mécanique, suffit pour qu'un homme puisse être utile, à cet égard. Nous conseillons cependant de ne jamais se confier à de pareils Opérateurs, quand on est à portée d'un Chirurgien habile & expérimenté; mais comme à son défaut, ils deviennent nécessaires, & qu'il faut les employer, nous allons, en leur faveur, entrer dans quelques détails sur cette matière.

Lorsque c'est un os considérable qui est fracturé, il faut que le malade observe, à tous égards, la diète que nous avons recommandée contre la fièvre inflammatoire. (Voyez T. II, p. 69. & suivantes.) On le tiendra tranquille & fraîchement; on lui lâchera le ventre

avec des lavements émollients, ou, si on ne peut lui en administrer, avec des aliments de nature relâchante, comme les prunaux, les pommes cuites dans du lait, les épinards bouillis, &c. Nous devons cependant faire observer ici que les personnes qui sont habituées à faire bonne chere, ne doivent point être tout-à-coup réduites à une *diete* trop austere, qui pourroit, dans ce cas, entraîner des suites très-fâcheuses. On est souvent forcé de se prêter à des habitudes même mauvaises, en quelque façon, & lorsque la nature de la maladie demanderoit même un traitement tout différent.

Il est, en général, nécessaire de *saigner* le malade immédiatement après une *fracture*, sur-tout s'il est jeune, replet, & s'il a en même-temps reçu quelques *contusions* & *meurtrissures*; on répétera cette *saignée* le lendemain, si le malade a beaucoup de *fievre*: la *saignée* est surtout indispensable quand ce sont les *côtes* qui ont été *fracturées*.

Quand il y a *fracture* à quelques-uns des gros *os* qui supportent le corps, comme à celui de la jambe, ou de la cuisse, il faut que le malade garde le lit pendant plusieurs semaines. Il

262 MÉDECINE DOMESTIQUE.

n'est pourtant pas nécessaire, comme on le croit ordinairement, qu'il reste, pendant tout ce temps, couché sur le dos. Cette situation épuise les forces, gêne le malade, lui écorche la peau, &c. Au commencement de la troisième semaine, on peut le lever quelques heures dans la journée, le transporter sur une chaise longue, sur une bergère, &c. Ce changement de position lui paroîtra très-agréable, & lui fera beaucoup de bien. Cependant il faut avoir la plus grande attention lorsqu'on le lève, qu'il ne fasse aucun mouvement, parce que l'action des muscles, en général, pourroit déranger les os de leurs places (a).

(a) On a imaginé plusieurs machines pour suspendre l'action des muscles, & contenir les fragments de l'os cassé. Mais comme la description de ces machines, sans figures, seroit de peu d'utilité, nous renvoyons le Lecteur à l'Ouvrage peu couteux & très-utile *sur la nature & la guérison des fractures*, publié il y a quelque temps par M. AITKEN, Chirurgien d'Edimbourg, mon ami, (au *Traité des maladie des os par feu M. PETIT*, aux Ouvrages de Mrs. LOUIS, LA FAYE, &c.)

Cet excellent Chirurgien a non-seulement donné dans cet Ouvrage l'*Histoire de toutes les Machines*, recommandées pour les fractures par les Auteurs qui l'ont précédé, mais encore il en a décrit plusieurs de sa composition, singulièrement avantageuses pour contenir les os fracturés.

Il est de la dernière importance de tenir le malade proprement & séchement tant qu'il est dans cette situation ; sans ce soin, sa peau s'irrite & s'écorche tellement, qu'il est forcé de changer de place à tout moment pour trouver du soulagement, & toujours en courant beaucoup de risques de déplacer les os réunis après la *fracture*. J'ai vu un os de la cuisse cassé, dont les parties avoient été bien réunies, & qui étoit resté bien droit pendant quinze jours, tellement dérangé par cette seule cause, qu'il resta ensuite plié ou courbé pendant tout le temps que la personne vécut, malgré tout ce qu'on put faire pour le redresser. On a été long-temps dans l'usage de tenir le membre *fracturé*, étendu pendant cinq ou six semaines ; mais c'est une posture très-fâcheuse, & tout à la fois fatigante pour le malade, & contraire à sa guérison. La meilleure posture est celle dans laquelle le membre est un peu plié. C'est la position dans laquelle tout animal tient ses membres quand il dort ou qu'il repose, & dans laquelle le plus petit nombre de

rés, & très-utiles dans les cas où on est obligé de transporter les malades (qui ont quelques parties *fracturées*), d'un lieu dans un autre.

264 MÉDECINE DOMESTIQUE.

muscles se trouvent tendus. On donne facilement cette posture au membre *fracturé*, soit en couchant le malade un peu sur le côté, soit en faisant le lit de manière à la favoriser.

L'Opérateur doit examiner attentivement si l'*os* n'est pas cassé & éclaté en plusieurs morceaux. Dans ce cas, il faut quelquefois couper le membre, autrement on auroit à craindre la *gangrene*. L'horreur dans laquelle entraîne ordinairement l'idée de l'*amputation*, apporte souvent, dans ces circonstances, des délais, qui conduisent si loin le malade, qu'il n'est plus temps d'opérer.

Lorsque la *fracture* est accompagnée d'une *plaie*, il faut la panser, à tous égards, comme une *blessure* ordinaire. (Voyez p. 227 & suiv. de ce Vol.)

Tout ce que l'Art peut faire pour la guérison d'une *fracture*, c'est de remettre l'*os* parfaitement droit, & de le tenir absolument tranquille. Tout bandage serré est nuisible ou contraire. Il vaudroit beaucoup mieux n'en pas mettre du tout. La plupart des suites fâcheuses qui accompagnent les *fractures*, viennent des bandages trop serrés. Cette circons-tance est une de celles où l'excès de l'Art, ou plutôt l'abus fait plus de mal que

que si l'on s'en étoit absolument passé. Presque toutes les cures rapides d'*os fracturés*, dont on ait entendu parler, se font faites sans qu'on y ait employé aucun bandage. Il faut cependant tenir le membre en respect ; mais on peut le faire par d'autres moyens qu'en le liant avec des bandes.

La meilleure maniere de tenir le membre en respect, est de le mettre entre deux ou plusieurs *éclisses* ou *attelles* de cuir, ou de carton : si ces *éclisses* ont été mouillées avant que d'être employées, elles prennent bientôt la forme du membre auquel elles sont appliquées, & suffisent avec une bande roulée autour, sans être serrée, pour le tenir ferme, dans quelque cas que ce soit. Le bandage que nous regardons comme le meilleur, est celui à douze ou dix-huit chefs. Il est plus facile à appliquer & à retirer que celui qui se roule, & tient également bien le membre en respect. Il faut que les *éclisses* soient aussi longues que le membre. Lorsque la *fracture* est à la jambe, on fait des trous à ces *éclisses* pour admettre les chevilles des pieds.

Dans les *fractures* des *côtes*, où l'on ne peut appliquer commodément de

Tome IV.

M

266 MÉDECINE DOMESTIQUE.

bandage, on se sert de l'*emplâtre agglutinatif*. Le malade, dans ce cas, doit lui-même se tenir tranquille : il doit éviter tout ce qui pourroit le mettre dans le cas d'éternuer, de rire, de tousser, &c. : il faut que son corps soit dans une position droite, & qu'il ait soin que son *estomac* soit constamment tendu. Pour cet effet, il faut qu'il prenne très-souvent des *aliments légers*, & qu'il boive de grandes quantités de liquides foibles & aqueux.

Le meilleur des *remedes externes*, contre les *fractures*, est l'*oxycrat*, c'est-à-dire, un mélange de *vinaigre* & *d'eau*. On en imbibe les bandes toutes les fois qu'on panse le malade (1).

§. I.

Des Entorses ou Foulures.

Les entorses sont souvent suivies d'ac-

(1) Une vérité, dont il est important que tous les hommes soient persuadés, c'est que la nature pourvoit elle seule à la réunion des *os fracturés*, & que l'ouvrage de la *Chirurgie* se borne à les remettre dans leur véritable situation & à les y maintenir; que les *os* de moyenne grosseur, & les petits, à plus forte raison, peuvent être réunis au bout de quinze jours; mais qu'on ne peut, pour les gros, compter sur la solidité du *cal*, qu'après quarante jours, & même plus.

Des Entorse ou Foulures. 267

cidents plus fâcheux que les *fractures* : la raison en est évidente , c'est qu'en général on les néglige. Lorsqu'un *os* est cassé , le malade est obligé de se tenir tranquille , parce qu'il ne peut plus se servir de la partie dont les *os* sont *fracturés* ; mais lorsqu'une *articulation* n'est que forcée , la personne voyant qu'elle peut encore se mouvoir , aller , venir , seroit fâchée de perdre le temps pour si peu de chose : elle est dans l'erreur ; elle change en une maladie incurable , ce qui auroit été guéri par quelques jours de repos & de tranquillité.

Dans les campagnes , les paysans plongent ordinairement la partie qui a souffert dans l'eau froide. Ce moyen est très-bon , pourvu qu'on l'emploie sur le champ , & qu'on ne l'y laisse pas trop long-temps ; mais l'usage dans lequel ils font , de laisser la partie très-long-temps dans l'eau froide , est certainement dangereux. L'eau , dans ce cas , relâche au lieu de fortifier , & elle est plus capable d'occasionner une maladie que d'en guérir.

On est encore dans l'usage de lier fortement une jarretière , ou toute autre bande , autour de la partie qui a éprouvé l'*entorse* : par ce moyen , on redonne du

M 2

268. MÉDECINE DOMESTIQUE,
ton aux vaisseaux ; &c, en empêchant la partie d'agir , on l'empêche d'aggraver le mal. Cependant il ne faut pas que ces bandes soient serrées trop fortement, J'ai vu très-souvent qu'une saignée faite près de la partie affectée , avoit les plus heureux effets. Mais ce que nous recommandons sur toutes choses , c'est le repos & la tranquillité : ils sont plus utiles dans ces cas que les remèdes , & ne manqueront jamais d'appaiser les douleurs (a).

(a) On recommande un grand nombre de remèdes externes contre les entorses , dont il y en a de bons & de mauvais. Les suivants sont ceux qu'on peut employer avec plus de sûreté : telles sont les *tataplasmes* de biere aigrie , ou de vinaigre & d'avoine ; l'esprit de vin camphré , l'esprit de Mendererus , le liniment volatil , l'esprit aromatique volatil , délayé dans le double de son poids d'eau ; les fomentations ordinaires , auxquelles on ajoute de l'eau-de-vie , ou de l'esprit de vin (1).

(1) Les entorses ou foulures , accidents très-fréquents , produisent , dans le voisinage de l'articulation , une espèce de meurtrissure occasionnée par le violent frottement des os contre les parties voisines ; & quand les os se remettent d'abord à leur place , le mal ne doit être traité que comme une simple contusion. (Voyez ci-devant , p. 240 de ce Vol.) S'ils ne se remettent pas , c'est une luxation , dont il a été parlé (page 259 de ce Volume.)

Les meilleurs remèdes contre les entorses ou foulures sont , comme le dit fort bien M. BUCHAN , le parfait repos , l'eau froide , mais dans

§. II.

Des Descentes, ou Hernies, ou Ruptures.

Les enfants & les vieillards sont les plus exposés à cette maladie. Chez les premiers, elle est ordinairement occasionnée par les cris, la toux, les vomissements, &c. Chez les derniers elle est communément l'effet de quelques coups, de quelque effort, comme de sauter, de porter des fardeaux trop lourds, &c. Une constitution relâchée, l'indolence, les aliments huileux ou aqueux dispo-

le premier abord ; & une compresse trempée dans du vinaigre & de l'eau, ou dans de l'eau dans laquelle on a fait fondre autant de sel qu'elle en peut dissoudre, & on les continue jusqu'à ce que la contusion soit toute dissipée, & qu'on soit sûr qu'il n'y a plus d'inflammation à craindre. Alors, & pas avant, on fera usage des remèdes dont M. BUCHAN vient de faire l'énumération dans la note a. Mais une attention qu'il faut avoir, si la foulure ou l'entorse est au pied, partie qui, en effet, y est la plus exposée, c'est de le tenir bandé très-long-temps, même après que le malade se sentira parfaitement guéri, parce que s'il venoit à faire de faux mouvements, il recevroit de nouvelles entorses, dont il seroit d'autant plus incommodé, que le pied seroit moins fortifié. Aussi arrive-t-il, que lorsqu'on néglige ce mal dans les commencements, la force ne revient jamais entièrement, & que souvent il s'y manifeste une légère enfure, qui dure toute la vie.

M 3

270 MÉDECINE DOMESTIQUE.
sent les uns & les autres à cette maladie.

Une *descente* devient quelquefois mortelle, avant qu'on se soit apperçu qu'elle existe. Ainsi toutes les fois que des *maux de cœur*, des *vomissements*, une *constipation opiniâtre*, donnent lieu de soupçonner un embarras dans les *intestins*, il faut, sans perdre de temps, examiner soigneusement, toutes les différentes parties où les *descentes* se manifestent ordinairement. (1) Une très-pe-

(1) Toutes les parties de l'*abdomen* peuvent être le siège des *descentes*, que les Médecins appellent *hernies*. Mais les *anneaux des muscles du bas-ventre*, situés dans les *aines*, sont, sans contredit, celles qui donnent le plus souvent lieu à la sortie d'une portion des *intestins*. Après les *descentes* des aines ou *inguinales*, les *ombilicales*, ou celles qui ont lieu par l'*ombilic*, vulgairement le *nombril*, & celles qui se trouvent le long de la *ligne blanche*, sont les plus fréquentes. Il y a encore des *descentes d'estomac*, de la *vessie*, de la *matrice*; mais ces maladies sont très-rares, & ne demandent pas moins que l'expérience la plus consommée, pour être reconnues & traitées convenablement; ainsi nous n'en parlerons point.

La *descente inguinale* ou des *aines* est de deux sortes; ou elle reste dans l'*aine*, ou elle descend jusques dans le *scrotum*, qui souvent est d'une grosseur prodigieuse. La première présente une *tumeur arrondie* qu'il faut bien prendre garde de confondre avec le *bubon*, dont nous avons parlé ci-devant. (p. 39, 40, & note 1, de ce Vol.)

Des Descentes, &c. 271
 tite portion d'intestin, sortie du ventre, suffit souvent pour occasionner tous

Un des principaux caractères de la *descente*, lorsqu'elle n'est pas étranglée, c'est quand le malade est placé dans la position que prescrit plus bas M. BUCHAN, de céder totalement, ou en partie, à la pression des doigts; ce qui n'arrive point au *bubon*, que cette pression ne rendroit que plus douloureux. On peut encore la prendre pour le *testicule*, qui, quelquefois appliqué à l'aïne, présente une *tumeur* assez semblable à la *descente* ou au *bubon*; mais si on jette les yeux sur le *scrotum*, on y remarquera un vide qui décelera la nature de cette espèce de *tumeur*.

La *hernie*, qui descend jusques dans le *scrotum*, présente une *tumeur* longée qu'on a quelquefois confondue avec le gonflement ou l'engorgement du *cordon spermatique*. Il y a quelque temps qu'un Chirurgien Bandagiste tomba dans une méprise de cette nature, relativement à l'enfant d'un de mes amis. Il décida qu'il y avoit *descente*: en conséquence, il donna un bandage; mais une faute grossière qu'il commit, fut de poser le bandage, quoiqu'il n'eût pu réduire cette prétendue *descente*. Comme cet engorgement étoit *aëdematous*, & formoit ce que nous appelons une fausse *hydrocele*, qu'on sait ne point causer de douleur, le *bandage* ne fit que fatiguer l'enfant; & comme on avoit dit qu'il falloit qu'il s'y habituât, on ne fit pas attention à ses plaintes. Au bout de dix-huit mois, ou deux ans, on s'apperçut que la *tumeur* augmentoit: on me le fit voir, je ne vis point de *descente*; mais comme je devois me dénier de mon jugement sur cette matière, je conseillai de le faire-examiner par M. BORDENAVE, célèbre Chirurgien de l'Académie Royale des Sciences, qui décida que c'étoit un simple gonflement *aëdematous* du *cordon spermatique*. On supputa

M 4

272 MÉDECINE DOMESTIQUE.

ces *symptômes* : delà si on ne la fait pas rentrer sur le champ , le seul dérange-
ment de l'*intestin* peut donner la mort.

Aussi-tôt qu'on découvre ou qu'on apperçoit une *descente* , dans un enfant , il faut le coucher sur le dos , la tête très-
basse : & si , dans cette position , l'*intestin* ne rentre pas de lui-même , on y supplée facilement au moyen d'une lé-
gère pression. L'*intestin* une fois rentré , on applique , dessus le lieu où étoit la
descente , un *emplâtre agglutinatif* , &

le *bandage* , & on n'emploia que des *topiques fortifiants*.

On voit donc avec quelle précaution il faut procéder à l'examen des *descentes* ; & si un hom-
me qui passe pour être de l'Art , s'y est trompé , combien ne doit-on pas être réservé ! combien
ne doit-on pas avoir de défiance pour ces cou-
reurs de campagnes , assez hardis pour faire l'o-
pération qui n'est nécessaire que lorsqu'il y a
étranglement & *inflammation* à un certain dé-
gré ! L'on a vu ici une femme , dit M. TISSOT ,
qui entreprenoit effrontément cette opération ,
& tuoit les malades après les tourments les plus
cruels , & l'amputation du *testicule* , que font
toujours les Charlatans & les Chirurgiens igno-
rants ; mais qu'un Chirurgien entendu ne fait
jamais dans ce cas. Il court même souvent des
scélérats , qui font cette opération sans nécessité ,
& mutilent impitoyablement une multitude d'en-
fants , que la nature seule , ou aidée d'un sim-
ple bandage , auroit guéri radicalément ; au lieu
qu'ils en tuent un grand nombre , & privent de
la virilité ceux qui survivent à leur brigandage.
(*Avis au Peuple* , Tome II , pages 169 & 170.)

Des Descentes, &c. 273

on pose ensuite un bandage qu'il faut faire garder pendant un temps considérable. La méthode de faire les bandages, & de les appliquer sur les *descentes* des enfants, est très-connue. Il faut empêcher, autant qu'il est possible, que l'enfant ne crie & ne fasse de grands mouvements, jusqu'à ce que la *descente* soit parfaitement guérie (1).

(1) Voici un *topique* qu'on ne sauroit trop publier, & que j'ai employé, avec le plus grand succès, d'après les heureuses expériences de M. LOUIS & autres célèbres Chirurgiens : c'est la *fleur de tan*, remede peu couteux & qu'on trouve en abondance par-tout où il y a des Tanneurs, & il n'est pas de petites Villes & de gros Bourgs où il n'y en ait un ou plusieurs. Voici la maniere de l'appliquer :

Prenez de *fleurs de tan*, 1 once. Mettez dans un petit sac de toile douce ou un peu usée, en forme de sachet ; cousez l'ouverture, par laquelle vous avez introduit la *fleur de tan*. Il ne faut pas que ce sachet forme une pelotte dure, mais aplatie & mollette. Ayez d'un autre côté, du vin chaud, dans une écuelle ; jetez-y votre sachet ; laissez imbiber pendant quelques minutes ; appliquez le tout chaud sur l'ouverture qui donnoit lieu à la *descente* ; assujettisez avec des bandes, de maniere seulement qu'il soit tenu en respect : ce sachet peut servir huit jours ; mais il faut avoir soin de l'imbiber de nouveau trois fois par jour. Au bout de huit jours, on en fait un autre de la même forme qu'on applique de la même maniere, & on continue ainsi jusqu'à ce qu'on soit assuré que la partie est assez resserrée & fortifiée pour ne plus donner lieu à la sortie du *boyau*. Un

M 5

274 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Chez les adultes, quand l'intestin a été poussé hors du ventre par quelque violent effort, ou qu'il arrive par quelque autre cause, qu'il est inflammé, il est souvent très-difficile de le faire rentrer; quelquefois même cela est impossible, sans une opération, dont la description feroit étrangere à notre objet: quoi qu'il en soit, ayant été cependant assez heureux pour réussir dans toutes les occasions où j'ai été appellé, à faire rentrer le boyau, sans avoir besoin de recourir à d'autres moyens, que ceux qui sont à la portée de tout le monde, je me crois obligé d'exposer ici, en peu de mots, la méthode que je pratique.

Après avoir fait saigner le malade, je le couche sur le dos, la tête très-basse & les fesses très-élévées par des oreillers. Dans cette position, j'applique & je renouvelle, pendant un temps considérable, sur la partie de la *descente*, des flanelles trempées dans une *décoction* de feuilles de *mauve*, de fleurs de *camomille*, ou, à leur défaut, dans de l'eau chaude. Je fais, en même-

enfant de six mois a été parfaitement guéri en moins de cinq semaines, & un homme de trente-deux ans, qui avoit une *descente* depuis l'enfance, fut guéri en moins de trois mois.

Des Descentes, &c. 275

temps, donner des *lavements*, composés avec la *décoction* de ces plantes, une bonne cuillerée de *beurre* & un peu de *sel*. Si l'*intestin* ne rentre pas, j'ai recours à la pression. Quand la *descente* est très-dure, il faut employer beaucoup de force : cependant la force seule ne suffit pas ; il faut encore une certaine adresse. En même-temps que l'*Opérateur* presse avec la paume de la main, sur l'*intestin*, il doit le conduire habilement avec ses doigts, pour le faire rentrer par l'ouverture par laquelle il est sorti. Cette méthode est plus facile à concevoir qu'à décrire. Si, par malheur, tous ces moyens se trouvent infructueux, il faut tenter les *lavements* de la fumée de *tabac* : on les a vu souvent réussir ; lorsque tous les autres moyens de *réduction* avoient échoué ; & il y a tout lieu de croire qu'en insistant sur ces moyens, & sur d'autres semblables que les circonstances peuvent suggérer, on parviendroit à réduire la plupart des *descentes*, sans avoir recours à une opération cruelle, toujours très-délicate & très-difficile. Je conseillerois donc aux Chirurgiens de n'employer les instruments qu'après avoir tenté tous les moyens de *réduction*. J'ai plusieurs

M 6

276 MÉDECINE DOMESTIQUE.

fois réussi à faire rentrer l'intestin, eu persistant dans ma méthode, après que des Chirurgiens, très-expérimentés d'ailleurs, avoient déclaré que la réduction ne pouvoit se faire que par l'opération (1).

Les adultes, après que l'intestin est rentré, doivent porter un bandage d'acier. Il seroit inutile de donner la description de ces bandages, parce que les Artistes en tiennent toujours de prêt. Ces bandages incommodent ordinairement dans les premiers temps; mais l'usage fait qu'on s'y habitue facilement. Tout homme, parvenu à l'âge mur, qui a eu une descente, doit porter un bandage le reste de ses jours (2).

(1) Lorsqu'on a épuisé les remèdes qui constituent l'excellente méthode de M. BUCHAN, & qu'on n'a pas réussi à faire rentrer l'intestin, il est certain qu'il faut en venir à l'opération; mais il faut se déterminer sur le champ, parce que le mal allant toujours en augmentant, peut tuer en deux jours, & il faut s'adresser au Chirurgien le plus expérimenté. On ne sauroit trop inculquer au peuple qu'il ne doit jamais se laisser tailler, hacher par ces bouchers ambulants, qui n'ont d'autre mérite que la hardiesse & l'effronterie, & que, dans aucun cas de descente, l'amputation du testicule n'est nécessaire.

(2) Nous conseillons d'éprouver le remède, que nous venons de décrire; (note 1, p. 273 de ce Vol.) & s'il réussit, il n'est plus besoin de bandage.

Les personnes qui ont une *descente*, doivent se garder de tout exercice violent, de porter des fardeaux pesants, de sauter, de courir, &c. Elles s'abstiendront d'aliments venteux, de liqueurs fortes, & éviteront, avec grand soin, de s'enrhumer, à cause des efforts de la toux qui suffisent seuls pour donner des *descentes*.

C H A P I T R E XLII.

Des Accidents.

IL est certain qu'on peut souvent rappeler à la vie, par des soins convenables, ceux qui paroissent l'avoir perdue. Les *accidents* ne deviennent, la plupart du temps, funestes, que parce qu'on n'a pas employé les moyens nécessaires pour en combattre les effets. On ne doit jamais regarder quelqu'un comme tué par un *accident*, à moins que, dans cette catastrophe, le *cœur*, le *cerveau*, ou tout autre *organe* nécessaire à la vie, n'aient été blessés d'une manière grave. L'action de ces *organes* peut être diminuée au point de n'être pas sensible pendant quelque temps, sans que la vie soit pour cela éteinte.

278 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Cependant si , dans ces cas , on laisse le sang & les humeurs se refroidir , il sera impossible de rappeler le mouvement , quand même on auroit rendu aux solides leur action. Ainsi lorsque le mouvement des poumons est suspendu par des vapeurs empoisonnées ; que l'action du cœur est arrêtée par un coup reçu dans la poitrine ; que les fonctions du cerveau sont blessées par une plaie à la tête ; si on laisse refroidir le malade , il est de toute probabilité qu'il restera dans le même état ; mais si on tient le corps chaleureusement , aussi-tôt que la partie affectée aura recouvré la faculté d'agir , les fluides reprendront leurs mouvements , & les fonctions vitales se rétabliront (1).

Il est horrible d'enterrer sur le champ ceux qui ont le malheur de paroître

(1) Il faut quelquefois un temps assez long , pour que les humeurs soient entièrement refroidies ; puisque , comme nous le ferons voir plus bas , on a rappelé à la vie des noyés qui avoient été plus de six heures sous l'eau. Il ne faut donc pas perdre courage d'abord : il ne faut abandonner le malheureux qui est victime d'un accident , qu'après qu'on aura employé les moyens qu'on va exposer dans les Paragraphes suivants , & qu'on les aura employés de la maniere & avec la constance qu'exige la nature de l'accident qu'on a à combattre.

privés de la vie , après des coups , des chutes , &c. Ces malheureux , au lieu d'être portés dans des lieux chauds , d'être exposés au feu , ou dans un lit chauffé , sont , pour l'ordinaire , transportés dans une Eglise , dans une grange , ou dans tout autre endroit froid & humide , où , après avoir été infructueusement saignés , par une personne qui n'entend peut-être rien à son état , on les fait passer pour morts , & on les abandonne , sans qu'il en soit jamais question dans la suite. Cette conduite paraît être dictée par l'ignorance , & soutenue par une ancienne superstition , qui veut que le corps d'une personne , qui est soupçonnée avoir été tuée par accident , soit abandonnée dans une maison inhabitée : à quoi peut tenir cette superstition ? C'est ce que nous n'entreprendrons pas d'expliquer : mais certainement la pratique à laquelle elle donne lieu , est contraire à tous les principes de la raison , de l'humanité & du sens commun.

Lorsqu'une personne paraît avoir été privée subitement de la vie , la première chose qu'on a à faire , c'est de s'informer de la cause qui peut y avoir donné lieu. Il faut observer soigneusement s'il

280 MÉDECINE DOMESTIQUE:
 n'y a pas de corps étrangers logés dans la trachée artère, ou dans l'œsophage. (Voyez le §. suivant.) Dans ce cas, il faut tout entreprendre pour les retirer. Lorsque l'air empoisonné en est la cause, il faut, sur le champ, transporter le malade dans un autre air. (V. ci-après §. III.) Lorsque la circulation est suspendue subitement, quelle qu'en soit la cause, excepté la faiblesse, il faut saigner. Si le sang ne peut pas couler, il faut, pour en faciliter la sortie, plonger le malade dans un bain chaud, ou le frotter avec des serviettes chaudes, &c. Enfin quand on ne peut pas détruire, sur le champ, la cause qui a jeté la personne dans cet état, le seul parti qu'il y ait à prendre, c'est d'entretenir la chaleur vitale en la frottant avec des serviettes chaudes, en le couvrant de sable ou de cendres chaudes, &c.

Je devrois actuellement traiter en détail des accidents qui, lorsqu'on n'y remédie pas promptement, sont le plus ordinairement mortels : je devrois même indiquer les moyens les plus capables de soulager les malheureux à qui ces accidents sont arrivés : mais comme j'ai été heureusement prévenu, dans cette partie de mon travail, par l'illustre

Des Corps arrêtés, &c. 281

TISSOT, - je me contenterai de publier celles de ses observations qui m'ont paru les plus importantes, & d'ajouter quelques-unes de celles que la pratique m'a procurées. (Voyez l'*Avis au Peuple*, Tome II, p. 82 & suivantes.)

§. I.

Des Corps arrêtés dans l'œsophage, ou entre la bouche & l'estomac.

Quoique les accidents de ce genre soient très-communs, &, en général, très-dangereux, cependant ils ne sont, pour l'ordinaire, que l'effet d'une négligence impardonnable. Il faut apprendre aux enfants à beaucoup mâcher leurs aliments, à ne rien mettre dans leurs bouches qu'il leur seroit dangereux d'avaler : mais les enfants ne sont pas les seuls qui commettent des imprudences de ce genre. Je connois des adultes qui tiennent dans leur bouche des épingles, des aiguilles, des clous & d'autres corps pointus tout le jour, qui quelquefois dorment même toute la nuit dans cet état. Cette conduite est des plus imprudentes, puisqu'un accès de toux, & vingt autres accidents, peuvent forcer ces corps à descendre, ayant

282 MÉDECINE DOMESTIQUE.

que la personne puisse en être prévenue (1).

Lorsqu'un corps quelconque est arrêté dans le gosier, il n'y a que deux manières de l'en chasser; ou l'on en fait l'extraction par la bouche, ou on le

(1) Les épingles, les aiguilles, les corps pointus, durs, &c., qui ne sont aucunement faits pour être avalés, ne sont pas les seuls à craindre; les aliments, eux-mêmes, occasionnent la mort la plus cruelle, lorsqu'ils sont pris en masse trop volumineuse. Un enfant de six jours, dit M. TISSOT, avala une drague qui s'arrêta dans l'œsophage, & mourut d'abord. Un homme sentit qu'un morceau de mouton s'étoit arrêté: pour n'effrayer personne, il sort de table; un moment après, on veut savoir où il est, on le trouve mort. Un second pérît par un morceau de gâteau: un troisième, par un morceau de peau de jambon: un quatrième, par un œuf qu'il avoit avalé par défi. Une châtaigne qu'un enfant avaloit entière, le tua. Un autre enfant pérît promptement étouffé, (car c'est toujours d'étouffement qu'on pérît si vite) par une poire qu'il avoit jetée en l'air, & reçue dans la bouche: une poire a aussi tué une femme. Un morceau de tendon, (ce qu'on appelle vulgairement nerf) resta arrêté huit jours, sans que le malade pût rien avaler; au bout de ce temps, il tomba dans l'estomac, dégagé par la pourriture; mais le malade mourut bientôt après, tué par l'inflammation, la gangrene, la foibleesse, &c. Ces exemples, malheureusement trop communs, ne sauroient être trop publiés, puisque la mort prompte & subite qui est la suite de ces accidents, est presque toujours due, ou à la gourmandise ou à la voracité, défauts honteux & purement volontaires.

Des Corps arrêtés, &c. 283

pousse dans l'estomac : le moyen le plus sûr & le plus certain, est toujours d'en faire l'extraction ; mais il n'est pas toujours le plus facile. Cependant il est des cas où il faut quelquefois préférer de le pousser dans l'estomac , sur-tout quand le corps arrêté , n'est pas de nature à endommager ce viscere. Les corps qu'on peut pousser dans l'estomac sans danger , sont tous les *aliments* , comme le *pain* , la *viande* , les *fruits* , &c. ; les substances *indigestes* , comme le *liege* , le *bois* , les *os* , les *métaux* , doivent , autant qu'il est possible , être retirés au dehors , sur-tout si ces corps sont *aigus* , *pointus* , &c. , comme les *épingles* , les *aiguilles* , des *arrêtes de poisson* , les *fragments de verres* , &c.

Lorsque le corps n'est pas descendu trop avant , il faut essayer de l'extraire avec les doigts ; méthode qui réussit souvent. Quand il est trop avancé , on se sert de pinces ou de *tenettes* , telles que celles dont les Chirurgiens font usage ; mais cette méthode est souvent infructueuse , sur-tout si le corps est de nature flexible , ou qu'il est descendu fort avant dans le gofier.

Lorsqu'on n'a réussi , ni avec les doigts , ni avec les pinces , ou qu'il n'a été pos-

284 MÉDECINE DOMESTIQUE.
sible d'employer, ni les uns, ni les autres, il faut avoir recours aux crochets; on fait de ces crochets, sur le champ, en courbant par le bout, un morceau de fil de fer; on l'introduit à plat; &, pour s'assurer de la direction, ou pour le conduire avec plus de sûreté, on fait à l'autre bout, par lequel on le tient, une autre courbure dont on se sert comme d'une anse, & dans laquelle on passe le doigt pour le tenir plus fermement; précaution à laquelle on ne doit jamais manquer, afin de prévenir les accidents qui sont arrivés quelquefois, lorsque ces instruments sont échappés des mains de l'Opérateur. Après que le crochet est passé par delà le corps qui est arrêté dans le gosier, on le retourne, & il accroche le corps, qu'on amène en le retirant. Les crochets sont encore très-commodes, lorsque le corps est un peu flexible, tels qu'une épingle, une arrête, &c. : si elles sont placées en travers dans le gosier, le crochet, en les prenant par le milieu, les courbe & les dégage; ou si elles sont de nature fort fragile, il sert à les briser.

Quand les corps arrêtés dans le gosier, sont minces, ou qu'ils n'occupent qu'une partie du passage, comme alors

Des Corps arrêtés, &c. 285

ils pourroient facilement échapper le crochets, ou le redresser par leur résistance, on se sert d'anneaux faits de métal, ou de laine, ou de soie. Pour l'anneau de métal, on prend un morceau de fil de fer, fin & long, on le courbe par le milieu, en cercle, d'environ un pouce de diamètre ; on tient les deux bouts non courbés parallèles, & on les rapproche l'un de l'autre : on se sert de ces deux bouts pour tenir le fil de fer ; on introduit dans le gosier, le côté formé en anneau ; on le conduit vers le corps engagé, & on le ramène. Les anneaux plus flexibles se font avec de la laine, du fil, de la soie, ou de petites ficelles, qu'il faut cirer pour leur donner plus de force & plus de consistance. On attache l'un ou l'autre de ces anneaux à un manche de fil de fer, de baleine, ou de bois flexible, par le moyen duquel on l'introduit, pour engager les corps arrêtés, & pour les retirer : on peut passer plusieurs de ces anneaux, les uns dans les autres, afin d'engager plus sûrement le corps arrêté qui entrera dans l'un s'il échappe à l'autre : cette espèce d'anneau a un avantage ; c'est que quand on a une fois engagé le corps, on peut alors, en tour-

286 MÉDECINE DOMESTIQUE.

nant le manche , le serrer si fortement dans l'anneau ainsi tordu , qu'on est le maître de le remuer en tous sens ; ce qui , dans un grand nombre de cas , peut être d'une grande utilité .

Un autre moyen à employer , dans ces occasions , c'est l'éponge : la propriété qu'elle a de se gonfler considérablement en s'humectant , la rend très-avantageuse dans ces cas . Lorsqu'un corps est arrêté dans le gosier , mais de maniere à ne pas remplir tout le passage , on introduit un morceau d'éponge par le vuide que laisse le corps dans le passage , & on le fait descendre par delà le corps : l'éponge se gonfle bientôt , & acquiert du volume dans cet endroit humide ; on peut même en hâter le gonflement , en faisant avaler au malade quelques gouttes d'eau , dans l'instant où l'éponge est dans le gosier ; alors on la retire par le manche auquel elle est attachée , & comme elle est devenue trop volumineuse pour le petit endroit , par lequel elle a été introduite , elle entraîne , avec elle , le corps qui lui fait obstacle .

La compressibilité de l'éponge , ou la propriété qu'elle a de se resserrer étant secche , est une autre cause de son utilité . Dans ce cas , un morceau d'éponge

Des Corps arrêtés, &c. 287

assez considérable, peut être comprimé & resserré dans un très-petit espace, avec un fil ou un ruban, dont on l'entoure fortement, & que l'on peut desserrer & retirer très-aisément, après que l'éponge a été introduite. On peut encore comprimer l'éponge dans une baleine fendue en quatre par le bout ; mais de cette manière, il est difficile de l'introduire, sans blesser le malade.

J'ai souvent vu des épingles ou d'autres corps pointus, arrêtés au passage, en être retirés en faisant avaler au malade un morceau de viande durcie, attachée à un fil, & retirée, sur le champ, avec violence. Ce moyen est plus sûr que l'éponge, & peut souvent réussir également bien.

Enfin, quand tous les moyens, dont nous venons de parler, sont infructueux, il en reste un autre, c'est de faire vomir le malade. Mais il ne peut être d'une grande utilité que pour les corps simplement engagés ; car, dans les cas où ils seroient accrochés, ou implantés dans l'un des côtés du gosier, le vomissement pourroit quelquefois faire beaucoup de mal. Si le malade peut avaler, on lui donnera, pour le faire vomir, trente ou quarante grains d'*ipécacuanha* en pou-

288 MÉDECINE DOMESTIQUE.

dre. Dans le cas contraire, on essaiera d'exciter le *vomissement*, en irritant le goſier avec une plume. Si ce moyen ne réussit pas encore, on donnera un *lavement* avec la *décoction de tabac*: ce *lavement* se fait de la maniere suivante:

Prenez de *tabac en corde*, 1 once. Faites bouillir dans une quantité d'eau ſuffisante; ce *lavement* a ſouvent fait *vomir*, tandis qu'on avoit en vain tenté tous les autres *vomitifs* (1).

Lorsque le corps arrêté eſt de nature à pouvoir être pouſſé dans l'*estomac*, c'eſt-à-dire, lorsque c'eſt du pain, de la viande, des *fruits*, &c., on peut le tenter, au moyen d'une *bougie huilée* & un peu chaufée pour la rendre flexible,

(1) Le *lavement de tabac*, regardé comme une dernière reſſource, mérite, en effet, attention. Voici un fait rapporté par M. TISSOT. Un homme avala un gros morceau de poumon de *veau* (appelé vulgairement *mou de veau*) qui s'arrêta au milieu de l'*œsophage*, & bouchoit exacte-ment le passage. Un Chirurgien eſſaya inutile-ment un très-grand nombre de moyens: un ſe-cond, voyant leur inutilité, & le malade ayant le visage noir & tuméfié, les yeux, pour ainsi dire, hors de la tête, tombant dans des *syncopes* fréquentes, avec des mouvements *convulsifs*, lui fit donner, en *lavement*, la *décoction* d'une once de *tabac en corde*: ce *remede* procura un *vomissement* violent, qui fit rejeter le corps étranger, qui alloit cauſer la mort du malade.

ou

Des Corps arrêtés, &c. 289

ou avec une baleine, un fil de métal, un morceau de bois flexible, au bout desquels on attache une éponge, &c. Il faut que tous ces corps soient unis & polis, pour qu'ils ne causent point d'irritation.

Si, malgré tous les moyens que nous venons de proposer, il est impossible d'extraire, même les corps qu'il seroit dangereux de pousser dans l'estomac; (Voyez ci-devant page 283 de ce Vol.) alors de deux maux, il faut choisir le moindre : il vaut mieux hasarder de les pousser dans l'estomac, que d'abandonner le malade qui périrroit sur le champ. On doit avoir d'autant moins de scrupule à prendre ce parti, qu'un grand nombre d'exemples prouvent qu'on a avalé de ces corps nuisibles & indigestes, sans qu'il en soit résulté d'accidents (1).

(1) Ces corps sortent par les *selles* ou par les *urines*; ou ils se font jour par la peau, après avoir occasionné des *abcès*, où enfin ils ne sortent point & tuent les malades. (V. dans l'*Avis au Peuple*, Tome II, page 110 & suivantes, le détail des moyens que la nature prend quelquefois pour se débarrasser de ces corps nuisibles.) Mais que les ressources de la nature n'inspirent point une sécurité meurtrière. Les exemples, sans nombre, de morts cruelles après des corps ainsi arrêtés, prouvent la nécessité de se tenir

Tome IV.

N

290 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Enfin dès qu'il est évident que tous les efforts qu'on fait pour extraire le corps étranger, ou pour le pousser dans l'estomac, deviennent infructueux, il faut y renoncer, parce que l'inflammation qu'on occasionneroit, en insistant davantage, pourroit devenir aussi dangereuse que le corps étranger lui-même. On a vu des malades mourir de cette inflammation, même après que ce corps avoit été entièrement retiré.

En même-temps qu'on emploie les moyens que nous venons de conseiller, il faut faire avaler au malade, & souvent, quelque liqueur émolliente, comme du petit-lait, du lait coupé avec de l'eau, de l'eau d'orge, ou une décoction de feuilles de mauve, le tout chaud. S'il ne peut avaler, il faut lui injecter de ces mêmes liquides, au moyen d'un tube courbé, ou d'une pipe qu'on conduit dans le gosier. Les injections de ce

sut ses gardes à cet égard, & déposent, dit le même M. TISSOT, contre l'imprudence horrible, j'oserois dire criminelle, de s'amuser de jeux qui peuvent occasionner ces malheurs, ou même de tenir dans la bouche des corps qui, échappant par imprudence, ou par accident, deviennent cause de mort. Peut-on, sans frémir, mettre dans la bouche des aiguilles, des épingle, quand on pense aux maux horribles & à la mort cruelle qu'elles peuvent occasionner ?

Des Corps arrêtés, &c. 291
genre , non-seulement adoucissent les parties irritées , mais encore lorsqu'on les lance avec force , elles réussissent souvent mieux à déboucher le gosier , que tous les autres instruments.

Quand , après avoir tenté inutilement toutes sortes de moyens , on est forcé de laisser le corps dans le gosier , il faut traiter le malade , comme s'il étoit attaqué d'une véritable maladie *inflammatoire*. Il faut le *saigner* ; le tenir à une *dîète légère* , & lui mettre autour du cou des *cataplasmes émollients*. Il faut même le traiter par cette méthode , si on a lieu de soupçonner une *inflammation* dans le gosier , quoique le corps arrêté en air éte été retiré.

Quelquefois l'agitation & le mouvement , portés à un certain degré , sont plus efficaces que les instruments , pour dégager les corps arrêtés dans le gosier. Un coup dans le dos les a souvent dégagés ; mais ce moyen est plus sûr & plus efficace , lorsque le corps est arrêté dans la *trachée artere*. Dans ce dernier cas , il faut encore tenter l'*éternuement* & le *vomissement*. Des épingle arrêtées dans le gosier , ont très-souvent été dégagées après une course à cheval ou en voiture.

N 2

292 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Lorsque des substances *indigestes* ont été poussées dans l'estomac, il faut mettre le malade à un régime très-adoucissant : ses aliments ne doivent être que des fruits & des substances farineuses ; des soupes, des potages, &c. Il s'abstiendra de tout ce qui peut échauffer ou irriter, comme de *vin*, de *punch*, de *poivre*, &c. Sa boisson doit être du *lait coupé*, de l'eau d'orge, du *petit-lait*, &c.

Quand le goſier est tellement rempli par le corps qui y est arrêté, que le malade ne peut avaler aucun *aliment*, il faut le nourrir avec des *lavements* de bouillons, de *gelées*, &c.

Enfin lorsque le malade est en danger d'être suffoqué, qu'on a perdu toute espérance de le débarrasser, & que la mort paroît prochaine, si l'on ne rétablit pas promptement la *respiration*, il faut se déterminer sur le champ à la *bronchotomie*, c'est-à-dire, à l'ouverture de la trachée artère.

Cette opération n'est, ni difficile pour le Chirurgien expérimenté, ni très-douloureuse pour le malade. Elle est souvent le seul moyen de conserver la vie, dans ces circonstances malheureuses. Nous ne pouvons donc nous em-

Des Personnes noyées. 293
pécher de l'indiquer, quoiqu'elle ne puisse être faite que par une personne très au fait de la Chirurgie.

§. II.

Des Personnes noyées.

Lorsqu'une personne a resté un quart d'heure sous l'eau, on ne doit pas avoir beaucoup d'espérance de la rappeler à la vie. Cependant, comme plusieurs circonstances peuvent concourir à l'entretenir dans les personnes qui se trouvent dans cette malheureuse situation, il ne faut pas abandonner ces infortunés trop tôt à leur triste sort. Au contraire, il faut tenter tous les moyens possibles de les sauver, puisqu'il y a nombre d'exemples bien prouvés de personnes qui ont été rappelées à la vie, après avoir été tirées de l'eau, avec toutes les apparences de la mort, & être restées un temps considérable, sans donner aucun signe de vie.

La première chose qu'il y a à faire, lorsqu'on a tiré de l'eau, le corps d'un noyé, c'est de le transporter le plutôt possible, dans un lieu propre à lui donner tous les secours nécessaires à son état. Il faut bien prendre garde, en le transportant, de le faire d'une manière

N 3

294 MÉDECINE DOMESTIQUE.

qui puisse lui être nuisible , soit en le heurtant contre quelque chose , soit en le portant dans une mauvaise position , comme en le tenant sa tête en en-bas , ou dans une autre position contre nature. On le posera sur un lit , ou sur de la paille , de maniere qu'il ait la tête un peu élevée , & on le mettra dans une voiture , ou sur les épaules de quelqu'un ; mais il faut toujours qu'il soit dans la position la plus droite possible. Si c'est le corps d'un enfant , on le transportera sur les bras (1).

Lorsqu'on veut rappeler à la vie des personnes qui sont mortes en apparence , le premier objet , dont on doive s'occuper , c'est de ranimer la chaleur naturelle , dont dépendent toutes les *fonctions vitales* , & d'exciter l'action de ces *fonctions* par l'usage des *remedes irritants* , non-seulement appliqués sur la

(1) Au lieu de transporter le *noyé* sur les épaules , comme le conseille ici M. BUCHAN , ce qu'on ne peut faire sans donner au corps une position contre nature , toujours nuisible , ainsi qu'il en convient lui-même ; il faut que deux personnes , ou un plus grand nombre , portent , avec précaution , le *noyé* , ou couché sur leurs bras entrelacés , ou assis sur leurs mains jointes. Ce transport doit se faire avec célérité , pour moins retarder l'usage des secours , dont il va être question.

Des Personnes noyées. 295

peau , mais encore introduits dans les *poumons* , les *intestins* , &c.

Quoique le froid ne soit , en aucune maniere , la cause de la mort des *noyés* , cependant il devient un obstacle très-puissant à leur rappel à la vie. C'est pourquoi , après avoir ôté au *noyé* ses habits mouillés , on le frottera fortement & pendant un temps considérable avec une toile rude qu'on tiendra aussi chaude qu'il est possible ; & aussi-tôt qu'un lit bien chaud aura été préparé , on le mettra dedans , en continuant de le frotter. On appliquera aussi des serviettes bien chaudes sur l'*estomac* & sur le ventre , & des briques chaudes , ou des bouteilles d'eau chaude à la plante de ses pieds ou à la paume de ses mains (1).

(1) On ne peut faire assez d'attention à l'ordre qu'on doit suivre dans le traitement des *noyés* , pour les rappeler à la vie. M. BUCHAN prescrit bien ici de commencer par les réchauffer ; mais il n'en dit pas la raison : elle est cependant bien simple. Car comme on ne peut se proposer de rappeler la vie dans un *noyé* , qu'autant que son *sang* peut circuler , on sent d'abord que cet effet ne peut avoir lieu , que ce *sang* ne soit dans un état de fluidité propre à couler. Or , il ne peut acquérir cet état qu'autant que le corps a été réchauffé de maniere à avoir la température capable de lui donner cette fluidité : donc on ne peut entreprendre aucun secours aux *noyés* , qu'au préalable , on ne les ait suffisamment réchauffés , pour que leur *sang* devienne fluide.

N 4

296 MÉDECINE DOMESTIQUE.

On lui présentera souvent sous le nez
des liqueurs volatiles spiritueuses for-

M. TISSOT rapporte, comme on le verra plus bas, l'histoire d'une fille, qui confirme parfaitement la nécessité de suivre la méthode que nous venons de prescrire. Cette fille retirée de l'eau, après y avoir été long-temps, fut bien couverte de cendres chaudes, & la parole lui étant revenue, ses premiers mots furent, *Je gele, je gele*; preuve que, malgré ce qu'on avait fait pour la réchauffer, elle avait encore un froid très-considérable. Il seroit à souhaiter, en conséquence, qu'on joignît aux instruments de la Boîte-entrepot, dont nous parlerons plus bas, un petit thermomètre fort simple, où il y eût marqué uniquement le 29^e ou 30^e degré du thermomètre de M. de RÉAUMUR, avec ces mots, *chaleur du sang, ou qu'on dojt donner ou procurer aux noyés.*

La chaleur naturelle & douce d'une ou de deux personnes en bonne santé, couchées nues de chaque côté du noyé, a été salutaire dans bien des cas. On met le malade sur un des côtés, & les personnes qui se couchent avec lui, appliquent le devant de leur corps sur les deux faces du corps du noyé. La peau d'un mouton, qu'on écorche dans le moment, peut aussi s'employer, avec avantage, pour couvrir & réchauffer le malade. On tiendra, pendant tout ce temps, les fenêtres ou portes de la chambre ouvertes. On n'y laissera que les personnes qui sont absolument nécessaires; le retour du noyé à la vie dépendant beaucoup de la pureté & de l'activité de l'air qui l'environne. (Voyez le plan de la Société formée à Londres, en faveur des noyés, inséré dans la troisième partie, année 1774, du détail des succès de l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées, par M. PIA.)

4 VI

Des Personnes noyées. 297

tes ; on lui frottera l'épine du dos & le creux de l'estomac avec de l'eau-de-vie, ou de l'esprit de vin chauds ; on frottera encore les tempes avec des esprits volatils, & on lui soufflera, dans les narines, des poudres irritantes, telles que celles de tabac ou de marjolaine. Dans l'intention de rétablir la respiration, il faut qu'une personne vigoureuse souffle avec toute la force dont elle est capable, dans la bouche du malade, en même-temps qu'elle lui pinçera les narines avec les doigts. Lorsqu'elle se sera apperçue, par l'élévation de la poitrine & du ventre, que l'air a passé dans les poumons, & les remplit, elle cessera de souffler ; alors pressant la poitrine & le ventre, pour faire sortir cet air qui y a été introduit, elle répétera cette opération plusieurs fois de suite, en faisant ainsi entrer l'air dans les poumons, & l'en rechassant en comprimant la poitrine & le ventre, enfin en imitant, autant qu'il lui sera possible, par cette respiration artificielle, les effets de la respiration naturelle.

Lorsqu'on ne peut réussir à faire entrer l'air dans les poumons, en soufflant par la bouche, il faut tenter de l'introduire par l'une des narines, l'autre

N 5

298 MÉDECINE DOMESTIQUE.
étant exactement fermée; (ainsi que la bouche.)

Le Dr. MONRO propose à cet effet un tuyau de bois, disposé par une de ses extrémités pour remplir la narine, & par l'autre, pour qu'une personne puisse y souffler avec la bouche, ou pour recevoir le tuyau d'un soufflet qu'on emploiera dans la même vue.

Quand enfin on ne peut pas introduire de l'air dans les poumons, ni par la bouche, ni par la narine, il faut ouvrir la *trachée artère*. Mais comme cette opération qu'on appelle, comme nous l'avons déjà dit, *bronchotomie*, ne peut jamais être faite que par un Chirurgien très-instruit, nous ne nous arrêterons pas à la décrire.

On introduira de la fumée de *tabac*, en forme de *lavement*, par l'*anus*, pour irriter les *intestins*. On a inventé plusieurs machines, pour administrer ces *lavements*, & il faut les employer lorsqu'on les a sous la main. (V. ci-après, n. page 307 de ce Vol.) Mais, à leur défaut, on peut se servir d'une pipe ordinaire. On remplit le fourneau de la pipe, de *tabac* bien allumé; on introduit le tuyau dans le fondement; on enveloppe le fourneau allumé avec un

Des Personnes noyées. 299

morceau de papier, percé de plusieurs trous ; on souffle sur le papier, de manière à faire prendre à la fumée la direction du tuyau, qui est introduit dans le fondement ; ou bien, on adapte au fourneau allumé de cette pipe, le fourneau d'une autre pipe, & on souffle par le tuyau de cette dernière. On peut encore introduire la fumée de *tabac*, de la manière suivante : on prend une canule de seringue ordinaire, à laquelle on adapte une petite vessie, ou un petit sac, & on introduit la canule dans le fondement. On ferme l'ouverture du sac ou de la vessie avec le tuyau de la pipe, autour duquel on ferre fermement le sac ; on allume le fourneau de la pipe, & on dirige la fumée, comme ci-dessus. Dans le cas où l'on feroit dans l'impossibilité d'introduire de la fumée de *tabac* dans les *intestins*, il faut recourir aux *lavements* d'eau chaude, à laquelle on ajoute un peu de *sel* & de *vin*, ou de liqueurs spiritueuses, & on les renouvelle plusieurs fois : on peut les administrer avec l'instrument ordinaire à donner des *lavements*, c'est-à-dire, avec un sac ou une vessie garnie de son tuyau : mais, comme ils doivent pénétrer très-avant, il vaut beaucoup mieux

N 6

300. MÉDECINE DOMESTIQUE.
employer une seringue d'une certaine
grandeur.

Tandis qu'on est occupé de ces se-
cours , quelqu'un préparera un *bain*
chaud , dans lequel on mettra le *noyé* ,
si les moyens déjà tentés sont sans suc-
cès. Lorsqu'on n'est pas dans le cas de
pouvoir faire usage du *bain* , il faut en-
sevelir le corps du malade dans du sel ,
du sable , du grain , des cendres , &c. ,
le tout bien chauffé.

M. TISSOT fait mention d'une fille
qui fut rappelée à la vie , après avoir
été retirée de l'eau , tout le corps enflé
& gonflé , ayant toutes les apparences
de la mort. On l'étendit nue , sur des
cendres chaudes ; on la couvrit d'autres
cendres également chaudes ; on lui mit
sur la tête un bonnet , & un bas au-
tour de son cou , qui étoient remplis
de cendres , & par-dessus le tout des
couvertures. Après être restée une de-
mi-heure dans cette situation , son
pouls revint , elle recouvrira la parole ,
& s'écria , *Je gele , je gele*. On lui donna
un peu d'*eau-de-vie de cerises* , & on la
laissa huit heures ensevelie sous la cen-
dre. Au bout de ce temps elle en for-
tit , sans autre mal , qu'une lassitude ou
foiblesse qui se dissipera en peu de jours.

Des Personnes noyées. 301

Il dit encore qu'un homme fut rappelé à la vie, après être resté six heures sous l'eau, par la chaleur d'un tas de fumier (1).

Avant que le malade donne quelques signes de vie, & qu'il soit capable d'avaler, il seroit inutile & même dangereux, de verser aucune liqueur dans la bouche. Cependant on peut lui humecter souvent les levres & la langue, avec une plume trempée dans de l'*eau-de-vie* chaude, ou d'autres *liqueurs spiritueuses fortes*; & aussi-tôt qu'il a recouvré la faculté d'avaler, on peut lui donner de temps en temps une cuillerée de *vin chaud*, ou de quelqu'autre liqueur *cordiale*.

Il y en a qui recommandent de donner au noyé un *vomitif* dès qu'il est un peu ranimé; mais il est toujours beaucoup mieux de le faire *vomir*, sans avoir recours à l'*émétique*. On pourra tenter, à cet effet, de chatouiller le gosier & la gorge avec la barbe d'une plume huilée, ou quelqu'autre corps doux qui

(1) Voyez les réponses de M. PIA, aux Lettres de M. l'Abbé JACQUIN, au sujet des cendres chaudes, page 83 du détail des succès de l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des noyés, seconde édition, & page 16 du supplément à ce détail, &c.

302 MÉDECINE DOMESTIQUE.

ne soit pas dans le cas de fatiguer ou de nuire à ces parties. M. TISSOT recommande de donner, dans ce cas, l'*oxymel scillitique*, à la dose d'une cuillerée, délayée dans un peu d'eau, & répétée tous les quarts d'heure, jusqu'à six fois ; & lorsqu'on n'a pas ce *remede* sous la main, il conseille de lui substituer une forte *infusion* de *sauge*, de *fleurs de camomille*, ou de *chardon bénii*, adoucie avec le *miel*, ou simplement de l'eau chaude, à laquelle on ajoute un peu de *sel commun*. Mais il faut observer qu'en conseillant tous ces *remedes*, M. TISSOT ne veut pas qu'on les donne en assez grande quantité pour exciter le *vomissement* ; car il ne le regarde nullement comme placé dans ces occasions.

Lorsque le malade a commencé à donner quelques signes de vie, il faut bien se donner de garde de discontinueer les secours ; car quelquefois il expire après ces premières apparences de résurrection. Il faut, au contraire, continuer toujours les *fomentations chaudes & irritantes*, & lui donner souvent de petites quantités de liqueurs *cordiales*. Enfin, quoiqu'il soit manifestement rappelé à la vie, il lui reste quelquefois

Des Personnes noyées. 303
 de l'oppression, de la toux, des mouvements de fièvres, symptomes qui constituent une véritable maladie. Il faut, dans ce cas, saigner le malade du bras, lui faire boire de grandes quantités d'eau d'orge, de fleurs de sureau ou de toute autre tisane pectorale adoucissante (1).

(1) On observera que M. BUCHAN ne conseille la saignée qu'après que le malade est manifestement rappelé à la vie, & lorsqu'il y a oppression, toux, fièvre, &c. En effet, la saignée ne doit point être pratiquée indifféremment dans tous les cas de mort apparente, &, à plus forte raison, sur les corps froids & glacés. Il n'est pas raisonnable, dit le Docteur ALEXANDRE JOHNSON, de la tenter avant que le corps ait recouvré un peu de chaleur : elle ne doit pas être regardée comme absolument nécessaire en pareil cas : on a même vu souvent la saignée retarder & rendre plus lent le retour à la vie, & quelquefois elle a été fatale au sujet qu'on s'efforçoit de rappeler. Quelque bon effet qu'on attende de la saignée, il est important d'avertir qu'elle ne doit pas être un des premiers secours employés pour ranimer la vie : l'écoulement du sang empêche évidemment la continuation des opérations plus nécessaires & plus actives : & le bandage, arrêtant le sang, arrête ou détruit une partie du mouvement des fluides & des solides que l'on cherche à rétablir, par les secours auxquels on doit avoir plus de confiance. Les secours que l'on donne aux noyés, & autres personnes qui ont le malheur d'être privées de toutes les apparences de la vie, doivent être continués pendant long-temps, & au moins pendant six heures, sans se décourager, enfin jusqu'à ce que le sujet ait entièrement recouvré

304 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Les personnes qui ont le malheur,
par une chute, des coups, la suffoca-

la vie, ou qu'il soit bien constant qu'on ne peut la lui rendre, le corps étant devenu entièrement froid & raide. (Voyez troisième Partie du détail, &c., page 192 & suiv.)

Nous croirions manquer à la reconnaissance que tout bon Citoyen doit à la bienfaisance des Officiers municipaux de cette Capitale, si nous gardions le silence sur les secours gratuits, & même récompensés, que, par leur ordre, on donne & on doit donner aux noyés. C'est à l'humanité & au zèle de M. PLA, ancien Echevin, que nous devons l'établissement que la Ville de Paris a fait en faveur des noyés, à l'instar de celui d'Amsterdam, & qui a été imité par la plupart des Villes de France, d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie, &c. Depuis le mois de Juin 1772, que subsiste cet établissement, jusqu'à la fin de l'année dernière 1776, on a sauvé cent soixante dix-huit personnes, dans la seule Ville de Paris, & peut-être autant dans les autres Villes du Royaume, qui se sont empressées de marcher sur les traces de la Capitale : c'est donc plus de trois cents personnes rendues à la société, & qui, ayant cette époque, eussent péri, quoiqu'encore en vie; & il y a lieu de croire que par les soins que le Bureau de la Ville se donne tous les jours, par les secours multipliés qu'il emploie, par les instructions qu'il répand, on en sauvera dans peu de temps un bien plus grand nombre.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire, sur un sujet de cette importance, que d'ajouter, au texte de notre Auteur, l'extrait de l'Avis, publié en 1772, par MM. les Prévôt des Marchands & Echevins, concernant les personnes noyées qui paroissent mortes, & qui ne l'étant pas, peuvent recevoir des secours pour être rappelées à la

Des Personnes noyées. 305
tion, &c. de paroître privées de la vie,
doivent être traitées par les mêmes

vie. On est dans l'usage de coller cet abrégé sur le devant de la Boîte-entrepôt, afin qu'étant à portée d'être lue plus aisément, il s'inclue, d'autant mieux, dans la mémoire des Sergents & soldats des corps-de-gardes, & que ceux-ci, le sachant par cœur, puissent être dans le cas de coopérer tous ensemble à l'administration des différents secours.

"Les Prévôt des Marchands & Echevins, voulant détruire l'abus funeste de la suspension par les pieds, ainsi que du roulement dans un tonneau défoncé, commencent par proscrire ces deux moyens, comme téméraires & dangereux. Instruits d'ailleurs des succès multiples qu'ont eu différents secours donnés à des personnes noyées, ils s'empressent de les indiquer à leurs Concitoyens, & les sollicitent à ne pas les négliger, toutes les fois que l'occasion se présentera de les employer.

*"Ces moyens salutaires consistent :
 ", 1°. à déshabiller le noyé, l'essuyer avec une flanelle, l'envelopper dans une couverture, l'agiter en différents sens, (Voyez note 1, p. 294 de ce Vol.) le laisser peu sur le dos, & le tenir chaudement, s'il est possible, sans cependant lui intercepter l'air. (V. note 1, p. 295 de ce Vol.)*

", 2°. Lui faire entrer de l'air dans les poumons, en lui soufflant dans la bouche, par le moyen d'une canule, (Voyez à la fin de cette note, la description de la Boîte-entrepôt,) & lui pinçant les deux narines.

", 3°. Lui introduire dans les intestins de la fumée de tabac, qu'on trouvera dans tous les corps-de-gardes, ainsi qu'une canule à bouche.

", 4°. Lui chatouiller le dedans du nez & de la gorge avec la barbe d'une petite plume, lui

306 MÉDECINE DOMESTIQUE.
moyens , à peu près , que celles qui sont restées quelque temps sous l'eau. J'ai vu

„ souffler dans le nez du tabac ou de la poudre „ sternutatoire , lui présenter sous le nez de l'ef- „ prit volatile de sel ammoniac , ainsi que de la „ fumée de tabac.

„ 5°. Lui frotter toute la surface du corps avec „ de la flanelle imbibée d'eau-de-vie camphrée , „ & , si l'on juge qu'il est en état d'avaler , lui „ faire prendre successivement une ou deux cuil- „ lerees d'eau-de-vie camphrée.

„ 6°. Enfin , continuer long-temps tous ces se- „ cours , sans que l'un puisse préjudicier à l'autre. La persévérance est d'autant plus indis- „ pensable , que ce n'est souvent qu'après deux „ & même six heures , d'un travail non inter- „ rompu , que les premiers signes de vie com- „ mencent à se manifester.

„ Le Sergent de chaque corps-de-garde est „ tenu de fournir la Boîte-entrepot , contenant „ lesdits secours , à la première requisition : il „ l'accompagnera lui-même , ou la fera accom- „ pagner par un soldat au fait & intelligent.

„ Il fera , dans les vingt-quatre heures ; son „ rapport au Bureau de la Ville , de l'usage „ qui aura été fait desdits secours.

„ Il entretiendra son entrepot toujours en bon „ état : en conséquence , il le fera compléter , „ & il aura soin de nettoyer les machines tou- „ tes les fois qu'on en aura fait usage. Il s'y „ fera tous les mois une visite , pour assurer le „ Bureau des soins qui auront été pris.

„ Le Bureau de la Ville accorde une somme „ de quarante-huit livres à partager entre ceux „ qui auront sauvé un noyé , en le rappelant à „ la vie , suivant la distribution indiquée par „ l'Avis , & aux conditions qui s'y trouvent „ énoncées.

„ Si les moyens employés n'ont pas eu le su-

an homme , tellement étourdi , pour être tombé de cheval , qu'il resta pen-

„ cès désiré , le Sergent ou soldat aura soin de requérir la garde de Paris , pour lui remettre le cadavre avec toutes ses dépendances , afin que les Officiers du Châtelet ou autre à qui il appartiendra , en prennent connoissance .

„ On préviendra que , dans tous les cas , les frais extraordinaires seront remboursés , pourvu qu'ils soient jugés nécessaires . „

La Boîte-en-repôt , (c'est le nom qu'on a donné à la Boîte qui contient les secours qu'on doit administrer aux noyés) la Boîte , dis-je , contient , 1°. quatre rouleaux de tabac à fumer , de demi-once chacun . 2°. Une petite Boîte renfermant plusieurs paquets d'émétique , de trois grains chaque . 3°. Deux bouteilles de pinte , remplies d'eau-de-vie camphrée , animée avec l'esprit volatile de sel ammoniac . 4°. Un flacon de crystal , contenant de l'esprit volatile de sel ammoniac . 5°. Une cuiller de fer étamé . 6°. Une couverture de laine , en forme de tunique . 7°. Un bonnet de laine . 8°. Deux frottoirs de laine . 9°. Une canule à bouchée , pour souffler l'air dans les poumons . 10°. Une machine appellée fumigatoire , dans laquelle on allume le tabac , par le moyen d'un soufflet , qui sert également à pousser la fumée dans le chapiteau de la machine , au bec duquel on a adapté un tuyau flexible , qui se termine par une canule , qu'on introduit dans le fondement : cette canule est double , pour que l'une supplée à l'autre , lorsqu'elle se trouve engorgée .

Il y a une pareille Boîte dans chaque corps-de-garde des ports de la Ville de Paris . Toutes les grandes Villes l'ont prise pour modèle , & l'ont également déposée dans leurs différents quartiers . La plupart des Seigneurs en ont fait faire de semblables , qu'ils tiennent dans leurs

308 MÉDECINE DOMESTIQUE.

dant six heures absolument privé de tout signe de vie. Cependant cet homme , après avoir été saigné & reçu les secours propres à entretenir la chaleur vitale , revint , & fut parfaitement rétabli en peu de jours. Le Dr. ALEXANDER , (dans les *Essais de Médecine & de Littérature d'Edimbourg ,*) rapporte une observation à peu près semblable. Un homme , qui , après avoir reçu un coup dans la poitrine , avoit tous les signes de la mort , fut ressuscité par un *bain d'eau chaude* , dans lequel il resta quelque temps. Ces exemples , & plusieurs autres de cette nature , que je pourrois citer , nous conduisent à tirer cette conséquence importante ; c'est qu'une partie des personnes qui meurent par des chutes , des coups , &c. pourroient être rappelées à la vie , si on employoit auprès d'elles les moyens appropriés , & qu'on les continuât pendant un temps convenable (1).

Châteaux pour l'utilité de leurs vassaux , ou qu'ils ont confiées aux Curés de leurs Paroisses : de sorte qu'actuellement il n'est presque pas un seul canton dans le Royaume où l'on ne soit à portée de faire usage des secours offerts aux noyés. (V. la première partie du *détail , &c.*, seconde édition , p. 71.)

(1) Il est d'observation que les secours em-

§. III.

Des Vapeurs nuisibles & suffoquantes.

L'air peut être rendu nuisible & même mortel de plusieurs manières. 1°. Lorsqu'il est privé de ses principes vivifiants. 2°. Lorsqu'il est imprégné d'exhalaisons subtiles, &c. C'est ainsi que l'air, qui a passé à travers du charbon enflammé, ou de tout autre chauffage en feu, ne peut plus, ni entretenir ce même feu, ni entretenir la vie des animaux. De-là le danger de dormir dans

ployés pour rappeler les noyés à la vie, (excepté celui de réchauffer, qui ne peut convenir qu'aux noyés & à ceux qui sont saisis par le froid, comme nous le verrons ci-après.) conviennent contre tout ce qu'on appelle mort subite, quelle qu'en soit la cause ; convulsions, accès de colère, froid, apoplexie, strangulation, goutte remontée, étouffement par la foudre, &c. Souvent dans tous ces cas, il n'y a que la respiration d'interceptée, & il suffit de la rétablir. Il en est des hommes noyés, suffoqués, étranglés, comme des animaux à qui l'on a soustrait l'air dans la machine pneumatique : ces animaux paroissent morts ; on les ressuscite en leur rendant l'air. Il faut distinguer la mort, de la cessation de la vie. La vie consiste dans le mouvement ; la mort dans la destruction ou dissolution. Quand la dissolution n'a pas encore eu lieu, rendez le mouvement, vous rendez la vie. (Gazette d'Agriculture, folio 172, 6 Mars 1774.)

310 MÉDECINE DOMESTIQUE.

des chambres fermées, & dans lesquelles il y a du charbon allumé. Les uns, à la vérité, prétendent que le danger vient de l'*huile sulphureuse* qui s'exhale du charbon, & qui se répand dans la chambre ; les autres prétendent qu'il vient seulement de la quantité de l'air de la chambre, altéré par le feu seul. Mais, quoi qu'il en soit de ces deux opinions, il n'en est pas moins certain qu'il faut éviter, avec le plus grand soin, les vapeurs du charbon.

En général, il est dangereux de coucher ou de dormir dans de petites chambres où il y a du feu, quel que soit le genre de chauffage. Dernièrement quatre personnes furent trouvées suffoquées, pour avoir couché dans une chambre où on avoit laissé consumer une petite quantité de charbon de terre allumé.

Les vapeurs qui s'exhalent du *vin*, du *cidre*, de la *biere*, de toute autre *liqueur* en *fermentation*, contiennent quelque chose de mortel qui tue de la même maniere que la vapeur du charbon. (1) De-là le danger d'entrer dans

(1) Il est bien prouvé aujourd'hui que toutes ces vapeurs, qui s'élevent des substances, ainsi en *fermentation*, sont du même genre que celles qui viennent du charbon, & qu'elles forment

Des Vapeurs suffoquantes. 311

un cellier, dans une cave, dans lesquels il y a une grande quantité de liqueurs en fermentation, sur-tout s'ils ont été tenus fermés pendant quelque temps. On a mille exemples de gens tués sur le champ, en entrant dans ces lieux, & d'autres qui ont eu beaucoup de peine à échapper au danger.

Quand on ouvre des souterreins, fermés depuis long-temps, ou quand on nettoie des puits profonds, qui n'ont pas été vuidés depuis longues années, les vapeurs qui s'en exhalent, produisent les mêmes effets que celles dont nous venons de parler. C'est pourquoi on ne doit point descendre dans les puits, dans les fosses, &c., dans d'autres lieux humides & profonds qui ont été long-temps fermés, avant qu'ils aient été suffisamment purgés de leur air mé-

une espece de *gas* ou de vapeur *élastique*, à laquelle on a donné le nom un peu extraordinaire d'*air fixe*. Car on ne sait ce que l'on veut dire par de l'*air fixe*. Ce qu'on fait de mieux aujourd'hui, c'est que ce *gas*, ou cette vapeur *élastique* est un véritable *acide*, & qui, lorsqu'on en a saturé des *alkalis*, crystallise avec eux; Comme on avoit nié d'abord que cette vapeur fut *acide*, on traita un peu cavalièrement M. le Comte de MILLY, de l'Académie Royale des Sciences, qui avoit le premier avancé cette opinion en France : cependant on fut obligé de convenir dans la suite qu'il avoit raison.

312 MÉDECINE DOMESTIQUE.

phitique, en y brûlant de la poudre à canon. Il est facile de reconnoître quand l'air de ces lieux est mal-sain & mortel. On y descend une chandelle allumée, du bois, de la paille enflammés, &c. Si ces corps continuent de brûler, on peut y descendre en sûreté; mais s'ils s'éteignent subitement, il faut bien se garder d'y entrer, que l'air n'ait été purifié par le feu.

La fumée des lampes & des chandelles, sur-tout quand on les éteint, agit comme les autres vapeurs, quoique plus faiblement & plus lentement. On a cependant des exemples de gens tués par la seule fumée de lampes éteintes dans de petites chambres bien closes, & les personnes qui ont la poitrine foible & délicate, sont, pour l'ordinaire, promptement saisies par de fortes *oppressions*, lorsqu'elles se trouvent dans des appartements où il y a beaucoup de lumières.

Ceux qui sentent le danger de ces vapeurs, & qui, en conséquence, se retirent dès qu'ils se trouvent affectés, sont ordinairement soulagés dès qu'ils sont au grand air, où, s'il leur reste un mal-aise, ils se rétablissent parfaitement, en buvant un peu d'eau & de *vinaigre*,

Des Vapeurs suffoquantes. 313

vinaigre, ou de *limonnade* chauds. Mais lorsque l'effet de ces vapeurs est tel que les personnes en perdent la connoissance & le sentiment, il faut avoir recours aux moyens suivants, toutes les fois qu'on peut les rappeler à la vie.

Il faut exposer le malade à un air très-pur, frais & libre. On lui fera respirer des *sels volatils*, ou d'autres substances irritantes. On lui fera en même-temps une *saignée* au bras, & si elle ne suffit pas, on le saignera de la gorge. On lui mettra les pieds dans l'eau chaude, & on les lui frottera fortement. Enfin dès qu'il pourra avaler, on lui fera boire de la *limonnade*, ou de l'eau & du *vinaigre*, auxquelles on ajoutera un peu de *nitre*.

Il faut bien se garder d'oublier les *lavements* aiguisés : on les prépare en ajoutant, aux *lavements* ordinaires, deux onces de *sirop de noirprun*, & autant de teinture de *séné*, ou, à leur défaut, demi-once de *térébenthine de Venise*, dissoute dans un *jaune d'œuf*. Si l'on n'a point ces *médicaments* sous la main, on mettra tout simplement dans le *lavement* deux ou trois bonnes cuillerées de *sel commun*. Pour rétablir la chaleur *vitale*, la *circulation*, &c., il faut employer

Tome IV.

O

314 MÉDECINE DOMESTIQUE.

les moyens que nous avons recommandés au commencement de ce Chapitre. (V. ci-devant §. I & II.)

M. TOS SACH, Chirurgien à Alloa, rapporte l'observation d'un homme suffoqué par la vapeur du charbon de terre allumé, & il dit qu'il l'a rappelé à la vie en lui soufflant dans la bouche, en le saignant au bras, en l'agitant, & le faisant frotter fortement par tout le corps. Et le Docteur FREWEN, de Sussex, rapporte qu'un jeune homme fut suffoqué par la vapeur du charbon de terre; mais qu'il fut rappelé à la vie, après l'avoir plongé dans de l'eau froide, & ensuite mis dans un lit chaud.

L'usage de plonger dans l'eau froide les personnes suffoquées par les vapeurs du charbon, paroît être dû à l'expérience journalière, faite sur les chiens suffoqués, par les vapeurs de la grotte du chien en Italie : on les jette dans le lac Agnano qui touche à cette grotte, & ils reviennent sur le champ (!).

(1) L'eau la plus simple & la plus naturelle est reconnue pour être le vrai *spécifique des suffocations*, causées par les vapeurs *méphitiques* du charbon, des liqueurs en *fermentation*, des *souterreins*, des *mines*, &c. La manière de l'employer est simple, facile, à la portée de tou-

*Des Effets du très-grand Froid. 315***§. IV.***Des Effets du très-grand Froid.***Lorsque le froid est extrême , &**

tes sortes de personnes , sans en excepter les moins intelligentes & les plus pauvres.

Il faut déshabiller la personne suffoquée , & la transporter dans le lieu le plus aéré de la maison , même dans la cour , dans le jardin , &c. On l'affied nue sur une chaise ; on l'y fixe de maniere à ne pouvoir vaciller pendant l'administration des secours , & plusieurs personnes , qui se succèdent , lorsqu'elles sont fatiguées par cet exercice , lui jettent , sans interruption , de l'eau la plus froide possible , au visage seulement , & non ailleurs , en se servant d'un gobelet , ou d'un pot quelconque : cette eau se puise dans des seaux qu'on a sous la main , & que d'autres assistants ont le soin de remplir , à proportion qu'elle manque. Cette opération , faite par plusieurs personnes alternativement , doit être pratiquée avec vigueur , & continuée pendant plusieurs heures , sans relâche , ou jusqu'à ce qu'on apperçoive quelques signes de vie , qui se manifestent par de petits hoquets. Alors si on peut ouvrir la bouche au suffoqué , on tâche de la contenir ouverte , en lui enfonçant , entre les dents , de petits morceaux de bois , pour pouvoir lui faire avaler quelques cuillerées d'eau , ou lui placer sur la langue du *sel de cuifne* en poudre. On lui introduit dans les narines de l'*esprit volatil de sel ammoniac* , dont on a imbibé des papiers roulés en forme de meche , & qu'on a soin de renouveler. On reprend ensuite , & très-promptement la projection d'eau froide au visage , (car l'interruption qu'on en a faite doit être très-courte,) & on la continue jusqu'à ce que le malade donne des preuves

O 2

316 MÉDECINE DOMESTIQUE.
qu'une personne y reste exposée trop long-temps, il peut lui donner la mort,

décidées de connaissance, & qu'il commence à articuler des mots.

Aux hoquets succèdent le vomissement & un tremblement universel ; & si la connaissance subsiste & se fortifie, on transporte le malade dans un lit légèrement bassiné ; on l'essuie avec des serviettes chaudes, & deux personnes sont occupées à lui frotter, l'une le tronc, l'autre les extrémités ; à lui faire respirer de l'esprit volatile de sel ammoniac, & avaler quelques cuillerées d'une potion appropriée à son état.

On a soin d'entretenir dans la chambre du malade un courant d'air ; autrement son rétablissement pourroit n'être que momentané ; & s'il retomboit dans son premier état d'insensibilité, il faudroit recommencer la projection d'eau froide, & la continuer, comme on l'a dit ci-devant.

On a attention alors de faire prendre au malade des lavements purgatifs avec les tampons & l'eau de savon, ou tels que M. BUCHAN vient d'en proposer ; & il est essentiel qu'il soit ensuite purgé souvent.

On n'a recours à la saignée, que lorsque le malade a recouvré ses sens & sa chaleur ; (V. note 1, p. 303 de ce Vol.) que lorsqu'il paraît d'une constitution sanguine ; qu'il a le pouls plein & inégal, & qu'il se plaint d'une pesanteur de tête. Pour lors, on lui prescrit le bain de pied, &, en même-temps, on le saigne au bras : mais ces soins ultérieurs doivent être dirigés par un homme de l'Art, qu'il convient de consulter.

Il est encore important d'avertir que ces mêmes secours ont été employés, aussi efficacement pour les personnes suffoquées par l'effet du tonnerre, par la vapeur des cuves conte-

Des Effets du très-grand Froid. 317
 parce que , en coagulant le sang dans
 les extrémités , & en en forçant une

nant des liqueurs en *fermentation* , ainsi que par les émanations qui résultent de l'ouverture de puits , cloaques , fosses d'aisance , &c. , depuis long-temps fermés.

Comme le feu de charbon ou de braise est d'un usage journalier parmi les pauvres , & indispensable pour un grand nombre d'Artisans & d'Artistes qui ne pourroient y suppléer d'une maniere moins désavantageuse , on ne sauroit trop répéter & publier qu'il existe des moyens de prévenir les fâcheux accidents qu'occasionne ce chauffage , & que ces moyens sont aussi simples & plus faciles encore que ceux que nous venons d'exposer , pour en détruire les effets.

Il suffit de tenir sur la poèle , sur le fourneau , sur le réchaud , &c. , qui contient les matières embrasées , une petite terrine , ou un vase quelconque à large ouverture , rempli d'eau : cette eau , échauffée par le charbon ou la braise allumée , se réduit en vapeur , qui , se répandant dans la chambre , & se confondant avec l'air de l'*atmosphère* , en corrige l'*élasticité* , & l'empêche d'être aussi funeste , qu'il a coutume de l'être en pareilles circonstances , lorsqu'on n'a pas pris cette précaution : on renouvelle cette eau à mesure qu'elle se tarit , & tant qu'il y a du feu de charbon dans la poèle. Nous devons la connoissance de ce procédé important , à M. PARMANTIER , Professeur au Collège Royal de Pharmacie , qui , dans un excellent *Mémoire sur l'eau de la Seine* , nous apprend qu'un pauvre homme étoit dans l'usage de mettre , pendant l'hiver , au pied de son lit , un pot rempli de braise , & qu'il placoit sur cette braise , sans l'étouffer , un vase plein d'eau ; qu'ayant oublié un soir de mettre le vase sur le pot , il fut trouvé le lendemain matin sans

O 3

318 MÉDECINE DOMESTIQUE.

trop grande quantité vers le *cerveau*, le malade meurt dans une espece d'*apoplexie*, précédée d'un assoupissement insurmontable. Les voyageurs qui se trouvent dans ce cas, doivent, aussi-tôt qu'ils se sentent assoupis, redoubler d'efforts pour se tirer du danger imminent auquel ils sont exposés. Le sommeil qu'ils sont enclins à regarder comme une espece de soulagement au froid qu'ils endurent,

connaissance, ni sentiment; mais on fut assez heureux pour le rappeler à la vie.

Cependant il ne faut pas négliger d'établir dans la chambre, autant qu'il est possible, un courant d'air extérieur, proportionné à la quantité de vapeurs qu'on auroit à redouter, pour faciliter la sortie de l'air *élastique*, tout combiné qu'il soit, avec les vapeurs aqueuses.

La plupart des moyens, que nous venons d'exposer, sont extraits d'un Mémoire excellent sur les funestes effets du charbon allumé, publié par M. HARMANT, de l'Académie de Nanci, & Conseiller-Médecin ordinaire du feu Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar; dans lequel il détaille, d'une maniere très-intéressante, les nombreuses cures qu'il a opérées en suivant la méthode que nous venons d'exposer. (Voyez l'Avis du Bureau d'administration de l'Hôpital-Général, publié & affiché, pour que les moyens qu'il propose, mis à la portée de tout le monde indistinctement, puissent être pratiqués, non-seulement toutes les fois que la *suffocation*, par le charbon, se présenteroit, mais encore dans toutes les *suffocations*, par le tonnerre, par les liqueurs en *fermentation*, par les cloaques, les fosses d'aisance, &c., cinquième partie du détail, &c., page 124 & suiv.)

Des Effets du très-grand Froid. 319
devient mortel , s'ils ont le malheur de s'y livrer.

Mais heureusement de pareils effets du froid ne sont pas communs dans nos climats. Il arrive cependant très-souvent que les mains & les pieds des voyageurs sont tellement engourdis ou gelés , que la *gangrene* devient à craindre , si on ne prend pas les précautions nécessaires pour la prévenir. Cependant on ne peut trop en avertir ; le plus grand danger naît , dans ces circonstances , de l'application subite de la chaleur. Il est très-commun de voir ceux qui ont les pieds ou les mains engourdis par le froid , les approcher du feu ; mais la raison & l'observation démontrent qu'il n'est pas de conduite plus imprudente , ni plus dangereuse. Tous les paysans savent que si on met dans le feu ou dans de l'eau chaude , des aliments , des fruits , des racines , &c. gelés , elles se pourrissent & tombent dans une espece de *gangrene* , si cela peut se dire , & que , dans ce cas , le seul moyen de les rendre mangeables , est de les plonger , pendant quelque temps , dans l'eau froide ; & lorsque les animaux se trouvent dans les mêmes circonstances , ils doivent être traités de la même maniere.

O 4

320 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Lorsque les pieds & les mains sont engourdis par le froid, il faut donc, ou les plonger dans l'eau froide, ou les frotter avec de la *neige*, jusqu'à ce qu'ils aient recouvré leur chaleur naturelle & leur sensibilité. Ensuite on transportera le malade dans un lieu un peu chaud, on lui donnera quelques tasses de *thé* ou d'*infusion* de fleurs de *sureau*, édulcorée avec le *miel*. Il n'y a personne qui n'ait observé que lorsqu'on a les mains très-froides, le meilleur moyen pour les échauffer, c'est de les laver dans l'eau froide, & ensuite de continuer à les frotter fortement pendant quelque temps.

Lorsqu'une personne a été exposée au froid, pendant un temps assez considérable, pour qu'il ne lui reste plus aucun signe de vie, il faut lui frotter tout le corps avec de la *neige*, ou de l'eau froide, ou, ce qui convient encore mieux, la plonger dans de l'eau très-froide, si on en a la facilité. On se déterminera d'autant plus volontiers à prendre ce parti, que nous pouvons assurer que des hommes, enlevés sous la neige, ou exposés à un air glacé, pendant cinq ou six jours de suite, de sorte qu'ils avoient été plusieurs heures sans don-

Des Effets du très-grand Froid. 321
 n'et aucun signe de vie, ont recouvré
 la santé par cette méthode (1).

(1) De plusieurs observations que nous pourrions citer de personnes rappelées à la vie, après avoir été engourdis par le froid, & réputées mortes, nous n'en rapporterons qu'une, aussi intéressante par le succès qui la caractérise, que par l'action généreuse qui y est consignée, & qu'on ne fauvoir trop répandre. Ce fait est tiré de la Gazette de Deux-Ponts, année 1776, n°. 31, fol. 247, variétés.

Il y a peu de temps qu'un Chauderonnier, de ceux qui roulent le Pays pour raccommorder les vases endommagés, rencontré, à quelques distances d'Halberstadt, un Juif étendu sur le grand chemin, où le froid l'avoit surpris, & où il paroissait comme mort. On voyoit auprès de lui une petite balle de mouchoirs & de rubans, dont il faisoit son commerce. Le Chauderonnier ayant appris qu'un homme gelé pouvoit être rappelé à la vie, résolut d'en faire l'expérience : il charge le Juif sur ses épaules, & le porte au village prochain. Là, il le lave avec de l'*eau-de-vie*, le frotte par-tout le corps, & parvient à le dégeler par degrés. Après quelques heures de peine & de soins, l'officieux Chauderonnier voit avec joie son Juif donner des signes de vie. Il redouble de zèle ; & à force de persévérance, il termine son ouvrage. Content de son succès, il quitte le malade, qui n'a plus besoin de lui, vole à l'endroit où il a enterré les effets, les rapporte, & remet fidélement la balle au Juif. Celui-ci, à la vue de ses marchandises, qu'il croyoit perdues, se leve avec vivacité, & veut forcer son libérateur à les prendre, en récompense du service qu'il en a reçu : le Chauderonnier les refuse : *Un bienfait payé*, lui dit-il, en lui serrant la main avec attendrissement, *n'est plus un bienfait : le premier devoir que prescrit toute Religion, c'est d'aimer son prochain.*

O 5

322 MÉDECINE DOMESTIQUE.

J'ai toujours pensé que les *maux d'aventure*, les *crevasses*, les *engelures* & les autres *inflammations* des extrémités, si communes chez les gens de la campagne de ce pays, dans la saison froide, étoient principalement occasionnés par le passage subit du chaud au froid. Car, après avoir eu un grand froid aux pieds & aux mains, ils les portent subitement au feu, ou, s'ils en trouvent l'occasion, ils les plongent dans de l'eau chaude; imprudence qui, si elle ne produit pas la *gangrene*, manque rarement de causer l'*inflammation* de ces parties. On peut aisément se garantir de ces accidents, en usant des précautions mentionnées ci-dessus.

Il part aussi-tôt, fort content d'avoir fait une bonne action. Celle-ci fit du bruit; elle devança le Chauderonnier, qui, en entrant dans la première Ville, fut examiné à la porte, reconnu & conduit devant le Magistrat. Il parut sans crainte, mais un peu troublé, parce qu'on ne lui avoit pas dit pourquoi on lui faisoit faire cette visite. Mon ami, lui dit le Juge, vous avez mérité la récompense que le Roi accorde à un Citoyen qui a sauvé la vie à un autre Citoyen. Il faut que vous me disiez votre nom, le lieu de votre naissance, afin qu'ils soient inscrits sur mes registres. Le Chauderonnier obéit, & reçut le prix ordinaire, en répandant ces larmes douces que fait couler le sentiment, & qui sont elles-mêmes la plus délicieuse de toutes les récompenses.

CHAPITRE XLIII.

*Des Evanouissements (1) & des autres cas
qui demandent de prompts secours.*

§. I.

Des Evanouissements.

ARTICLE PREMIER.

*De l'Evanouissement causé par trop de
sang.*

Les personnes fortes, robustes, bien

(1) L'évanouissement a plusieurs degrés : le plus léger dans lequel le malade entend & conserve le sentiment, sans cependant pouvoir parler, est ce qu'on appelle *defaillance* ou *faiblesse*; accident très-fréquent chez les personnes qui ont des maux de *nerfs*, ou vulgairement des *vapeurs*, & chez lesquelles on n'observe pas, malgré cet état, un grand changement dans le *pouls*.

Quand le malade perd entièrement le sentiment & la connaissance, avec un affoiblissement considérable du *pouls*, cet état s'appelle *syncope* : c'est le second degré de l'évanouissement.

Si la *syncope* est telle que le *pouls* soit entièrement éteint, la *respiration* insensible, le corps froid, le visage d'un pâle livide ; ce dernier degré qui est rare, mais qui est la vraie image de la mort, & qui quelquefois y conduit, s'appelle *asphyxie*.

Les évanouissements dépendent d'un grand nom-

O 6

324 MÉDECINE DOMESTIQUE.

pôrtantes qui ont beaucoup de *sang*; tombent souvent dans un *évanouissement* subit, après avoir pris trop d'exercice, bu avec excès des *liqueurs fortes*, *échauffantes*; s'être exposées à une trop grande chaleur, s'être livrées à une étude trop appliquée, &c.

Dans ces cas, on fait flairer du *vinaigre*; on frotte les *tempes*, le front & les poignets avec du *vinaigre* mêlé à une égale quantité d'eau chaude; & si le malade peut avaler, on lui verse dans la bouche, deux ou trois cuillerées de *vinaigre*, mêlées à quatre ou cinq fois autant d'eau. (Les *eaux spiritueuses* nuisent dans cette espèce d'*évanouissement*.)

Si l'*évanouissement* persiste, ou s'il dégénère en *syncope*, c'est-à-dire, en une perte totale du sentiment & de l'entendement, (Voyez n. 1, p. précédente.) il faut *saigner* le malade; après la *saignée*, lui donner un *lavement*. Alors on laisse le malade tranquille, on lui donne seulement, toutes les demi-heures, une tasse d'une *infusion* de plantes adoucif-

bre de causes différentes. On ne parlera, dans ces Paragraphes, que des principales qui sont, 1^o. le trop de sang; 2^o. le trop peu de sang; 3^o. la faiblesse; 4^o. les embarras de l'*estomac*; 5^o. les odeurs chez les personnes *nervieuses*; 6^o. quelques maladies; 7^o. l'accouchement, &c.

De l'Evanouissement, &c. 315
 fantes, à laquelle on ajoute un peu de sucre & de vinaigre.

Lorsqu'une personne est sujette aux évanouissements qui dépendent de cette cause, il faut, pour qu'elle s'en garantisse, qu'elle se mette à un régime léger ; que ses aliments ne consistent qu'en pain, en fruits & en légumes ; sa boisson doit être de l'eau, ou de la petite biere. Enfin il faut qu'elle fasse beaucoup d'exercice, & que son sommeil ne soit pas trop long.

A R T I C L E II.

De l'Evanouissement causé par Anémie ou le trop peu de sang.

L'évanouissement est le plus ordinairement causé par trop peu de sang : aussi le voit-on arriver souvent après de grandes hémorragies, après des veilles opiniâtres, la perte de l'appétit, &c. Dans cette espèce d'évanouissement, il faut suivre un traitement presque directement contraire à celui que nous venons de conseiller, dans l'article précédent.

Il faut coucher le malade dans un lit, le couvrir, & lui frotter les jambes, les cuisses, les bras, tout le corps avec des flanelles chaudes. On lui fait

326 MéDECINE DOMESTIQUE.

flairer de l'eau de la Reine de Hongrie, des sels volatils, des herbes fortes & odorantes, comme la rue, la sauge, la menthe, le romarin, &c. On lui met dans la bouche quelques gouttes d'eau-de-vie ou de rum ; & s'il peut avaler, on lui fait prendre un peu de vin chaud, avec du sucre & de la cannelle ; mélange qui forme un excellent cordial. On lui applique sur le creux de l'estomac une flanelle trempée dans du vin chaud, ou dans de l'eau-de-vie. On lui met, sous la plante des pieds, des briques chaudes, ou des bouteilles pleines d'eau chaude.

Dès que le malade est un peu revenu, on lui donne un bon bouillon, ou une soupe, ou du biscuit trempé dans du vin chaud, avec du sucre & de la cannelle. Pour prévenir le retour de ces accès, il faut qu'il prenne souvent, mais en petite quantité, des aliments légers & nourrissants, comme de la panade, faite au bouillon, au lieu d'être faite à l'eau ; des œufs bien frais, légèrement cuits ; du chocolat, des rôties, des gelées, &c.

Les évanouissements, qui suivent la saignée ou le violent effet des purgatifs, appartiennent encore à cette classe.

De l'Evanouissement, &c. 327

Ceux qui viennent de la saignée, sont rarement dangereux, & cessent, pour l'ordinaire, dès qu'on a couché le malade sur son lit. En conséquence, les personnes sujettes à cette espèce d'évanouissement, doivent, pour les prévenir, être toujours saignées, couchées. Cependant, si cet évanouissement duroit plus long-temps que de coutume, il faudroit faire flaire au malade un peu de vinaigre, & lui en faire avaler avec un peu d'eau.

Lorsque l'évanouissement est l'effet d'un purgatif, ou d'un vomitif trop fort, trop acre, il faut traiter le malade, à tous égards, comme s'il avoit été empoisonné. De-là il faut lui donner beaucoup de lait, d'huile, d'eau d'orge, d'eau chaude, &c., lui administrer des lavements émollients, &c., après qu'il sera revenu de son évanouissement, lui donner des cordiaux & des remèdes calmants.

ARTICLE III.

De l'Evanouissement causé par l'embaras de l'Estomac.

L'évanouissement est souvent occasionné par l'indigestion, qui vient tantôt de la

328 MÉDECINE DOMESTIQUE.

trop grande quantité d'aliments, tantôt de leur mauvaise qualité.

Lorsque l'évanouissement tient à la première cause, il faut avoir recours au *vomissement*, qui est le meilleur moyen de s'en débarrasser. En conséquence on le favorisera, en faisant boire au malade plusieurs verres d'une *infusion* légère de fleurs de *camomille*, de *chardon béni*, &c.

Quand l'évanouissement procède de la qualité des *aliments*, il faut ranimer le malade, comme lorsque cet évanouissement vient de foiblesse : on lui fera respirer des odeurs fortes, &c. Mais le point le plus essentiel, est de lui faire prendre beaucoup de boisson tiède, pour noyer, en quelque façon, les matières nuisibles, & en émousser l'acréte, ou plutôt pour les entraîner dans le *bas-ventre*, ou en procurer la sortie par le *vomissement*.

ARTICLE IV.

De l'Eyanouissement causé par les Odeurs.

Il y a des évanouissements que les odeurs désagréables (même agréables, comme celles des *roses*, de la *tubéreuse*, de la *violette*, &c.) occasionnent quelquefois.

De l'Evanouissement, &c. 329
 sur-tout chez les personnes nerveuses.
 Dans ce cas , il faut mettre le malade
 en plein air , lui faire respirer des sub-
 stances irritantes , écarter de lui tout ce
 qui pourroit l'affecter désagréablement ;
 mais , comme nous avons déjà parlé des
évanouissements , qui sont causés par les
affections nerveuses , nous n'en dirons pas
 davantage ici. (V. Tome III , page 379.)

ARTICLE V.

Des Evanouissements qui arrivent dans les Maladies.

Il y a des évanouissements qui arri-
 vent dans le cours des maladies. Dans
 le commencement des fievres putrides ,
 ils dénotent ordinairement un embar-
 ras dans l'estomac , ou un amas d'hu-
 meurs corrompues , & ils cessent quand
 il est survenu quelque évacuation , soit
 par haut , soit par bas. Dans le com-
 mencent des fievres malignes , les éva-
 nouissements sont un mauvais *sympto-*
me. Dans l'un & l'autre de ces cas , on
 emploie le vinaigre intérieurement & ex-
 térieurement comme le meilleur *reme-*
de , pendant le *paroxisme* ; & quand il
 est passé , on donne abondamment le *suc*
de citron mêlé avec de l'eau. Les éva-

330 MÉDECINE DOMESTIQUE.

nouissements qui surviennent dans les maladies, accompagnées de grandes *évacuations*, doivent être traitées comme ceux qui viennent de la foiblesse, & on doit s'occuper à modérer ces *évacuations*. Lorsque ces *évanouissements* arrivent vers la fin d'un violent accès d'une *fievre intermittente*, ou à chaque redoublement d'une *fievre continue*, il faut soutenir les forces du malade avec de petits verres de vin & d'eau.

ARTICLE VI.

De l'Evanouissement qui succede à l'Accouchement.

Les femmes délicates & *hystériques* sont fort sujettes à l'*évanouissement* après être accouchées ; mais c'est ce qu'on pourroit prévenir souvent par des *cordiaux* & par l'entrée d'un air frais dans la chambre. Lorsque cet *évanouissement* vient d'un flux trop immoderé, il faut tout employer pour le diminuer. Il est important d'observer, à cet égard, que l'*évanouissement*, chez les femmes en couche, est, en général, l'effet de la foiblesse & de l'épuisement. Le Dr. ENGLEMAN rapporte une observation curieuse à ce sujet. Il raconte qu'une

De l'Evanouissement, &c. 331

femme ayant été heureusement délivrée, tomba tout-à-coup évanouie, & resta plus d'un quart d'heure sans donner aucun signe de vie. On avoit envoyé chercher un Médecin, aussi-tôt son évanouissement ; mais sa femme-de-chambre, s'impatientant de ce qu'il ne venoit pas, tenta elle-même de secourir sa maîtresse : elle se coucha sur elle, lui appliqua sa bouche sur la sienne, & lui souffla le plus fort qu'elle put dans la poitrine. En très-peu de temps, la femme évanouie se réveille comme d'un profond sommeil ; & quand on lui eut donné les secours nécessaires en pareilles cas, elle fut bientôt rétablie. La femme-de-chambre interrogée pour savoir d'où elle avoit appris ce procédé, répondit qu'elle l'avoit vu pratiquer à Altemburg, où les *sages-femmes* l'employoient avec les plus heureux succès sur des enfants.

Nous ne faisons mention de ce fait que pour engager les autres *sages-femmes* à suivre ce louable exemple. Beaucoup d'enfants naissent sans donner aucun signe de vie, & beaucoup d'autres expirent, qu'on pourroit, sans doute, rendre à la lumiere, en employant les moyens convenables. (V. p. 126 & suiv. n. de ce Vol.)

332 MÉDECINE DOMESTIQUE.

De quelque cause que procedent les évanouissements , l'air frais est toujours de la plus grande importance pour le malade. Si on néglige de le procurer , dans ces circonstances , bien des gens tuent leurs amis , en s'efforçant de les sauver. Alarmés de la situation du malade , ils appellent une foule de monde , ou pour le secourir , ou peut-être pour être témoins de sa mort , & la respiration de tout ce monde ne manque pas d'épuiser l'air , si cela peut se dire , & d'augmenter le danger. Ce qu'il y a au moins de certain , c'est que cette pratique , très-commune parmi la classe inférieure du Peuple , devient souvent funeste , sur-tout aux personnes délicates , & à ceux qui sont évanouis par pur épuisement , ou par la violence d'une maladie. L'air pur étant si important dans ces circonstances , on ne doit pas absolument admettre qui que ce soit dans la chambre de la personne évanouie , que ceux qui sont essentiellement nécessaires pour la secourir , & il faut en tenir toujours les fenêtres ouvertes , de maniere au moins à donner lieu à un courant d'air frais.

Les personnes qui sont sujettes à de fréquents évanouissements , ou qui tom-

De l'Evanouissement, &c. 333

bent souvent en *foibleffe*, ne doivent rien négliger pour tâcher d'en détruire la cause, parce qu'ils laissent toujours des suites qui nuisent à la *constitution*. Tout *évanouissement* laisse le malade abattu, épuisé : les *secrétions* sont suspendues tout le temps qu'il dure ; les *humours* sont disposées à la *stagnation* : de-là les *coagulations*, les *obstructions* ; & si la *circulation* est totalement interceptée, ou considérablement diminuée, il se forme quelquefois des *polypes* dans le *cœur* ou dans les gros *vaisseaux*. Les seuls *évanouissements* qui ne soient point à craindre, sont ceux qui quelquefois marquent les *crises*, dans les *fievres* ; cependant on doit chercher à les faire passer le plutôt possible.

§. II.

De l'Ivresse.

Les effets de l'*ivresse* sont souvent fâcheux. Il n'y a pas de *poison* qui tue plus certainement, que les *esprits ardents* pris à trop forte dose. Quelquefois en détruisant l'action des *nerfs*, ils tuent sur le champ ; mais, en général, leurs effets sont plus lents, & ressemblent, à beaucoup d'égards, à ceux de

334 MÉDECINE DOMESTIQUE.

l'opium. Cependant plusieurs autres espèces de liqueurs enivrantes peuvent devenir aussi funestes que les esprits ardents, quand on en prend avec trop d'excès. Mais, pour l'ordinaire, on les rejette par le vomissement, qu'on doit toujours solliciter quand l'estomac est surchargé de liqueurs quelconques.

Cependant la plupart des malheureux qui meurent d'ivresse, périssent plutôt faute d'être en état de se conduire, que par la qualité meurtrière de ces boissons. En effet, incapables de se soutenir, ils tombent, & se trouvent souvent dans une posture forcée qui arrête la circulation ou la respiration, & souvent ils restent, dans cette situation, jusqu'à ce qu'ils meurent. Un homme ivre ne doit jamais être abandonné, à lui-même, que ses habits n'aient été desserrés, & qu'il ne soit dans la position la plus favorable, pour que les fonctions vitales puissent continuer, & que l'estomac puisse rendre facilement ce qui le surcharge. La position la plus favorable qu'un homme ivre doive avoir pour vomir, est de le poser sur le ventre. Quand il dort, on peut le tourner un peu sur le côté, en lui élevant un peu la tête. On aura une particulière

attention à ce qu'il n'ait pas le cou plié ou tordu, & serré par quelque partie de son vêtement.

La soif excessive que produit la boisson des liqueurs fortes, engage souvent les gens à l'appaiser par des boissons très-contraires. J'ai vu des exemples funestes de gens morts uniquement pour avoir bu du *lait* en grande quantité, après une débauche de *vin* ou de *punch aigre*. Ces liqueurs *acides*, aidées par la chaleur de l'estomac, avoient caillé le *lait*, de maniere à l'empêcher absolument d'être digéré. La boisson la plus convenable, après une débauche, est de l'eau, dans laquelle on met une croute de pain rôti, du *thé*, des *infusions* de *menthe*, de *sauge*, de l'eau d'*orge*, &c. Si la personne ivre se sent des envies de *vomir*, on peut lui donner une légère *infusion* de *fleurs de camomille*, ou de l'eau chaude & de l'*huile*. Mais dans ce cas, on excite, en général, le *vomissement* facilement, en chatouillant seulement le gosier avec le doigt ou avec une plume.

Au lieu d'entrer dans le détail de tous les différents *symptomes* de l'*ivresse* qui annoncent du danger, & de proposer un plan général de traitement pour ceux

336 MÉDECINE DOMESTIQUE.

qui sont dans ce fâcheux état, je vais rapporter en abrégé l'histoire d'une *ivresse*, que j'ai eu occasion de voir dernièrement, qui étoit accompagnée de la plupart des *symptômes* les plus à craindre, & contre laquelle le traitement que j'ai employé a réussi.

Un jeune homme de quinze ans, ou environ, fut porté, par une récompense, à boire dix verres de forte *eau-de-vie*: il tomba aussî-tôt après dans un profond sommeil, dans lequel il resta près de douze heures, jusqu'à ce qu'enfin la maniere difficile dont il respiroit, le froid des extrémités & d'autres *symptômes* menaçants, ayant alarmé ses amis, les engagerent à m'envoyer chercher. Je le trouvai encore dormant: son aspect étoit effrayant, & sa peau étoit couverte d'une sueur froide. Les seuls signes de vie qui lui restoient, étoient une *respiration* profonde & laborieuse, & des mouvements *convulsifs* ou une agitation des *intestins*.

J'essayai, en vain, de l'éveiller, en le pinçant, en le secouant, en lui présentant sous le nez des substances *volutiles* & *irritantes*. On lui tira du bras quelques onces de sang, on lui coula dans la bouche de l'eau & du *vinaigre*; mais,

De l'Ivresse. 337

mais, comme il ne pouvoit pas avaler, il n'en passa que très-peu dans l'estomac. Rien ne réussissoit, & le danger paroifsoit aller en augmentant; je lui fis mettre les pieds dans l'eau chaude, & quelque temps après, on lui donna un lavement irritant: ce lavement lui fit rendre une selle, & ce fut le premier remede qui le soulagea. On le réitéra avec le même succès, & on doit le regarder comme la première cause de son rétablissement. Il commença alors à donner quelques signes de vie; il but ce qu'on lui présentoit, & recouvra peu à peu ses sens. Cependant il continua pendant plusieurs jours à avoir de la foiblesse, & le pouls fiévreux. Il se plaignoit sur-tout d'avoir les intestins douloureux; mais ce sentiment de douleur s'en alla peu à peu, au moyen d'une diete légère & de boissons rafraîchissantes & mucilagineuses. On n'auroit vraisemblablement point appellé de secours, & ce jeune homme seroit mort faute d'en avoir, si on n'avoit été frappé quelques jours auparavant du malheur d'un de ses voisins, auquel on avoit conseillé de boire une bouteille entiere d'eau-de-vie, pour se délivrer d'une fièvre intermittente, & qui périt au milieu d'accidents exacte-

Tome IV.

P

338 MÉDECINE DOMESTIQUE.
ment semblables à ceux que nous ve-
nons de rapporter.

§. III.

De la Suffocation, de l'Etouffement & de l'Etranglement.

ARTICLE PREMIER.

De la Suffocation & de l'Etouffement.

Ces accidents procèdent quelquefois, ou d'un engorgement des poumons, occasionné par une humeur visqueuse, ou de l'état spasmodique des nerfs de ce viscére. Les personnes qui vivent d'aliments grossiers, & qui ont beaucoup de sang, sont fort exposées à la suffocation qui dépend de la première cause. On doit aussi-tôt les saigner, leur donner un lavement émollient, & leur faire prendre, très-souvent, un verre de boisson délayante, dans laquelle on a fait dissoudre un peu de nitre. Il faut encore leur faire respirer la vapeur de vinaigre chaud, & leur exposer la tête à cette vapeur, pour qu'elle puisse entrer dans leurs poumons.

Les personnes nerveuses & asthmatiques, sont sujettes aux affections spasmodiques des poumons. Dans ce cas, il

De la Suffocation. 339

faut plonger les jambes du malade dans de l'eau chaude, & l'exposer à la vapeur du *vinaigre*, comme nous venons de le conseiller plus haut. Il faut en même-temps lui faire prendre des boissons *délayantes*, auxquelles on peut ajouter, selon l'occasion, de l'*élixir parégorique* à la dose d'une cuiller à café par tasse de *tisane*. On leur fait respirer la fumée de papier, de *plumes*, de *cuir brûlés*, & on les transporte à l'air libre.

Les enfants sont exposés à être étouffés par la négligence, l'inattention des nourrices. Lorsqu'un enfant est dans son lit, il faut toujours qu'il soit placé de manière à ne pouvoir point glisser sous ses couvertures, & jamais il ne doit avoir le visage couvert. La plus petite attention à ces deux préceptes, tout simples qu'ils sont, sauveroit la vie à un grand nombre d'enfants, & empêcheroit que d'autres ne restassent foibles & maladifs pendant toute leur vie, par la manière dont leurs *poumons* sont affectés, lorsqu'on n'y fait pas d'attention.

Au lieu de nous occuper à donner un plan de traitement pour rappeler à la vie les enfants suffoqués ou étouffés, comme disent les nourrices, nous allons donner l'observation de M. JANIN, de

P 2

340 MÉDECINE DOMESTIQUE.

l'Académie de Chirurgie de Paris ; les moyens qu'il a employés ayant été couronnés par le succès , & cette observation contenant presque tous les cas , &c , par conséquent , tous les remèdes , dont on peut avoir besoin dans ces circonstances .

Une nourrice ayant eu le malheur d'étoffer un enfant , on appella M. JANIN : il trouva cet enfant sans aucun signe de vie ; point de *pulsation* dans les artères , point de *respiration* ; le visage livide , les yeux ouverts , gonflés & ternes ; le nez plein de *mucus* , la bouche ouverte ; en un mot l'enfant étoit presque froid : il ordonna à quelqu'un de faire chauffer des linges & des cendres . Pendant qu'on exécutoit ses ordres , il fit désemmaillotter l'enfant , & le plaça dans un lit chaud sur le côté droit : alors il le frotta par tout le corps avec des linges très-fins , pour ne pas écorcher sa peau délicate . Aussi-tôt que les cendres eurent le degré de chaleur convenable , M. JANIN lui en fit un lit , & l'en couvrit , excepté le visage : il le plaça sur le côté gauche , & étendit par-dessus le tout une couverture : il lui présentoit , de temps en temps , sous le nez , un flacon d'*eau de luce* , qu'il

De la Suffocation. 341

avoit sur lui ; d'autres fois il lui souffloit du tabac dans les narines ; ensuite il lui souffla de l'air dans la bouche, en lui serrant fortement le nez. On ranima de cette maniere la chaleur animale graduellement ; les pulsations de l'artere temporale se firent bientôt sentir ; la respiration devint plus libre & plus fréquente, & les yeux s'ouvroient & se fermoient alternativement.

Enfin l'enfant fit quelques cris qui semblerent demander le tetton ; on le lui présenta, & l'ayant saisi avec avidité, il tetta comme s'il ne lui étoit rien arrivé. Quoique les pulsations des artères parussent très-bien rétablies, & qu'il fit un temps assez chaud, M. JANIN fut d'avis de le laisser encore trois quarts d'heure de plus dans les cendres : on l'en retira, ensuite on le nettoya & on l'habilla à l'ordinaire ; & étant tombé dans un doux sommeil, il continua à se porter parfaitement bien. (V. §. III du Chapitre précédent, & les notes qui l'accompagnent, p. 309 de ce Vol.)

ARTICLE II.

De l'Etranglement.

M. JANIN rapporte encore l'obser-

P 3

342 MÉDECINE DOMESTIQUE.

vation d'un jeune homme qui s'étoit pendu de désespoir , & à qui il administra ces mêmes secours , avec autant de succès qu'à l'enfant dont il vient d'être parlé.

M. GLOVER , Chirurgien de l'Officialité de Londres , fait mention d'un homme qui fut rappelé à la vie vingt-neuf minutes après avoir été pendu , & qui a joui ensuite , pendant beaucoup d'années , de la meilleure santé.

Les moyens qu'on employa pour rendre la vie à cet homme , furent de lui ouvrir l'*artere temporale* & la *jugulaire externe* , de lui faire des *frictions* sur le dos , de lui donner des *lavements* de fumée de *tabac* , par le moyen des *pipes* , & de lui frotter fortement les jambes & les bras. On continua tous ces secours pendant quatre heures ; alors on lui fit une *incision* dans la *trachée artère* , ou l'*opération* , qu'on appelle *bronchotomie* , & on souffla fortement de l'air dans ses *poumons* , par le moyen d'une canule. Vingt minutes après cette opération , le sang commença à couler de l'*artere* sur son visage , & le *pouls* , qui , jusques-là , avoit été insensible , commença à se faire sentir au poignet. On continua toujours les *frictions* , le *pouls*

devint de plus en plus fréquent, & après qu'on lui eut irrité le nez & la bouche avec l'esprit de sel ammoniac, il ouvrit les yeux. Alors on lui donna des cordiaux. Enfin, au bout de deux jours, il étoit tellement rétabli, qu'il fut en état de faire huit mille à pied.

Nous nous contenterons de cet exemple, pour faire voir ce qu'on peut faire pour rappeler à la vie les malheureux qui se sont étranglés ou pendus eux-mêmes, dans l'intention de se défaire.

§. IV.

Des Personnes qui expirent dans les Convulsions. Des Morts subites., &c.

ARTICLE PREMIER.

Des Personnes qui expirent dans les Convulsions.

Les convulsions sont souvent le terme des maladies aiguës, ou chroniques. Dans ce cas, il ne reste que très-peu d'espérance de sauver le malade, qui expire ordinairement dans l'accès. Mais lorsqu'une personne, qui paroît jouir d'une parfaite santé, est tout-à-coup saisie de convulsions, de maniere à avoir toutes les apparences de la mort, tout espoir

P 4

344 MÉDECINE DOMESTIQUE.
n'est pas perdu ; on doit toujours tenter de le rappeler à la vie. Les enfants sont très-sujets aux *convulsions* : souvent ils périssent subitement dans la *dentition*, par un ou plusieurs accès *convulsifs*. Nous avons beaucoup d'exemples, très-bien constatés, d'enfants qui ont été rappelés à la vie, quoique, selon toutes les apparences, ils avoient expiré dans les *convulsions* ; mais nous ne rapporterons que le suivant, qu'a publié le Docteur JOHNSON, dans son petit *Traité sur la possibilité de rappeler à la vie, des personnes visiblement mortes, ou qui ont toutes les apparences de la mort.*

Dans la Paroisse de Saint-Clément, de la Ville de Colchester, un enfant de six mois qui venoit de téter, & qui étoit encore sur les genoux de sa mère, fut attaqué subitement d'une forte *convulsion*, qui dura si long-temps, & qui suspendit tellement la *circulation* & le mouvement de toutes les parties du corps, du *poumon* & du *pouls*, qu'il fut regardé comme absolument mort ; en conséquence, on le déshabilla, on l'exposa, & on commanda la sonnerie des morts & la biere. Mais une Dame du voisinage, qui aimoit passionnément cet enfant, surprise d'entendre dire qu'il

Des Personnes qui expirent, &c. 345
étoit mort subitement, accourut à la maison : l'ayant bien examiné, elle trouva qu'il n'étoit point froid, que ses jointures étoient flexibles, & elle s'imagina qu'une glace qu'elle avoit présentée à la bouche & au nez de cet enfant, avoit été ternie par sa *respiration*. Aussi-tôt elle le prend sur ses genoux, s'assit devant le feu, le frotte & l'agite légèrement. En un quart d'heure, elle sent son cœur qui commence à battre, mais fort imperceptiblement : elle lui met alors un peu de *lait* de la mère dans la bouche ; &, continuant à lui frotter la paume des mains & la plante des pieds, elle s'apperçoit qu'il commence à remuer, & que le *lait* est avalé. Enfin au bout d'un autre quart d'heure, elle eut la satisfaction de rendre à la mère désolée son enfant parfaitement rétabli, avide de saisir le tetton, & aussi en état de tetter qu'auparavant. Cet enfant vint bien, n'eut plus de *convulsions*, est devenu grand, & est actuellement vivant.

Ces secours, que tout le monde peut certainement administrer avec facilité, suffisent pour rappeler à la vie un enfant mort, au moins selon toutes les apparences, & qui le deviendroit réellement, suivant toute probabilité, si l'on

P 5

346 MÉDECINE DOMESTIQUE.

ne faisoit pas usage de ces moyens qui sont si simples. Cependant, dans le cas où ils ne réussiroient pas, on peut encore en employer d'autres, comme de frotter tout le corps avec des liqueurs spiritueuses fortes; de le couvrir de cendres chaudes ou de sel; de lui souffler de l'air dans les poumons; de lui donner des lavements stimulants, ou de fumée de tabac, &c.

Pour un enfant mort-né, ou qui expire aussi-tôt après sa naissance, on emploie les mêmes moyens pour le ressusciter, que s'il étoit expiré dans des convulsions. (V. n. p. 127 & suiv. de ce Vol.)

Ces secours peuvent même être également utiles aux adultes, ayant toujours attention à l'âge & aux autres circonstances, dans lesquelles se trouve le malade.

Les exemples précédents & les observations, dont ils sont accompagnés, prouvent incontestablement quels succès les personnes même, qui n'ont aucune connoissance en Médecine, peuvent cependant avoir en rappelant à la vie, ceux qui sont morts subitement, par quelqu'accident, & même par quelque maladie. Nous pourrions multiplier ces faits, s'il étoit nécessaire; mais nous espérons que ceux que nous avons rap-

Des Personnes qui expirent, &c. 347
portés, suffiront pour fixer l'attention
du public, pour porter l'humanité &
la bienfaisance à concourir, de tous leurs
efforts, à la conservation de leurs sem-
blables.

La Société établie à Amsterdam, en
1767, pour rappeler à la vie les *noyés*,
a eu la satisfaction de sauver plus de
cent cinquante personnes, dans l'espace
de quatre ans, par le moyen des secours
qu'elle a indiqués, & qui, pour la plu-
part, ce qui mérite d'être remarqué, ont
été administrés par des paysans, ou par
le peuple, absolument ignorant de la
Médecine.

Mais ces moyens employés avec tant
de succès, pour rappeler les *noyés* à la
vie, réussiront également bien dans nom-
bre de cas, où les puissances *vitales* pa-
roissent, dans la réalité, seulement sus-
pendues, &c., par conséquent, capables
de renouveler toutes leurs *fonctions*,
quand on les remet en mouvement. On
frémît quand on réfléchit que, faute de
ces attentions, on a enterré nombre de
personnes, chez lesquelles on auroit pu
tanner les sources de la vie.

ARTICLE II.

Des Mortis subites.

Les morts subites dans lesquelles on a le plus à espérer de secours, sont celles qui surviennent après une *apoplexie*, une *affection hystérique*, une *syncope*, ou telle autre maladie de ce genre, où les causes de mort ne sont pas apparentes, & où les personnes tombent & expirent dans l'instant : & les différents accidents dans lesquels on peut tenter ces mêmes secours avec avantage, sont les *suffocations* produites par les vapeurs *sulphureuses* des mines de charbon, & des mines en général, par l'air empoisonné des puits & des souterrains fermés depuis long-temps, par les *exhalaisons* qui s'élèvent des *liqueurs* en *fermentation*, comme d'une cuve de *vin*, de *bière*, & par les vapeurs du *charbon allumé*, des *acides minéraux*, *sulphureux*, *arsénicaux*, &c. (V. §. III du Chapitre précédent, p. 309 de ce Volume.)

Les personnes noyées, étranglées, ou qui meurent subitement, après avoir reçu des coups, après être tombées, après avoir souffert la faim, après avoir été exposées à un froid excessif, &c.,

sont encore dans le cas d'être rappelées à la vie par ces mêmes moyens. Peut-être que ceux qui paraissent avoir été tués de la foudre, ou par une agitation, causée par un mouvement de l'âme, comme celui de la peur, de la joie, de la surprise, &c., pourroient être également ressuscités, par des moyens convenables, comme de leur souffler fortement de l'air dans les *poumons*, &c.

Les secours nécessaires pour rappeler à la vie les personnes mortes subitement, sont à peu près les mêmes dans tous les cas ; ils peuvent être administrés par tous ceux qui sont présents à l'accident, & ils ne demandent, ni grands frais, ni grande connoissance. Le point essentiel est de rétablir la chaleur *vitale*, (Voyez p. 295, n. 1 de ce Volume) & le mouvement, ce à quoi on parvient, en général, par le moyen du feu, des *frictions*, de la *saignée*, de l'*air* introduit dans les *poumons*, de *lavements*, de *liqueurs cordiales*, &c. (1) Ces secours doi-

(1) Nous devons à M. SAGE, célèbre Chymiste, de l'Académie Royale des Sciences, l'application, dans la plupart des cas énoncés ci-dessus, de l'*alkali volatil-fluor*. (V. ce mot à l'errata & aux additions de la Table, T. V.) Cette liqueur, connue de tous les Praticiens pour un stimulant, indiqué dans les *asphyxies*, avoit besoin des tra-

350 MÉDECINE DOMESTIQUE.
vent être variés selon les circonstances,
comme on l'imagine bien ; mais l'état

vaux de ce Savant, pour être mise à sa véritable place, en la désignant comme le *remede essentiel* contre ces accidents, qui exposent tous les jours, ceux qui en sont les victimes, à passer d'une mort apparente, à une mort réelle. C'est ce qu'il a fait dans un petit Ouvrage, intitulé : *Expériences propres à faire connoître que l'alkali volatil-fluor est le remede le plus efficace dans les asphyxies, avec des remarques sur les effets avantageux qu'il produit dans la morsure de la vipere, dans la brûture, la rage, l'apoplexie, &c.*

Dans cet Ouvrage, imprimé par ordre du Gouvernement, & répandu dans la Capitale & dans les Provinces, par les soins de M. LE NOIR, Lieutenant-Général de Police, pour qui le bien public est la première occupation, l'Auteur commence par prouver que la plupart des *asphyxies* ont pour principe un *miasme acide* : & une suite d'expériences, faites, avec la sagacité qui caractérise cet excellent Artiste, sur les effets des vapeurs meurtrières des liqueurs en *fermentation*, sur ceux des vapeurs du charbon, sur ceux des émanations *méphitiques* de certaines fosses d'aissance, &c., ne doivent plus laisser de doute à cet égard. (V. ci-devant, n. 1, p. 310 de ce Vol.) Mais s'il en conclut, comme il devoit faire, que l'*alkali volatil-fluor*, loin d'être regardé comme accessoire, ou comme un stimulant, dans le traitement usité en pareil cas, doit, au contraire, être employé de préférence à tout autre *remede*, il a l'attention de prévenir, que, loin de représenter l'*alkali volatil-fluor* comme un *remede universel*, il dit & il répète qu'il n'y a que les affections & les maladies causées par un *acide*, auxquelles cet *alkali* puisse convenir ; encore faut-il en faire usage très-promptement, si l'on veut qu'il produise des effets marqués. » Je dis plus,

du malade & le simple bon sens , suffisent pour suggérer la méthode qu'il fau-

» ajoute-t-il , ce même alkali , salubre , dans
» bien des cas , peut devenir nuisible , si l'on s'en
» sert mal-à-propos , lorsqu'il y a , par exemple ,
» des miasmes putrides , dans les lieux qu'on ha-
» bite , où que l'économie animale tend à l'alka-
» lésance , au scorbut , &c. »

M. SAGE entre ensuite en matière. Après avoir exposé les expériences qu'il a faites sur les animaux , il vient à celles qu'il a faites sur les hommes. Il établit d'abord , que l'*alkali volatil-fluor* est le *spécifique* contre les vapeurs suffoquantes des *acides minéraux* , auxquelles sont exposés les *Chymistes* dans leurs opérations. Il dit , que quand les accidents sont légers , il suffit de se présenter à l'air libre , & de respirer de cet *alkali* ; mais lorsqu'ils sont graves , & qu'ils sont accompagnés de *syncope* , il faut en donner quelques gouttes dans une , ou deux cuillerées d'eau.

L'Auteur conseille de répandre de cet *alkali* dans les mines , pour neutraliser les vapeurs qui corrompent l'air de ces lieux , & forcent les Mineurs de les quitter , ou de périr : il y auroit , dit-il , de l'humanité à donner à chaque Mineur un flacon de cet *alkali*.

Dans les Salles d'assemblées , de Spectacles , &c. , où l'air est si promptement corrompu par les vapeurs méphitiques que produisent les corps enflammés & les poumons dans l'*expiration* , s'il arrivait , dit M. SAGE , que quelqu'un tombât en *syncope* , il faudroit opposer l'*alkali volatil* à l'action de l'*acide méphitique* ; & on le rappelleroit beaucoup plus aisément à la vie , en lui faisant respirer de cet *alkali* , qu'en lui présentant du *vinai-
gre* : car la *syncope* n'est qu'un commencement d'*asphyxie* ; etat dans lequel tout *acide* est plus nuisible qu'avantageux.

Lorsqu'on ouvre les fosses d'aisance , il en sort

352 MÉDECINE DOMESTIQUE,
dra suivre. Nous recommandons, sur-
tout, la persévérance ; car bien que les

souvent des vapeurs qui suffoquent les Vuidan-
geurs : ils tombent dans l'*asphyxie*, & ils n'en
reviennent qu'après avoir été exposés à l'air libre,
& après qu'on leur a fait prendre de l'*eau-de-*
vie; mais l'*alkali volatil* seroit plus efficace en pa-
reil cas.

L'*alkali volatil-fluor* est encore le *remede* dans
l'*asphyxie*, occasionnée par la vapeur du charbon;
remede préférable aux *acides*, qui ont presque tou-
jours accéléré la mort des animaux sur lesquels
M. SAGE a fait ses expériences. » J'ai été assez
heureux, ajoute-t-il, pour rappeler à la vie un
homme suffoqué par la vapeur du charbon, en
introduisant dans ses narines une meche de pa-
pier imbibé d'*alkali volatil-fluor*, & en lui fai-
sant tomber dans la bouche quelques gouttes
du même *alkali*. Quoique je n'aie point eû re-
cours aux aspersions, je pense néanmoins qu'on
ne doit point négliger de les employer, si l'*al-
kali volatil* ne restitue point sur le champ le
mouvement à la personne suffoquée. » (Voyez
ci-devant, p. 309 & suiv. de ce Vol.) Pour cor-
riger l'air des lieux infectés par les vapeurs du
charbon, il suffit d'y répandre de l'*alkali vola-
til-fluor*, jusqu'à ce qu'on puisse y tenir une bou-
gie allumée ; alors on peut y entrer sans craindre
le moindre accident.

Les causes de l'*asphyxie* des noyés étant de mê-
me nature que les vapeurs des liqueurs en fer-
mentation, du charbon, &c., M. SAGE ne craint
point d'avancer que, loin de regarder l'*alkali volatil* comme un accessoire dans le traitement
des noyés, il doit être employé comme le pre-
mier & le principal *remede*; & pour preuve, il
rapporte l'observation suivante. » Le 20 Juillet
1777, un homme ivre, ayant apperçu des per-
sonnes en *scaphandre*, (V. ce mot à l'errata &

Des Morts subites. 353
 circonstances paroissent décourageantes,
 il ne faut pas se désespérer. On ne doit

„ aux additions à la Table,) dans la Seine , au-de-
 „ sus de l'Hôpital , crut pouvoir , à leur imita-
 „ tion , entrer & marcher dans l'eau , soit qu'il
 „ s'imaginât que l'eau n'étoit pas profonde en cet
 „ endroit , ou qu'il crût savoir assez bien nager
 „ pour s'en tirer. Quoi qu'il en soit , ôter ses
 „ habits & se mettre à l'eau , fut l'affaire d'un
 „ instant : on eut beau lui crier de prendre garde
 „ à lui , il n'en tint compte , & s'applaudissoit de
 „ ses succès tant qu'il eut pied : mais bientôt le
 „ courant l'entraînant , il disparut. Ce ne fut que
 „ quelques minutes après qu'on vit ses pieds à la
 „ surface de l'eau , & il disparut de nouveau. Il
 „ y avoit plus de vingt minutes qu'il étoit sub-
 „ mergé , quand un Batelier le tira de l'eau , sans
 „ mouvement , sans pouls , les yeux ouverts &
 „ immobiles. Une des personnes qui nageoient
 „ à l'aide du scaphandre , se rendit au batelet ,
 „ introduisit de l'*alkali volatil* dans les narines du
 „ noyé ; & lui en versa quatre , ou cinq gouttes
 „ dans la bouche. Aussi-tôt cet homme fit une
 „ grande expiration , rejetra une eau écumeuse ,
 „ & dit en se redressant : *Je me porte bien*. Le Ba-
 „ telier le voyant debout , dit : *J'aurois bien dû*
 „ le porter au Corps-de-Garde , tandis qu'il étoit
 „ noyé , j'aurois gagné un louis. L'autre ayant
 „ repris ses habits , crut , à ces mots , qu'on vou-
 „ loit le faire mettre en prison : il eut bientôt
 „ sauté du batelet à terre , & prit la fuite en cou-
 „ rant. „ On voit d'ailleurs une observation pa-
 „ reille faite en Angleterre par M. MIDFORT , Chi-
 „ rurgien de Londres , & insérée dans la quatrième
 „ Partie des *Détails sur les noyés* , &c. , publiés
 „ par M. PIA en 1775.

M. SAGE a voulu éprouver s'il étoit possible
 de rappeler les noyés par le moyen de l'*alkali
 volatil-fluor* seul : il a fait ses expériences sur des

354 MÉDECINE DOMESTIQUE.
 jamais abandonner le malade , tant qu'il
 reste la moindre lueur d'espérance. Tou-

lapins ; & a réussi. Il en conclut qu'on devroit commencer le traitement des noyés, par leur mettre de cet *alkali* dans les narines , à l'aide de deux meches de papier , & par leur introduire dans la bouche douze , ou quinze gouttes de ce même *alkali* dans de l'eau. Si la connoissance & le *pouls* ne revenoient pas à cette première tentative , il faudroit la réitérer , & passer ensuite aux moyens indiqués ci-dessus , n. 1 , p. 303 & suiv. de ce Vol.

Quoiqu'il ne s'agisse que des *morts subites*, dans l'article de M. BUCHAN , qui a donné lieu à cette note , cependant nous allons suivre M. SAGE dans les maladies sur lesquelles il a fait ses expériences , parce que son Ouvrage ne paraît que depuis quelques mois. Nous prions le Lecteur de vouloir bien joindre ce qu'il va lire sur la *piqueure des insectes*, la *brûlure*, la *rage* & l'*apoplexie*, à ce que nous en avons déjà dit dans les Volumes précédents , & pag. 236 de celui-ci.

Nous avons annoncé , T. III , n. 1 , p. 316 , que l'*alkali volatil* est le remède contre le venin de la *vipere*; & nous avons rapporté l'observation de l'illustre & savant BERNARD DE JUSSIEU , M. SAGE s'appuie de la même autorité , & il prescrit le même *alkali* contre la *piqueure* des abeilles , des guêpes , des coups , des fourmis , &c. Il suffit , dans ces derniers cas , d'en appliquer aussitôt sur la partie piquée , & d'en respirer la vapeur , si on a été exposé aux émanations de l'*acide-volatile* des fourmis : on doit même en prendre dix , ou douze gouttes dans un verre d'eau , si l'on ressentoit du mal à la tête , immédiatement après s'être exposé à la vapeur d'une fourmilière.

L'Auteur passe ensuite à la *brûlure* : il prescrit , d'après des expériences faites sur lui-même , d'ap-

tes les fois qu'on est assuré de ne faire que du bien, & point de mal, il ne faut jamais ménager sa peine.

plier simplement sur la *brûlure*, qui n'est point accompagnée de cloches, des compresses d'*alkali volatil-fluor* fort, qui emporte sur le champ la douleur ; & huit, ou dix minutes après, il ne reste pas ordinairement le moindre vestige de *brûlure*. Lorsque la *brûlure* est accompagnée de cloches, il faut commencer par les crever, & appliquer ensuite des compresses d'eau, mêlée d'*alkali*, dans la proportion de deux gros de ce dernier sur une chopine d'eau : on renouvelle trois fois par jour ces compresses ; & en très-peu de temps la cicatrice est faite.

Quant à la *rage*, il observe que, parmi les différents traitements usités contre cette terrible maladie, ceux qui ont le mieux réussi, sont ceux dans lesquels on a fait entrer de l'*alkali volatil-fluor*. Il cite, à cet effet, MM. TISSOT & DE LASSONE, & rapporte ce que nous en avons extrait, T. III, n. 1, p. 510 & suiv. Mais il ajoute deux observations intéressantes, que voici :

„ Une jeune femme ayant été mordue à la main „ par un petit chien, le Médecin des chiens dé- „ clara l'animal enragé, & eut l'imprudence de „ le tuer devant cette femme ; la crainte & le „ désespoir s'emparèrent d'elle. M. BELLETSTE, „ Médecin, qui avoit été appellé, approuva l'em- „ ploi de l'*alkali volatil-fluor*, appliqué en com- „ presses sur les morsures, & l'usage intérieur de „ ce même *alkali*, à la dose de huit, ou dix gout- „ tes dans un verre d'eau, de trois en trois heu- „ res dans la première journée : on entretenoit la „ compresse humide, avec de l'eau mêlée d'un „ sixième d'*alkali volatil* ; on réduisit l'usage de „ cet *alkali* à une prise le matin & à une autre „ le soir, durant les trois jours suivants ; au bout „ desquels les plaies paroissant cicatrisées, on la

356 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Il seroit bien à désirer qu'on formât en Angleterre, un Etablissement sem-

„ discontinua. La jeune femme ne s'est point
„ ressentie depuis de cette morsure. „

„ Une autre femme d'un certain âge, ayant été
„ mordue par un chat enragé, la *plaie* se refer-
„ ma : cette femme n'en parut point affectée,
„ Mais au bout de trois semaines, la morsure
„ se rouvrit, gonfla & noircit ; il en sortoit une
„ *sanie* rousâtre & fétide. Cette femme avoit
„ d'ailleurs tous les *symptomes* de la *rage* ; tels
„ que des mouvements *convulsifs*, accompagnés
„ de sursauts dans son sommeil, de l'écume blan-
„ che aux lèvres, &c.

„ Je conseillai de mettre sur la *plaie* une com-
„ pressé d'*alkali volatil-fluor* : on l'entretint hu-
„ mide, pendant vingt-quatre heures, avec d'au-
„ tres compresses imbibées d'eau, mêlée d'un
„ sixième de cet *alkali* ; on lui fit prendre aussi
„ douze gouttes de ce même *alkali* dans un de-
„ mi-verre d'eau, de deux heures en deux heures.
„ Le lendemain la *plaie* n'étoit plus noire, &
„ le gonflement avoit beaucoup diminué : on con-
„ tinua encore durant vingt-quatre heures l'usa-
„ ge de l'*alkali volatil*, tant en compresses qu'en
„ boisson. Ces deux jours étant écoulés, les *con-
„ vulsions* cessèrent, le sommeil se rétablit & ne
„ fut plus agité. La *plaie* se trouvant presque
„ cicatrisée, on se contenta de mettre un linge
„ dessus : la femme reprit son *régime* ordinaire,
„ & vécut encore deux années, sans s'être ref-
„ sentie depuis de cet accident. „

L'Auteur termine son Ouvrage par l'*apoplexie*. Les *symptomes* gradués qu'éprouvent les animaux exposés aux vapeurs *mephitiques* des liqueurs en *fermentation*, lui ayant paru semblables à ceux des *apoplectiques*, & ayant guéri ces animaux en leur faisant respirer de l'*alkali volatil-fluor*, il en a conclu que cet *alkali*, pris intérieurement dans

blable à celui d'Amsterdam, & qu'on donnât une récompense à quiconque au-

le commencement de l'*apoplexie*, devoit en arrêter les progrès, & en empêcher les suites. En effet, il a épouvé que, donné dans ce cas, la connoissance, la parole & le mouvement reviennent presqu'aussi-tôt, & qu'on reprend son premier état de vigueur.

„ J'ai été témoin, dit M. SAGE, de ce que „ je vais rapporter. Le nommé Jacques, âgé de 60 „ ans, gros & sanguin, premier garçon du Jar- „ din-Royal des Plantes, étant tombé en *apoplexie*, „ & n'ayant presque plus de mouvement, on com- „ mença par lui faire sentir de l'*alkali volatil*, „ & on lui en fit prendre vingt-cinq gouttes dans „ un demi-verre d'eau ; le poils se ranima & les „ yeux s'ouvrirent. Quatre minutes après on lui „ donna une seconde dose d'*alkali volatil* : la con- „ noissance & la parole lui revinrent, la con- „ traction des muscles de la bouche disparut : on „ continua à lui donner, pendant la nuit, cinq „ ou six gouttes d'*alkali volatil* dans un demi- „ verre d'eau, de deux en deux heures, & il fut „ debout le lendemain. Quoique cet homme ne „ se ressentît plus alors de son accident, on lui „ fit prendre encore dans la journée, mais de „ quatre heures en quatre heures, trois, ou qua- „ tre gouttes d'*alkali volatil* dans un verre d'eau : „ il fut en état le troisième jour d'aller travail- „ ler au Jardin. „

„ Voici un fait de la même importance. „ Un Terrassier, grand & vigoureux, âgé d'en- „ viron 34 ans, travaillant au Jardin du Roi, „ une après-midi du mois de Juillet, tomba dans „ une espèce d'*asphyxie*. Ses compagnons le cru- „ rent mort : on alla chercher M. Thouin, Jar- „ dinier du Roi, qui, après avoir vu ce mal- „ heureux, vint me dire qu'il y avoit dans le „ Jardin un Ouvrier qui venoit de mourir subi-

358 MÉDECINE DOMESTIQUE.
soit rappelé à la vie une personne morte en apparence(1). Les hommes font beau-

„ tement. M'étant transporté au lieu où il étoit,
„ je le trouvai sans mouvement, sans pouls &
„ sans sentiment : il y avoit plus d'un quart-
„ d'heure qu'il étoit dans cet état, & je le crus
„ mort. Mais ne voulant point avoir à me re-
„ procher d'avoir négligé les moyens de le rap-
„ peller à la vie, je lui mis de l'*alkali volatil*
„ dans les narines ; & après lui avoir fait deffes-
„ rer les dents avec un ciseau, je lui en versai
„ dans la bouche quarante gouttes, étendues de
„ quatre parties d'eau. Quelques secondes après il
„ ouvrit les yeux, & son pouls donna quelques
„ pulsations. Mais au bout d'une minute, ses
„ yeux s'étant refermés, & le pouls ayant cessé
„ de battre, je lui remis de l'*alkali volatil* dans
„ le nez, & lui en fis avaler une seconde dose :
„ alors le malade revint parfaitement à lui, vo-
„ mit de l'eau, & se leva au bout d'un quart-
„ d'heure pour aller reprendre son ouvrage. „

(1) Les désirs de M. BUCHAN doivent être sa-
tisfaits. En 1774, il s'est formé en Angleterre
une Société en faveur des personnes noyées, ou
frappées de mort apparente subite, par tout autre
accident.

On peut en voir le plan dans la troisième par-
tie du *Détail des succès, &c.*, par M. PIA. Les
Auteurs de cette Société s'expriment ainsi dans
le préambule de ce plan. „ Il y a lieu de croire
„ que cette Société s'accroîtra bientôt de tous
„ ceux dont le cœur sensible s'intéresse aux in-
„ fortunés, & multipliera les encouragements
„ & les secours, pour rappeler à la vie des su-
„ jets qui ont été très-près de la perdre, ou par
„ maladie, comme dans la *phrénésie*, les *fievres*
„ avec *délire*; ou par les accidents imprévus aux-
„ quels chaque homme, & le pauvre sur-tout,
„ est exposé; ou par des suicides que des sensa-

coup , sans doute , pour la gloire ; mais ils en font encore plus pour l'argent .

Cependant quand même on n'attacheroit aucune récompense à ces actes de bienfaisance , le sentiment délicieux que doit gouter un honnête homme , quand il réfléchit qu'il a été assez heureux pour empêcher qu'on ne précipite dans la tombe , avant le terme fatal , un de ses semblables , est , par lui-même , une récompense assez puissante .

„ tions extrêmes font entreprendre , même à des „ gens honnêtes , chers ou nécessaires à leur fa- „ mille . Ainsi en contribuant à un aussi utile éra- „ blissement , c'est pour soi , c'est pour sa fa- „ mille , ses amis ; c'est pour les malheureux „ enfin qu'on fait cette légère dépense . ,



Monsieur BUCHAN n'a pas parlé de la *courbature*, des *coups-de-soleil*, de la *goutte-rose* & des *cors-aux-pieds*. Il est vrai qu'à l'exception des *coups-de-soleil*, les trois autres indispositions méritent à peine le nom de maladie; & si nous nous déterminons à en traiter, c'est que tous les jours elles donnent lieu à de véritables maladies, soit parce qu'on les a négligées, soit parce qu'elles ont été traitées par des *remedes*, ou contraires, ou mal administrés.

A cette considération, s'est joint leur fréquence. Il n'est personne qui ne soit exposé à la *courbature*, parce qu'un excès quelconque, qui en est la cause immédiate, n'étant que relatif, tout homme, quelle que soit sa *constitution*, éprouve un malaise dès qu'il force son *tempérament*, ou qu'il abuse de la portion

tion de force qu'il a reçue de la nature.

La simple exposition à l'action d'un soleil ardent, peut faire éprouver les accidents, nommés *coup-de-soleil*. Or non-seulement tous les hommes utiles de la campagne, que les travaux nécessaires de l'agriculture & du jardinage, appellent aux champs, dans les instants où cet astre darde ses rayons avec le plus de violence, y sont exposés, mais encore les Soldats dans les marches & dans les sièges; les ouvriers en bâtiments, les voyageurs, les chasseurs, même les personnes qui prennent le simple plaisir de la promenade.

Pour la *goutte-rose* & les *cors-aux-pieds*, on ne les observe guere que dans les Villes; mais ils y sont très-fréquents: & nous croyons qu'on nous faura quelque gré d'exposer la méthode simple & facile de les guérir, sur-tout si l'on fait

Tome IV.

Q

362

attention que les Charlatans sont par-tout les seuls qui soient en possession de les traiter.

Nous terminerons notre travail par quelques réflexions sur les *Remedes de précaution.*



DE LA COURBATURE.

L'*Economie animale*, c'est-à-dire, cet *Ordre*, cet ensemble des *fonctions* & des mouvements qui entretiennent la vie, est soumise à des loix auxquelles toute infraction est une cause de maladie. L'homme, le mieux constitué, ne fait pas en vain des excès; ne se livre point en vain à des travaux, à des fatigues, à des plaisirs, &c. au-dessus des forces qu'il a reçues de la nature: il est bientôt puni de ses écarts, & la peine est toujours en raison de son imprudence. Voilà pourquoi le repentir, le malaise, la douleur sont si souvent à côté de la dissipation, des jouissances, &c. même chez ceux à qui le délassement & la récréation sont nécessaires.

Les ouvriers nous présentent tous les jours des exemples de ces vérités. Livrés au travail pendant toute une semaine, on les voit les Dimanches & Fêtes, pour oublier leurs travaux & les fatigues auxquelles ils sont exposés, s'oublier eux-mêmes; faire des courses & des promenades forcées; boire & manger avec excès, relativement à leur *régime* ordinaire; &, le lendemain, ils se trouvent, ou ma-

Q 2

364 MÉDECINE DOMESTIQUE.

lades, ou fatigués, harassés & beaucoup plus que les jours précédents, qu'ils étoient dans le cours de leurs occupations ; ou enfin, pour nous servir de leur propre expression, *ils ne sont pas en train, ils parescent* ; & cette inaptitude au travail les porte à faire, ce qu'à Paris, dans toutes les Villes de France, même dans toutes celles de l'Europe, comme à Londres, à Vienne, à Rome, &c. on appelle le *Lundi*.

Les Maîtres, ceux dont ils dépendent, ne manquent pas de les accabler de reproches, toujours mal-fondés, parce qu'ils ne sont dictés que par l'humeur que donne à ces Maîtres le retardement de leurs ouvrages : car ils ne sentent point que leurs ouvriers doivent être d'autant moins en état de travailler un lendemain de Fête, qu'ils ont travaillé avec plus d'opiniâtré les jours qui ont précédés.

Il n'en seroit pas ainsi, si, comme on le leur a conseillé, Tom. I, p. 130 & suiv., ils vouloient se persuader qu'il est de la dernière importance pour la conservation de leur santé, qu'ils mêlent les récréations à leurs travaux, & qu'il est également contre l'ordre de la nature & contre les loix qui régissent tout être animé, de s'abandonner sans réserve & avec

De la Courbature. 365

excès au plaisir comme au travail. De cette conduite imprudente naît cette foule de maladies énoncées & traitées dans cet Ouvrage, & dont une des plus légères, est la *courbature*, dont nous allons nous occuper.

On entend généralement par *courbature*, plutôt un début de maladie, qu'une maladie proprement dite. Il est très-certain qu'elle précède la plupart des maladies aiguës, de sorte que les premières apparences des maladies graves ont, le plus souvent, les caractères de ce qu'on appelle vulgairement *courbature*. Cependant la *courbature essentielle*, c'est-à-dire, ce trouble excité dans toute la machine, par un excès quelconque, sans reconnoître pour cause, aucun vice dans les humeurs, aucune lésion dans les parties; cette *courbature*, dis-je, a une marche constante & régulière, &, avec un peu d'attention, on y reconnoît aisément les trois périodes qu'on observe dans les maladies aiguës; savoir, le temps d'irritation, l'état & la fin, qui est ordinairement une *crise* très-marquée.

A cet égard on ne peut qu'être étonné du silence de tous les Auteurs sur la *courbature*. Nul n'en a parlé, excepté l'illustre M. LIEUTAUD, à qui rien n'échappe.

Q 3

366 MÉDECINE DOMESTIQUE.

pe, & à qui nous devons encore la connoissance de plusieurs autres maladies, qui, jusqu'à lui, avoient été, ou méconnues, ou confondues avec d'autres. Sans doute que le silence de nos Ecrivains tient à ce que la *courbature* est en général une maladie si légere, qu'elle ne demande souvent du malade que de se soustraire aux causes qui l'ont fait naître. Mais comme ce moyen, quoiqu'essentiel, n'est pas suffisant dans tous les cas; comme il est négligé la plupart du temps; comme très-souvent ce mal-aise est traité par des *remedes* contraires, qui peuvent le faire dégénérer quelquefois en maladie grave & mortelle; enfin comme la *courbature* est très-fréquente; toutes ces raisons nous ont porté à croire qu'elle méritoit d'être mise au rang de celles dont traite la *Médecine domestique*.

M. LIEUTAUD parle de la *courbature*, sous le nom d'*échauffement*, sans doute par la raison que le vulgaire la rapporte toujours au *sang échauffé & allumé*: mais les Médecins instruits, dit cet Observateur, n'ignorent pas que les *nerfs* y jouent le principal rôle.

Elle est très-familière aux jeunes gens, sur-tout à ceux qui sont vifs, ardents & laborieux; aux personnes qui s'occupent

De la Courbature. 367

de travaux pénibles , qui font des exercices forcés ; qui sont d'une *constitution seche & billeuse* , qui sont emportés , colères , &c. ; aux libertins , &c.

CAUSES. Les causes les plus fréquentes de la *courbature* peuvent être rangées sous quatre classes différentes.

1^o. Les veilles , l'exercice immodéré , le travail excessif , les études opiniâtres ; 2^o. l'abus des *aliments échauffants* , du vin , des *liqueurs spiritueuses* , le changement de *régime* , sur-tout si on passe d'un genre de vie réglé à quelqu'excès ; 3^o. les passions , les peines d'esprit , &c. ; 4^o. & enfin les plaisirs de l'amour , le libertinage , la *masturbation* , &c.

SYMPTOMES. Les malades qui ne croient pas souvent l'être , se plaignent d'accablement , de *mal à la tête* , d'un sommeil fâcheux & inquiet , quelquefois d'*insomnie* : ils ressentent des douleurs sourdes dans tous les membres , dans le dos , dans les *reins* , dans le *ventre* : souvent ils éprouvent de la chaleur à la tête & aux entrailles ; chaleur qui se manifeste rarement à l'habitude du corps : leur langue est quelquefois seche , mais ils ne sont pas toujours altérés : leur *pouls* , sans être dans l'état naturel , n'est pas toujours *fébrile*. Quelques-uns ont des chaleurs &

Q 4

368 MÉDECINE DOMESTIQUE.

des sueurs nocturnes ; les autres ont le *cours-de-ventre*, & rendent des urines ardentes : l'appétit manque à la plupart ; les *digestions* sont laborieuses, & troublent sur-tout le repos de la nuit. On a vu des malades avoir des *hémorragies*, pisser le sang, rendre des *crachats sanguins*, &c. Cette maladie se termine ordinairement par des *sueurs copieuses* ; quelquefois par des *échauboulures*, ou d'autres *éruptions* dont la peau se trouve couverte.

La *courbature*, comme nous l'avons déjà dit, est une maladie très-légère ; mais il ne faut pas qu'elle soit négligée : car si elle est entretenue par une mauvaise conduite, elle peut dégénérer en toutes sortes de *fievres*, en *inflammation*, en maladie de langueur, &c. Et, comme un grand nombre de maladies graves sont précédées par la *courbature*, on sent qu'elle devient à craindre lorsque les humeurs ont acquis un certain degré de corruption, qui se manifeste par une chaleur *âcre* qu'on n'avoit pas encore éprouvée ; par la puanteur de la bouche, des *sueurs* & des *urines* ; par l'extrême fétidité des *selles*, &c.

TRAITEMENT. Il ne faut pas perdre de vue ce que nous avons dit, & tous

les Praticiens éclairés le reconnoissent, que la plupart des maladies aiguës sont précédées de la *courbature*. Il faut donc apporter l'attention la plus réfléchie, & aux causes qui l'ont fait naître, & aux *symptomes* qu'elle présente. La connoissance de ces deux objets est d'une telle importance dans le traitement, que, sans elle, on tombe dans des fautes d'autant plus préjudiciables, que le moindre malheur qui puisse arriver au malade est d'essuyer une véritable maladie ; heureux pour lui, s'il n'est pas précipité dans une maladie grave qui peut le conduire au tombeau !

La *courbature*, considérée sous cet aspect, est peut-être de toutes les maladies celle qui exige le plus d'application ; j'ose-rois presque dire de probité & d'humanité, s'il étoit permis à un homme quelconque d'en jamais manquer. Il s'agit dans le plus grand nombre des cas de *courbature*, de faire avorter une maladie, ou, pour parler plus clairement, de la prévenir ; & quel plaisir plus délicieux pour une ame sensible, pour l'ami des hommes, que celui de pouvoir se dire : J'ai sauvé à mon semblable les horreurs d'une maladie ! Malheureusement ceux qui se donnent comme destinés au soulagement des

Q 5

370 MÉDECINE DOMESTIQUE.

malades, ne sont pas toujours ceux pour qui ce sentiment a le plus d'attrait.

Nous avons esquissé, dans quelques-unes de nos notes, (V. entr'autres Tome II, page 83, & Tome III, page 251,) le brigandage odieux que commettent tous les jours ces ignorants, qui, foulant aux pieds tout respect humain, ne voient dans un malade, qui leur donne sa confiance, qu'une victime qu'ils peuvent & veulent sacrifier à leur intérêt. On diroit qu'ils n'ont qu'un seul but, celui d'aggraver les accidents, pour se rendre plus nécessaire. Que l'un d'eux soit appellé par une personne qui a une *courbature*, on ne le voit pas réfléchir sur le *tempérament* de cette personne, sur les causes & les caractères de cette maladie légere, sur les moyens que la nature emploie pour triompher de l'ennemi qui la tient languissante ; ce n'est pas là ce qui l'occupe. Il lui faut un malade ; & les instruments de santé, dont il se dit dépositaire, deviennent dans ses mains des instruments mortels. Sans examen, il saigne & refaigne ; il purge & repurge ; il entasse remèdes sur remèdes, drogues sur drogues ; & si la *constitution* de cet infortuné est assez vigoureuse pour résister à ce traitement absurde & criminel, on l'entend

chanter lui-même son triomphe, &, pour exalter son mérite & grossir sa récompense, faire un tableau effrayant des dangers qu'a courus ce malade, *qui ne devoit pas l'être*. Si, au contraire, ce malheureux succombe sous les coups de son Bourreau; sa justification ne l'inquiète guère; les préjugés du peuple viennent à son secours, & sa conscience, qui est fermée au plus utile des sentiments, celui de l'humanité, est insensible aux remords comme son front l'est à la honte. Qu'on nous pardonne ces réflexions; elles nous paroissent d'autant mieux placées ici, que la *courbature* est la maladie qui prête le plus à ces exactions, parce que, comme à proprement parler, on n'est pas malade, on est plus disposé à suivre les avis des premiers qui se présentent; & que, si on appelle du secours, c'est rarement celui d'un Médecin.

Le *régime* est la partie du traitement la plus importante dans la *courbature*: c'est du *régime* que dépend tout le succès; & s'il est dirigé avec attention, il sauve la nécessité de tout *remède*. Il faut commencer par soustraire le malade aux causes dont dépend cette maladie. Il est donc de la plus grande conséquence d'être instruit de ces causes; d'abord parce que le

Q 6

372 MÉDECINE DOMESTIQUE.

moyen le plus puissant, pour parvenir à la guérison, est d'en éloigner le malade, ensuite parce que ces causes impriment à la maladie un caractère particulier à la classe à laquelle elles appartiennent, & qui exige un traitement qui lui soit propre. Voilà les raisons pour lesquelles nous avons rangé ces causes sous quatre classes différentes, dont nous ferons autant de paragraphes, pour faciliter le traitement de la maladie.

§. I.

De la Courbature, occasionnée par les veilles, l'exercice immoderé, le travail excessif, les études opiniâtres, &c.

Un homme qui, éprouvant les *symptômes* de la *courbature*, pour avoir fait quelqu'excès de travail, soit du corps, soit de l'esprit, ne voudroit pas interrompre ses occupations, seroit un fou qui courroit à la mort. Ce mal-aise qu'il éprouve est un ordre de la nature, qui lui crie de s'arrêter, parce que cet homme exige plus qu'il n'est en droit d'attendre de sa *constitution*. En effet, s'il veut passer outre, la nature, qui s'annonce déjà comme manquant de forces suffisantes, sera bientôt opprimée, & le malade tombera dans un épuisement contre lequel tout

L'art de la Médecine pourra échouer. Si, au contraire, docile à cet ordre, il prend quelques jours le repos du lit, il verra le calme succéder à l'orage, & sa santé se rétablir, souvent sans avoir besoin d'aucune espece de *remedes*.

Cependant il arrive quelquefois que la chaleur, les douleurs de tête & de *reins*, ne cedent qu'imparfaitement à ce premier moyen : il faut alors prescrire au malade des boissons *rafraîchissantes* & *humectantes*, telles que la *limonnade*, l'*oxy-crat*, le *pétit-lait d'orange*, ou l'*infusion* de feuilles de *poirée*, dans chaque verre de laquelle on mettra quatre ou cinq grains de *sel de nitre*. Il fera de l'une ou de l'autre de ces liqueurs sa boisson ordinaire, & il en prendra depuis une pinte, jusqu'à deux par jour. Il mettra matin & soir les pieds & les jambes dans l'eau chaude, & avant chaque *bain de pieds* on lui donnera un *lavement* à l'eau simple, à laquelle on peut joindre un peu d'*huile d'olive*, ou de *beurre frais*.

Si le malade a de la *fievre*, il faut qu'il s'abstienne de toute nourriture pendant une couple de jours : s'il n'en a pas, on lui donnera des *aliments* proportionnément au degré de fatigue dans lequel il se trouve. Ces *aliments* seront pris dans

374 MÉDECINE DOMESTIQUE.

la classe des végétaux, tels que les épinards, le riz, le gruau, le lait, les fruits de la saison, &c. ; on lui défendra le vin & toutes les liqueurs spiritueuses ; car ce n'est pas avec des cordiaux qu'il faut se proposer de rappeler les forces dans ces premiers moments. On peut, dit M. LIEUTAUD, comparer dans ces circonstances, l'action des cordiaux à celle d'un soufflet, qui donnant de la vivacité au feu, le consume plutôt.

Il est rare que dans le cas de simple fatigue, qui est celui dont nous parlons, on ait besoin de terminer le traitement par une purgation, & infiniment plus rare qu'il faille le commencer par la saignée. Ces deux espèces de remèdes, si importants dans un grand nombre de maladies, sont, sur-tout la saignée, les sources ordinaires des accidents qui succèdent si fréquemment à la courbature ; accidents qu'on est d'autant moins porté à regarder comme étrangers à la maladie, que ceux qui les ont fait naître, par leur mauvaise conduite, ne manquent point de prévenir, ou d'assurer qu'ils avoient à venir.

Si quelquefois le malade a un peu de fièvre, ce n'est pas du tout une raison pour se hâter de saigner. Cette petite

De la Courbature. 375

fievre n'est qu'un instrument dont se sert la nature pour triompher promptement & heureusement du mal-aise dans lequel elle se trouve. Qu'on patiente un, deux jours, si ce *symptome* ne cede point au repos, aux *rafraîchissants*, aux autres moyens que nous venons de proposer; si, au contraire, il augmente d'intensité, on en conclura que la *courbature* n'est pas la maladie *essentielle*, qu'elle n'est que le prélude d'une autre maladie, dont on peut déjà reconnoître le caractère, & par l'essence de cette même *fievre*, & par les autres *symptomes* qui seront survenus, & se seront développés dans cet intervalle.

On s'abstiendra donc absolument de la *saignée*, qui est d'autant plus contraire dans la *courbature*, causée par excès de fatigue, que cette fatigue est plus considérable & que le malade est plus exténué. Le seul cas où l'on puisse se la permettre, est celui d'une *hémorragie symptomatique*, & encore est-ce avec les précautions indiquées, T. III, p. 45 & suiv.

Quant à la *purgation*, quoiqu'elle ne soit pas toujours nécessaire, il s'en faut de beaucoup que les suites en soient aussi dangereuses que celles de la *saignée*. En général les *purgatifs* sont inutiles & superflus, lorsque le malade a éprouvé

376 MÉDECINE DOMESTIQUE.

une évacuation quelconque, soit une sueur, soit un léger *cours-de-ventre*, soit un *flux d'urine*, plus ou moins chargée, soit une *éruption d'échauboulure*, ou une *hémorragie*, &c.; terminaisons assez ordinaires de la *courbature*, & qu'on peut regarder comme de vraies *crises*. Cependant si, après que le malaise est dissipé, le malade se sent la bouche mauvaise, pâteuse; si les *selles* sont irrégulières; s'il n'y a pas d'appétit, état assez ordinaire à ceux qui n'ont éprouvé aucune de ces *évacuations*, alors on prescrira une *purgation douce & rafraîchissante*, comme une once de *pulpe de tamarins*, bouillis dans un verre d'eau ou de *petit-lait*, dans lequel on fera fondre ensuite, depuis deux, jusqu'à trois onces de *manne en sorte*; ou l'*infusion de tamarins & de séné*, dont on trouvera la recette à la Table; ou bien une *eau minérale artificielle*, composée de six gros de sel de *Sedlitz* ou d'*epsom*, dissous dans une pinte d'eau, qu'en boira par verrées d'heure en heure. Après cette *purgation*, qu'on peut réitérer si on le juge nécessaire, on donnera au malade des *aliments* plus nourrissants, comme des viandes de jeunes animaux, un peu de bon vin, & il fera un peu d'exercice.

Si, après son rétablissement, le malade

est forcé de reprendre les mêmes occupations , il faut qu'il n'y retourne que par degré , & qu'il mette à profit la leçon qu'il vient de recevoir ; par laquelle , en apprenant à connoître la portée de ses forces , il apprend aussi que les excès ne sont que relatifs , & qu'il est de la dernière imprudence de se mesurer avec des gens plus forts & plus vigoureux que soi , ou d'en faire autant qu'eux . (Voyez Tome I , p. 110 & suiv .)

§. II.

De la Courbature , occasionnée par l'abus des aliments échauffants , du vin , des liqueurs spiritueuses , le changement de régime , &c.

Le traitement de la *courbature* , qui dépend de ces causes , diffère un peu de celui que nous venons de donner . Il faut également conseiller au malade de se soustraire aux causes qui l'ont fait naître , c'est-à-dire , de renoncer aux *aliments échauffants* , au vin , aux *liqueurs spiritueuses* , au *mauvais régime* , &c. Mais ces moyens ne suffisent pas en général , parce que l'*estomac* & les *intestins* sont le plus souvent empâtés de matières *indigestes* , dont il faut les débarrasser . Aussi ce mal-

378 MÉDECINE DOMESTIQUE.

aïse ayant beaucoup de rapport avec l'*indigestion*, demande-t-il un traitement à peu près semblable. Il est cependant rare que le malade ait des envies de vomir; mais comme il éprouve une chaleur considérable dans l'*estamac*, dans le *ventre* & dans les *reins*; comme il a la bouche sèche, brûlante & souvent soif; comme sa *peau* est aride & son *pouls vif*, sans être toujours *plein*; l'*eau tieude*, donnée à grande dose, se trouve en être également le principal *remede*.

Le malade prendra donc beaucoup d'*eau tieude*, ou d'*eau d'orge*, ou d'*oxycrat*, &c. à son choix. On lui donnera trois ou quatre *lavements* les deux ou trois premiers jours, & il s'abstiendra de toute nourriture pendant ce temps. Il n'est pas nécessaire qu'il se tienne couché, comme nous l'avons conseillé dans le cas précédent: il faut, au contraire, qu'il soit levé & légèrement habillé.

Si cependant le malade avoit des envies de vomir, il faudroit alors aider la nature, qui, dans ce cas, ne fait presque toujours que des efforts inutiles, en lui donnant quinze ou vingt grains d'*ipéca-cuanha* en poudre, dans un verre d'*eau tieude*; & on en aideroit l'effet avec l'une, ou l'autre des boissons indiquées.

La purgation est plus souvent nécessaire dans ce cas que dans le précédent, sur-tout si le malade ayant eu des maux de cœur, n'a pas pris d'*ipécacuanha*, & s'il n'a point eu d'*éruption*. Mais avant que de purger, il faut que la chaleur soit absolument éteinte & les douleurs dissipées, ce qui demande plus ou moins de temps, relativement à l'intensité de ces *symptomes*. Il pourra prendre l'une des médecines prescrites ci-dessus, qu'il réitera suivant l'exigence des cas.

Lorsque la *courbature* est due au changement de *régime*, il suffit, le plus souvent, de revenir à celui que l'on suivoit auparavant, à moins qu'ayant persisté long-temps dans celui qui lui est contraire, on n'ait déjà donné lieu aux véritables maladies qui en sont les suites, & dont il faut voir l'énumération dans le Chapitre des *aliments*, Tome I, p. 170 & suiv. On verra dans ce même Chapitre, quelles sont les précautions avec lesquelles il faut faire choix des *aliments*, relativement au *tempérament* & à la *constitution*. On verra encore, Tome I, note 1, pag. 194, les caractères auxquels on reconnoît que le vin est nuisible ou salutaire. Nous finirons cet article par répéter le conseil bref, mais très-sage &

330 MÉDECINE DOMESTIQUE.

très-approprié , que donnoit le fameux POUSSÉ à une personne titrée , à qui les excès de table étoient des causes fréquentes de courbature & d'indigestion : Renoncez à la bonne chere & buvez de l'eau.

§. III.

De la Courbature , occasionnée par les passions , les peines d'esprit , &c.

Il est rare que l'effet des passions se borne à une simple courbature. L'impression vive , brusque & impétueuse de la plupart d'entr'elles , cause le plus souvent des fievres inflammatoires , d'autres maladies aiguës & quelquefois une mort subite. L'impression lente , au contraire , de quelques autres mine sourdement la machine , & jette dans des maladies de langueur , contre lesquelles l'art n'est que trop souvent impuissant. (Voyez Tome I , p. 322 & suiv.) Cependant ces effets ne sont jamais que relatifs à l'irritabilité du sujet. Une personne délicate & nerveuse peut être tuée d'un accès de colere , tandis que ce même accès ne fera qu'une impression légère sur un homme fort & bien constitué. De même le chagrin , les peines d'esprit , &c. glissent , pour ainsi dire , sur une constitution ferme & vigoureuse ,

au lieu qu'ils entraînent dans des accidents incurables, ceux qui ont la fibre lâche & qui sont mélancoliques.

Les passions ne doivent donc occasionner de *courbature*, que chez ceux qui jouissent d'un *tempérament intermédiaire*, c'est-à-dire, qui, sans être excessivement sensibles, le sont cependant assez pour qu'elles laissent des traces de leur présence, ou chez le petit nombre de ceux dont les passions paroissent subordonnées, autant qu'elles peuvent l'être, à l'empire de la raison.

Quoi qu'il en soit, le premier des *remedes* dans cette espece de *courbature*, comme dans les autres, c'est de soustraire le malade à la cause qui l'a fait naître. Il est sans doute difficile d'effacer l'impression qu'a faite dans l'ame une passion vive & impérieuse ; cependant les conseils sages, réfléchis & bien dirigés d'un véritable ami ; la vue d'objets contraires à ceux qui nous ont affecté ; les entretiens, les conversations sur des sujets directement opposés à ceux qui ont occasionné la maladie, sont de grands moyens qu'il faut bien se garder de négliger, parce qu'outre qu'ils ont souvent réussi, c'est que sans leur secours les *remedes* sont impuissants.

582 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Si le malade a de la *fievre*, des *maux de tête*; si sa *peau* est aride & brûlante, il fera sa boisson ordinaire du *petit-lait d'orange* ou de *citron*, d'*orgeat*, de *limon-nade*, d'*oxycrat*, d'*eau d'orge nitrée*, &c.; il mettra les jambes dans l'*eau tiède* soit & matin, ou il prendra un *bain entier*, dont l'*eau* sera la moins chaude qu'il sera possible. Il n'a pas besoin de beaucoup de nourriture les deux ou trois premiers jours : il pourra prendre quelques crèmes de *riz*, d'*orge* ou de *gruau*; & s'il éprouve des *insomnies*, il prendra le soir une *émulsion* ordinaire, à laquelle on pourra ajouter, selon les circonstances, depuis trois jusqu'à six gros de *sirop diacode*.

Si, au contraire, le malade est affaissé & dans l'*abattement*, sa boisson sera du *petit lait au vin*, ou de l'*eau rougie* avec le *vin*; ou une *infusion* légère d'*écorce de sassafras*, ou de *cannelle*, *édulcorée* avec du *sucré*. On le nourrira avec les viandes de jeunes animaux; il boira à ses repas du *vin trempé* avec moitié d'*eau*, & il prendra le *calmant* indiqué ci-dessus, s'il est nécessaire.

Dans ces deux cas, la *saignée* ne se trouve indispensable, que lorsque la *courbature* a occasionné une *suppression*, soit des *regles*, soit des *hémorroides*, soit

De la Courbature. 383

de toute autre hémorragie périodique, ou habituelle : il en est de même de la purgation, qu'on ne doit donner que lorsqu'on observe les symptômes qui indiquent les purgatifs. (Voyez à la Table *Symptômes qui indiquent les purgatifs.*) En général, dès que les symptômes de courbature sont calmés, les seuls remèdes dont le malade ait besoin, sont la dissipation, la promenade, les voyages, &c. (Voyez T. III, p. 394.)

§. IV.

De la Courbature, occasionnée par l'excès des plaisirs de l'amour, le libertinage, la Masturbation, &c.

Que de maladies tirent leur origine de ces causes ! Tel est le sort de l'espèce humaine, que les plaisirs de l'amour deviennent la source d'une foule de maux, (& cela, sans parler de ceux qui sont connus sous le nom de *maladies vénériennes*,) si, n'écoutant que l'impétuosité des désirs, on se livre, sans réserve, à leur impulsion. C'est sur-tout ici où le *ne quid nimis*, le *rien de trop* du Sage, est la pierre fondamentale de la santé.

Le premier accident dans lequel entraînent les excès de ce genre, est la cour-

584 MÉDECINE DOMESTIQUE.

bature ; accident sur lequel l'attrait du plaisir ne fait que trop souvent fermer les yeux , & qui , par cette négligence , conduit d'abord à la perte des forces , de là à un épuisement presque toujours incurable , & souvent à des maladies aussi graves que violentes ; telles que l'apoplexie , la léthargie , l'épilepsie , le tremblement , la paralysie , les spasmes , toutes les especes de gouttes , &c.

Combien de jeunes gens qui , pour n'avoir point obéi à ce premier avertissement de la nature , trouvent leur portrait dans le tableau effrayant , mais vrai , d'ARÉTÉE , que voici !

» Ces jeunes gens , dit-il , prennent ,
 » & l'air , & les infirmités des vieillards ;
 » ils deviennent pâles , efféminés , engourdis , paresseux , lâches , stupides & même imbécilles ; leur corps se courbe ;
 » leurs jambes ne peuvent plus les porter ; ils ont un dégoût général ; ils sont inhabiles à tout ; plusieurs tombent dans la paralysie , &c. » (V. de signis & caus. diuturn. Morbor. Lib. II , Cap. V.)

HIPPocrate a décrit les suites de ces excès , sous le nom de *consomption dorsale*. » Cette maladie , dit-il , naît de la moëlle épiniere : elle attaque les jeunes mariés & les libidineux ; ils n'ont point de

De la Courbature. 385

» de fièvre ; & , quoiqu'ils mangent bien ,
 » ils maigrissent & se consument ; ils
 » croient sentir des fourmis qui descen-
 » dent de la tête le long de l'épine. Tou-
 » tes les fois qu'ils vont à la selle , ou
 » qu'ils urinent , ils perdent , en abondan-
 » ce , une liqueur féminale très-liquide ;
 » ils sont inhabiles à la génération ; ils
 » sont souvent occupés de l'acte véné-
 » rien dans leurs songes : les promenades ,
 » sur-tout dans les routes pénibles , les
 » étouffent , les affoiblissent , leur procu-
 » rent des pesanteurs de tête & des bruits
 » dans les oreilles ; enfin une *fièvre aiguë*
 » termine leurs jours. »

Le célèbre HOFFMANN rapporte le fait suivant , dans son *Traité des Maladies occasionnées par l'abus des plaisirs de l'amour.* » Un jeune homme de dix - huit ans , qui s'étoit livré fréquemment à une servante , tomba tout - à - coup en foiblesse , avec un tremblement général de tous les membres : il avoit le visage rouge & le pouls très-foible : on le tira de cet état au bout d'une heure ; mais il resta dans une langueur générale. Le même accès revenoit très-fréquemment , & lui procura , le huitième jour , une contraction & une *tumeur* au bras droit , avec une douleur au cou-

Tome IV.

R

386 MÉDECINE DOMESTIQUE.
 » de, qui redoubloit toujours avec l'ac-
 » cès. Le mal augmenta pendant long-
 » temps, malgré beaucoup de remèdes;
 » ce ne fut qu'à la longue qu'il fut gué-
 » ri. »

Quel tableau plus terrible peut-on offrir à ces jeunes gens, livrés au vice le plus honteux & le plus meurtrier, la *masturbation*, que celui que nous présente M. TISSOT? » J'en fus effrayé moi-même, dit ce célèbre Médecin, la première fois que je vis l'infortuné qui en fait le sujet. Je sentis alors, plus que je n'avois fait encore, la nécessité de montrer aux jeunes gens toutes les horreurs du précipice dans lequel ils se jettent volontairement.

» L. D***, Horloger, avoit été sage, & avoit joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de dix-sept ans. A cette époque il se livra à la *masturbation*; qu'il réitéroit tous les jours, souvent jusqu'à trois fois, & l'éjaculation étoit toujours précédée & accompagnée d'une légère perte de connoissance, & d'un mouvement convulsif dans les *muscles extenseurs* de la tête, qui la retiroient fortement en arrière, pendant que le cou se gonfloit extraordinairement. Il ne s'étoit pas écoulé un an, qu'il commen-

» ça à sentir une grande foiblesse après
» chaque acte : cet avis ne fut pas suffi-
» sant pour le retirer du bourbier : son
» ame , déjà toute livrée à ces ordures ,
» n'étoit plus capable d'autres idées ; &
» les réitérations de son crime devinrent
» tous les jours plus fréquentes , jusqu'à
» ce qu'il se trouva dans un état qui lui
» fit craindre la mort.

» Sage , trop tard , le mal avoit déjà
» fait tant de progrès , qu'il ne pouvoit
» être guéri , & les parties génitales
» étoient devenues si irritable & si foi-
» bles , qu'il n'étoit plus besoin d'un nou-
» vel acte , de la part de cet infortuné ,
» pour faire épancher la *semence*. L'*irri-*
» *tation* la plus légère procureoit sur le
» champ une érection parfaite , qui étoit
» immédiatement suivie d'une évacuation
» de cette liqueur , qui augmentoit jour-
» nellement sa foiblesse. Ce *spasme* , qu'il
» n'éprouvoit auparavant que dans le temps
» de la consommation de l'acte , & qui cef-
» soit en même-temps , étoit devenu ha-
» bituel , & l'attaquoit souvent sans ar-
» eune cause apparente , & d'une façon
» si violente , que , pendant tout le temps
» de l'accès , qui duroit quelquefois quin-
» ze heures , & jamais moins de huit ,
» il éprouvoit , dans toute la partie pos-

R 2

388 MÉDECINE DOMESTIQUE.

» térieure du cou , des douleurs si vio-
» lentes , qu'il pouffoit ordinairement ,
» non pas des cris , mais des hurlements ;
» & il lui étoit impossible , pendant tout
» ce temps-là , d'avaler rien de liquide ,
» ou de solide : sa voix étoit devenue
» entouée ; il perdit totalement ses for-
» ces. Obligé de renoncer à sa profession ,
» incapable de tout , accablé de misere ,
» il languit , presque sans secours , pen-
» dant quelques mois , d'autant plus à
» plaindre , qu'un reste de mémoire , qui
» ne tarda pas à s'évanouir , ne servit qu'à
» lui rappeller sans cesse les causes de son
» malheur , & à l'augmenter de toute
» l'horreur des remords .

» Ayant appris son état , je me rendis
» chez lui. Je trouvai moins un être vi-
» vant qu'un cadavre , gissoit sur la pail-
» le ; maigre , pâle , sale ; répandant une
» odeur infecte ; presque incapable d'au-
» cun mouvement : il perdoit souvent par
» le nez un sang pâle & aqueux ; une bave
» lui sortoit continuellement de la bou-
» che. Attaqué de la diarrhée , il rendoit
» ses excréments dans son lit , sans s'en
» appercevoir. Le flux de la semence étoit
» continu : ses yeux chassieux , troubles ,
» éteints , n'avoient plus la faculté de se
» mouvoir : le pouls étoit extrêmement

» petit , vite & fréquent ; la respiration
 » très-gênée ; la maigreut extrême , ex-
 » cepté aux pieds , qui commençoient à
 » être œdémateux . Le désordre de l'es-
 » prit n'étoit pas moindre : sans idées ,
 » sans mémoire , incapable de lier deux
 » phrases ; sans réflexion , sans inquiétu-
 » de sur son sort , sans autre sentiment
 » que celui de la douleur , qui revenoit ,
 » avec tous les accès , au moins tous les
 » trois jours . Être bien au-dessous de la
 » brute ; spectacle dont on ne peut pas
 » concevoir l'horreur : l'on avoit peine à
 » reconnoître qu'il avoit appartenu au-
 » trefois à l'espèce humaine.... Il mou-
 » rut au bout de quelques semaines , en
 » Juin 1757 , œdémateux de tout le corps . »
 (Voyez l'*Onanisme* , p. 33 & suiv.)

Ces descriptions & ces faits , dont les Auteurs sont remplis , & que nous pourrions multiplier , s'il étoit nécessaire , feront-ils de quelque utilité aux nouveaux mariés , aux jeunes gens qui commencent à se livrer au libertinage avec les femmes , & aux *masturbateurs* ? Nous serions trop heureux , si nous pouvions l'espérer . Au moins est-il de notre devoir de leur représenter les dangers auxquels ils s'exposent , lorsqu'ils sont rebelles à l'ordre de la Nature , qui leur enjoint de

R 3

390 MÉDECINE DOMESTIQUE.
s'arrêter; & cet ordre leur est signifié par les *symptômes de la courbature*.

Dès qu'ils éprouvent de ces *symptômes*, il faut donc qu'ils s'arment de courage; qu'ils renoncent absolument à des plaisirs, dont leur *constitution* ne leur permet d'user que modérément, & que des maux sans nombre les forceront d'abandonner bientôt: il faut qu'ils prennent du repos proportionnément au degré de fatigue dans laquelle ils sont plongés; il faut qu'ils s'abstiennent de l'approche de leurs épouses, ou des femmes avec lesquelles ils satisfaisoient leur passion. Il faut que les *masturbateurs* ne soient jamais absolument seuls, qu'ils se fassent des amis & des sociétés capables de fixer leur imagination, & de remplir le vuide de leur ame; il faut enfin qu'ils fuient les lectures & les conversations capables de rappeler à leur esprit des idées, dont il est de la plus grande importance qu'ils perdent à jamais la mémoire.

Si les malades n'éprouvent que les effets de la simple *courbature*, c'est-à-dire, s'ils n'ont point la *fièvre lente* qui caractérise l'*épuisement*, on les mettra aux boissons *rafrâchissantes & nitrées*, prescrites paragraphes précédents; & si leur *estomac* est en état de digérer, ils prendront des

aliments légers & adoucissants. Celui qu'on doit préférer, dans ce cas, est le *lait*, parce qu'il répare les forces très-promptement ; parce qu'il nourrit comme le *suc des viandes*, sans être susceptible de *putridité*, & qu'il prévient l'altération ; parce qu'il tient lieu d'*aliment* & de *boisson* ; parce qu'il entretient toutes les *secrétions*, & qu'il dispose à un sommeil tranquille ; enfin parce qu'il est propre à remplir toutes les *indications* qui se présentent.

ZACUTUS LUSITANUS dut, à l'usage du *lait*, le rétablissement d'un jeune homme, que des excès avec les femmes avoient jetté dans une *fievre lente*, accompagnée d'une chaleur brûlante & d'une ardeur d'urine, qui l'avoient épuisé au point qu'il ressembloit plutôt à un squelette, qu'à un être vivant. (V. *Praxis med. lib. 2, observ. 70.*)

Si le *lait* a produit cet heureux effet sur un sujet aussi avancé, que sera-ce sur ceux qui ne font que ressentir les premières atteintes de l'épuisement ? Mais nous devons prévenir que pour que le *lait* passe bien, il faut, ou que le malade en fasse sa seule & unique nourriture, ou qu'il ne le prenne qu'à jeun, c'est-à-dire, à déjeuner & à souper, lorsque

R 4

392 MÉDECINE DOMESTIQUE.
l'estomac est entièrement débarrassé de la digestion des autres aliments.

La saignée est absolument contraire ; elle peut même être funeste dans cette espèce de *courbature*, parce qu'elle tient toujours plus ou moins de l'*épuisement*, & que toute *évacuation* devient nuisible dans ce cas. Les *purgations* n'y sont pas plus indiquées, à moins qu'on n'ait donné lieu, par trop de nourriture, à de mauvaises *digestions*, & la *rhubarbe*, à la dose de vingt-quatre grains, répétés jusqu'à ce qu'elle opere, est le *purgatif* qui convient.

Si le malade exténué a de la *fievre*, c'est une *fievre lente*, compagnie ordinaire de l'*épuisement* ; &, dans ce cas, il faut s'en rapporter à un Médecin expérimenté.

Les *masturbateurs* sont, de tous ces malades, les moins dociles. Comme leur crime ne marche qu'à l'ombre du mystère, on n'est jamais instruit de leur état, que les caractères de l'*épuisement* ne soient manifestes ; & même, à cette époque, on a toutes les peines du monde à déchirer le voile qui cache la vérité. Nous renvoyons à l'*Onanisme* de M. TISSOT, pour connoître le traitement qui convient à l'état dans lequel se trouvent ces malheureux ; parce que cet excellent Ouvra-

ge n'est pas susceptible d'être extrait.

Ce que nous disons ici des *masturbateurs*, doit également s'entendre des *masturbatrices*; qu'on nous passe ce terme: car il n'est que trop vrai que les personnes du sexe ne sont pas moins livrées à ce vice destructeur. Les grandes Villes, les Couvents, les Communautés, les Pensions, les Maisons d'institution, &c. en fournissent tous les jours des exemples, & les accidents qui en résultent, sont d'autant plus graves, d'autant plus difficiles à guérir, que la *constitution* des femmes est plus foible, plus délicate & sujette à plus de maladies. Combien de maladies, qui, par elles-mêmes légères, deviennent incurables chez les personnes du sexe, parce que leur *tempérament* est affoibli, énervé par cette cause aussi honteuse que meurtrière! Combien d'autres qui ne sont dues qu'à cette seule cause, d'autant plus difficile à découvrir, que la dissimulation semble être un précepte d'éducation chez le sexe!

Il est donc de la plus grande importance que ceux qui se destinent au soulagement de leurs semblables, par état, ou par inclination, soient instruits de ces faits, afin d'être perpétuellement en garde contre les révolutions, les irrégularités,

394 MÉDECINE DOMESTIQUE.

les marches infidieuses que présentent si souvent les maladies des femmes.

On peut consulter un Ouvrage, écrit *ex professo*, sur cette matière ; il est intitulé : *De la Nymphomanie, ou de la fureur utérine*, par M. D. T. de BIENVILLE, Docteur en Médecine, à Amsterdam, 1771.

Les préceptes de l'*Onanisme* sont également à suivre ici, toutefois avec les modifications, les réserves & les différences qu'indiquent les maladies chez les femmes : aussi conseillons-nous de ne jamais s'en rapporter à ses lumières dans ces cas, & d'appeler constamment un Médecin sage & expérimenté.

Pour nous, nous nous bornons à recommander, avec la dernière instance, aux Mères, aux Supérieures, aux Maîtresses d'Institution, de veiller, avec la plus grande attention, à ce que leurs enfants, leurs élèves, celles qui sont soumises à leur inspection, ne soient jamais seules ; à ce qu'elles ne contractent de familiarité, ni avec les femmes-de-chambre, ni avec les coiffeuses, ni avec les couturières, &c., toutes femmes perdues, pour la plupart ; à ne jamais leur permettre, sous quelque prétexte que ce soit, de coucher avec une étrangère, une camarade, même une amie, sur-tout plus âgée qu'elles, presque tou-

tes les *masturbatrices* avouant que cette condescendance est l'époque de leur dissolution ; enfin à leur procurer des récréations ; à les produire dans des sociétés , dont les amusements honnêtes remplissent leur jeune cœur & ne laissent point de place à désirer d'autres délassemens , d'autres plaisirs.



DES COUPS-DE-SOLEIL.

ON ne devroit appeler *coup-de-soleil* que cet effet prompt, sùbit & souvent mortel des rayons d'un soleil ardent sur quelque partie du corps; effet manifeste à l'extérieur par des plaques plus ou moins étendues, & d'un noir plus ou moins foncé. Mais on a étendu cette dénomination à tous les accidents qui résultent d'une trop forte action du soleil sur la tête, même sur d'autres parties du corps. Ces accidents sont souvent très-graves, puisqu'ils peuvent tuer, sur-tout les ivrognes, qui s'endorment la tête nue au soleil: la maladie, dont ils sont attaqués, differe peu de l'*apoplexie*, qui les enleve quelquefois subitement; ceux qui en réchappent, gardent long-temps un mal à la tête, qui leur donne peu de relâche. Il y en a qui y perdent la vue, ou qui n'en conservent que ce qu'il leur en faut pour se conduire; d'autres enfin restent imbécilles.

Les gens de la campagne, qui reçoivent un *coup-de-soleil*, sont le plus souvent attaqués d'une *paraphrénésie* très-dangereuse, que le peuple appelle *fievre chaude*. D'autres éprouvent un *délire* continual, sans *fie-*

Des Coups-de-Soleil. 397

vre & sans mal de tête. On en a vu qui sont demeurés aveugles, ou chez qui, après quelques jours de violents maux de tête, le mal se jettoit sur les paupières, qui restoient long-temps rouges & fort tendues, sans qu'on pût les ouvrir.

Les voyageurs, les laboureurs & autres gens de la campagne; les couvreurs, les maçons, les paveurs & autres ouvriers exposés à l'ardeur du soleil, sont les plus sujets aux *coups-de-soleil*: les soldats, dans les marches & dans les sièges, peuvent en être attaqués: on peut encore en être surpris à la promenade, à des jeux d'exercice en plein soleil, &c. Le célèbre Tissot dit avoir vu un homme attaqué de ces accidents, pour s'être endormi, la tête découverte près d'un grand feu. Je ne doute pas, dit à ce sujet M. LIEUTAUD, que les Boulangers, les Pâtissiers, &c. n'en eussent pu donner bien des exemples, s'ils étoient tombés entre les mains de Médecins aussi capables d'en juger.

CAUSES. L'action des rayons d'un soleil ardent sur quelques parties du corps, est, comme on le sent assez, la seule cause des *coups-de-soleil*. Mais cette cause, toutes choses égales d'ailleurs, sera infinitéimement plus active, si elle agit sur un homme pris de vin, sur un homme enseveli,

398 MÉDECINE DOMESTIQUE.

dans un profond sommeil, sur des gens épuisés de fatigue, &c., qu'elle peut tuer sur le champ, comme nous l'avons déjà dit.

SYMPTOMES. Ceux qui sont frappés du soleil, se plaignent bientôt d'une *douleur gravative* à la tête, qui est souvent accompagnée de *fievre* & de *soif*: ils sentent des élancements, ou des battements très-importuns; il leur semble que le *cerveau* ballote dans le *crâne*; les yeux secs & étincelants, ne peuvent supporter la lumière, & sont quelquefois fermés par le gonflement des paupières: il y en a qui ont des *convulsions* à la tête; d'autres tombent dans l'assoupissement, ou sont tourmentés par une *insomnie* cruelle, qui est ordinairement l'avant-coureur d'un *délire* furieux. On en voit qui, libres de *fievre*, perdent la mémoire, & deviennent comme imbécilles; quelques autres ont des mouvements *convulsifs*, où des tremblements aux extrémités, &c.

Cependant la peau du visage, du *crâne*, ou de toute partie, paroît seche, & comme brûlée par le soleil, & il s'élève quelquefois des *tumeurs*, qui ont leur siège au cou & près des oreilles. Les *sueurs* sont ordinairement abondantes, & suivies d'un très-grand accablement: les uri-

Des Coups-de-Soleil. 399

nes paroissent ardentes & colorées ; les malades enfin éprouvent les plus cruelles *anxiétés*, & refusent les *aliments* : on en a même vu qui avoient de l'*horreur* pour la boisson. Après avoir marché tout le jour au soleil, un homme, dit M. TISSOT, tomba en *léthargie*, & mourut au bout de quelques heures, avec les *symptômes* de la *rage*.

Chez les enfants fort jeunes, le mal se manifeste par un assoupissement profond qui dure plusieurs jours ; par des rêveries continues, ou le *détire*, mêlés de fureur & de frayeur, comme si on venoit de leur occasionner une violente peur ; par des mouvements *convulsifs* ; par des maux de tête, qui redoublent par *accès*, & leur font pousser de hauts cris ; par des *vomissements* continuels, &c. On a vu des enfants qui, après avoir reçu un *coup-de-soleil*, ont conservé pendant long-temps une petite *toux*.

La tête n'est pas la seule partie sur laquelle agisse l'action du soleil, quoiqu'elle soit celle qui en est le plus souvent affectée. Que quelqu'un s'expose aux rayons ardents de cet astre, la tête couverte de manière à être garantie de leur impression, s'il y reste quelque temps, il éprou-

400 MÉDECINE DOMESTIQUE.
vera dans les bras , les jambes , les cuisses , les reins , ou dans toute autre partie du corps , un sentiment de chaleur seche & mordicante , une roideur considérable , des douleurs violentes , &c.

Les *coups-de-soleil* ne sont pas toujours suivis & accompagnés d'accidents aussi graves , ni aussi compliqués que ceux que nous venons d'exposer. Lorsque l'impression est légere , soit parce qu'on étoit bien couvert , soit parce que le soleil étoit peu ardent , soit enfin parce qu'on est resté peu de temps exposé à son action ; on en est quelquefois quitte pour un *rhume de cerveau* , pour un *enclavement* , un mal de *gorge* , un mal de *tête* , un gonflement dans les *glandes* du cou , ou une sécheresse dans les yeux , qui se fait sentir pendant un temps plus , ou moins long , &c.

TRAITEMENT. Les accidents occasionnés par les *coups-de-soleil* , demandent un traitement d'autant plus prompt & plus brusque , qu'ils sont plus violents ; car lorsque les *symptomes* sont graves , pour peu qu'on perde de temps , le mal devient incurable. Le point essentiel est de modérer la fougue du sang , & d'éteindre le feu qui s'y est insinué : les *faignées* , les *bains de pieds* & *demi-bains* ,

- Des Coups-de-Soleil. 401

les bains entiers, les lavements, les rafraîchissants, tant internes, qu'externes, remplissent ces vues.

On ouvre sur le champ la *veine*; & si la *saignée* est faite à temps, & dans la proportion qu'exige la *constitution* & l'intensité des *symptômes*, elle fait quelquefois disparaître subitement tous les accidents: mais dans les cas très-graves, on est souvent forcé de la réitérer, même plusieurs fois. M. TISSOT rapporte qu'on fut obligé de saigner neuf fois LOUIS XIV, pour le sauver d'un *coup-de-soleil* qu'il avoit reçu à la chasse.

Après la *saignée*, on mettra les jambes dans l'eau tieude: ce *remede* est un des plus puissants; plusieurs malades en ont été soulagés sur le champ. Il faut y rester le plus long-temps qu'il est possible, & le renouveler fréquemment.

Dans les accidents très - graves, on plonge le malade dans un *demi - bain*, même dans un *bain entier*; mais il faut avoir attention que l'eau ne soit que tieude, ainsi que pour les *bains de jambes*; l'eau chaude feroit beaucoup de mal. Les *lavements émollients* réitérés souvent, sont encore d'un grand secours.

Pendant l'usage de ces premiers moyens, le malade boira abondamment de l'*oxy-*

402 MÉDECINE DOMESTIQUE.

crat, qui paroît singulièrement convenir ici; de l'orgeat, de la limonade, du petit lait au vinaigre clarifié, &c.

On fomentera la tête, le front, les tempes, la partie sur-tout qui est affec-tée par les taches ou les tumeurs, dont nous avons parlé plus haut, avec des linges trempés dans de l'*oxycrat*, dans des sucs de *pourpier*, de *laitue*, de *verveine*, &c. Nous conseillons de tenter l'application de compresses trempées dans de l'*alkali volatil-fluor*, plus ou moins affoibli, re-lativement à l'intensité des accidents. D'a-près les succès de cet *alkali* contre la *brû-lure*, je pense, dit M. SAGE, dans le Li-vre cité, (n. 1, p. 349 de ce Vol.) qu'il pourroit être employé avec succès dans les *coups-de-soleil*; mais ne l'ayant pas éprou-vé, c'est à l'expérience à vérifier cette conjecture.

Lorsque l'état des premières voies l'exige, on administre des *taxatifs*; & dans ce cas, on donne la préférence à la *dé-coction* de *tamarins*. Le malade peut pren-dre tous les jours à jeun une chopine de cette *décoction*, préparée avec trois onces de *tamarins*.

Les *bains froids* ont quelquefois guéri, dans des cas même qui avoient paru dé-sespérés. Un homme de vingt ans, dit

M. TISSOT, ayant été fort long-temps exposé à un soleil brûlant, délirait violemment sans fièvre, & étoit véritablement maniaque. Après plusieurs saignées, on le mit dans un *bain froid*, qu'on réitéra souvent, & en même-temps on lui jettoit de l'eau froide sur la tête. Ces secours le guériront peu à peu.

Un Officier, qui avoit couru la poste, pendant plusieurs jours de suite, par les grandes chaleurs, eut, en descendant de cheval, un évanouissement qui résista à tous les *remedes* ordinaires : on le sauva, en le faisant plonger dans un *bain d'eau glacée*. Mais on sent que ces *bains froids* pourroient être dangereux, si on n'avoit auparavant désempli les *vaisseaux*, c'est-à-dire, *saigné*, & saigné proportionnément à l'intensité des accidents.

Je ne dois pas oublier de dire que beaucoup de gens parmi le peuple, s'imaginent pouvoir attirer le soleil qui est dans la tête ; c'est leur expression : ils remplissent, à cet effet, un gobelet d'eau, qu'ils couvrent exactement avec une étamine, ou toute autre étoffe bien tendue, & ils l'appliquent, renversé, sur le sommet de la tête, de sorte que l'eau qui s'écoule lentement, mouille la peau. Les Physiciens savent que l'air doit prendre né-

404 MÉDECINE DOMESTIQUE.

cessairement la place de l'eau qui s'échappe , de sorte qu'on doit voir nécessairement des bulbes s'élever jusqu'à la surface de l'eau qui répond au fond du vase. Comme ce mouvement intestin de la liqueur est assez semblable à celui qui est excité par le feu , on a cru que le soleil , qu'on se proposoit d'enlever , faisoit bouillir l'eau en la traversant , & que la chose ne pouvoit être plus évidente. J'ai rencontré quelquefois , dit M. LIBUTAUD , des gens très-qualifiés , qui pensoient là-dessus comme le peuple , & qui étoient si surs de leur fait , qu'ils ont voulu me convaincre , en opérant en ma présence , ne croyant pas qu'après avoir été témoin de l'ébullition de l'eau , il pût me rester le moindre doute là-dessus. Je n'ai pas refusé de me rendre à cette évidence ; mais je leur ai dit que je voulois leur montrer quelque chose de plus surprenant , qui étoit de tirer *le soleil d'une tête à perruque* ; & procédant comme eux , la chose a réussi de la même manière. Leur ayant expliqué ce phénomène , ils ont été très-honteux d'avoir légèrement adopté le préjugé du vulgaire. Cependant cette opération , toute ridicule qu'elle est , n'est pas inutile , pouvant tenir lieu des fomentations que nous avons dit être

très - avantageuses. (V. *Précis de Méd.*
Prat. T. II, p. 153.)

Il n'est personne qui ne sente que tous ces *remedes* ne doivent point être donnés indistinctement dans tous les cas de *coups-de-soleil* : les *rafraîchissants* & les *bains de pieds* conviennent, à la vérité, dans tous ; mais les *saignées*, mais les *bains entiers*, & sur-tout les *bains froids*, doivent être réservés pour les circonstances graves & menaçantes, comme nous avons eu soin de le spécifier. Il feroit aussi dangereux que ridicule, d'aller *saigner* & *baigner* dans un *rhume de cerveau*, un *enfriement*, un simple mal de *tête*, &c. Il faut se conduire, à l'égard de ces maladies légères, comme il est prescrit Tome II, page 372, Tome III, page 107, &c. de cet Ouvrage.

Pour éviter les *coups-de-soleil*, il ne faut jamais sortir, sur-tout à la campagne, sans avoir la tête couverte ; ne jamais se reposer au soleil, sur-tout après avoir mangé, & à plus forte raison après avoir bu plus que de coutume. Ce feroit une action bien digne d'éloge, que de mettre, ou faire mettre dans un endroit ombragé ces malheureux pris de vin, qu'on rencontre si souvent sur les routes des guinguettes, couchés au soleil & plongés dans

406 MÉDECINE DOMESTIQUE.
un sommeil, dont quelquefois ils ne sortent point.

Les saisons où l'on doit le plus craindre les *coups-de-soleil*, sont le printemps & l'été, particulièrement l'été. Au printemps, il n'y a guere que les gens des Villes qui se trouvent incommodés du soleil : & la raison qu'on peut en donner, est que ces personnes n'ayant pas sorti, une grande partie de l'hiver, & ayant donné lieu par cette inaction, à des congestions d'humeurs, si elles se présentent tout-à-coup au soleil, qui a déjà un certain degré de force, les *vaisseaux* de la tête, dilatés par cette chaleur, se chargeront d'une plus grande quantité de *fluides* & d'humeurs ; quantité qui sera d'autant plus considérable, que les autres parties, telles que les pieds, les jambes, &c. seront plus froids : ce qui n'arrive que trop dans le printemps, saison pluvieuse pour l'ordinaire, & pendant laquelle la terre est presque toujours humide. Cette humidité fraîche & souvent froide, gagne les pieds, dont les *vaisseaux*, se contractant, refoulent les *fluides* vers les parties supérieures ; & si, dans ce moment, le soleil darde sur la tête, en agissant comme *vésicatoire*, il appelle des humeurs dans cette partie, en proportion de sa chaleur & de la dilatation des

Des Coups-de-Soleil. 407

vaisseaux : delà de violents maux de tête, accompagnés souvent d'élançements vifs & fréquents, & de douleurs dans les yeux ; accidents cependant toujours moins graves que ceux qui sont occasionnés par le soleil d'été.

D'ailleurs les personnes des Villes qui n'ont point discontinue l'exercice pendant l'hiver, & à plus forte raison les gens de la campagne, ne craignent point ces soleils de printemps, parce qu'ils n'en éprouvent point d'effet. Mais tous redoutent & doivent redouter le soleil d'été. Ce n'est pas qu'on ne s'accoutume à ses impressions comme à ceux de tous les corps qui agissent continuellement sur nous, & qu'on ne parvienne à être exposé à son ardeur comme l'on parvient à soutenir, sans être incommodé, la rigueur des plus grands froids. Cependant les gens de la campagne, ceux qui en ont contracté l'habitude par nécessité, ne s'y exposent pas encore impunément, sans être en action, parce qu'ils ont observé, & tout le monde a observé, d'après eux, que si l'on est tranquille, on reçoit plus aisément un coup-de-soleil, qu'en se donnant du mouvement.

Les personnes foibles, délicates & qui vivent ordinairement renfermées, évite-

408 MÉDECINE DOMESTIQUE.

ront donc de se tenir tranquilles au soleil de printemps, à moins qu'elles ne soient bien couvertes, & que la terre ou le sable ne soient bien secs; car alors cette chaleur vivifiante fait grand bien, surtout aux vieillards; mais tous les hommes en général fuiront le soleil d'été; & s'ils sont forcés de s'y exposer, par quelque raison que ce soit, ils auront soin d'y être toujours dans une action, qui, incapable de les fatiguer, soit cependant suffisante pour émousser, pour ainsi dire, l'ardeur de ses rayons.



DE

DE LA GOUTTE-ROSE,
OU COUPEROSE.

Ces noms singuliers, qui ne peignent, ni la nature, ni le caractère de l'éruption dont il s'agit, se donnent à une rougeur habituelle du visage accompagnée de boutons, de *pustules*, & quelquefois de simples écailles, avec beaucoup de chaleur & même de *douleurs lancinantes*; & l'on dit de ceux qui sont dans cet état, qu'ils ont le visage *couperosé*. Ces *pustules* sont quelquefois si nombreuses & si élevées, que le visage en devient difforme & affreux : elles distillent une matière, tantôt *purulente*, & tantôt *ichoreuse*, *sanguinolente*, & même quelquefois du *sang pur*. Le nez en est le plus affecté; ce qui le rend souvent d'une grosseur monstrueuse.

CAUSES. Les débauches, de quelqu'espèce qu'elles soient, sur-tout celle du vin, des liqueurs spiritueuses & des femmes, y donnent le plus souvent lieu. Il est cependant des gens dont la conduite est irréprochable, & dont le régime est régulier, qui s'en trouvent affectés. Mais, dans ce dernier cas, ou elle dépend d'un

Tome IV.

S

410 MÉDECINE DOMESTIQUE.

vice d'artreux, scorbutique, &c., ou elle est due à l'échauffement, occasionné par des travaux opiniâtres, sur-tout de l'esprit; par des chagrins, &c., ou enfin à des causes externes; car il ne paraît pas douteux que le fard & les pommades dont les femmes se servent pour appliquer leur rouge, ou pour unir leur peau, ne contribuent à faire naître la *goutte-rose*, parce qu'en bouchant les pores, elles suppriment la transpiration.

SYMPTOMES. La *goutte-rose* s'annonce par des feux momentanés, sur-tout après le repas, qui deviennent bientôt continuels, & auxquels succèdent des rougeurs légères & superficielles, placées ça & là sur le front, sur les joues, sur le nez. Peu à peu ces rougeurs deviennent plus foncées, s'élargissent & se réunissent les unes avec les autres, de manière à former des plaques larges. Insensiblement il se manifeste de petites pointes, qui appartiennent à autant de boutons, qui grossissent, s'élèvent au-dessus de la superficie de la peau, & distillent, quand ils sont parvenus à leur degré, les diverses espèces d'humeurs dont nous avons parlé. Il y a des personnes chez qui ces boutons réunis, forment une espèce de masque, qui ne laisse de libre que le

De la Goutte-Rose, ou Couperose. 411
 tour des paupières & des lèvres ; chez d'autres ils sont réunis sur le nez & sur les parties supérieures des joues ; & chez d'autres, ils consistent en des plaques placées irrégulièrement. Les uns éprouvent des chaleurs cuisantes, même que des douleurs dans toutes les parties rougeuses ; d'autres n'en éprouvent aucune, lors même que la nature & la quantité des rougeurs fâcheroient le plus les faire soupçonner, &c.

Il est facile d'arrêter les progrès de la goutte-rose & de la guérir, si l'on s'y prend dans les commencements. Mais lorsqu'elle est invétérée, & que le sujet est avancé en âge, elle est rebelle à tous les remèdes ; il faut alors s'en tenir à la cure palliative : il y auroit même, dans la supposition où l'on pourroit parvenir à la guérir, du danger de le faire ; car l'expérience & l'observation anatomique ont apporté, dit M. LIEUTAUD, que la fièvre & l'engorgement de quelque viscère, suivent d'assez près cette fausse guérison, sur-tout si elle n'a pas été préparée par un bon traitement.

TRAITEMENT. La curation de la goutte-rose, quelque récente qu'elle soit, doit toujours être longue. Il faut donc que le malade s'arme de constance. Le

S 2

412 MÉDECINE DOMESTIQUE.

régime est ici aussi important que les *remedes*, sur - tout lorsque la maladie est due à l'abus du vin, des *liqueurs spiritueuses* & du travail. Si, dès qu'on s'aperçoit des premiers feux au visage, on renonce à ces excès, on les verra diminuer peu à peu, & enfin s'éteindre entièrement. Mais si l'on méprise cet avis de la Nature, qui, par - là, indique de la maniere la plus éclatante, que le vin, les *liqueurs*, ou le travail forcé, ne conviennent pas à la *constitution*; si l'on persiste dans ces abus, le mal prendra insensiblement des racines, qu'il sera impossible, & même dangereux, d'arracher dans la suite.

On renoncera donc absolument aux *liqueurs*, & on modérera l'activité de son travail; on s'abstiendra de tout *aliment acre, salé, poivré, épicé, &c.*; de *café*, de *chocolat*, &c.; on se nourrira de potage, de viandes de jeunes animaux, de légumes, & on boira à ses repas de l'eau pure, ou simplement teinte avec un peu de vin. Il est triste pour certaines gens d'apprendre que ce *régime* doit être observé long-temps, mais très-long-temps: cependant il faut qu'ils soient persuadés que, sans son observation, ils ne pourront jamais, ni se guérir de la *goutte-*

De la Goutte-Rose, ou Couperose. 413
rose, ni prévenir son retour, lorsqu'elle sera guérie; de sorte que le régime que nous proposons, doit être celui de toute leur vie.

On mettra les pieds dans l'eau chaude huit jours de suite. Si on se sent échauffé, on prendra quelques *lavements*, & on boira, soit du *petit-lait*, soit de l'*orgeat*, soit une *infusion de poirée*, dans chaque verre de laquelle on fera fondre quatre ou cinq grains de *sel de nitre*. On interrompra ce traitement pendant huit autres jours, après lesquels on le reprendra, pour le continuer de cette manière, jusqu'à ce que ces premières apparences de la *goutte-rose* soient disparues; & si on ne s'expose point de nouveau aux causes qui l'ont produite, on s'en verra quitte pour jamais.

Mais si les rougeurs sont déjà anciennes, si les boutons sont déjà manifestes, il faut indépendamment du renoncement aux causes & de l'observation du régime, indépendamment des *bains de pieds*, des *lavements* & des boissons, dont nous venons de parler; il faut, dis-je, que le malade se *purge* à plusieurs reprises, & pendant un temps proportionné à l'intensité de la maladie. Les *purgations* seront *douces & rafraîchissantes*, telles que celles

S 3

414 MÉDECINE DOMESTIQUE.
prescrites §. I, du traitement de la *cour-*
bature. (Voyez ci-devant, p. 376.)

Une Dame de moyen âge, a été gué-
rie par l'abstinence absolue du *vin*, des
liqueurs, du *café*, &c. & par l'usage des
eaux de Passi, dont elle prenoit une pinte
tous les matins, huit jours de suite, &
qu'elle interrompoit huit autres jours.
Dans cet intervalle, elle prenoit égale-
ment une pinte d'eau de rivière : les *eaux*
de Passi la purgeoient doucement, & l'eau
de la Seine lui tenoit le ventre libre.

Lorsque les boutons sont très-multi-
pliés, gros & distillant une des humeurs
spécifiées ci-dessus, le traitement devient
difficile, parce qu'il doit être relatif à la
nature de cette humeur : aussi conseillons-
nous de consulter, dans ce cas, un Mé-
decin instruit, & de s'en rapporter à ses
conseils. Il se comportera bien différem-
ment de ces Charlatans, qui ne connois-
sent, contre cette maladie, que les *lo-*
tions, les *liniments*, les *pommades*, les
onguents, &c. Il sait que ces *topiques*
sont d'autant plus dangereux, qu'ils font
disparoître ce mal plus promptement :
l'engorgement du *poumon* & du *foie* en
font des suites très-fréquentes. S'il est
quelquefois nécessaire d'avoir recours à
ces *topiques*, ce ne peut être qu'après

De la Goutte-Rose, ou Couperose. 415
 avoir usé très-long-temps des remèdes internes, qu'après avoir employé les bains multipliés, le vésicatoire, ou le cauterer, ou les sang-sues, appliquées derrière les oreilles & aux narines; moyens qui conviennent dans tous les temps, dit M. LIEUTAUD, sans exclure les autres secours.

On a vu sur-tout, & assez constamment, les plus grands effets des cauterer ouverts aux jambes. C'est particulièrement à un vésicatoire appliqué sur le bras, & entretenu pendant deux ans, par le moyen de l'écorce de garrou, que je dois la guérison d'une Dame, que le chagrin qu'elle éprouva de la perte de son époux & les tracasseries que lui susciterent les parents de son mari, jetterent dans cette maladie.

Jé traite actuellement une jeune femme de trente ans, qui avoit gagné cette maladie par un travail opiniâtre. Comme ses boutons étoient violents & livides, je lui prescrivis le *petit-lait*, dans chaque pinte duquel on faisoit infuser une botte de *cresson* & une poignée de *fumeterre*. Elle fut purgée deux fois, & aussi-tôt on lui appliqua un vésicatoire au bras, qu'on entretient avec l'écorce de garrou. Depuis trois mois qu'elle le porte, les boutons & les rougeurs sont presqu'entièrement éteints.

S 4

416 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Il est superflu de prévenir que la *goutte-rose*, qui est un *symptome* de *dartre*, de *scorbut*, de *vérole*, &c., ne peut être guérie, qu'en guérissant celle de ces maladies dont elle dépend. On consultera à cet effet, les Chapitres qui traitent de chacune de ces maladies. (Voyez Tome III, p. 212 & suiv. idem, p. 256 & suiv. & Tome IV, p. 1 & suiv.)

Il est important, dit M. LIEUTAUD, de savoir que cette maladie, domptée en apparence, ne manque guère de se renouveler dans une autre saison, & qu'il faut en conséquence tâcher d'en prévenir le retour, non-seulement par l'usage réfléchi des *remedes* que nous avons proposés, mais encore par le *régime* le plus exact.



DES CORS AUX PIEDS.

Tout le monde fait qu'on donne ce nom à des durillons, à des *excroissances calleuses* qui se forment principalement sur les *orteils*, ou doigts des pieds.

La cause ordinaire des *cors*, est la compression que les chaussures trop étroites exercent sur le pied, dont la peau se durcit, & forme un nœud qui s'enfonce en partie dans les chairs, à-peu-près comme les nœuds des arbres. Les petits-maîtres, les petites-maîtresses, ceux qui pensent que, pour être bien chauffé, il faut avoir le pied plus petit, plus étroit & plus pointu qu'on ne l'a reçu de la Nature, ne veulent pas croire que les douleurs, dont ils sont devenus la proie, tiennent à cette cause. Cependant il est de fait qu'on n'observe de *cors*, ni aux Moines qui portent des sandales, ni aux paysans qui vont sans être chaussés, ou avec des chaussures très-larges.

D'ailleurs les *cors* ne sont pas les seuls accidents qu'occasionne la compression des souliers. Qu'on examine les pieds de nos élégants, ils ne ressemblent en rien aux pieds des habitants des campagnes. Ceux de ces derniers sont larges, étendus, de

* S 5

418 MÉDECINE DOMESTIQUE.

sorte que le *tarse*, le *métatarsé* & les *orteils* portant, autant qu'il est possible, dans toutes leurs parties, concourent, avec le talon, à donner le plus de stabilité à tout le corps.

Il n'en est pas de même des pieds des petits-maîtres ; tout y est déformé : le coude pied fait le dos, de maniere que le *tarse* & le *métatarsé* ne posent que sur leurs bords ; les *orteils* ne portent également que sur leurs bouts, qui sont rapprochés de la plante, & rassemblés en paquet, parce qu'ils enjambent les uns sur les autres ; aussi les élégants ne marchent-ils qu'en chancelant.

Ceux qui sont exercés dans l'*Anatomie*, ne se trompent point sur le squelette d'un paysan & d'un citadin, à la seule inspection des pieds. Je me rappellerai toujours, qu'ayant été obligé d'examiner le pied d'un vieillard, je fus on ne peut pas plus surpris, de voir le gros *orteil*, ou le pouce, entièrement couché sur l'*orteil* voisin, dans une dépression assez profonde, pour que le tout fût de niveau. Qu'on se représente combien cet homme à dû souffrir lors de ce déplacement, & jusqu'à ce que cette situation contre nature lui fût devenue insensible ! Mais tel est le pouvoir de la mode,

Des Cors aux pieds. 419

qu'elle vient à bout de se faire des esclaves , même par la voie des souffrances !

Celles qu'occasionnent les *cors aux pieds* , sont quelquefois très-vives ; souvent elles empêchent de marcher , & toujours elles font qu'on marche peu , ou mal à son aise. A cet égard , les *cors aux pieds* méritent la plus grande attention : car , ou ils mettent dans l'impossibilité de se livrer à un exercice suffisant pour la conservation de la santé , ou ils font perdre l'habitude de ce même exercice ; de sorte que si on vient à être délivré , par la suite , de ces *cors* , on a , à la vérité , les douleurs de moins ; mais on reste plongé dans la même inaction , source de maladies sans nombre. (V. T. I , pag. 238 & suiv.)

Il est donc de la dernière importance de ne faire porter aux enfants que des chaussures larges , & de les forcer à suivre cet usage à mesure qu'ils grandiront. Si , parvenus à l'âge de quinze ou seize ans , ils sont accoutumés à avoir les pieds à l'aise , ils se prêteront difficilement aux tortures que font éprouver les souliers trop étroits à tout le monde , à plus forte raison à ceux qui n'en ont jamais portés que d'aisés.

Les remèdes vantés pour la guérison des

S 6

420 MÉDECINE DOMESTIQUE.

cors aux pieds, sont multipliés dans la proportion des Charlatans qui se proposent pour les traiter, & dont chacun se dit possesseur de secrets. Quoi qu'ils en disent, rien de plus vrai qu'il n'existe point de *spécifique* contre ces durillons, & que tous les *onguents*, même les plus célèbres, n'ont pas plus de vertus que la simple *cire jaune*, ou toute autre matière molle, capable de recevoir l'empreinte du *cors*, & le garantir par-là de toute pression.

Si, dès les premières sensations douloureuses que donnent les *cors*, on mettoit les pieds dans l'eau chaude pendant quelques jours, & si on portoit des chausfures plus larges, il est certain qu'on en arrêteroit les progrès ; mais on se contente, pour l'ordinaire, de moins marcher ; & le pied étant toujours dans la même gène, le *cors* grossit au point, qu'il n'est plus de *remede* que dans son extraction : & c'est, sans contredit, de tous les moyens employés, dans ce cas, celui qui soulage le plus promptement & pour le plus de temps ; qui même procureroit une guérison complète, si cette opération étoit faite avec les précautions qu'elle exige.

Tous les Auteurs se réunissent pour

Des Cors aux pieds. 421

conseiller d'humecter & de ramollir le *cors* avant que de l'arracher, soit en mettant les pieds dans l'eau chaude, pendant un temps suffisant, soit en y appliquant des *cataplasmes*, ou quelqu'onguent *émollient*: ils conseillent encore d'extirper le *cors*, sans attaquer les parties saines. Par quelle manie les coupeurs de *cors* font-ils précisément le contraire? J'ai vu un Invalide qui, sans doute incapable de toute autre chose, & s'étant mis guérisseur de *cors*, étoit assez imbécille pour oser dire que ce ramollissement rendoit l'extirpation plus difficile & plus douloureuse. Il prétendoit encore qu'il falloit nécessairement déraciner le *cors*, jusqu'à le faire saigner. Voici un fait dont j'ai été témoin, suivi d'une observation que nous croyons utile à rapporter.

Une Dame, de mes amies, avoit un *cors* depuis bien des années, qu'elle étoit obligée de faire couper cinq ou six fois par an. J'arrivai un jour chez elle, que l'Invalide, dont je parle, étoit à faire son opération. Comme il étoit trop matin pour qu'il fût probable que cette Dame eût pu mettre les pieds dans l'eau le temps nécessaire, je demandai avec quoi on l'avoit préparée à cette extraction? L'Invalide répondit que cette préparation étoit

422 MÉDECINE DOMESTIQUE.

inutile, & ajouta, comme je l'ai dit plus haut, que le ramollissement rendoit l'extraction, & plus difficile, & plus dououreuse. Je le voyois prendre souvent une serviette pour essuyer le sang qui sortoit des petits *vaisseaux* qu'il déchiroit ; je voulus savoir encore pourquoi il n'épagoit pas ces douleurs, il répondit que s'il ne faisoit pas saigner, il seroit obligé de recommencer sous quinze jours. Ces absurdités ne méritant point de discussions, je le laissai finir. Après qu'il fut parti, je priai cette Dame de m'avertir lorsque son *cors* lui feroit mal, & surtout de ne pas prévenir son Invalidité. Au bout de deux mois, ou environ, le *cors* fut dans le même état qu'avant l'opération. Je lui conseillai de mettre le pied dans l'eau chaude trois matins de suite, pendant deux heures : le troisième jour je déracinai ce *cors* avec un simple canif, prenant toutes les précautions nécessaires pour ne pas attaquer les parties saines. Aussi l'ai-je extirpé sans causer de douleur, sur-tout sans faire saigner : & depuis près d'un an, quoique cette Dame ait fait beaucoup plus d'exercice l'année dernière que toutes les précédentes, elle n'a pas ressenti son *cors*.

En feroit-il des *cors* comme des crou-

Des Cors aux pieds. 423

tes qui précédent la cicatrice d'un bouton, d'une coupure, d'une petite *plaie*, &c. ? Si ces croutes sont arrachées, ou tombent, par quelque cause que ce soit, avant que la communication soit parfaitement interrompue entr'elles & les *vaisseaux* de la *peau*, les *petites plaies* qu'occasionne le déchirement de ces *vaisseaux*, donnent lieu à de nouvelles croutes, & la *cicatrice* se trouve retardée. Quoique les causes soient ici différentes, les effets paraissent être les mêmes. Pour ne pas sortir du fait que je viens de rapporter, l'*Invalid*e ne manquoit pas de tailler jusques dans le vif, & le *cors* revenoit constamment : moi, j'ai respecté les parties saines, & voilà un an qu'il ne donne aucun signe d'existence.

Cette pratique universelle parmi tous les coupeurs de *cors*, est donc une pure charlatanerie d'autant plus condamnable, qu'elle rend l'extraction plus douloureuse, & qu'en ne procurant qu'un soulagement momentané, elle entretient les malades dans une indolence & dans une inaction qui deviennent, à la longue, des sources abondantes de maladies, toujours très-difficiles à guérir.

Tout l'art de guérir les *cors aux pieds*, consiste donc à les ramollir, par les moyens

424 MÉDECINE DOMESTIQUE.
exposés plus haut, & à les déraciner sans attaquer les parties saines.

Les remèdes qu'on trouve dans un grand nombre de Livres, tels que le *Dictionnaire Economique*, &c. sont abusifs & dangereux, dès qu'ils ne sont plus de la classe des émollients. Les corrosifs, qui forment le plus grand nombre de ces remèdes, peuvent jeter dans des accidents fâcheux, tels que des inflammations, des éréspelles, le *cancer*, &c.

Il y a des personnes qui se contentent de couper toute la partie du *cors* qui est au-dessus du niveau de la peau. Un Philosophe, célèbre dans les deux Mondes, se sert d'une lime arrondie, avec laquelle on use le *cors* sans douleur, parce que la lime ne peut attaquer les parties molles; & avec facilité, cette opération pouvant être terminée en trois ou quatre minutes.

„ J'ai vu des gens, dit M. LIEUTAUD,
„ qui prétendoient en avoir été délivrés
„ entièrement par la lessive ordinaire chau-
„ de, dans laquelle ils avoient plongé le
„ pied pendant plusieurs heures & diffé-
„ rentes fois. D'autres attribuent la mê-
„ me propriété à l'ail, à l'emplâtre de
„ gomme ammoniac, à celui de Vigo, &c.
„ L'écorce de l'acajou passe encore pour
„ un bon remede; mais il peut produire

Des Cors aux pieds. 425

» aussi des effets pernicieux , en y exci-
» tant l'inflammation & la suppuration ,
» ainsi que je l'ai observé plusieurs fois.
» Si l'on peut enfin attendre quelque chose
» de toutes ces applications , ce n'est
» qu'après avoir auparavant bien ramolli
» les cors par le bain , ou par les autres
» moyens proposés , & les avoir ébarbés
» avec un instrument propre à cet usa-
» ge . » (*Précis de la Médecine Pratique* ,
T. II , pag. 324.)



DES REMEDES DE PRÉCAUTION.

ON sera peut-être étonné de ne pas trouver à la fin de la *Médecine domestique*, un article sur les *remedes de précaution*, à l'exemple de M. TISSOT, & de plusieurs autres Médecins qui se sont exercés sur ce sujet. Mais avant de rendre raison de cette omission, il faut expliquer ce qu'on doit entendre par *remedes de précaution*; car il s'en faut de beaucoup que tout le monde en ait une véritable idée : nous verrons ensuite si M. BUCHAN a omis, ou rempli cet objet important.

Les *remedes de précaution* sont ceux qu'on prend d'avance, quand on se croit menacé de maladie en général, ou d'une maladie que des circonstances, ou des *symptomes réitérés* nous font regarder, avec quelque certitude, comme prochaine. On voit donc que l'expression de *remedes de précaution*, prise dans ce sens, est synonyme avec celle de *préservatifs*. Or, M. BUCHAN ne s'est pas contenté de décrire, avec le plus grand détail, dans la première Partie de son Ouvrage, les moyens de prévenir les maladies : il a encore eu l'attention dans

Des Remedes de Précaution. 427

la seconde , de donner , à la fin de chaque traité de maladie particulière , les conseils les plus sages , & de prescrire les *remedes* les plus salutaires , pour se garantir de chaque maladie. Ainsi , quoiqu'il n'ait pas écrit un Chapitre , *ex professo* , sur les *remedes de précaution* , il se trouve avoir rempli sa tâche de la seule maniere dont on puisse le faire pour être véritablement utile , c'est-à-dire , d'après les *indications* que présente la maladie connue , soit parce qu'on l'a déjà éprouvée , soit parce qu'étant *contagieuse* , on l'a déjà observée dans d'autres personnes , & qu'on craint de l'éprouver soi-même.

Mais comme ce n'est pas dans ce sens-là , que le commun des hommes prend le terme de *remedes de précaution* , il ne se trouvera pas avoir satisfait le plus grand nombre.

En effet , qu'on interroge ceux qui se font *saigner* , *purger* , &c. dans certains temps de l'année : les uns , c'est à cause des saisons ; les autres , parce qu'ils y sont habitués ; ceux-ci par imitation ; ceux-là sans cause apparente ; presque tous sans aucun but réel , au moins quand ils commencent à tenir cette conduite ; car il n'est pas du tout étonnant que ces

428 MÉDECINE DOMESTIQUE.

remedes, pris ainsi, sans *indication*, ne dérangent promptement la santé, & ne conduisent bientôt à la nécessité des *remedes*, & à des maladies d'autant plus difficiles à guérir, qu'elles ont pour cause le dépérissement de la *constitution*.

Nous avons déjà dit qu'il n'existoit pas de *remedes* indifférents, & que, quand ils n'étoient point utiles, ils nuisoient; & cette vérité regarde certainement les *saignées* & les *purgatifs*, *remedes* presque les seuls employés comme de *précaution*: or les *remedes* ne peuvent être utiles que lorsqu'ils sont indiqués, & ils ne peuvent être indiqués que par les *symptomes* d'une maladie, ou instante, ou menaçante: donc ceux qui se font *saigner*, *purger*, d'après la seule crainte de l'influence des saisons sur le corps, ou par habitude, ou sans savoir s'ils ont tort ou raison, s'exposent, finon à tomber malade d'abord, du moins à contracter plus de disposition aux maladies; & l'on n'a que trop d'exemples, dit M. TISSOT lui-même, de gens qui, ayant malheureusement du gout pour les *remedes*, ont ruiné leur santé, quelque robuste qu'elle fût, par l'abus de ces dons (les *remedes*) que la Providence a faits aux hommes pour la rétablir; abus

Des Remedes de Précaution. 429
qui , lors même qu'il ne détruit pas la santé , fait que , dans la maladie , ce corps , à qui les remedes sont devenus familiers , n'en ressent presque plus les effets , & se trouve par-là privé du secours qu'il en auroit reçu , s'il ne s'en étoit servi que dans le besoin .

Fin de la seconde Partie & du Tome IV.

ERRATA.

- Page 27 ligne 27 *baume de Capahu*, lisez : *baume de Copahu*.
- 69 25 de la note, substances *astringentes*, lisez : *astringentes*.
- 132 4 & 5 *croûte mucuseuse*, lisez : *mucoseuse*.
- 144 24 *épispastique*, lisez : *épispastique*.
- 155 27 étant, lisez : état.
- 157 *tig. dern.* (note a,) nous ne rapporterons qu'un fait des soins officieux, lisez : nous ne rapporterons qu'un fait, pour donner une idée des soins officieux.
- 161 11 de la note, *régime*, qui a occisionné, ôtez la virgule après *régime*.
- 238 10 *antiseptique*, lisez : *antisep-*
tique.
- 239 fin de la page, ajoutez : (Voyez ci-après note pag. 354.)
- 259 12 titre, *Orteilles*, lisez : *Orteils*.
- 309 fin de la note, ajoutez : (Voyez ci-après note pag. 352 & suiv.)
- 313 18 après ces mots, un peu de *nitre*,
ajoutez : (Voyez ci-après note pag. 350, 351 & 352.)
- 315 30 de la note, après ces mots,
qu'on a soin de renouveler,
ajoutez : (Voyez ci-après note pag. 352.)
- 326 9 *excellent cordiale*, lis. : *cordial*.